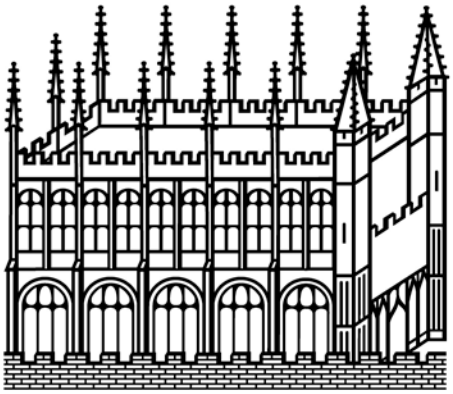


Bodleian Libraries

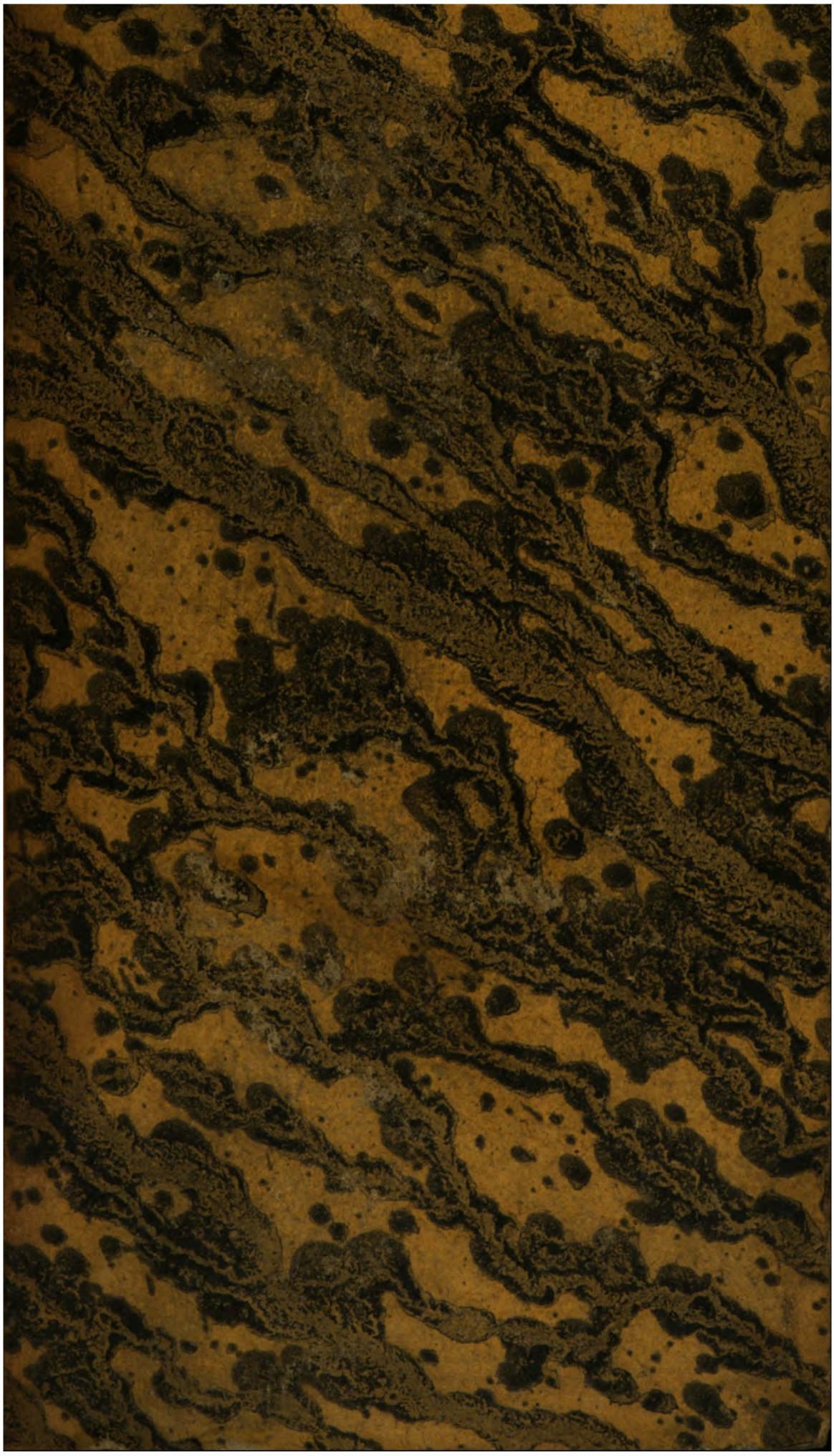
UNIVERSITY OF OXFORD

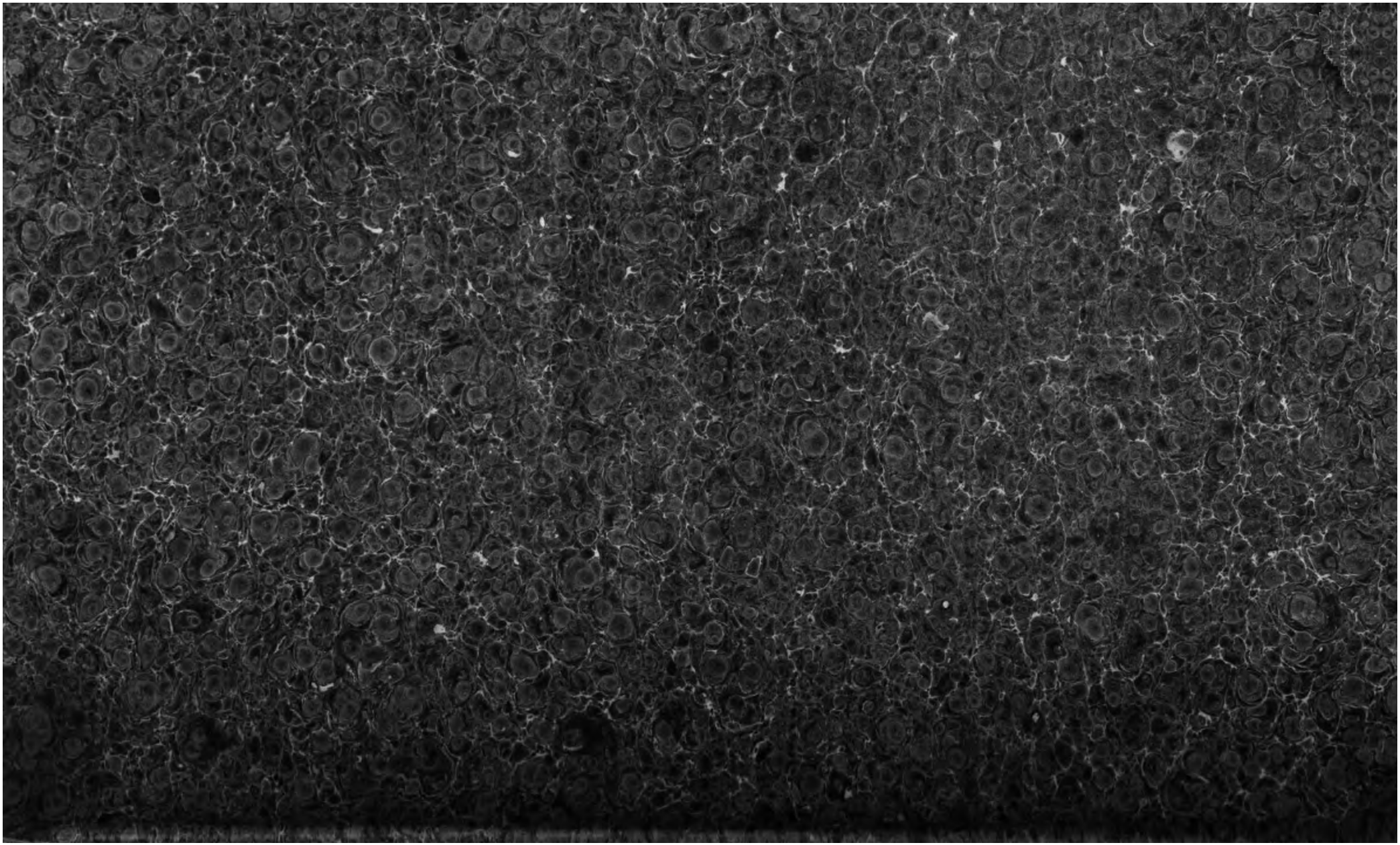
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





8.° Σ. 958.

VICTOIRES
CONQUÊTES

DESASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME VINGT-UNIÈME [1].

Le Tome vingt-unième est accompagné de cinq planches, dont deux triples et deux doubles; ce qui forme onze planches.

	Pages.
Plan de la bataille de Mohilow.	161
Plan de la bataille de Gorodeczna (planche double). . .	172
Plan des batailles de Smolensk et de Valutina-Gora (planche triple).	183
Plan de la bataille de la Moskowa (planche triple). . .	200
Plan de la bataille de Maloiaroslawetz (planche double).	244

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.

TABLE

DES

CHAPITRES DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

LIVRE VII.

CHAPITRE VII.

1812.		Pages.
Janvier.	Tentative infructueuse du général Montbrun sur Alicante	2
	Lord Wellington assiége et prend Ciudad-Rodrigo.	4
	Suite des événemens militaires en Catalogne.	8
22.	Les Espagnols essayent vainement de reprendre Tarragone; combat d'Altafulla. . . .	13
Janvier.-Fév.	Suite des opérations de l'armée d'Aragon; Siége et prise du fort Peniscola, etc. . .	18
Mars-Avril.	Siége et prise d'assaut de Badajoz par l'armée anglo-portugaise.	24
Avril.	Le maréchal duc de Raguse envahit la frontière de Portugal.	32
12 mai.	Les Anglais s'emparent du pont d'Almaraz sur le Tage.	35
Juin.	Lord Wellington manœuvre sur la Tormès; prise des forts de Salamanque.	38
2 juillet.	L'armée française se rapproche du Duero et passe ce fleuve.	39
7.	Le duc de Raguse reprend l'offensive. . . .	41
22.	Bataille de Salamanque ou des Arapiles. . .	44

1812. Pages.

CHAPITRE IX.

Der. j. de juill. Retraite de l'armée de Portugal. 52
12 août. L'armée anglo-portugaise occupe Madrid. . 53
Juin.-Juillet. Suite des événemens militaires en Andalousie ; combat de Bornos ; surprise d'Ossuna. 56
Août.-Septem. L'armée française évacue l'Andalousie, et se retire dans la direction de Valence. . . . 61
Septembre. Retraite de l'armée de Portugal sur Burgos et Briviesca. 64
19 sep.-23 oct. Siége du château de Burgos. 65
22 octobre. Levée du siége de Burgos. 73
22-30 octob. Poursuite de l'armée anglo-portugaise par l'armée française. 75
Octobre.-Nov. Suite des mouvemens de l'armée française du midi ; le maréchal Soult marche sur le Tage ; rentrée du roi Joseph dans Madrid ; poursuite de l'armée anglo-portugaise jusque sous les murs de Ciudad-Rodrigo. . . 83
Suite des opérations du maréchal Suchet en Aragon ; combat de Castalla ; l'armée d'Aragon recueille le roi Joseph et ses troupes ; tentative des Anglais sur Denia. . . 91
Le général Decaen bat les Espagnols en Catalogne, etc.. 108
Décembre. Le général Caffarelli fait lever le blocus de Santona sur la côte de Sant-Ander. . . . 111

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur l'origine de la guerre de Russie. 114

1812. Pages.

23-28 juin. L'armée française passe le Niémen à Kowno, Eketany, etc., etc.; Napoléon établit son quartier-général à Wilna. 125

14 juillet. Séjour de Napoléon à Wilna; élan patriotique des Polonais pour recouvrer leur ancienne indépendance. 137

Juillet. L'armée française s'avance en Lithuanie, et commence à manquer de vivres; retraite successive des différens corps de l'armée russe sur la Dwina; évacuation du camp retranché de Drissa 144

25-27. Combats d'Ostrowno. 153

23. Opérations du maréchal prince d'Eckmulh contre l'armée du prince Bagration; combat de Mohilow. 153

Juillet-Août. Opérations des deuxième et dixième corps sous les ordres du duc de Reggio et du duc de Tarente; combat de Iakubowo; batailles de Kliastitzi et de la Drissa; le maréchal Macdonald bat l'ennemi à Eckau et à Schlock. 164

Opérations du prince Schwartzenberg (corps autrichien et septième corps); le général Tormasow prend Kobrin, et fait prisonnière la brigade saxonne du général Klingel; bataille de Gorodeczna; l'armée de réserve russe se retire sur Ratno. 169

CHAPITRE II.

L'armée française marche sur Smolensk. . . 180

17 août. Bataille de Smolensk; les Français entrent dans cette ville. 183

19. Combat de Valutina; mort du général Gudin. 189

1812. Pages.

20-30 août. L'armée française continue son mouvement en avant; retraite de l'armée russe sur Borodino, etc. 193

13-22. Opérations des deuxième, sixième et dixième corps de l'armée française; combat de Swolna, bataille de Polotsk; combats de Grafenthal, Olai, etc. 195

15-29. Mouvemens du corps autrichien sous les ordres du prince Schwartzenberg et du septième corps de l'armée française; le général Tormasow prend position derrière le Styr. 198

7 septembre. Marche de l'armée française sur Moskow; bataille de la Moskowa. 200

Conduite du général Rostopchin, gouverneur de Moskow. 215

14-20. Les Français entrent dans Moskow; incendie de cette ville. 218

1er-6 octobre. Suite de l'occupation de Moskow. 222

Septembre. Suite des opérations des deuxième et dixième corps; combat de Garosen. 226

Expédition du général russe Hertel en Lithuanie. 227

Sept.-Octobr. Jonction des armées russes dites de Wolhynie et de Moldavie; retraite du prince Schwartzenberg; l'amiral Tchitchagow cantonne ses troupes sur le Bug; le général Reynier bat le général Essen. 229

L'armée française quitte Moskow. 237

24 octobre. Bataille de Maloiaroslawetz. 244

25 oct.-7 nov. Marche de l'armée sur Smolensk; combat de Wiazma. 248

1812. Pages.

14 oct.-7 nov. Bataille de Polotsk; combat de Bonania; retraite des deuxième et sixième corps de l'armée française; combat de Czarzniki; prise de Witepsk par le corps de Wittgenstein. 261

27 oct.-21 nov. Suite des opérations des armées russes de Wolhynie et de Valachie; l'amiral Tchitchagow s'empare de Minsk; attaque et prise de Borisow; le duc de Reggio reprend cette ville; combat de Niemanitza. 268

13-16 nov. Evacuation de Smolensk; premier et deuxième combats de Krasnoi 273

18-20. Troisième combat de Krasnoi; beau mouvement rétrograde du maréchal duc d'Elchingen. 277

21-24. Le gros de l'armée française continue sa retraite sur la Bérézina 284

10-25. Mouvemens des neuvième et deuxième corps français en Lithuanie 288

12-26. Opérations du dixième corps de l'armée française en Courlande et devant Riga; les Russes s'emparent de Fridrichstadt, et en sont chassés; combat de Dahlen, etc. 289

12-27. Suite des opérations du corps autrichien et du septième corps de l'armée française; le général Sacken est battu devant Wolkowisk. 291

26-28. Passage et bataille de la Bérézina. 293

Suite de la retraite de l'armée française; Napoléon remet le commandement au roi de Naples, et part pour la France; évacuation de Wilna; les Français repassent le Niémen, etc. 300

1812. Pages.

12-31 décemb. Retraite du prince Schwartzenberg ; derniers mouvemens du duc de Tarente ; trahison du général prussien York ; défection du général Massenbach ; le duc de Tarente se retire sur Kœnigsberg ; position de l'armée française au 31 décembre. Fin de la campagne. 307

APPENDICE.

1810-1811. Notes sur la campagne de Portugal en 1810 et 1811. 314

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME VINGT-UNIÈME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le vingt-unième volume.

A

Abercromby, 51.
Achard, 163.
Alava (don Miguel), 79.
Albignac (d'), 266.
Alexandre, empereur, 114, 115, 117, 118, 123, 124, 125, 126, 132, 134, 147, 152, 177, 178, 185, 194, 214, 223, 224, 225, 228, 230, 231, 233, 279, 283, 304, 310, 312.
Alexandrowich (Stanislas), 138.
Alorna (marquis d'), 319, 320, 329.
Alten, 49.
Amey, 264.
Anson, 64, 75, 76.
Arési, 22.
Aubry, 266.
Augereau, 261.

B

Bachelu, 309.
Bagawout, 132, 133, 146, 212, 241.
Bagration, prince, 132, 133, 135, 136, 144, 146, 148, 150, 151, 152, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 169, 177, 183, 185, 186, 188, 193, 200, 212, 232, 233.
Baillot, 22.
Balla, 189.
Ballesteros, 24, 56, 57, 58, 60, 61, 62.
Bambardier, 109.
Banco, 158.
Baraguey d'Hilliers, 10, 256, 261.
Barasdin, 208, 209, 277.
Barbanègre, 279.
Barbieri, 15.
Barcena, 40.
Barklay de Tolly, 131, 132, 134, 136, 144, 145, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 157, 159, 164, 177, 183, 185, 188, 190, 191, 200.
Barrié, 57.

Bartoletti, 91.
Bassecourt, 83, 95, 98, 101.
Beauvais, 57, 58, 59, 60, 61. 64.
Bechet, 321,
Bedriaga, 197.
Beklechoff, 114.
Beningsen, 200, 239, 240.
Beresfort, 48.
Berg, 197.
Berthier, prince, 271.
Bessières, 129, 153, 248, 343.
Beteille, 77.
Beurmann, 17, 109, 128.
Beybing (Adam), 139.
Bianchi, 129.
Biziau, 82.
Blache, 17.
Blacke, 18, 38.
Bninski (Alexandre), 138.
Bonafoux, 104.
Bonaparte, 9, 23, 24, 30, 32, 37, 38, 51, 71, 72, 92, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 123, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 142, 144, 149, 150, 151, 152, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 169, 170, 176, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 192, 193, 195, 199, 201, 202, 203, 205, 208, 209, 213, 218, 219, 221, 222, 223, 225, 230, 237, 241, 242, 243, 244, 247, 248, 249, 251, 252, 261, 266, 268, 269, 274, 276, 277, 280, 281, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 293, 294, 295, 296, 299, 300, 301, 302, 312, 317, 321, 322, 324, 325, 329, 336, 338, 342, 343.
Bonaparte (Joseph), 21, 53, 54, 55, 83, 84, 85, 87, 89, 101, 102.
Bonaparte (Jérôme), 131, 135, 150, 151, 159, 160.
Bonnamy, 210.
Bonnet, 40, 44, 46, 47, 48.
Bordesoul, 128, 144, 161.
Bourke, 91.
Bouvier, 279.
Bowes, 39.
Boyer, 46.
Brénier, 342, 343.
Broussier, 128, 155, 156, 207, 245, 246, 260, 275, 276.
Bruyères, 129, 134, 153, 187, 209, 212.
Bujeaud, 107.
Bulatow, 231, 233, 236.
Burgevin, 79.

C

Caffarelli, 71, 73, 76, 83, 111, 112.
Camas, 323.
Campo-Verde, 9.
Carrié, 42.
Casabianca, 328.
Castex, 128, 196.
Caulaincourt, 211, 214.
Chambors (de), 320.
Chapuis, 163.
Charrière, 208.
Charroy, 15.
Chasseloup, 274.
Chastagnac, 82.
Chastel, 129.
Chavardès, 267.
Chemineau, 80.
Chodkiewiche, 139.
Chouart, 213.
Cildès (Santo-), 64.
Claparède, 25.

Clausel, 42, 47, 48, 51, 52, 53, 64, 65, 79, 334.
Clément, 17.
Colbert, 160.
Cole, 49.
Compans, 161, 163, 187, 201, 202, 207, 208, 214, 247, 254.
Compère, 214.
Conroux, 56, 57.
Corbineau, 128.
Cotton (sir Stapletton), 29, 49.
Crawfurd, 7.
Cruz (D. Antonio de la), 18.
Curely, 15.
Curto, 75.
Czapski (comte Stanislas), 139.
Czarniski (Antoine), 138.
Czernischew, 268, 269, 270.
Cztoriski (prince Adam), 137.

D

Daendels, 128, 222, 289.
Dalton, 189.
Damas, 129.
Dambrowski, 128, 222, 227, 228, 229, 269, 270, 271, 272, 273, 296.
Darricau, 25.
Davoust, prince d'Eckmulh, 122, 128, 133, 134, 144, 145, 146, 150, 151, 152, 159, 160, 161, 163, 169, 182, 185, 187, 194, 203, 207, 214, 247, 249, 250, 253, 276, 277, 278, 281, 283.
Debenne, 15.
Decaen, 9, 13, 14, 16, 17, 91, 108, 109, 110, 111.
Decroix, 76.
Defrance, 129, 240, 286.
Déhon, 72.
Delcambre, 17.
Delort, 18, 64, 92, 93, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 103, 105, 106, 107.
Delzons, 128, 154, 156, 207, 209, 211, 238, 239, 244, 245.
Deroi, 129, 196, 197.
Dery, 241.
Desève, 159.
Desgraviers, 48.
Dessaix, 128, 161, 187, 207, 208, 214.
Devaux, 15, 108.
Diebitch, 308, 309, 310, 311.
Doctorow, 136, 144, 145, 147, 191, 235, 244.
Dode, 266.
Dorochow, 239.
Dorsenne, 4, 5, 31, 32.
Doumerc, 129, 264, 298.
Drouet, comte d'Erlon, 25, 29, 37, 63, 84, 85, 86, 87, 318, 334.
Dubreton, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72.
Dufour, 209, 279.
Dulimbert, 339.
Dumoustier, 73, 80, 81.
Duncan, 104, 105.
Durand, 97.
Durosnel, 221.
Durutte, 291.
Dziwanowski, 228.

E

Eblé, 135, 183, 323, 326, 328, 341.
Elio, 106.
Eroles (baron d'), 91, 108, 110, 111.
Espana (D. Carlos), 85.
Espert-Latour, 15, 17, 108, 109, 110, 111.

Essen, 167, 198, 226, 227, 229, 234, 235, 236.
Eugène Beauharnais, 128, 130, 135, 148, 153, 154, 155, 158, 182, 185, 190, 195, 201, 204, 207, 209, 210, 214, 238, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 252, 253, 254, 255, 258, 259, 260, 275, 276, 277, 283, 302, 305, 306.
Eugène de Wurtemberg, 190, 191.

F

Faverot, 77.
Ferdinand VII, 10.
Ferey, 48, 332.
Fischer, 128, 241.
Fondouze, 72.
Fontana, 246.
Foucher, 208.
Fournier, 222, 239, 240, 298.
Foy, 46, 48, 64, 75, 79, 80, 81, 82, 325, 328.
François II, 143, 235.
Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, 310, 312.
Friant, 128, 187, 188, 207, 209, 211, 212, 278.
Friedrichs, 161.

G

Gablentz, 129, 170.
Gabriel, 82.
Galitzin, 277.
Galot, 82.
Gamen, 197.
Gauthier, 73, 79.
Gay, 12, 91.
Gedroitze, prince, 139.
Geoffroy, 82.
Gerard, 192, 207, 209, 210, 247, 306.
Girard, 222, 299.
Girardin, 154.
Gouvion-Saint-Cyr, 129, 195, 197, 261, 262, 263, 264, 265, 266.
Grabouski, 189.
Graham, 25.
Grandeau, 189.
Granjean, 129, 148, 168, 308, 313.
Grave (de la), 314.
Grawert, 129, 148, 167, 226, 290.
Grouchy, 129, 146, 160, 182, 183, 193, 204, 207, 214, 286.
Grundler, 266.
Gudin, 92, 128, 187, 188, 189, 191, 192.
Guéhéneuc, 266.
Guillaume, 304.
Guillemat, 49.
Guilleminot, 245, 246, 253, 260, 275.
Guingret, 82, 314, 336.
Guyard, 155.

H

Habert, 18, 94, 107.
Hamelinaye, 15.
Hamilton (lord), 85.
Harispe, 18, 92, 94, 99, 100, 105.
Hautpoult (Beaufort d'), 321.
Haxo, 133, 161.
Henriod, 11.
Heremberger, 98.
Hertel, 228, 229, 232.
Hill, 4, 25, 29, 35, 36, 37, 74, 84, 85, 86, 318, 320, 327, 331.
Huard, 154, 214.

J

Jablonoski, prince, 138.
Jachwil, prince, 164, 288.
Jacquemard, 82.
Jourdan, 53.
Julian (don), 339.
Junot, duc d'Abrantès, 129, 182, 185, 191, 320, 341, 342.
Juskow, 259.
Jlowaiski, 243, 260, 261.
Jwachkin, 220.

K

Kamenskoi, 169.
Karpow, 190, 191, 192.
Kellermann, 129.
Kleist, 129, 147, 167, 168, 312.
Klingel, 169, 171.
Kochetzki, 269, 270.
Konowitzen, 202.
Konownitzin, 201, 202.
Korf, 146, 147, 148, 189, 190, 191, 192.
Kormian, 138.
Kosinski, 22.
Kossakowski, 139.
Koulniew, 164, 166.
Kourakin, prince, 125, 126.
Kozatchkowski, 197.
Kutusow, 193, 194, 195, 200, 201, 202, 203, 204, 212, 214, 216, 222, 223, 225, 231, 232, 235, 237, 241, 244, 245, 247, 248, 255, 268, 274, 275, 276, 277, 279, 283, 289, 293, 294, 301, 304.

L

Labaume, 248.
Lafargue, 97.
Lagrange, 82.
Laharpe, 267.
Lahoussaye, 129, 214, 304.
Lamarque (Maximilien), 10, 14, 15, 17, 108, 109, 110, 111.
Lambert, 170, 172, 198, 199, 268, 270, 272, 273.
Lameth (Charles de), 112.
Lamothe, 332.
Langeron, 236, 272.
Lanskoi, 301, 304.
Lariboissière, 274.
Larue, 109.
Lascy, 9, 10, 13, 14, 15, 16, 91, 108, 109, 110.
Latour-Foissac, 75, 76.
Latour-Maubourg, 129, 159, 209.
Launay (baron de), 106.
Laurencez, 266.
Lauriston (comte), 125, 126, 223, 244.
Lecomte, 11.
Lecoq, 129.
Ledru, 128, 191.
Lefebvre, duc de Dantzig, 129, 304.
Lefebvre, capitaine, 111.
Legrand, 128, 164, 165, 166, 196, 197, 262, 263, 264, 266, 267.
Leith, 49.
Lenoir, 275.
Lesseps, 221.
Levié, 246.
Leleu de Maupertuis, 243.
Lewis, 167, 168, 198, 227, 289, 290.
Lhéritier, 265.
Letort, 248.
Loison, 269, 301, 302, 303, 304, 306, 317, 334, 335, 337, 338, 341.

Longa, 75.
Loskow, 308, 309.
Lousteau, 22.

M

Macdonald, duc de Tarente, 9, 129, 131, 135, 147, 148, 150, 167, 197, 227, 289, 290, 308, 309, 311, 312.
Mahi, 2, 40.
Maison, 262, 263.
Maitland, 99, 105.
Maransin, 24, 56.
Marchant (Le), major-gén., 48.
Marchant, général de division, 128, 191, 335.
Marcognet, 334.
Marcow, 169, 233.
Marion, 214.
Marmont, duc de Raguse, 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 25, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 86, 90, 341, 343.
Marro, 109.
Marthod, 238, 242.
Masséna, 32, 82, 279, 314, 315, 317, 318, 320, 322, 343, 344.
Massenbach, 129, 289, 308, 311, 312.
Maucune, 73, 74, 78, 79.
Maurice Mathieu, 10, 12, 14, 16, 111.
Mauroy, 72.
Melissino, 170, 198, 235.
Menne, 48.
Merle, 128, 196, 197, 262, 263, 266.
Merlin, 75, 76.
Mesclop, 94, 98.
Metternich (comte de), 307,
Milans, 18, 109, 111.
Miloradowitch, 194, 218, 241, 253, 254, 259, 274, 275, 276, 277, 281, 282.
Mina, 91.
Miralles, 12, 91.
M'Kinnon, 7.
Mohr, 228, 229, 268, 307.
Mollerat, 82.
Mondragon, 97.
Montbrun, 2, 3, 4, 5, 34, 129, 146, 147, 149, 153, 207, 211, 214, 323, 327, 334, 335, 339, 340.
Montveran (de), 322, 336.
Morand, 128, 133, 187, 188, 207, 210, 214.
Morillo, 24, 29.
Morlet, 343.
Mortier, duc de Trévise, 28, 129, 152, 153, 221, 242, 243, 249.
Mouriez, 128.
Muller (Van), 198, 240, 241.
Murat, roi de Naples, 129, 133, 134, 146, 147, 148, 149, 153, 154, 157, 158, 177, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 190, 193, 194, 195, 201, 207, 211, 213, 218, 219, 239, 240, 241, 286, 300, 302, 305, 312, 313.
Murgeon (Crux-), 62.
Murray (lord), 106.
Myarès, 95.
Maret, duc de Bassano, 293.

N

Nagle, 253.
Nansouty, 129, 145, 147, 149, 153, 183, 207, 209, 214.
Narbonne (comte de), 125, 126.

Naritchin, 243, 270.
Navarro (don Garcia), 19, 20, 21.
Nelson, 51.
Nempde, 323.
Newerowski, 183, 184.
Ney, 32, 128, 133, 135, 147, 148, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 190, 191, 194, 204, 207, 209, 212, 214, 252, 253, 254, 255, 256, 259, 274, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 298, 306, 315, 317, 318, 320, 321, 322, 327, 328, 333, 334, 335, 337.
Noailles, 72.
Nogués, 110.

O

Obispo, 2.
Obukowicz (comte), 139.
Ochs, 129.
Oginski, prince, 139.
Ojarowski, 275.
Oldenbourg (duc d'), 124.
Orlow-Denisow, 240, 261, 306.
Ornano, 211, 242, 246.
Oruck, 304.
Ostermann, 153, 154, 155, 210, 240, 241.
O'Donnell (Joseph), 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 106.
Oudinot, duc de Reggio, 128, 133, 134, 135, 136, 146, 147, 148, 149, 153, 164, 165, 166, 167, 168, 195, 197, 266, 269, 270, 271, 273, 288, 295, 296, 297, 298, 300.
Oudinot, capitaine, 340.

P

Paget (sir Edward), 89.
Pahlen, 147, 153, 155, 157, 273.
Pajol, 128, 133, 144, 146, 160, 162, 213.
Pamplona, 273, 319, 320, 322.
Parthouneaux, 222, 296.
Paul I, 225.
Paultre, 213.
Paulucci (marquis de), 227, 289, 290.
Pegot, 211.
Pelet, 279, 280, 344.
Pelley, 76.
Peraldi, 246, 247.
Pernetti, 207.
Petit, 17, 109.
Philippon, 25, 26, 27.
Pino, général, 128, 245, 246, 260, 275, 276.
Pinot, chef de bataillon, 72.
Piré, 153, 154, 155.
Plaignol, 22.
Platon, 178.
Platow, 146, 148, 159, 177, 248, 249, 250, 253, 256, 260, 282, 296, 305, 306.
Plauzonne, 17, 209, 210, 214.
Poirel, 107.
Poitevin, 207.
Polimey, 163.
Poniatowski, prince, 128, 136, 146, 159, 185, 186, 193, 194, 195, 201, 202, 207, 213, 227, 240, 241, 249.
Pontenay, 72.
Porlier, 40.
Potocki (Alexandre), 139.
Poujet, 267.
Preissing, 129.
Prozor (Charles), 139.

Q

Quesnel, 17.

R

Racieski, comte, 139.
Rackanieski, 138.
Rackrinski (Edouard), 138.
Raffron, 22.
Raglwich, 197.
Raiewski, 183, 185, 211.
Rapp, 208, 214, 248.
Raynaud, 5.
Razout, 128, 191.
Reille, 2, 16.
Repnin, 164.
Reynier, 129, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 199, 200, 229, 231, 234, 235, 236, 291, 292, 307, 308, 320, 333, 337, 340, 341, 342.
Ricard, 147, 148, 167, 168, 274, 277, 278, 279.
Rignon, 11, 97, 98, 99, 100.
Rignoux, 29.
Robert, 105.
Roche, 98, 99, 100.
Rœder, 167.
Roguet, 275.
Roll, 131.
Romanzow, 115, 224.
Ronfort, 22.
Ronietzki, 129.
Rose, 82.
Rostopchin, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220.
Roussel-d'Hurbal, 147, 154.
Rovira, 109.
Roznieckí, 151, 159.

S

Saar, 175, 176.
Sacken, 235, 291, 292, 308.
Saint-Estevan, 97.
Saint-Geniez, 149.
Saint-Germain, 129, 153, 209, 212, 286.
Saint-Hilaire, 72.
Sainte-Croix, 321.
Santocildes, 65.
Sapieha (Alexandre), prince, 139.
Sarsfield, 17.
Sasanow, 265.
Savary, général, 114, 115.
Savary, capitaine, 155.
Schouwalow, 133.
Schtchesbatow, prince, 170.
Schwartzenberg (prince de), 129, 135, 151, 160, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 198, 199, 200, 228, 229, 231, 233, 234, 235, 268, 291, 292, 293, 307, 308.
Schwertsgut, 15.
Sebastiani, 129, 147, 148, 177, 240, 286.
Serras, 318.
Seslawin, 301, 304.
Severoli, 19, 20, 21, 91.
Shée, 75, 76.
Siedewitz, 129.
Siegenthal, 129, 173, 174, 228, 233.
Sierakowi (Joseph), 139.
Sierbein, 197, 207.
Simmers, 277.
Skalon, 189.
Skerret, 62.
Sniadeski, 139.
Soboleski, 138.
Soltan, 139.
Sorbier, 188.
Souham, 8, 17, 34, 65, 73, 74, 76, 78, 79, 81, 82, 83.
Soult, 25, 28, 29, 34, 35, 36, 55, 57, 61, 62, 63, 74, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 103, 328, 329.

Speranki, 224.
Srohlich, 175, 176.
Stadniski (comte Ignace), 138.
Steinhel, 226, 227, 232, 261, 262, 264, 265, 266, 267.
Stuart, 168.
Subervic, 147.
Suchet, duc d'Albufera, 2, 3, 13, 16, 18, 19, 20, 22, 23, 64, 83, 90, 91, 92, 93, 100, 101, 102, 104, 106.

T

Tarnowski (comte Ladislas), 138.
Tchaplitz, 171, 302.
Tchernichew, 232, 235.
Tchitchagow, 199, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 268, 269, 270, 271, 273, 292, 293, 294, 296, 297, 298, 301, 306, 308.
Telski (comte François), 139.
Thiébault, 5, 317.
Thielmann, 129, 209.
Thomas, 67.
Thomière, 46, 47, 48.
Tichkewitz, 250.
Tiskiewicze (comte Michel), 139.
Toll, 80.
Tormasow, 132, 136, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 198, 199, 228, 229, 231, 235, 307.
Trautenburg, 129.
Treillard, 24, 54.
Triaire, 276.
Truilhier, 343.
Tunk, 129.
Tutchkow, 133, 201, 202, 213.
Tyssenhaussen (Constantin), 139.

V

Valazé, 318.
Valence, 129, 151, 161.
Vallée, 120.
Vandermaese, 73, 81.
Vaubois, 160.
Vaudoncourt (Guillaume de), 120, 128.
Verdier, 128, 166, 196, 197, 262.
Victor, duc de Bellune, 128, 269, 288, 289, 294, 295, 296, 297, 298.
Vidal, 98.
Villamil, 111.
Villata, 182.
Villemur (Penne de), 29, 85.
Vincent, 317.
Virnès, 63.

W

Wadrinski (Mathieu), 138.
Walpole, lord, 307.
Wassilitchikow, 159.
Wathier, 129, 211.
Wawreski, 139.
Wellington, lord, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 24, 25, 28, 29, 30, 33, 34, 35, 38, 41, 43, 44, 46, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 62, 65, 66, 68, 71, 72, 74, 79, 80, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 90, 101, 318, 321, 323, 324, 327, 331, 332, 333, 335, 336, 338, 339, 340, 342, 343, 344.
Wibiski, 138, 139.
Wiliaminow, 198, 226, 227, 289, 290.
Wilson (sir Robert), 248, 279.

Wintzingerode, 182, 193, 239, 243, 269, 270.
Wittgenstein, 134, 146, 147, 148, 149, 164, 165, 166, 167, 195, 196, 197, 226, 227, 232, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 270, 288, 289, 293, 294, 296, 298, 388.
Wlastow, général, 267, 289.
Wlatow, colonel, 197.
Woinow, 233.
Wrede (de), 129, 196, 197, 225, 266, 303.
Wurtzbourg (grand-duc de), 291.

Y

York, général, 129, 168, 226, 290, 308, 309, 310, 311, 312, 313.

Z

Zapolski, 228, 229.
Zayonschek, 128, 189, 304.
Zeschau, 129.

ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

Armée française.

Garde impériale, 37, 73, 119, 129, 133, 136, 144, 147, 149, 151, 152, 154, 158, 159, 176, 183, 184, 185, 192, 193, 194, 195, 207, 208, 214, 219, 221, 238, 242, 243, 248, 249, 274, 275, 276, 277, 283, 296, 297, 298, 300, 313, 318, 324, 340.
Garde de Paris, 72.
Infanterie de ligne. Quatrième, 190, — cinquième, 15, 108, — septième, 94, 95, 96, 98, 99, — neuvième, 155, 156, — douzième, 192, — quatorzième, 11, — quinzième, 42, — seizième, 92, — dix-neuvième, 265, — vingt-unième, 192, — vingt-troisième, 15, — vingt-quatrième, 177, 208, — vingt-cinquième, 161, 294, 208, 256, — vingt-septième, 333, — trentième, 210, — trente-deuxième, 58, 59, — trente-troisième, 278, — trente-quatrième, 66, 67, 68, 72, — trente-septième, 265, — trente-neuvième, 82, — quarante-quatrième, 94, 98, 99, — — quarante-sixième, 185, 186, — quarante-huitième, 278, 279, — cinquantième, 333, — cinquante-troisième, 155, — cinquante-septième, 161, 162, 208, — soixantième, 82, 109, — soixante-unième, 161, 162, 163, 202, 208, — soixante-septième, 109, — soixante-neuvième, 53, 80, 82, — soixante-douzième, 189, — soixante-dix-neuvième, 109, 110, — quatre-vingt-quatrième, 211, — quatre-vingt-cinquième, 161, 162, 163, — quatre-vingt-douzième, 15, 210, — quatre-vingt-

quinzième, 271, —— centdeuxième, 15, ——, centsixième, 154, 209, 210, — cent huitième, 161, 162, — cent onzième, 161, 162, 163, — cent douzième, 208, — cent quatorzième, 20, 22, — cent quinzième, 15, 111, — cent seizième, 107, — cent dix-septième, 92, 104, — cent dix-huitième, 163, — cent vingtième, 48, — cent vingt-quatrième, 265 — cent vingt-septième, 192, — cent trentième, 68, 72.

INFANTERIE LÉGÈRE. Troisième, 14, 108, — sixième, 82, — septième, 192, — huitième, 153, — quinzième, 209, 278, — dix-huitième, 15, 155, — vingt-troisième, 17, — vingt-quatrième, 184, — vingt-sixième, 165, —— trente-deuxième, 109.

SAPEURS, 82.

CAVALERIE. — CARABINIERS. Premier, 240, — deuxième, 240.

CHASSEURS. — Premier, 162, — troisième, 161, — septième, 338, — treizième, 75, 338, — quatorzième, 75, — quinzième, 76, 77, — seizième, 154, — vingtième, 15.

CUIRASSIERS. — Cinquième, 129, 211, — septième, 264, — treizième, 94, 96, 97.

DRAGONS. — Quatorzième, 58, — vingt-quatrième, 11, 22, 92, 94, 95, 96, 97, 100.

HUSSARDS. — Premier, 75, — troisième, 333, — quatrième, 100, 104, 107, — huitième, 153.

Troupes étrangères faisant partie de l'armée française.

AUTRICHIENS, 176, 292.

BAVAROIS, 152, 254, 261, 265, 266.

BERGOIS, 76, 80.

CROATES, 263.

ITALIENS, 20, 154, 158, 182, 207, 210, 211, 242, 246, 247, 248, 260, 261, 275, 301.

LITHUANIENS, 228, 269.

NAPOLITAINS, 301.

POLONAIS, 20, 22.

PRUSSIENS, 147.

SAXONS, 176, 209, 291, 292.

SUISSES, 263, 265.

WESTPHALIENS, 239.

WURTEMBERGEOIS, 269, 272.

Armées étrangères.

ANGLAIS. — GARDES, 338.
INFANT. DE LIGNE. — Quatre-vingt-unième régiment, 104.
RÉGIMENT DE BRUNSWICK-OELS, 81, 82.
LÉGION ALLEMANDE, 77, 81.
SEIZIÈME RÉGIMENT DE DRAGONS, 76.
ANGLO-SICILIENS, 99, 101, 104.
RÉGIMENT CALABROIS, 105.
ESPAGNOLS. — GARDES WALLONNES, 98, 106.
RUSSES. — GARDE IMPÉRIALE, 135, 153, 188, 212.
COSAQUES DU DON, 306.
GRENADIERS RUSSES, 209, 211.
HULANS TARTARES, 170.
MILICE DE MOSKOW, 213.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

VICTOIRES, CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

LIVRE SEPTIÈME.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE VIII.

ANNÉE 1812.

Suite des opérations militaires dans les provinces du centre, de l'ouest et de l'est de l'Espagne — Tentative infructueuse du général Montbrun sur Alicante. — Lord Wellington assiége et prend Ciudad-Rodrigo. — Suite des événemens militaires en Catalogne; les Espagnols essayent vainement de reprendre Tarragone; combat d'Altafulla. — Suite des opérations de l'armée d'Aragon; siége et prise du fort Peniscola, etc.; siége et prise d'assaut de Badajoz par l'armée anglo-portugaise. — Le maréchal duc de Raguse envahit la frontière de Portugal. — Les Anglais s'emparent du port d'Almaraz sur le Tage. — L'armée anglo-portugaise manœuvre sur la Tormès; occupation de Salamanque et prise des forts de cette ville. — L'armée française se rapproche du Duero et passe ce fleuve; le duc de Raguse reprend l'offensive; bataille de Salamanque ou des Arapiles.

Nous avons dit, dans le chapitre sixième, que la difficulté des subsistances avait forcé le maréchal duc de Raguse de répartir son armée (celle dite de Portugal) dans des cantonnemens très-étendus, depuis Salamanque jusqu'à Tolède, au

1812. Espagne.

1812. Espagne. lieu de la tenir concentrée, comme le commandaient la présence de l'armée anglaise sur la frontière de Portugal, et son attitude menaçante vis-à-vis la place de Ciudad-Rodrigo, au siége de laquelle lord Wellington était loin d'avoir renoncé.

Janvier. *Tentative infructueuse du général Montbrun sur Alicante.* — Le gouvernement français, présumant de la part des Valenciens une résistance plus opiniâtre que celle que l'on a vue dans le chapitre précédent, avait cru devoir renforcer l'armée d'Aragon, non-seulement du corps du général Reille, dont nous avons signalé la présence au siége de Valence, mais encore d'un fort détachement de l'armée du duc de Raguse, qui dans sa position actuelle était plus à portée qu'aucun autre de fournir ce secours. En conséquence de cette dernière disposition, le maréchal Marmont donna, le 13 décembre 1811, l'ordre au général Montbrun de partir des environs de Tolède avec deux brigades d'infanterie, une forte division de cavalerie, et trente pièces d'artillerie, pour se porter par la grande route de Madrid à Valence sur cette dernière ville, et se réunir à l'armée d'Aragon, qui en faisait le siége. Cette marche du général Montbrun ayant été, fort mal à propos, retardée par des contre-ordres dont nous n'avons pu connaître positivement les motifs; sa colonne ne put arriver que le 10 janvier à Yecla. Ce fut dans ce village, situé sur les frontières des royaumes de Murcie et de Valence, qu'il apprit que cette dernière capitale avait succombé sous les armes victorieuses du maréchal Suchet. Il est évident qu'en arrivant avec plus de promptitude, le général Montbrun aurait coupé toute retraite aux divisions Obispo et Mahi lorsqu'elles parvinrent à se retirer sur la rive droite de l'Alcoy, et qu'il aurait ainsi prêté au maréchal un secours très-efficace. Il ajouta à l'inconvénient de son retard, dont se plaignit avec raison le général en chef de l'armée d'Aragon dans ses rapports officiels, le tort très-grave de ne point re-

partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée à laquelle il appartenait. Au lieu d'exécuter les ordres précis qu'il avait reçus à cet égard, Montbrun voulut marcher sur Alicante. Le maréchal Suchet lui fit vainement observer qu'il ne croyait pas le moment opportun pour risquer une entreprise contre une ville bien fortifiée, et contre laquelle il fallait employer du canon de siége : ce général ne tint compte de ces représentations, et s'obstina à tenter l'événement. Après avoir fait manœuvrer assez inutilement ses troupes dans la plaine en avant d'Alicante, et jeter quelques obus dans cette place, il la somma d'ouvrir ses portes. Sur le refus du gouverneur d'acquiescer à cette demande, l'imprudent Montbrun prit le parti de se retirer, emmenant avec lui quelques prisonniers faits dans des escarmouches avant d'arriver devant la place. Le 26, il avait atteint le Tage pour rejoindre l'armée de Portugal. Cette pointe intempestive sur Alicante doit être considérée comme une très-grande faute, sous tous les rapports : outre qu'elle laissa, sans motif urgent, la ligne occupée par l'armée du duc de Raguse dégarnie dans un espace considérable, elle eut l'inconvénient de faire connaître et regretter une contrée riche et neuve à des troupes qui retournaient dans un pays presque dénué de toutes ressources, ruiné qu'il était depuis long-temps par la guerre. Nous devons le dire avec toute la franchise d'historiens impartiaux, la colonne du général Montbrun commit, tant à Villena, que dans tous les villages de la route qui conduit à Alicante, beaucoup d'excès et de grands désordres. L'indiscipline de ces troupes indisposa au dernier point les habitans du pays, et peut-être fut-elle cause que la ville d'Alicante ferma ses portes à l'armée d'Aragon. Les succès rapides du maréchal Suchet, et plus encore la bonne conduite de ses soldats, lui avaient fait de nombreux prosélytes ; et l'on avait agité quelque temps dans cette ville (Alicante) la question de se soumettre ou de

1812. Espagne.

1812. Espagne. se défendre. La tentative du général Montbrun, signalée par le pillage, les exactions et la dévastation du territoire qu'il avait traversé, changea d'une manière notable les bonnes dispositions des habitans à l'égard des Français. Loin de nous, toutefois, toute idée de vouloir flétrir la mémoire d'un guerrier recommandable à tant d'autres titres, mort glorieusement pour son pays sur un champ de bataille, et l'un des meilleurs et des plus habiles généraux de son arme. Nous devons même dire pour sa justification, que certains corps, par l'effet de leurs anciennes souffrances, étaient tellement habitués au pillage et au désordre, que souvent il n'était pas au pouvoir du général le mieux intentionné d'y faire régner la discipline.

Janvier. *Lord Wellington assiége et prend Ciudad-Rodrigo.* — Pendant cette fâcheuse expédition du général Montbrun, Wellington faisait harceler les Français, comme on l'a vu, dans la Haute-Estramadure, par le corps du général Hill. Le but du général en chef anglais, en agissant ainsi, était de faire croire au duc de Raguse que l'armée anglo-portugaise était en force sur la rive gauche du Tage entre ce fleuve et la Guadiana, et que Ciudad-Rodrigo pouvait rester encore quelque temps livrée à sa propre défense. La sécurité du maréchal français à cet égard devait être naturellement augmentée par l'extrême facilité avec laquelle, trois mois auparavant, il avait réussi à débloquer cette place, par la simple jonction de quatre de ses divisions avec l'armée du Nord, aux ordres du général Dorsenne : manœuvre qu'il était encore en mesure de renouveler aussitôt qu'il le jugerait nécessaire, avec toutes les probabilités d'un égal succès [1].

[1] La place de Ciudad-Rodrigo, après l'opération de ravitaillement dont nous avons rendu compte dans le volume précédent, était restée momentanément sous la surveillance du général Dorsenne, qui avait établi son quartier-général à Salamanque. Vers la fin d'octobre, une grande partie de l'armée du nord devant

Exactement instruit, à l'aide des intelligences qu'il avait dans le pays, et du départ du général Dorsenne pour Pampelune avec la plus grande partie de ses forces disponibles, et de l'absence du général Montbrun, qui privait l'armée de Portugal d'une grande partie de sa cavalerie, lord Welling- 1812. Espagne.

retourner dans la Vieille-Castille, la Biscaye et la Navarre, Dorsenne ne voulut point commencer son mouvement sans renouveler préalablement les approvisionnemens d'une forteresse constamment menacée par l'armée anglo-portugaise; car la position et les forces de cette dernière devant Rodrigo, à la fin d'octobre, étaient les mêmes qu'à l'époque du premier ravitaillement. Une division anglaise occupait San-Felice, et quarante mille Portugais étaient sur la rive gauche de l'Agueda.

En conséquence, le général Thiébault, qui commandait une des divisions de l'armée du nord, reçut ordre de réunir à Salamanque un convoi de vivres et d'effets d'équipement destiné pour la garnison de Ciudad-Rodrigo. Cette opération était d'une exécution d'autant plus délicate et plus difficile, que le général Dorsenne partait en ce moment avec ses troupes disponibles pour le nord de l'Espagne, et laissait, pour ainsi dire, le général Thiébault abandonné à lui-même. L'impossibilité de cacher ce rassemblement de subsistances et de moyens de transport, fit prendre à celui-ci (Thiébault) le parti de l'ordonner avec la plus grande publicité. Sacrifiant cette partie du secret, il tâcha de donner le change sur le motif, en annonçant que douze mille hommes, douze pièces de canon et mille chevaux de l'armée de Portugal allaient venir prendre position à Fradès; qu'ils devaient être nourris par la ville de Salamanque, et que, comme les vivres devaient leur être portés tous les jours, il fallait réunir aussitôt tous les transports, les grains et les bestiaux qu'il serait possible de se procurer.

Le général Thiébault partit de Salamanque, le 29 septembre, avec deux mille huit cents hommes de troupes escortant un convoi de grains, à peu près deux cents bœufs, et des voitures chargées des effets d'habillement et d'équipement pour les troupes qui composaient la garnison de Ciudad-Rodrigo. Par sa marche bien combinée et exécutée avec le plus grand ordre, il sut éviter les troupes anglaises et espagnoles, qu'il aurait pu rencontrer en tout autre état de choses, jeta son convoi dans la place, y installa le général Barrié, qui venait remplacer le général Raynaud, fait prisonnier, ainsi que nous l'avons rapporté, et reprit le chemin de Salamanque sans être inquiété. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au général Thiébault, et il est certain que la ruse dont il s'était servi pour donner le change à l'ennemi, en annonçant l'arrivée à Fradès de deux divisions et de mille chevaux de l'armée de Portugal, avait produit son effet. Lorsque Wellington fut détrompé, il n'était plus temps de s'opposer à la marche de la colonne française.

1812. Espagne. ton ne perdit point de temps pour mettre à profit ces circonstances, et se rapprocha de Ciudad-Rodrigo avec son armée. Il hâta les préparatifs du siége de cette place, en faisant faire d'avance les fascines et les gabions nécessaires, dans les différens cantonnemens les plus à portée. Le 6 janvier, les Anglais avaient déjà établi un pont vis-à-vis San-Felices, et tout disposé pour commencer le siége. Mais une neige épaisse ayant couvert la terre, et le temps continuant à être extrêmement rigoureux, ce ne fut que le 8 que l'armée anglo-portugaise se mit en mouvement.

L'investissement de la place se compléta le même jour. Le 9, les assiégeans s'emparèrent d'une redoute avancée sur le Teton, à l'endroit précisément choisi pour commencer l'attaque. La possession de cet ouvrage facilitait beaucoup les progrès des attaques. Le 10, l'ennemi établit sa première parallèle et traça ses batteries. Le 14, la garnison fit une sortie vigoureuse, et réussit à combler une partie de la tranchée. Le même jour, les batteries des assiégeans commencèrent à tirer, et les Anglo-Portugais se rendirent maîtres du couvent de Saint-François, qui flanquait la gauche des approches. Ils purent alors achever leur seconde parallèle, et, les travaux ayant été poussés avec vigueur, ils firent sauter la contrescarpe.

Lord Wellington craignant avec raison que le duc de Raguse ne hâtât sa marche pour secourir la place, résolut d'en brusquer la chute en combinant l'attaque par assaut de brèche avec celle par escalade. La faiblesse numérique de la garnison indiquait naturellement ce parti au général anglais. Deux larges brèches se trouvaient pratiquées au corps de la place : le 19, à neuf heures du matin, l'armée assiégeante, formée sur six colonnes, s'avança de ses tranchées. Une division anglaise devait donner l'assaut à la brèche la plus large, tandis que, pour partager l'attention de la garnison, un corps portugais tenterait l'escalade du côté opposé. Les assiégés attendi-

rent avec résolution les assaillans sur la brèche, d'où ils réussirent d'abord à les éloigner. Ce ne fut qu'après avoir disputé pied à pied le terrain et livré le combat le plus meurtrier, que les Français, forcés de céder au nombre toujours croissant de leurs adversaires, leur abandonnèrent un logement sur le haut du rempart. Là, derrière un retranchement intérieur, la garnison renouvelant et redoublant ses efforts, suppléa quelque temps au nombre par la valeur la plus héroïque. Mais attaquée simultanément sur les deux flancs, attendu que la seconde brèche venait d'être également forcée, les Français, après s'être retirés de maison en maison, furent obligés de capituler et de se rendre à discrétion, au nombre de dix-sept cents combattans. La perte de la garnison égalait à peu près celle des assiégeans, évaluée à mille hommes tués ou blessés, parmi lesquels les Anglais eurent à regretter les deux généraux Crawfurd et M'Kinnon. Cent neuf pièces de canon en batterie, un parc d'artillerie de quarante-quatre pièces; une immense quantité de boulets, de bombes, de cartouches, et un arsenal bien fourni, furent pour Wellington les fruits de cette conquête.

Le général Barrié, gouverneur de Ciudad-Rodrigo, ne méritait point le blâme dont on chercha à incriminer sa conduite, afin de couvrir des fautes qui venaient de plus haut. Ciudad-Rodrigo exigeait une garnison de cinq mille hommes pour sa défense : il n'y avait guère plus de la moitié de ce nombre lorsque Wellington se présenta, et rien ne justifie cette absence de force; à cela il faut ajouter la faute de n'avoir pas envoyé, entre Matilla et Tamamès, une division pour harceler l'armée ennemie et la mettre dans la nécessité de diviser ses forces. Cette mesure sage, d'une exécution facile, eût donné au duc de Raguse le temps nécessaire pour rassembler ses troupes éparses et arriver au secours de la place avant qu'elle ne tombât au pouvoir des Anglo-Portugais.

1812. Espagne. La continuation du pont sur l'Agueda, vis-à-vis Saylices, donnant assez l'éveil sur le mouvement offensif que préparait le général anglais, aurait dû engager le duc de Raguse à se presser davantage pour venir au secours de Ciudad-Rodrigo. A la rigueur, nous concevons bien, par la difficulté des communications, comment ce retard a pu avoir lieu ; mais toujours est-il, qu'en prenant des cantonnemens aussi étendus, après le déblocus de la place, l'année précédente, le duc de Raguse devait conserver une masse vers le point que nous avons indiqué, et ne pas porter si loin son quartier-général. Cette perte portait un coup funeste aux intérêts de la cause française en Espagne, et il était aisé de prévoir les tristes conséquences qu'elle entraînerait : Salamanque était désormais à découvert, le maréchal Marmont se trouvait dans l'obligation d'y laisser continuellement un gros détachement de son armée, ce qui diminuait d'autant le nombre des troupes disponibles qu'il aurait à opposer aux entreprises de l'armée anglo-portugaise. La possession de Ciudad-Rodrigo, au contraire, augmentait les forces actives de lord Wellington, et le rendait maître de tous ses mouvemens.

Après ce succès, le général anglais ayant ravitaillé la place, y laissa une garnison espagnole, et reprit sa position retranchée de Fuente-Guinaldo. Le 22, le général Souham, à la tête d'une division forte de huit mille hommes, parut dans les environs de Tamamès. Wellington, favorisé par l'occupation de Ciudad-Rodrigo, pouvait attaquer cette troupe avec avantage, puisqu'en cas d'échec les Anglo-Portugais avaient leur retraite assurée sous le canon de la place. Toutefois le général Souham, après quelques démonstrations, se retira sans avoir échangé un seul coup de fusil.

Suite des événemens militaires en Catalogne. — Nous n'avons point voulu, dans le chapitre précédent, suspendre le récit des événemens militaires qui se rattachaient à l'inva-

sion du royaume de Valence, pour rendre compte de ce qui se passait vers le même temps en Catalogne ; mais il est convenable de nous en occuper maintenant, et de ramener l'attention sur cette province, qui continuait à être, sur tous les points, le théâtre d'une lutte aussi terrible qu'opiniâtre. 1812. Espagne.

Depuis la reddition de Figuières, les deux partis opposés étaient commandés par d'autres chefs : le général Decaen venait de succéder au maréchal duc de Tarente. Cette instabilité du gouvernement français dans le choix des généraux qu'il plaçait à la tête de ses troupes en Catalogne, démontrait assez combien la tâche de ceux-ci était difficile, et combien l'empereur était peu satisfait de la manière dont chacun d'eux la remplissait. Mais il est des conjonctures où toute la prudence humaine échoue ; il est des obstacles que les dispositions les plus habiles, soutenues de la plus haute valeur, ne peuvent surmonter : le général Decaen, d'ailleurs si recommandable par le courage et les talens militaires qui l'avaient signalé sur les bords du Rhin, n'avança pas plus que ses prédécesseurs la conquête de la Catalogne, malgré tout les efforts du zèle et de l'habileté, que secondaient puissamment des généraux expérimentés, des officiers instruits, et des soldats dont la patience égalait la bravoure. Si de telles troupes, commandées par de pareils chefs, n'ont pu, après tant de prodiges de valeur, avec une persévérance si infatigable, soumettre cette province, on peut, à coup sûr, en inférer qu'un peuple courageux qui veut fortement son indépendance et sa liberté, est invincible.

Le général Lascy avait remplacé le marquis de Campo-Verde dans le commandement de l'armée espagnole. Lascy, transfuge des troupes françaises, où il servait en qualité d'officier supérieur, était promptement parvenu, parmi les insurgés, au grade de général. Ne pouvant se distinguer par un mérite réel, il affectait un zèle outré, un fanatisme ar-

1812. Espagne. dent, une haine implacable contre les Français. C'est ainsi qu'il avait réussi à se faire nommer par la régence de Cadiz général en chef et gouverneur de la Catalogne. Peu d'intrigans, au milieu des révolutions qui mettent les esprits en fermentation et les passions en jeu, ont montré un caractère plus violent et plus féroce. Dès les commencemens de son autorité, il avait envoyé dans Barcelone d'infâmes agens pour faire périr d'un seul coup toute la garnison de cette place, en empoisonnant toutes les distributions du soldat, en viande, pain et vin : ce complot atroce, qui montre à quel degré l'ambition peut porter la perversité, n'échoua qu'au moment même où il commençait d'être exécuté. Lascy ne traitait guère mieux les Catalans : il souillait le caractère de général en chef par toutes sortes de vexations, de concussions, de brigandages et d'abus d'autorité ; il inspirait la terreur par de fréquentes et terribles exécutions. C'est ce même Lascy, qui, poussé plus par son ambition que par patriotisme, à insurger la Catalogne contre le gouvernement du roi Ferdinand VII, fut livré, en 1816, à une commission militaire, condamné à mort, et fusillé à Majorque, où on l'avait transféré après son jugement.

Le général Baraguey d'Hilliers ayant obtenu un congé pour rentrer en France, le commandement de la Haute-Catalogne fut confié au général de division Maximilien Lamarque, qui, digne émule du général Maurice Mathieu, gouverneur de Barcelone et de la Basse-Catalogne, déploya dans ce nouveau poste beaucoup de zèle, de fermeté, d'activité et des talens supérieurs, tant pour la guerre que pour l'administration. Il répara la longue incurie des Catalans, qui avaient laissé sans chemins presque toutes les parties de ce pays, n'ayant, comme nous l'avons déjà observé, qu'une seule route royale, de Perpignan à Barcelone, et où tous les transports avaient lieu d'une ville à l'autre, à dos de mulet [1].

[1] Par les soins du général Lamarque, le grand chemin longeant les bords de

1812. Espagne.

Le général Henriod, gouverneur de Lérida, ne déployait pas moins de zèle et d'activité que les commandans de la Haute et de la Basse-Catalogne. Avec une garnison très-faible, il parvenait toujours à repousser les bandes qui rôdaient sans cesse dans l'immense plaine où se trouve située Lérida. Il restait maître de tous les environs et levait partout les contributions ordonnées en nature et en argent; mais, entouré de tant d'ennemis, il se trouvait forcé d'exercer très-souvent des actes d'une terrible sévérité, qui resteront long-temps dans la mémoire des Catalans. Ne pouvant point entrer dans les détails de tant de combats presque toujours livrés avec succès dans le cercle de son commandement, nous nous bornerons à faire mention de deux actions, qui suffiront pour donner une juste idée de la valeur et de l'activité du général Henriod, ainsi que de la bravoure des troupes employées sous son commandement. Vers la fin d'octobre 1811, huit cents insurgés à peu près s'étaient établis dans la ville de Balaguer pour inquiéter les détachemens français qui parcouraient la plaine. Le 25 du même mois, quatre cents hommes du quatorzième d'infanterie et quarante dragons du vingt-quatrième furent envoyés par le général Henriod pour reprendre la ville et exterminer cette bande. Le capitaine Lecomte, qui commandait ce détachement, entoura Balaguer dans la nuit; les dispositions qu'il prit rendaient infaillible le succès de son entreprise : les dragons du vingt-quatrième, aux ordres du lieutenant Rignon, l'un des plus intrépides officiers de l'armée, avaient été placés près de la porte où l'on avait prévu que les insurgés chercheraient à se sauver; l'événement jus-

la mer fut reconstruit, sous les bordées de l'escadre anglaise, à côté de l'ancien terrain horriblement dégradé par ces alliés des Espagnols, accoutumés sur le continent à tout sacrifier à leurs moindres intérêts. Des chemins pour les voitures furent créés entre Gérone, Vique, Olot, Palamos, et, vers la Marine, depuis Palafurgell jusqu'a Tarruella-de-Montgry, et de là à Figuières.

1812. Espagne.

tifia cette précaution, les dragons chargèrent l'ennemi avec leur valeur accoutumée, et, ce qu'on aura peine à croire, et ce qui est pourtant de la plus exacte vérité, sur les huit cents hommes enfermés dans Balaguer, à peine deux cents purent-ils réunir à s'échapper, tout le reste fut sabré ou noyé dans le Segre.

La seconde expédition, qui nous a semblé digne d'être spécialement mentionnée, eut lieu quelques mois plus tard. Quelques bandes catalanes, dans le but d'intercepter les communications de l'armée française sur les deux rives de l'Ebre, avaient pris poste sur une montagne près Mora, dont l'Ebre et la Ciurana forment une presqu'île. Cette montagne à pic, de quatre à cinq cents toises d'élévation, avait été environnée de murs, qui, joints à une ancienne clôture, faite par les Maures, rendaient cette position presque inaccessible. Sept cents hommes sortis de Lérida l'attaquèrent au point du jour, et ne laissèrent pas à l'ennemi le temps de lever le pont. Cent hommes tués, autant de blessés, une pièce de 4 brisée, cinq cents fusils, quatre cents gibernes, soixante mille cartouches anglaises, et beaucoup de provisions de toute espèce, furent le résultat de ce coup de main, qui réduisit de moitié les bandes de Gay et de Mirallès, deux partisans assez dangereux pour les Français.

Le général Maurice Mathieu tenait continuellement ses troupes en mouvement; il avait sans cesse à combattre soit au pont d'el Rey, qu'il prit le parti de faire fortifier, soit à Mataro, dont les Anglais cherchaient journellement à s'emparer, et qui fut aussi retranché; soit contre les partis qui occupaient fréquemment les points intermédiaires entre Gérone et Barcelone, pour couper la communication de ces deux places; soit enfin contre la population d'une grande ville en relation secrète avec les ennemis du dehors, et toujours portée à se soulever. Le général Maurice Mathieu sut triompher de

tous les obstacles, autant par sa sagesse que par son intrépidité, et ne fut jamais au-dessous de la tâche la plus difficile qu'un officier-général ait eue à remplir. 1812. Espagne.

Le général Decaen, comme ses prédécesseurs, eut à introduire des convois considérables dans Barcelone, que les Anglais tenaient toujours étroitement bloquée par mer, et nous avons déjà exposé combien ces sortes d'expéditions étaient difficiles, pénibles et périlleuses : à mesure qu'elles se renouvelaient, les obstacles, loin de s'affaiblir, augmentaient; les bandes d'insurgés s'aguerrissaient de jour en jour. Avertis par les habitans des villes et des villages des moindres mouvemens de troupes, de la quantité de voitures qui formaient les convois, des forces qui les escortaient, du moment de leur départ, les partisans réglaient leur marche en conséquence, choisissaient bien les points d'attaque et de retraite, et faisaient toujours beaucoup de mal sans presque éprouver de pertes. Les mêmes paysans qui avaient épié les mouvemens des colonnes françaises prenaient les armes, occupaient des positions avantageuses et disputaient opiniâtrément le passage. A la vérité, ils ne réussirent jamais à enlever un convoi de quelque importance : le général Decaen les battit et les dispersa en plusieurs rencontres, et fit entrer dans Barcelone tous les approvisionnemens destinés pour cette place.

Les Espagnols essayent vainement de reprendre Tarragone ; combat d'Altafulla. — Lorsque le siége de Valence touchait à sa fin, les Anglais, concurremment avec les généraux et les chefs de bandes en Catalogne, avaient pris la résolution de tenter un vigoureux effort pour délivrer cette ville, en forçant le maréchal Suchet de porter une bonne partie de l'armée assiégeante au secours de Tarragone. Douze mille Catalans, troupes de ligne et guerillas, commandés par Lascy, vinrent, en conséquence, se réunir sous les murs de cette dernière place, tandis que deux vaisseaux anglais y lan- 22 janvier.

1812. Espagne.

çaient des bombes; une grande quantité d'échelles furent préparées pour l'enlever d'assaut; des magasins d'armes, de vivres, de munitions de guerre, étaient formés dans Reuss.

Le général Decaen, instruit de l'état des choses, réunit et dirigea sur-le-champ la division Lamarque, forte de cinq mille hommes, sur Barcelone, où elle arriva le 21 janvier au soir; cette division, renforcée de trois mille hommes de la garnison de Barcelone, s'empara, dans la même nuit, des hauteurs qui dominent le col d'Ordas. Le général Maurice Mathieu commandait l'expédition. Il campa, le 22, à Villa-Franca, où ses troupes, afin de tromper l'ennemi sur leur nombre, n'arrivèrent que successivement : les Espagnols, selon leur coutume, eussent évité le combat, s'ils avaient cru avoir affaire à des forces égales; le stratagème du général français pour les engager à en venir aux mains réussit complétement. Lascy, se flattant qu'il n'avait devant lui qu'une seule brigade, vint prendre position, avec assurance, sur les hauteurs d'Altafulla, sa droite appuyée à la mer, et sa gauche à un mamelon, dominant le village de Farran; dans cette forte position, le centre des Espagnols occupait la grande route, vis-à-vis le pont sur la Gaya, qu'ils avaient eu la précaution de couper; leur réserve était sur les hauteurs de Tamarit.

Le général Maurice Mathieu ayant marché toute la nuit, déboucha le 23, au point du jour, sur la ligne ennemie, et fit sur-le-champ ses dispositions pour l'attaquer sur tous les points, avec autant de promptitude que de vigueur : le troisième régiment d'infanterie légère enleva le plateau escarpé qu'occupait la gauche de l'ennemi; les Espagnols opposèrent une vive résistance, mais l'ardeur des braves du troisième surmonta tous les obstacles. Une colonne ennemie, dirigée par Lascy dans l'intention de reprendre la position redoutable qui venait d'être emportée, essaya de pénétrer entre Farran et le plateau; mais elle fut repoussée d'abord par le

cent deuxième régiment, que le général Lamarque avait posté sur ce point aussitôt qu'il eut deviné le but du général ennemi. La brigade du général Deveaux força le centre ennemi, sous un feu violent de mitraille ; le cent quinzième s'empara de cette artillerie à la baïonnette : le sergent Debenne et le grenadier Barbieri, entrés les premiers dans la batterie, sabrèrent les canonniers espagnols au moment où ils allaient faire feu de nouveau. Une compagnie de partisans ou miquelets français, les compagnies d'élite du dix-huitième léger et du vingt-troisième de ligne, formant l'avant-garde aux ordres du colonel d'état-major, Charroy, se distinguèrent dans cette attaque. Le cinquième régiment de ligne, et celui du grand-duc de Nassau, enlevèrent simultanément et avec un grand élan, les hauteurs de Tamarit, défendues par la droite et par la réserve des Espagnols. 1812. Espagne.

Le pont rompu de la Gaya ne put arrêter un moment l'impétuosité des troupes françaises ; la cavalerie et l'infanterie passèrent la rivière à gué. Le chef d'escadron Schwertsgut, du vingt-neuvième de chasseurs, chargea avec cent chevaux de ce corps, plusieurs escadrons ennemis, et les enfonça ; cet officier distingué fut blessé dans cette charge. Par suite de ces différentes attaques, bien conçues, et exécutées avec une rare bravoure, l'ennemi avait été culbuté sur tous les points. Il parvint cependant à se reformer sur une montagne escarpée derrière le village de Saguyla ; mais bientôt le général Hamelinaye l'attaqua par sa gauche, tandis que le général de division Lamarque l'attaquait de front avec sa seconde brigade, commandée par le général Espert-Latour. Les Espagnols furent enfoncés de nouveau et chassés de cette position ; le chef d'escadron Curély [1] acheva leur déroute par une charge vigoureuse, exécutée seulement par deux escadrons des vingtième et vingt-neuvième de chasseurs. Bon

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1812. Espagne. nombre de hussards ennemis furent sabrés, les chasseurs ramenèrent une centaine de chevaux et une soixantaine de prisonniers. Sans les montagnes et les ravins qui couvrirent la retraite désordonnée du général Lascy, presque toute son armée, qui, quelques jours auparavant, se vantait de reprendre Tarragone et de faire lever le siége de Valence, fut certainement devenue la proie du vainqueur.

Pendant cette glorieuse affaire, la garnison de Tarragone se portait sur Reuss et sur l'anse de Salon, détruisait les magasins formés à grands frais par les Anglais, et brûlait toutes les échelles rassemblées pour l'escalade.

Deux mille hommes tués, blessés ou pris, l'artillerie ennemie tombée au pouvoir du vainqueur, la place de Tarragone dégagée, les vaisseaux anglais éloignés du port, les derrières de l'armée d'Aragon garantis, tels furent les résultats du combat d'Altafulla, où le général Maurice Mathieu montra une grande habileté, et où toutes ses troupes, animées par l'exemple de leurs chefs, rivalisèrent entre elles de zèle et de courage.

De son côté, le maréchal Suchet, instruit de la situation critique de Tarragone, n'avait pas perdu un instant, après la reddition de Valence, pour secourir une place qui lui avait coûté tant de travaux et de sang : il avait envoyé le général Reille avec son corps, à marches forcées, contre l'armée de Lascy. Mais, quelque diligence que Reille mît à exécuter les ordres qu'il avait reçus, il ne put arriver que le lendemain du combat d'Altafulla. L'activité du général Decaen, si bien secondée par les gouverneurs de la Haute et de la Basse-Catalogne, avait renduinutile la sage précaution du maréchal Suchet.

Tandis que le général Maurice Mathieu dirigeait avec autant de distinction les troupes victorieuses à Altafulla, le général Decaen franchissait, par des marches pénibles et bien combinées, de hautes montagnes couvertes de neige et de

glace, arrivait à Olot, rassemblait ses colonnes à San-Estevan-de-Abaxo, emportait le Grao d'Olot, l'une des montagnes les plus escarpées de la Catalogne, et dont la sommité était garnie de sept retranchemens, traversait Vique, les défilés de San-Felice de Cudinas et de Caldas, et battait à Centelles la troupe du brigadier Sarsfield. Dans cette dernière affaire, un voltigeur nommé Blache, du vingt-troisième léger, enleva un drapeau. Le général Decaen donna le change à l'ennemi par toutes ses manœuvres, en le tenant incertain sur la véritable direction de sa marche, et menaçant à la fois de déboucher sur Manreza par le col Sespina, sur Cranollers, par le val du Concyost, ou enfin sur Caldas, par Centelles. C'est par ce dernier chemin qu'il opéra, le 27 janvier, sa jonction avec la garnison de Barcelone. Les généraux Clément, Beurmann et Plauzonne; les colonels Delcambre et Petit, se distinguèrent dans cette expédition, où la constance des soldats fut de nouveau mise aux plus rudes épreuves. 1812. Espagne.

Après ces divers événemens, la division Lamarque fut établie sur les bords de la mer, depuis Mataro jusqu'à la Tordera; la brigade du général Clément entre le Ter et la Fluvia vers Olot, et la brigade Beurmann depuis la Tordera jusqu'à San-Felice de Quexols, pour couper toute communication entre les insurgés et les Anglais; enfin, le général de division Quesnel occupa Puycerda pour être maître des hautes vallées de la Catalogne, où les bandes avoient trouvé jusque-là un refuge impénétrable. Le général Decaen établit lui même le général Quesnel dans son commandement, en se portant avec la plus grande partie de ses forces sur Olot, Ripoll et Ribas. Dans cette marche, à peu près semblable à celle que le général Souham exécuta à la fin de 1809 avec succès, le général Decaen battit partout les bandes, leur enleva leurs magasins, et détruisit une grande quantité d'armes; pendant cette expédition le général Espert-Latour, posté à San-Celoni, chassait de

1812. Espagne. Villa-Mayor le fameux chef de bande, Milans, et lui faisait éprouver des pertes considérables, en tués, blessés et prisonniers, en armes et en munitions enlevées ou brûlées.

Janvier.-Fév. *Suite des opérations de l'armée d'Aragon; siége et prise du fort Peniscola, etc.* — La reddition de Valence avait décidé la soumission de la plus grande partie de la province dont cette ville est la capitale. La division du général Harispe se porta à Alcoy, ville renommée par ses manufactures de drap, sans y rencontrer le moindre obstacle. La brigade d'avant-garde, commandée par le général Delort, attaché à cette même division, s'établit à Castalla, à six lieues d'Alicante. Le maréchal envoya en même temps un parlementaire pour réclamer l'exécution d'un article de la capitulation de Valence, concernant l'échange d'environ deux mille Français qui se trouvaient à Alicante, avec autant d'Espagnols faits prisonniers dans la capitale de la province. Cet échange avait été stipulé entre le maréchal Suchet et le général Blacke: toutefois, D. Antonio de la Cruz, gouverneur d'Alicante, ne se fit point scrupule de profiter de l'éloignement du maréchal, qu'il savait n'être pas en mesure d'appuyer sa demande par un grand déploiement de forces devant cette place, pour éluder une condition dont la loyauté espagnole exigeait sans doute l'exécution, mais qu'il jugeait devenue préjudiciable alors aux intérêts de la cause qu'il défendait. D. Antonio répondit donc « qu'il ne pouvait faire honneur aux ordres du général Blacke, dans un moment où celui-ci avait perdu toute son autorité », allégation aussi dénuée de sens que de bonne foi, puisque Blacke, lors de la capitulation de Valence, était évidemment investi de tous les pouvoirs nécessaires pour traiter. Des circonstances impérieuses forcèrent le maréchal Suchet à différer d'emporter alors par la force, ce qu'il avait cru devoir uniquement obtenir de la foi des traités.

La division Habert occupa Gandia et Denia. Cette der-

nière ville, située sur le bord de la mer, non loin du cap Martin et en face des îles Baléares, était pourvue de soixante pièces de canon, et entourée de fossés et de murs; quoique très-forte et en état de se défendre, elle se soumit sans résistance. L'armée se trouvait par là rapprochée des villes d'Elche et d'Orihuela, qui, de même que plusieurs autres villes du royaume de Murcie et cette dernière capitale, venaient d'être ravagées par la fièvre jaune. Heureusement que ce terrible fléau, qui avait fait périr plus de quarante mille individus dans les lieux que nous venons de nommer, commençait à disparaître. 1812. Espagne.

Ainsi, après une suite rapide de brillans faits d'armes, l'armée d'Aragon était parvenue à s'étendre des frontières des Pyrénées jusqu'aux portes d'Alicante, et il ne restait plus au maréchal Suchet qu'à soumettre Peniscola, pour être entièrement maître de tout cet espace. Le siége du fort que nous venons de nommer, distant d'une lieue de Benicarlo, et très-rapproché de la route royale, présentait d'extrêmes difficultés. Bâti sur un rocher isolé et de toutes parts environné par la mer, Peniscola ne tient au continent que par une langue de terre de trente toises de largeur seulement, sur soixante toises de longueur. Une fortification étendue, garnie de plusieurs rangs de batteries, renferme la ville, dont la population s'élève à deux mille hommes. Les maisons sont en quelque sorte groupées auprès du vieux château, construit par les Templiers au sommet du rocher. Mille hommes, aux ordres du brigadier général Don Garcia Navarro, en formaient la garnison; quatre canonnières, battant la plage des deux côtés de la langue de terre, rendaient l'approche de ce fort presque impossible; enfin, cinq vaisseaux ou frégates anglaises communiquaient avec la place, et lui fournissaient tous les secours dont elle avait besoin. Aussitôt après la capitulation de Valence, le général Severoli était venu

1812. Espagne. commencer les opérations du siége, ayant sous son commandement deux bataillons du cent quatorzième de ligne, deux bataillons du premier régiment de ligne italien et un bataillon du deuxième de la Vistule. Le général Vallée dirigeait en personne les travaux de l'artillerie. Le 28 janvier, les batteries françaises commencèrent un bombardement qui dura huit jours. La tranchée fut ouverte du 31 janvier au 1er février, et bientôt une batterie de brèche de dix pièces de canon fut établie. Le maréchal Suchet envoya alors un officier de son état-major sommer le commandant espagnol de se rendre. Le brigadier Navarro, autant pour se soustraire aux persécutions des Anglais, qui le pressaient avec menaces de leur livrer le fort, que par des considérations politiques, se décida à accepter la capitulation qu'il lui avait proposée, mais que le maréchal Suchet avait cru devoir modifier dans plusieurs de ses dispositions. Toutefois, nous devons dire que la position du commandant de Peniscola n'était rien moins qu'imminente; que ce fort pouvait braver long-temps encore les efforts des assiégeans, si même, défendu qu'il eût été par une garnison dévouée et soutenue par des croisières anglaises, il ne devait pas être regardé comme imprenable. Mais comme les dernières victoires du maréchal Suchet exerçaient alors sur l'opinion des habitans des provinces orientales de l'Espagne une influence telle qu'ils envisageaient la cause nationale comme désespérée, et qu'ils étaient placés entre les Anglais qui les traitaient avec la hauteur et le dédain qui caractérisent ce peuple navigateur, et le maréchal Suchet qui leur témoignait de grands égards et beaucoup de bienveillance, il n'est pas étonnant qu'ils préférassent se soumettre au joug français. Ainsi donc, dès le 1er février, le brigadier Navarro avait manifesté au général Severoli le désir d'entrer en arrangement, et le maréchal Suchet, pour confirmer d'autant mieux ce gouverneur dans sa résolution, lui

avait écrit une lettre par laquelle il lui promettait de le traiter de manière à lui prouver le cas qu'il faisait des militaires espagnols, justement ennemis du ministère anglais. 1812. Espagne.

En remettant à l'officier parlementaire sa réponse à la lettre du maréchal [1], le brigadier Navarro exprima verbalement et avec énergie toute son animosité contre les Anglais, qui le pressaient si insolemment de leur livrer Peniscola. Il dit qu'il n'hésitait point à préférer les Français, qu'il avait si long-temps regardés comme ses plus dangereux ennemis, et qu'il croyait devoir reconnaître le gouvernement du roi Joseph, comme le seul qui pût mettre un terme à l'*agonie* de sa patrie. En vertu de la capitulation proposée et acceptée, le fort de Peniscola, muni de soixante-six bouches à feu et d'une grande quantité de munitions de bouche et de guerre, fut remis, le 4 février, à la division Severoli. Cet officier-général avait déployé, pendant les travaux du siége, une grande activité et beaucoup de dextérité dans la négociation avec le brigadier D. Garcia Navarro. En rendant un juste hommage à l'ardeur, au courage des soldats et des officiers placés sous son commandement, le général Severoli désigna

[1] Nous croyons devoir transcrire ici cette réponse, pour donner aux lecteurs quelque idée des dispositions qui animaient alors les Espagnols : elle semble démontrer que la guerre de la Péninsule aurait peut-être été terminée plus promptement, si la reprise de Badajoz et d'autres revers éprouvés par les vainqueurs ne fussent point venus ranimer la confiance et l'énergie nationales.

« Monsieur le maréchal,

« La lettre que V. E. m'écrit, en date du 2, m'a été fort agréable, et je ne désire que des occasions pour prouver la sincérité des principes que j'ai manifestés. J'ai suivi avec zèle, je dirai même avec fureur, le parti que j'ai cru juste; mais aujourd'hui que je reconnais la nécessité de nous unir au roi Joseph, pour rendre moins malheureuse notre patrie, je vous offre de servir avec le même enthousiasme. V. E. doit être bien sûre de moi; la reprise d'une place forte qui a des vivres et tout ce qui est nécessaire pour une longue défense, ne peut être que l'effet d'une pleine conviction, et sert de garant à mes promesses. »

1812. Espagne. particulièrement le colonel Raffron, de l'artillerie, et le chef de bataillon Plaignol, du génie, tous deux chefs des attaques; le colonel Arési, commandant le premier régiment de ligne italien, et le chef de bataillon Ronfort, du cent quatorzième. Les travaux du siége n'avaient coûté aux Français que quelques blessés et tués; mais, parmi ces derniers, l'artillerie eut à regretter le brave capitaine Baillot.

L'occupation de Peniscola, qui enlevait aux Anglais un point d'appui essentiel, importait d'autant plus au maréchal Suchet, que la garnison de ce fort nécessitait de fortes escortes pour tous les convois de l'armée d'Aragon, et qu'elle avait tenté, pendant le siége de Valence, de surpendre le poste établi à Benicarlo. Cette tentative, effectuée dans la nuit du 30 décembre 1811, avait été promptement repoussée par un bataillon du cent quatorzième régiment et par trente dragons du vingt-quatrième, qui avaient chargé, sabré et poursuivi les assaillans jusque sous les murs mêmes de Peniscola.

Quelques jours auparavant, le 27 décembre, les bandes réfugiées dans les montagnes s'étaient précipitées sur Castellon-de-la-Plana, et avaient entouré les postes français avant le point du jour. Ces bandes, fortes de quatre à cinq cents hommes, avaient pour but d'enlever les magasins établis dans Castellon, et de couper la ligne de communication du maréchal Suchet. Quoique surpris par cette brusque attaque, que favorisait une nuit obscure, le major Kosinski réunit avec une diligence extrême les détachemens qui composaient la garnison. Il fondit avec impétuosité sur les Espagnols, et les dispersa de tous les côtés. Dans cette action particulière, les employés d'administration rivalisèrent de zèle et de courage avec les soldats, et le commissaire des guerres Loustau, combattant avec la cavalerie, eût un cheval tué sous lui.

Grâce aux positions choisies par les détachemens, qui pou-

vaient se prêter un secours mutuel, et qui occupaient sur tous les lieux de passage des bâtimens isolés et retranchés (*blockhaus*); grâce à la vigilance des officiers expérimentés qui commandaient ces détachemens, et à la bravoure des troupes, qui suppléait toujours au nombre, le maréchal Suchet parvint ainsi à contenir les bandes et les partis sur tous les points d'un vaste commandement, et à assurer ses communications avec la France et la Catalogne, alors qu'il s'était vu obligé de grouper toutes ses troupes, soit pour un siége, soit pour faire face à des armées toujours plus nombreuses que la sienne. 1812. Espagne.

Le 15 février, le maréchal Suchet, duc d'Albufera, publia dans toute son armée l'ordre du jour suivant :

« Soldats de l'armée d'Aragon !

« Vous avez répondu à l'attente de l'empereur, vous avez atteint le plus noble but de vos travaux, en méritant l'approbation du premier capitaine du monde. En deux ans, vous avez rempli toute la tâche qu'il vous a imposée dans les champs de Maria, de Belchite, à Lérida, à Méquinenza, à Margalet, à Uldecona, à Tortose et San-Felipe de Balaguer, à Tarragone, au Mont-Serrat, à Sagonte, à Valence, à Peniscola, partout enfin où vous a appelé le service de Sa Majesté.

« Généraux, officiers et soldats, lisez de quel prix magnifique [1] le plus grand et le meilleur des souverains récompense votre courage et votre discipline. Voyez les honneurs qu'il accorde à votre chef, également fier et heureux de vous commander. C'est à vous que je dois ces glorieux témoignages de la munificence impériale, c'est avec vous et par vous que je veux acquitter ma dette.

[1] Les deux décrets que nous avons rapportés à la fin du volume précédent étaient imprimés à la suite de cet ordre du jour.

1812. Espagne. « Après de pareils bienfaits, soldats, les mots peuvent mal exprimer les sentimens qui nous animent. Versons tout notre sang pour le grand Napoléon, pour son empire et pour le roi de Rome. Notre vie peut seule être offerte en actions de grâces à celui à qui nous devons notre gloire. »

Sur ces entrefaites, le général Treillard battit le général espagnol Morillo, qui, de la Haute-Estramadure, s'était avancé, le 16 janvier, jusqu'aux portes d'Almagro dans la Manche, à la tête d'une colonne de deux mille hommes. Vivement poursuivi pendant plusieurs jours, Morillo s'enfuit par les montagnes de la Serena, et regagna le point d'où il était parti.

Vers le même temps, le général Maransin, gouverneur de la province de Malaga, fut attaqué près de Cartama par Ballesteros. Le combat se soutint pendant plus de trois heures avec beaucoup d'acharnement; mais la colonne française était tout au plus de deux mille hommes, contre cinq mille. Un accident de terrain ayant favorisé le mouvement des Espagnols et masqué leur déploiement, Ballesteros dirigea l'élite de ses troupes contre la gauche des Français. Trop faible pour résister aux masses qui s'avançaient, le général Maransin ordonna sur ce point un mouvement en arrière, que dut suivre bientôt le reste de sa ligne. Il se retira ensuite sur Malaga en assez bon ordre et avec une perte médiocre.

Mars.-Avril. *Siége et prise d'assaut de Badajoz par l'armée anglo-portugaise.* — Lord Wellington quitta, dans les premiers jours de mars, la position qu'il occupait sur la Coa, vers Almeida. Une division d'infanterie anglaise, couverte par de la cavalerie, prit poste sur l'Agueda pour faire diversion, tandis que le reste de l'armée anglo-portugaise se dirigeait par le Portugal vers le Tage pour passer ce fleuve sur un pont de bateaux établi à Villa-Velha. Le général en chef anglais arriva le 11 à Elvas. Son but était de se rendre maître de Badajoz,

avant que les maréchaux Soult et Marmont ne se fussent mis en mesure de l'empêcher. 1812. Espagne.

Le 16 mars, la place fut investie, et la tranchée ouverte dans la nuit du 17 au 18. Le 19, le général Philippon, gouverneur de Badajoz, qui s'était couvert de gloire par sa première défense, résolut de faire une sortie. Une colonne de deux mille hommes de la garnison s'avança sur la droite des ouvrages de l'ennemi, et parvint à en renverser une partie : un détachement de la cavalerie française déploya surtout la plus grande audace, en manœuvrant sur le flanc des tranchées et jusque dans les dépôts, tout à fait sur les derrières de l'armée assiégeante.

Durant cet intervalle, un corps d'observation, sous les ordres du général Graham se porta au-delà de l'Albuhera sur Santa-Martha, pour couvrir les opérations du siége contre l'armée que le maréchal Soult concentrait alors vers la Haute-Estramadure. Le général Hill s'approcha de Merida pour observer les mouvemens des Français dans cette direction.

Le général Drouet, comte d'Erlon, commandant le cinquième corps, avait son quartier-général à Villa-Franca. Menacé sur son front par la division Graham, et sur sa droite par le général Hill, il risquait d'être attaqué avec un succès presque certain par des troupes numériquement supérieures aux siennes. Toutefois, Wellington ne fit aucune disposition pour inquiéter fortement ce faible corps, qu'il aurait pu facilement écraser. La seconde division de ce corps, aux ordres du général Darricau [1], était postée dans la Serena ; et voulant conserver avec elle ses communications, qui pouvaient être coupées par le corps de Hill, le comte d'Erlon jugea convenable de faire replier la première et sa cavalerie sur Hornachos, où il s'établit lui-même.

[1] Le général Darricau avait remplacé le général Claparède dans le commandement de cette division.

1812. Espagne. Le 26 mars, l'ennemi, qui continuait de pousser avec vigueur le siége de Badajoz, canonna vivement le fort de la Picurina, dont l'occupation lui devenait très-essentielle pour ses opérations contre la place. L'assaut fut bientôt donné à cet ouvrage : deux colonnes s'avancèrent des flancs de la parallèle pour le tourner ; et tandis que la garnison donnait toute son attention à ce mouvement, une troisième colonne l'escalada de front. Le général Philippon sentant toute l'importance de ce poste, ordonna de suite une sortie vigoureuse pour le reprendre. Vainement il contraignit les assiégeans à l'abandonner d'abord, il ne put s'y maintenir, et les Anglais en restèrent maîtres malgré tous ses efforts.

Le 6 avril, les batteries ennemies avaient déjà ouvert trois brèches praticables. A dix heures du soir, trois colonnes formées presque en entier de troupes anglaises se mirent en mouvement pour donner l'assaut par les brèches, en même temps qu'une forte division s'avançait pour escalader le château situé à la droite de l'attaque, et près de la Guadiana. Plusieurs fausses attaques étaient en même temps dirigées contre les forts Pardaleras, San-Christoval, et d'autres points de la place, sur les deux rives de la Guadiana. La garnison, qui n'aperçut l'ennemi qu'au moment où il atteignait le glacis, dirigea aussitôt sur lui un feu très-vif et très-soutenu. Toutefois, les Anglais s'élancèrent dans le chemin couvert, aux points où les palissades avaient été labourées par le canon. Les échelles furent fixées en bas de la contrescarpe, et deux divisions entières descendirent dans le fossé. Ces opérations rompirent la formation des colonnes, qui ne purent se rétablir dans l'espace étroit où elles étaient renfermées. Les assiégés, qui avaient placé des chevaux de frise sur le sommet des brèches, se tenaient sur leurs gardes, et ne cessaient de faire un feu très-nourri sur les assaillans. Ceux-ci persévérèrent pendant plus de deux heures à vouloir franchir les

obstacles dont les brèches étaient hérissées ; enfin, après avoir perdu bon nombre de soldats et d'officiers, et reconnu l'inutilité de leurs efforts, ils prirent le parti de se retirer pour se préparer à de nouvelles tentatives lorsque le jour paraîtrait. 1812. Espagne.

Pendant que ce terrible assaut était repoussé aux trois brèches principales, la division chargée de l'attaque du château ne rencontrait pas une résistance moins opiniâtre. L'ennemi voyait tomber ses meilleurs soldats, qu'il remplaçait aussitôt par d'autres, sans rien diminuer de la vivacité de son attaque. Le nombre finit par l'emporter sur la valeur : les Anglais, pressés les uns sur les autres, s'aidèrent de leur perte en montant sur les cadavres, et parvinrent à se loger sur le sommet de la muraille du château. Elle était entièrement dégarnie ; le petit nombre de braves placés à ce poste n'existait plus, et la mort seule avait arrêté leur défense.

Maître du château, l'ennemi allait l'être incessament de la ville ; mais il devait encore payer cette victoire au prix du sang de ses plus vaillans soldats.

L'assaut avait été renouvelé par des troupes fraîches : elles purent atteindre le sommet des brèches, que les assiégés se virent forcés d'abandonner pour ne pas être placés entre deux feux. Un nouveau combat s'engagea de rue en rue et se soutint pendant plus d'une heure et demie. Les Français ne cédaient qu'à la force et au nombre toujours croissant de leurs adversaires. L'intrépide Philippon voyant tout espoir perdu, se renferma, avec la poignée d'hommes qui lui restaient, dans une église, où il tint encore quelque temps. A la fin, le manque de munitions le força à se rendre prisonnier, ainsi que les débris de sa vaillante garnison.

Badajoz, dans l'espace de quinze mois, avait soutenu trois siéges. L'issue malheureuse du dernier ne pouvait point enlever au général Philippon la gloire que lui méritaient ses

1812. Espagne. deux héroïques défenses, avec une garnison bien insuffisante. Celle-ci n'était que de quatre mille hommes à l'époque où lord Wellington vint en personne prendre la direction du siége. L'armée anglaise en avait perdu près de cinq mille dans la sanglante nuit du 6. Le général ennemi rendit une justice éclatante au mérite du gouverneur français et à la valeur constante de ses troupes.

On a voulu assigner à la prise de Badajoz des causes étrangères à celles qui ont déterminé la chute de cette place : il faut l'attribuer, avant tout, à l'insuffisance numérique de la garnison. Nous venons de dire que celle-ci n'excédait pas quatre mille hommes : de nouveaux ouvrages fort étendus avaient été ajoutés aux anciens; tandis qu'avant cette addition, à l'époque du premier siége par les Français, la garnison espagnole était forte de plus de neuf mille hommes. Comment s'étonner alors, de bonne foi, qu'une place d'un développement aussi vaste soit tombée, après la plus belle résistance de sa garnison, au pouvoir d'un ennemi valeureux, qui l'attaquait avec des forces plus que sextuples [1] ?

Le maréchal duc de Dalmatie avait réuni tout ce qu'il avait de troupes disponibles en Andalousie, pour renforcer le cinquième corps, et il s'avançait au secours de Badajoz, lorsqu'à deux journées de cette place il apprit qu'elle venait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Cette nouvelle dut le surprendre d'autant plus, qu'il supposait avec raison que le maréchal duc de Raguse, plus libre dans ses mouvemens, et occupant une étendue de territoire bien moins considérable, pourrait se rapprocher du point menacé et arriverait assez à

[1] Il existe cette différence entre les deux siéges de Badajoz par le maréchal Mortier et lo rd Wellington. Le premier avait pris cette place avec des forces qui n'excédaient guère celle de la garnison espagnole; le second la reprend avec une armée de vingt-cinq mille hommes sur une garnison qui ne comptait pas même quatre mille combattans avant les opérations de ce nouveau siége.

temps pour tenir en échec la plus grande partie de l'armée anglo-portugaise. Trompé dans ses calculs, le maréchal Soult, encore trop confiant dans la circonspection méticuleuse qui était la base de la tactique de Wellington, rentra en Andalousie, où sa présence était devenue nécessaire. En effet, l'émigré français Penne de Villemur, lieutenant du général espagnol Morillo, s'était approché de Séville avec un parti assez nombreux en infanterie et en cavalerie, pour profiter de l'absence des troupes que le duc de Dalmatie avait emmenées avec lui en Estramadure. Depuis le 5 avril, il escarmouchait avec les détachemens que le général Rignoux, gouverneur de la capitale d'Andalousie, avait envoyés à sa rencontre, et il venait de les contraindre de rentrer dans Séville, qu'il tenait bloquée par la rive gauche du Guadalquivir. L'approche de la colonne du maréchal put seule déterminer le partisan espagnol à se retirer. 1812. Espagne.

Le 11, la cavalerie française, qui formait l'arrière-garde du duc de Dalmatie, fut attaquée à Villa-Garcia, entre Llerena et Usagre, par un fort détachement de cavalerie anglaise commandé par sir Stapletton Cotton. Malgré la supériorité de l'ennemi, les cavaliers français le reçurent de manière à lui faire perdre la confiance qu'il avait dans ses forces. Une division du cinquième corps, sortie de Llerena, et rangée en bataille devant cette ville, força les Anglais à rétrograder, et le maréchal continua son mouvement vers Séville. Le cinquième corps, qui restait en Estramadure pour couvrir la frontière de l'Andalousie, prit position; la droite à Belalcazar, et la gauche à Guadalcanal: le comte d'Erlon établit son quartier-général à Fuente-Ovejuna. Wellington, qui avait refusé la bataille que le duc de Dalmatie paraissait disposé à lui offrir en avant de Villa-Franca, laissa le général Hill sur la Guadiana, et se porta, avec le gros de son ar-

1812. Espagne. mée, sur le maréchal duc de Raguse, qui venait d'envahir la frontière de la province portugaise de Beira.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer ici le funeste esprit de mésintelligence qui régnait alors parmi les différens chefs de l'armée française en Espagne. Nous avons déjà annoncé, au commencement de ce septième livre, les résultats fâcheux que devait amener cet ordre de choses, qui commença immédiatement après que Napoléon eut quitté la péninsule pour se préparer à la dernière campagne contre l'Autriche : tous les malheurs de celle que nous retraçons en dérivent de la manière la plus évidente.

Lorsque, vers le milieu de septembre 1811, les deux armées de Portugal et du Nord, sous les ordres du maréchal duc de Raguse et du général comte Dorsenne [1], s'étaient réunies pour débloquer et ravitailler Ciudad-Rodrigo, on ne pouvait pas croire que l'intention de l'empereur des Français fût que cette belle et forte masse de cinquante mille hommes se bornât à cette seule opération, bien urgente à la vérité, mais qui ne devait être, à cette époque, qu'accessoire au grand plan de mettre l'armée anglo-portugaise hors d'état de se maintenir sur le territoire espagnol, et de raviver, par sa présence, l'insurrection dans les provinces de l'ouest.

En effet, le mouvement des deux armées françaises, après le ravitaillement de Ciudad-Rodrigo, parut indiquer que les instructions des généraux en chef étaient plus étendues qu'on ne l'avait supposé d'abord. Les troupes de l'un et de l'autre vinrent prendre position à une demi-lieue de Fuente-Guinaldo, où l'armée de Wellington occupait un camp retranché, ainsi que nous l'avons dit dans le volume précédent. L'examen de la position ennemie, fait avec des lunettes,

[1] L'armée du général Dorsenne comptait vingt-sept à vingt-huit mille hommes, celle du duc de Raguse vingt-un à vingt-deux mille combattans.

conduisit à juger qu'elle était inattaquable [1]; et, sans autre vérification, les deux généraux en chef convinrent de se réunir à l'entrée de la nuit (26 septembre) pour prendre un parti : ce parti fut la retraite des deux armées sur Ciudad-Rodrigo, le soir même. Avant de quitter la position qu'il occupait, un des généraux de division de l'armée du Nord, exécutant à regret une décision dont les motifs ne lui paraissaient pas assez plausibles, voulut tenter une reconnaissance plus positive, et envoya à cet effet une compagnie de voltigeurs vers les bivouacs ennemis. Le capitaine revint bientôt annoncer que le camp anglo-portugais était abandonné. Sur le rapport qui fut fait de cette découverte au général Dorsenne, celui-ci se rendit sur-le-champ auprès du maréchal duc de Raguse, pour lui déclarer que, dût-il agir seul, il allait se mettre à la suite de l'armée anglaise. Des ordres furent donnés pour faire revenir toutes les divisions : celles de l'armée de Portugal, parties les premières, ne furent rejointes que sous Ciudad-Rodrigo. Il était déjà trop tard pour atteindre l'armée ennemie dans sa retraite. Deux divisions de l'armée du Nord se portèrent sur le camp de Fuente-Guinaldo, et vérifièrent que dans le bois qu'on avait jugé *impraticable*, il n'existait ni abattis ni coupures ; que la ligne *hérissée* n'était défendue par aucune redoute ; que l'ouvrage *revêtu et armé de pièces de siége* consistait dans une redoute simple, dont on n'avait pas même terminé les terrassemens ; enfin, que le *talus à pic* offrait une pente assez douce pour qu'un régiment de cavalerie pût le gravir au trot. Quelques traîneurs anglo-portugais furent ramassés dans cette circonstance.

1812. Espagne.

[1] On crut voir que la ligne anglaise était *hérissée de redoutes*, appuyée par sa droite à un *talus à pic*, couronné par un *ouvrage revêtu et armé de pièces de siége*, et, par sa gauche, à un bois *rendu impénétrable*. Nous ferons connaître si tous ces obstacles existaient réellement.

1812. Espagne. Maintenant quelle était donc la cause réelle qui avait pu déterminer les commandans en chef des deux armées à un mouvement rétrograde aussi prompt et aussi intempestif? Nous devons la faire connaître avec toute la franchise qui doit caractériser un historien impartial : la crainte de jouer un rôle secondaire dans une opération qui commandait le sacrifice de l'amour-propre, de tout intérêt autre que celui du souverain. Le général Dorsenne ne cherchait qu'une occasion de décliner l'autorité supérieure du duc de Raguse, à qui la plus grande part serait revenue, dans le succès, si les armes françaises avaient été heureuses; et cette occasion, il dut la saisir avec empressement lorsqu'elle se présenta. En supposant même qu'un choc avec l'armée anglo-portugaise eût pu avoir lieu après le retour des deux armées françaises sur Fuente-Guinaldo, la mésintelligence n'aurait point tardé à éclater entre le maréchal et le général; celui-ci se serait attribué l'idée de la découverte faite pendant la nuit sur le camp ennemi, et s'en serait prévalu auprès de Napoléon; et qui peut dire où se serait arrêtée cette querelle, surtout quand on connaît les résultats de celle qui s'était élevée entre les maréchaux Masséna et Ney à la retraite de Portugal?

Deux événemens très-rapprochés l'un de l'autre, la prise de Badajoz que nous venons de rapporter, et la bataille des Arapiles ou de Salamanque, dont nous allons parler bientôt, doivent faire encore mieux connaître le peu d'accord qui existait entre les lieutenans de l'empereur en Espagne, et les déplorables suites de cette désunion.

Avril. *Le maréchal duc de Raguse envahit la frontière de Portugal.* — Le duc de Raguse avait reconnu bientôt la faute qu'il venait de commettre en laissant prendre Ciudad-Rodrigo sans rien tenter, en temps utile, pour secourir cette place, et il se montra plus jaloux d'effacer ce tort par une entreprise d'éclat dont tout le succès lui fût personnel, que

de prévenir la chute de Badajoz, forteresse qui n'était pas dans l'étendue de son commandement. Au lieu donc de réunir son armée pour traverser le Tage, comme il l'avait fait au mois de juin de l'année précédente, lors du premier blocus de Badajoz par les Anglo-Portugais, il jugea plus à propos de tenter une irruption en Portugal, par la frontière de la province du Beira. A cette époque, le 10 mars, l'armée de lord Wellington était en pleine marche sur l'Alentejo. Le duc de Raguse, qui pouvait arriver le 18 sur l'Agueda, n'y parut que dans les derniers jours du mois; il se mit en marche, de Salamanque, avec une masse considérable : son armée s'était augmentée de deux divisions de l'armée du nord. Laissant une division devant Ciudad-Rodrigo, qu'il savait mal pourvu de vivres, il investit Almeida, le 3 avril. Il poussa ses éclaireurs jusque sur les glacis de cette place; mais la trouvant munie d'une bonne garnison, ses ouvrages entièrement relevés ou réparés, il crut devoir la laisser derrière lui. Le 7, il marcha sur Sabugal. Son avant-garde entra le 12, à Castel-Branco, menaçant de détruire le pont de bateaux que l'ennemi avait jeté sur le Tage, à Villa-Velha; un corps de troupes régulières, soutenu de nombreuses milices, essaya de s'opposer aux progrès de l'armée française, et fut entièrement détruit ou dispersé. Le 14, le maréchal rétrograda, sur la nouvelle qu'il reçut du retour de lord Wellington dans les environs d'Almeida, et repassa l'Agueda, le 23. Le général en chef anglais avait établi de nouveau son quartier-général à Fuente-Guinaldo, et l'armée anglo-portugaise était en position entre la Coa et l'Agueda. 1812. Espagne.

Cette pointe de l'armée de Portugal dans le Beira, n'avait eu, comme on vient de le voir, aucun résultat satisfaisant. Il en eût été bien autrement, si, vers le 15 mars, le duc de Raguse eût fait attaquer Ciudad-Rodrigo par un corps de quinze mille hommes : cette place eût pu ouvrir ses portes,

1812. Espagne. du 6 au 12 avril au plus tard, dans l'état où elle se trouvait alors. Pendant cet intervalle de temps, le maréchal se serait dirigé par Almaraz sur Merida ; le premier avril il eût effectué sa jonction avec le duc de Dalmatie, dont les forces ne pouvaient suffire pour débloquer Badajoz sans le concours de l'armée de Portugal ; alors, comme en 1811, la marche combinée des deux armées eût infailliblement forcé les Anglo-Portugais à abandonner le siége de cette place importante.

Depuis l'ouverture de la campagne, lord Wellington avait sans doute commis des fautes essentielles. Après avoir manqué l'occasion d'écraser la division Souham à Tamamès, il avait encore à se reprocher d'avoir sacrifié, sans nécessité absolue, l'élite des troupes anglaises aux brèches de Badajoz, tandis que de fausses attaques, dirigées sur ces points, afin de seconder l'attaque principale et décisive du château, eussent suffi pour le rendre maître de la place sans l'exposer à perdre tant de monde. Une erreur encore plus grave était de n'avoir point profité de l'absence du corps détaché sous les ordres du général Montbrun, pour tomber sur les cantonnemens de l'armée de Portugal, alors disséminée sur la vaste ligne de Salamanque à Tolède. Cette irruption, dont toutes les chances probables lui offraient des résultats bien plus décisifs que les deux siéges qu'il entreprit, ne lui eût pas coûté plus de sacrifices : il se départit de son système habituel pour enlever Ciudad-Rodrigo et Badajoz ; mais sa hardiesse n'alla point jusqu'à tenter les chances d'un engagement avec l'armée de Portugal, et il rentra dans les bornes d'une défensive plus que prudente. On vient de voir le duc de Raguse, moins heureux que le noble lord, commettre des fautes non moins graves que celles de cet adversaire ; des revers d'une plus haute importance vont encore suivre ces derniers événemens.

1812. Espagne. 12 mai.

Les Anglais s'emparent du pont d'Almaraz, sur le Tage. — Les succès précédemment obtenus par l'ennemi lui ouvraient un débouché facile soit vers le nord, soit au midi de l'Espagne ; mais il ne pouvait tirer parti de ses avantages, tant que le duc de Raguse pourrait encore communiquer assez librement avec le duc de Dalmatie ; et cette communication existait par Almaraz. Le maréchal Marmont y avait fait élever deux ouvrages sur les bords du Tage pour garder le pont de bateaux, le seul qui existât encore pour traverser le fleuve. En effet, tous les autres ponts permanens au-dessous de Tolède avaient été détruits par les deux partis belligérans, dans le cours des campagnes précédentes, et les routes qui y conduisaient étaient alors à peine praticables pour les voitures : Wellington résolut donc de s'emparer du pont d'Almaraz. Il fit d'abord des dispositions qui tendaient à faire croire au duc de Raguse qu'après quelques jours de repos dans son camp de Fuente-Guinaldo, l'armée anglo-portugaise passerait l'Agueda pour livrer bataille. Dans cette persuasion, le maréchal Marmont avait cantonné la majeure partie de ses troupes sur les deux rives de la Tormès, dans le voisinage de Salamanque ; il était loin de rien appréhender du côté d'Almaraz. Les deux têtes de pont qui avaient été élevées sur ce point étaient, par elles-mêmes, susceptibles d'une longue défense ; mais leur garnison, formée de détachemens de différens corps, se trouvait ébranlée par les discours craintifs de quelques officiers sans résolution, et peu dignes de commander à des soldats français. Lord Wellington jeta les yeux sur le général Hill, un de ses meilleurs lieutenans, et sans contredit le plus actif, pour lui confier le coup de main qu'il avait médité. Parti d'Almendralejo, le 12 mai, et marchant par Don-Benito, Truxillo et Jaraicejo, le général Hill arriva le 18 devant la tête de pont construite sur la rive gauche du Tage. Cet ouvrage fut attaqué sur-le-champ. La garnison, qui était

1812. Espagne. sur la défensive, commença un feu très-vif et résista d'abord avec fermeté aux efforts que faisaient les assaillans pour s'emparer de l'ouvrage ; mais du moment que les premiers soldats ennemis eurent gagné le parapet, le plus grand nombre de leurs adversaires lâchèrent pied, et baissèrent le pont-levis dans leur fuite pour essayer de gagner l'autre rive. Quelques officiers et le commandant français, qui avait plus de courage que de tête, se défendirent seuls. Ils disputèrent le passage du pont-levis avec toute la fureur du désespoir, et tuèrent un certain nombre d'Anglais ; mais, percés de coups, ils durent tomber mourans au pouvoir du vainqueur. L'ouvrage de la rive droite était gardé par un détachement de Suisses, qui l'évacuèrent sans résistance, bien que le pont, étant alors défendu, ils se trouvassent séparés des troupes du général Hill par le fleuve [1]. Les Anglais se retirèrent après avoir brûlé le pont, endommagé les ouvrages, mis l'artillerie hors de service, et détruit les magasins et les munitions qu'ils ne purent pas emporter. Le 21 mai, le général Hill était à Truxillo, ramenant avec lui sur la Guadiana les officiers expirans qui avaient si vaillamment combattu, et deux cent cinquante soldats prisonniers. Le reste de la garnison, qui, avant l'action, était forte de cinq cents hommes, avait péri ou réussi à s'évader. L'ennemi, de son côté, avait eu près de trois cents hommes tués ou blessés.

Cette expédition hardie du général Hill, qui empêchait l'armée de Portugal de se porter en Estramadure, ne fut considérée que comme un fait isolé par les deux maréchaux qui tenaient le nord et le midi de l'Espagne. Le duc de Raguse manœuvra par sa gauche et porta une forte division sur la rive gauche du Tage. Le duc de Dalmatie fit avancer le

[1] Le commandant de ce détachement fut traduit à une commission militaire, et condamné à la peine capitale.

comte d'Erlon dans la direction de Medellin, mais avec des forces insuffisantes pour faire repentir le général Hill de son audace, et lui barrer le chemin de Badajoz. Les troupes anglo-portugaises reprirent, sans être inquiétées, leurs positions devant cette dernière place. 1812. Espagne.

Cependant des bruits d'une nouvelle guerre dans le Nord commençaient à se répandre; tout annonçait qu'une lutte terrible et décisive allait s'engager entre les deux plus puissans monarques de l'Europe. Bientôt la guerre de la Péninsule, malgré toute son importance, n'allait plus être envisagée que comme un débat secondaire; la Russie attirait déjà toute l'attention de l'empereur des Français [1]. Les préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir de l'autre côté du Niémen, obligeaient Napoléon à rappeler près de lui des soldats qui, depuis quatre ans en Espagne, avaient appris à connaître les ressources, les localités de ce pays, et l'indomptable opiniâtreté de ses habitans. Les corps de la garde impériale qui se trouvaient à Valadolid et dans la Vieille-Castille, reçurent l'ordre de revenir sur le sol français; l'armée dite du nord fut dissoute; les autres armées furent affaiblies par la rentrée de plusieurs cadres des régimens, notamment de quelques-uns de dragons, recréés sous la dénomination de lanciers, dont on forma une branche spéciale de l'arme de la cavalerie, et encore par la sortie hors des corps de la ligne, d'un certain nombre de soldats d'élite, destinés à recruter la vieille garde impériale, que l'empereur portait au plus grand complet. Cette distraction nécessaire, mais impolitique, jointe à la longueur de la guerre et de leur séjour en Espagne, en excitant la jalousie et les regrets des anciens soldats qui restaient encore dans les régimens, lassa leur persévérance et diminua leur courage; ils voyaient

[1] Nous ferons connaître dans le livre suivant les causes de cette nouvelle guerre, devenue si fatale à Napoléon, et plus encore à la France.

1812. Espagne. chaque jour leurs rangs s'éclaircir, lorsqu'au contraire le nombre de leurs adversaires augmentait dans une proportion effrayante. Obligées de garder une immense étendue de pays, les troupes françaises se trouvaient faibles sur tous les points; tandis que l'ennemi, libre de concentrer ses forces quand il le jugerait convenable, marchait presque toujours avec une entière sécurité. Napoléon, éclairé sur l'exaspération patriotique des habitans de la Péninsule, bien instruit de la situation de ses armées et des privations auxquelles elles étaient assujéties, avait résolu, lorsqu'il méditait encore son plan contre la Russie, de concentrer toutes ses troupes sur l'Ebre, des ordres même avaient été préparés pour ce grand mouvement; mais la reddition de Valence et l'anéantissement de l'armée de Blacke, composée de l'élite des troupes espagnoles, détournèrent l'empereur d'un projet dont l'exécution eût prévenu la journée des Arapiles, et, dix-huit mois plus tard, celle de Vittoria, encore plus désastreuse.

Tandis que la guerre de Russie forçait Napoléon à affaiblir ses armées en Espagne, lord Wellington recevait de nouveaux renforts de son gouvernement, et se trouvait en mesure de poursuivre la guerre avec vigueur; un secours de vingt mille hommes vint augmenter l'armée anglo-portugaise pendant son séjour dans le camp de Fuente-Guinaldo. Croyant pouvoir alors attaquer les Français avec avantage, en raison surtout de la supériorité numérique de sa cavalerie, le général anglais se détermina à commencer ses opérations.

Juin. *Lord Wellington manœuvre sur la Tormès; prise des forts de Salamanque.* — Le 12 juin, l'armée ennemie passa l'Agueda, et le 16, elle campa sur le ruisseau de Val-Muza, à deux lieues de Salamanque. Le duc de Raguse évacua cette dernière ville, ne laissant qu'un détachement d'environ sept cents hommes répartis dans les couvens de San-Cajetano, la Mercede et San-Vicente, qui avaient été fortifiés, et dont le

feu commandait le pont sur la Tormès. Les troupes françaises se tinrent à portée de l'ennemi, de manière à être aperçues de la garnison des forts dont nous parlons, et manœuvrant tantôt sur la rive droite et tantôt sur la rive gauche. Ces mouvemens n'empêchèrent point lord Wellington de faire le siége des trois couvens. Les parapets de la Mercede et de San-Cajetano se trouvant endommagés, les palissades renversées et les défenses maltraitées, les Anglo-Portugais tentèrent deux fois d'emporter ces forts par escalade, et furent repoussés avec perte de deux cents hommes tués, parmi lesquels le major-général Bowes. Dans la nuit du 26 au 27, l'ennemi, dont le feu avait été suspendu d'abord, faute de munitions, le redoubla : des boulets rouges furent lancés sur le fort San-Vicente, dont la perte entraînait celle des deux autres; un de ces projectiles mit le feu à un magasin de bois de démolition, et dans peu d'instans le couvent devint le foyer d'un vaste incendie. Il fut impossible à la brave garnison qui le défendait, de se garantir à la fois des attaques du dehors et des flammes de l'intérieur, qui détruisaient les défenses, les magasins, les vivres, et mettaient les soldats dans une situation désespérée : elle vint donc se rendre à discrétion dans l'après-midi du 28, après avoir eu la gloire de repousser deux assauts, et fait perdre à l'ennemi plus de treize cents hommes, c'est-à-dire près du double de sa force. 1812. Espagne.

L'armée française se rapproche du Duero et passe ce fleuve. — Les Anglais firent sur-le-champ sauter les ouvrages, et l'artillerie, ainsi qu'une grande quantité de munitions, fut remise aux Espagnols. Le maréchal Marmont, voyant les Anglais maîtres des forts de Salamanque, se rapprocha du Duero. Le 29, l'armée française prit position sur le Trabancos ; le lendemain, sur le Zaparadiel ; et le 2 juillet, elle traversa le Duero à Tordesillas. Le gros des troupes se réunit 2 juillet.

1812. Espagne. alors entre la ville que nous venons de nommer et Polos. Zamora et Toro étaient fortifiés, et les autres points se trouvaient également en état de défense.

L'armée ennemie comptait cinq mille hommes de belle cavalerie, le duc de Raguse n'en avait pas plus de deux mille; mais il augmenta ce nombre d'un tiers, en disposant, par réquisition, des chevaux appartenant aux individus de l'armée qui n'avaient pas le droit d'en avoir; d'autre part, la division du général Bonnet vint, quelques jours après, renforcer l'armée de Portugal.

Cette division, occupant les Asturies, s'était trouvée complétement isolée par l'évacuation des provinces de Léon et de Benavente; et le peu de munitions qu'elle avait apportées lors de sa dernière rentrée dans la principauté, était épuisé. Dans une situation aussi critique, le général Bonnet, considérant, d'après la connaissance qu'il avait du pays, qu'il lui serait encore plus facile d'y rentrer que d'en sortir, dans le cas où l'ennemi chercherait à s'opposer à sa retraite, se décida à évacuer les Asturies. Vingt mille Espagnols réunis sous les ordres des généraux Mahi, Barcena et Porlier, marchèrent sur la division française pour lui disputer les passages. Le général Bonnet parvint à exécuter son mouvement à travers les montagnes, et se couvrit d'une gloire nouvelle : il traversa le col de Pajares, malgré vingt pieds de neige, et, quoiqu'il n'y eût point de chemins praticables, il réussit, par des efforts inouis, à emmener sans perte toute son artillerie, et à gagner Reynosa, où il prit d'abord position. Là, ayant appris que l'armée de Portugal était en présence de l'armée anglaise et au moment de combattre, cette nouvelle lui fit hâter son mouvement pour la rejoindre. Sa belle division, forte de huit mille hommes, se composait de vieilles troupes, animées du meilleur esprit et soumises à la plus exacte discipline.

1812. Espagne. 7 juillet.

Le duc de Raguse reprend l'offensive. — Avec ce secours important [1], et par l'augmentation qu'il avait donnée à sa cavalerie, le duc de Raguse, dévoré du désir d'en venir aux mains avec le général anglais, se crut en mesure de pouvoir agir sans retard. Il employa les journées des 13, 14, 15 et 16 juillet, à faire exécuter des marches et des contremarches qui trompèrent son adversaire; feignant de vouloir déboucher par Toro, il parut tout à coup à Tordesillas, par suite d'une marche extrêmement rapide. Le 17, l'armée de Portugal prit position à la Nava del Rey, sur le Trabancos. Le 18, le duc de Raguse attaqua deux divisions ennemies qui étaient restées en position à Tordesillas de la Orden, supposant qu'elles n'avaient devant elles qu'une simple avant-garde; poursuivies sans relâche pendant trois heures, prises à la fois en queue et en flanc par l'artillerie française, mais bientôt protégées par un corps nombreux de cavalerie, que Wellington se hâta d'envoyer à leur secours, ces deux divisions parvinrent à effectuer leur retraite sans trop grande perte, et à rejoindre le gros de l'armée ennemie. Arrivé sur les hauteurs qui dominent la Guarena, le duc de Raguse aperçut une portion de l'armée anglaise qui se formait sur la rive gauche de cette rivière. Dans cet endroit, les hauteurs qui bordent la vallée de la Guarena sont très-escarpées, et la vallée elle-même n'a qu'une largeur médiocre. Lord Wellington, voulant occuper les Français et masquer ses mouvemens, avait placé une partie de ses troupes dans le fond du vallon, ce qui semblait n'entraîner d'abord aucun inconvénient, puisqu'il était maître des hauteurs de gauche; en même temps ces troupes se trouvaient à demi-portée de canon des hauteurs de droite, occupées par l'armée de Portugal. Quarante pièces d'artillerie

[1] L'armée de Portugal se trouvait alors composée de sept divisions d'infanterie et d'un beau corps de cavalerie : le tout présentait un effectif de quarante et quelque mille combattans.

1812. Espagne. que le duc de Raguse fit mettre en batterie, balayèrent bientôt ce qu'elles voyaient devant elles, et forcèrent le général anglais à retirer les troupes qu'il avait assez inutilement exposées à ce feu meurtrier. L'armée française marchait sur deux colonnes : celle de droite, commandée par le général Clausel, était à près de trois quarts de lieue de distance de la colonne de gauche.

Les troupes de la première étaient à peine arrivées et formées, lorsque le duc de Raguse ordonna au général Clausel de s'emparer de deux plateaux de la rive gauche de la Guarena, un peu au-dessus de Castrillos. Cette attaque, à laquelle le général Clausel n'employa que quelques bataillons, réussit d'abord ; mais bientôt l'ennemi s'apercevant qu'elle n'était soutenue par aucune masse imposante, envoya une division d'infanterie et quelque cavalerie contre les assaillans, et les força à la retraite. Des escadrons de dragons qui soutenaient l'infanterie française, chargèrent avec beaucoup de vigueur la cavalerie anglaise, mais ils ne purent empêcher que le général Carrié, un peu trop éloigné du peloton d'élite du quinzième régiment, ne tombât au pouvoir de l'ennemi. Les Français perdirent dans cette rencontre quatre cents hommes tués ou prisonniers, et une pièce de canon ; la perte de l'ennemi fut loin d'être aussi considérable.

L'armée française resta dans ses positions une partie de la journée du 9 : l'extrême chaleur, et la fatigue occasionée par la marche de la veille, rendaient ce repos nécessaire pour rassembler les traîneurs. A quatre heures du soir, le maréchal Marmont replia sa droite et défila par sa gauche pour remonter la Guarena, et prendre position en face d'el Olmo, faisant des démonstrations sur la droite de l'ennemi. Les Anglo-Portugais suivirent ce mouvement et s'établirent, le 20 au matin, dans la plaine de Valesa, en cherchant l'occasion d'en venir aux mains ; mais le duc de Raguse continua

de manœuvrer par la gauche, le long des hauteurs qui bordent la Guarena. Son avant-garde franchit rapidement cette rivière près de Canta-la-Piedra, dans un endroit où les soldats n'avaient de l'eau qu'au-dessus de la cheville, et occupa le commencement d'un immense plateau qui se continue, sans ondulations, jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi se mit en mouvement vers sa droite, et chercha à occuper le même plateau, mais il ne put y parvenir. Il continua alors son mouvement dans une direction parallèle aux hauteurs de Vella-Velhosa. 1812. Espagne.

Les deux armées marchèrent ainsi parallèlement avec toute la célérité possible, en tenant constamment leurs troupes en masse, afin d'être en état de combattre sur-le-champ. Par suite de ce mouvement extraordinaire, elles n'étaient souvent qu'à une demi-portée de canon l'une de l'autre, dans un pays découvert, où le plus léger obstacle, le moindre accident de terrain, pouvait décider une affaire générale. Le calme imposant d'une pareille scène, qui dura toute la journée du 20, ne fut interrompu que par quelques coups de canon, irrégulièrement échangés. Le 21, lord Wellington s'établit dans la position de San-Cristoval, qu'il avait occupée pendant l'attaque des forts de San-Cajetano, la Mercede et San-Vicente. De son côté, le duc de Raguse jeta quelques troupes dans Alba de Tormès, et passa cette rivière (la Tormès) sur deux colonnes, à trois lieues au-dessous de Salamanque. L'armée française prit position sur les hauteurs de Cavarassa-de-Ariba, occupant, par sa gauche, la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo. Le général anglais, pour contrarier cette opération, fit un mouvement de flanc correspondant par le pont et les gués près de Salamanque, et s'arrêta pendant la nuit du 21 au 22 sur les hauteurs de la rive gauche de la Tormès. Dès-lors les mouvemens du duc de Raguse ne pouvaient plus porter aucun préjudice aux communications de l'ennemi.

1812. Espagne. 22 juillet.

Bataille de Salamanque ou des Arapiles. — Le 22 juillet, la division Bonnet qui se trouvait d'avant-garde s'ébranla au point du jour et marcha dans la direction de Ciudad-Rodrigo; mais bientôt elle fit un changement à droite, et s'empara de l'un des mamelons désignés sous le nom des *Arapiles*, sans doute parce qu'ils sont situés près du village du même nom, au moment où une colonne de troupes portugaises y montait; celle-ci fut vivement repoussée et le général Bonnet resta maître de la position. Les Français se dirigèrent aussitôt sur un second mamelon, dans l'intention de s'en emparer également; mais il était déjà occupé par une division anglaise, et Wellington s'y trouvait avec son état-major; le reste de ses troupes était posté dans un petit bois voisin. Le duc de Raguse ayant reconnu combien la position du général Bonnet sur le mamelon le plus élevé était avantageuse, s'y porta et s'y établit avec son état-major; il y fit construire sur-le-champ une batterie, qui fut armée avec des pièces que l'on démonta au pied de la hauteur, et que des grenadiers transportèrent à bras jusqu'au sommet. La supériorité de ce premier mamelon sur l'autre rendait la situation de lord Wellington éminemment critique: dans le cas où l'avantage de l'engagement général eût été du côté des Français, l'armée anglo-portugaise se serait vue obligée de défiler sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie des troupes placées sur cette hauteur, qui dominait entièrement la grande route de Ciudad-Rodrigo. Wellington remédia à cet inconvenient en étendant sa droite en potence jusqu'aux hauteurs en arrière du village d'Arapiles, où il établit une forte division, et il fit venir sur la gauche de la Tormès les troupes qu'il avait d'abord laissées sur la rive droite pour observer un corps français posté à Billa-Fuentes.

De son côté, le duc de Raguse appuya sa droite au mamelon qu'il occupait. La première division de l'armée eut ordre de défendre le plateau de Cavarassa, qui est couvert

par un ravin profond; la troisième division était placée en seconde ligne et devait soutenir la première; les deuxième, quatrième, cinquième et sixième, se trouvaient, en masses, à la tête des bois, derrière la position d'Arapiles, pouvant également se porter à droite et à gauche, tandis que la septième division occupait la tête gauche d'un bois placé autour du mamelon sur lequel les grenadiers avaient transporté une vingtaine de pièces d'artillerie, et où le duc de Raguse avait pris poste. La cavalerie légère fut chargée d'éclairer la gauche et de se placer en avant de la septième division; les dragons restèrent placés en deuxième ligne sur la droite :t elles étaient les dispositions faites par le duc de Raguse, vers le milieu de la journée.

L'ennemi avait ses troupes dans une direction parallèle, sa droite se liant à la montagne de Tejarès, qu'il paraissait avoir fixé pour point de retraite.

Ces mouvemens respectifs prirent du temps: jusqu'à midi on avait manœuvré des deux côtés sans en venir aux mains; mais vers une heure, le maréchal français fit ouvrir un feu d'artillerie très-vif sur le front de l'ennemi. Les troupes portugaises placées en première ligne, et exposées à ces décharges meurtrières, se retirèrent en désordre. Il y avait en avant du plateau où était placée l'artillerie, un second plateau plus vaste, facile à défendre, et qui avait une action encore plus immédiate sur les mouvemens de l'ennemi; l'occupation en devenait indispensable, attendu que le général anglais venait de se renforcer sur son centre, d'où il pouvait se porter en masse sur ce point important, et commencer par là son attaque. En conséquence, le duc de Raguse ordonna à la cinquième division de prendre position à l'extrémité droite de ce plateau, dont le feu se liait avec celui du mamelon principal; la septième dut venir se placer en deuxième ligne pour soutenir la cinquième; la deuxième, se tenir en réserve de celle-ci; et

1812. Espagne. la sixième, occuper le plateau de la tête du bois, où il y avait encore de l'artillerie. Le général Bonnet eut ordre de faire occuper par un régiment un mamelon situé entre le grand plateau et le principal Arapiles, qui défendait le débouché du village de ce nom ; enfin, le général Boyer, commandant une division de dragons, dut laisser un régiment pour éclairer la droite du général Foy, et se porter avec les trois autres en avant du bois, sur le flanc de la deuxième division, de manière à pouvoir, si l'ennemi attaquait le plateau, le charger par la droite de cette position, tandis que la cavalerie légère chargerait par la gauche. Ces mouvemens compliqués, et dont le défaut d'ensemble n'échappait point à lord Wellington, ne furent pas exécutés avec cette vivacité qui pouvait seule en masquer l'irrégularité.

Cependant le général Thomières, qui commandait la cinquième division, après avoir pris position sur le second plateau, près du village, eut l'imprudente audace d'outre-passer ses ordres : il étendit tout à coup démesurément sa gauche, et la porta à plus de deux lieues du centre; la septième division, qui devait soutenir la cinquième, se porta à sa hauteur ; mais la deuxième division restait encore en arrière. Lord Wellington s'aperçut de ce faux mouvement, fit aussitôt passer de nouvelles troupes de sa gauche à sa droite, et s'avança pour couper l'aile gauche des Français, de leur centre. Dans le même temps, le duc de Raguse qui, du mamelon principal, voyait quels avantages l'ennemi s'apprêtait à tirer du faux mouvement du général Thomières, lui envoyait l'ordre de se concentrer et de se replier sur le centre, lorsqu'un boulet creux atteignit ce maréchal au bras droit, et lui fit deux blessures graves, qui le contraignirent à quitter le champ de bataille: il était alors quatre heures et demie du soir. L'absence du commandant en chef jeta quelque fluctuation dans les divisions françaises de gauche, déjà étonnées du mouvement rétrograde du général Thomières.

Jugeant le moment opportun, l'ennemi attaque alors de front, et avec la plus grande impétuosité, cette gauche mal formée, tandis qu'une de ses divisions cherche à la tourner : la division du général Thomières, rompue la première par la cavalerie anglaise, est taillée en pièces, et ses débris se jettent dans le plus grand désordre sur la septième, qui accourt pour la soutenir : le général Thomières, en se battant avec l'énergie du désespoir, paye de sa vie l'imprudence qu'il a commise. Les septième et deuxième divisions parviennent un moment à repousser l'ennemi ; mais elles sont bientôt repoussées à leur tour. Les divisions du centre se trouvent dans le cas de prendre part au combat sans l'avoir prévu : chaque général fait vainement des efforts extraordinaires pour suppléer, par des dispositions particulières, à ce que l'ensemble laisse à désirer. Chargées sur tous les points et près d'être coupées, les troupes de l'aile gauche sont dans un grand désordre, et les colonnes qui d'abord avaient tenu ferme ont perdu leur première attitude.

La bataille était perdue sans ressource, et l'armée française anéantie, lorsque le général Clausel parut sur le point le plus critique. Appelé au commandement en chef après le brave général Bonnet, qui, remplaçant le duc de Raguse, venait d'être blessé comme lui, Clausel rétablit l'ordre de bataille, rallia la gauche et le centre sur la droite. Réunissant la division Bonnet avec quelques régimens, il les mit en position sur les hauteurs d'Arriba, et les fit soutenir par une batterie de quinze pièces de canon : cette manœuvre savante et hardie, exécutée en présence d'une armée déjà victorieuse, est un titre de gloire pour le général qui, par son sang-froid et son admirable présence d'esprit, sauva ainsi l'armée de Portugal d'une destruction complète.

Attaqué presque immédiatement sur sa droite par deux divisions ennemies, et par une troisième sur son front, le

1812. Espagne. général Clausel se maintint sur le champ de bataille jusqu'à la nuit. Dans cet intervalle de temps, l'artillerie française agissait avec son habileté et sa valeur accoutumées : l'ennemi, formé en colonnes dans la plaine, et écrasé par le feu terrible des pièces de ses adversaires, dirigea ses attaques sur Arapiles, défendu par le cent vingtième régiment ; il fut repoussé avec une perte de huit cents hommes, restés morts sur la place, et parmi lesquels se trouvait un major-général. A neuf heures du soir, l'armée française se replia en bon ordre, évacua les plateaux, et se replia à la lisière du bois ; là, l'ennemi voulut tenter encore un dernier effort : la division du général Foy, formant l'arrière-garde, fut attaquée à plusieurs reprises, et repoussa constamment l'ennemi ; enfin, l'obscurité de la nuit rendant la poursuite difficile et dangereuse pour les Anglo-Portugais, ils laissèrent les Français passer la Tormès sans les inquiéter davantage.

La bataille des Arapiles, à laquelle les Anglais ont donné le nom de Salamanque, coûta à l'armée de Portugal onze pièces de canon, cinq mille tués ou blessés, et près de deux mille prisonniers [1]. Les généraux Ferey, Thomières et Desgraviers y furent tués ; le duc de Raguse, les généraux de division Bonnet et Clausel, le général Menne avaient été grièvement blessés. L'ennemi, de son propre aveu, eut plus de cinq mille hommes tués ou blessés ; le major-général le Marchant était au nombre des morts, et parmi les blessés on comptait cinq autres officiers généraux, Beresford, Staple-

[1] Ce compte, qui est de la plus exacte vérité, s'éloigne beaucoup de celui des Anglais, qui portent le nombre des prisonniers à sept mille, et qui se vantent de la prise de deux aigles de régimens. Si cette dernière allégation était vraie, nos loyaux ennemis n'eussent pas manqué de joindre ces deux nobles trophées à celui qu'ils avaient montré l'année précédente aux badauds de Londres pour la modique rétribution d'un schelling, après l'avoir fait retirer, comme on l'a vu, du fond d'une rivière, près du village de Foz-d'Arunze, en Portugal.

ton-Cotton, Cole, Leith et Alten. L'ennemi perdit en outre un drapeau, qui fut enlevé dans ses rangs par un jeune sous-lieutenant du cent dix-huitième régiment de ligne, nommé Guillemat [1]. 1812. Espagne.

La conduite du duc de Raguse dans les plaines de Salamanque mérite un examen impartial et sévère ; elle offre un exemple mémorable des funestes conséquences que peut entraîner la confiance présomptueuse d'un général d'armée. Après avoir laissé prendre les forts de Salamanque sans tirer un seul coup de canon, bien qu'il eût réuni son armée dans le but de secourir cette ville, le maréchal Marmont semble persister dans un système défensif et de temporisation, et ne pas vouloir abandonner le sort des armes françaises, dans cette partie de l'Espagne, aux chances douteuses d'une seule bataille. Son adversaire profite du succès qu'il a obtenu sur la Tormès, il manœuvre sur le Duero, pousse, presse l'armée française, et va jusqu'à lui offrir, dans les plaines de Valesa, un engagement général, que le duc de Raguse évite, pour venir, deux jours après, s'établir sur les hauteurs de Cavarassa, occuper la route de Salamanque, et forcer à son tour lord Wellington à combattre. Ce dernier mouvement du maréchal amène la perte de la bataille de Salamanque ou des Arapiles. Comment le duc de Raguse justifiera-t-il l'idée de vouloir s'emparer, avec quarante mille hommes, de la ligne d'opération d'une armée presque du double de combattans, qui lui avait présenté le combat deux jours auparavant? Salamanque étant au pouvoir de l'ennemi, quelle pouvait être l'intention du maréchal français ? Ce n'était pas sans doute de réoccuper

[1] Cet intrépide officier, désespéré de voir la victoire se ranger du parti des Anglo-Portugais, se précipita au milieu d'un bataillon ennemi pour en enlever le drapeau, dont il se saisit après avoir coupé le bras de celui qui le portait. Il rapporta ce trophée dans les rangs de son régiment, malgré les coups de baïonnette dont il était couvert.

1812. Espagne.

cette ville : car alors pourquoi l'avoir laissé prendre sans coup férir ? Et puisque depuis un mois il avait différé la bataille, pourquoi ne pas la différer encore ? Il n'ignorait certainement pas que l'armée du centre et la plus grande partie des troupes du nord de l'Espagne s'avançaient à son soutien. La jonction de ces puissans renforts avec l'armée de Portugal, une fois opérée, lord Wellington était forcé de se retirer sur la frontière pour y attendre des chances plus favorables ; et de fait, le général ennemi regardait l'arrivée de ces secours comme tellement prochaine, que, malgré les manœuvres qu'il avait faites depuis un mois pour attirer les Français hors de leurs positions, il s'était déterminé la veille de la bataille à donner l'ordre de retraite sur Ciudad-Rodrigo. L'engagement n'aurait donc pas eu lieu, si le duc de Raguse n'eût fait à dessein occuper la route de Salamanque à la ville que nous venons de nommer ; la bataille dépendait donc uniquement de la volonté du maréchal français. Quels motifs puissans, quelles considérations impérieuses décidèrent donc celui-ci à se départir si précipitamment du système qu'il suivait depuis un mois ? Disons-le hardiment et avec franchise, l'arrivée de ces mêmes secours, forçant l'armée anglo-portugaise à se retirer sur les frontières de Portugal, eût enlevé à l'ambition du duc de Raguse la gloire qu'il s'était promise en combattant seul lord Wellington.

Que si l'on considère cette désastreuse journée sous le rapport stratégique, le duc de Raguse est loin d'être à l'abri du reproche. En effet, on le voit manœuvrer et étendre démesurément sa gauche pour tourner l'armée anglo-portugaise sur son flanc droit, et ne pas y réussir ; porter une sorte de confusion dans sa ligne de bataille, par des mouvemens partiels, étroits, irréguliers ; enfin, dégarnir sa gauche au moment où son adversaire faisait passer de nouvelles troupes de sa gauche à sa droite pour attaquer en force cette même aile

gauche des Français déjà ébranlée, et l'écraser en l'isolant de son centre et de sa droite. 1812. Espagne.

Le maréchal attribua tous les malheurs de la soirée à la blessure qu'il reçut au commencement de l'engagement, et qui l'empêcha de garder le commandement ; mais, puisque de son propre aveu, il regardait la bataille comme perdue du moment qu'il ne pouvait plus en diriger les opérations, pourquoi ne pas ordonner la retraite quand il en était temps encore ? Vainement alléguerait-il qu'on était déjà aux prises et qu'un pareil mouvement était dès-lors impraticable. Napoléon lui prouvera à Arcis-sur-Aube, en 1814, qu'un habile capitaine est encore maître de sa retraite, alors même qu'il voit tout à coup concentré devant lui un ennemi bien supérieur en nombre, qu'il espérait surprendre et battre en détail. L'histoire avait dû apprendre au duc de Raguse que le sort d'une bataille ne dépend pas toujours de la vie d'un général en chef. La mort de Gustave-Adolphe, aux champs de Lutzen, celle du général Abercromby devant Alexandrie, de Nelson, au combat naval de Trafalgar, confirment cette assertion. Ce maréchal déclara à l'empereur que sa blessure, en l'entraînant hors du champ de bataille, avait décidé la victoire en faveur de Wellington. Cette opinion peut être contestée, et l'on a regardé généralement comme une chance fort heureuse pour l'armée française, l'avénement du général Clausel au commandement en chef. Si le duc de Raguse n'avait pas été blessé, il est permis de croire qu'il aurait persisté à conserver sa position du plateau de gauche, et que toute cette aile eût été anéantie ou obligée de mettre bas les armes. La belle manœuvre du général Clausel, qui rallia la gauche et le centre sur la droite, répara, autant qu'il était encore possible, le mal déjà fait, et valut à cet habile tacticien le surnom mérité de *héros malheureux des Arapiles*.

CHAPITRE IX.

SUITE DE L'ANNÉE 1812.

Suite de la bataille des Arapiles; retraite de l'armée de Portugal; elle fait sa jonction avec l'armée du centre. — Les Anglo-Portugais entrent dans Madrid. — Suite des événemens militaires en Andalousie; combat de Bornos; surprise d'Ossuna, etc. — L'armée française évacue l'Andalousie. — Retraite de l'armée de Portugal sur Burgos et sur l'Ebre. — Siége du château de Burgos par l'armée anglo-portugaise. — Levée de ce siége. — Retraite de l'armée ennemie et sa poursuite au-delà du Duero. — Suite des mouvemens de l'armée française du midi; le maréchal Soult marche sur le Tage; rentrée du roi Joseph dans Madrid; lord Wellington continue sa retraite jusque sur la frontière de Portugal. — Suite des opérations du maréchal Suchet en Aragon; combat de Castalla; tentative des Anglais sur Denia, etc.; le général Decaen bat les Espagnols en Catalogne, etc. — Le général Caffarelli fait lever le siége de Santona sur la côte de Sant-Ander.

1812. Espagne. Derniers jours de juillet.

Retraite de l'armée de Portugal. — Le lendemain de la bataille des Arapiles, l'armée de Portugal, à peu près réunie sous Alba de Tormès, commença sa retraite dans la direction de Penaranda, pour gagner à Arevalo la grande route de Madrid à Valadolid. Le même jour, l'avant-garde anglo-portugaise passa la Tormès à Alba, et atteignit l'arrière-garde du général Clausel près de la Serna. Il régnait encore beaucoup de désordre dans l'armée française; la cavalerie, placée à l'arrière-garde, plia devant celle des Anglais, et abandonna l'infanterie qu'elle devait couvrir et protéger. Toutefois, celle-ci ne se laissa point imposer par les troupes victorieuses; elle forma ses carrés pour arrêter la première impétuosité des assaillans : un de ces carrés fut enfoncé et sabré; mais les

autres tinrent ferme et firent beaucoup de mal à la cavalerie ennemie. Celui du soixante-neuvième entre autres se distingua, et tua plus de deux cents chevaux à coups de baïonnette. L'intrépide Clausel, quoique grièvement blessé à la jambe, n'avait point voulu quitter le champ de bataille. Il se porta vers les points les plus menacés, encourageant les soldats par sa présence, et imposa tellement à l'ennemi que les Français purent continuer leur retraite jusqu'à la Pisuerga sans être inquiétés. Ce même jour 23 dans la soirée, les troupes du général Clausel virent paraître les coureurs de l'avant-garde du roi Joseph, qui s'avançait en toute hâte à la tête de l'armée dite du centre [1] pour prendre part aux opérations sur la Tormès. Ce renfort arrivait dix-huit heures trop tard, et l'heureuse étoile de lord Wellington avait influé sur l'imprudente détermination du duc de Raguse, qui rendait un pareil secours inutile. 1812. Espagne.

L'armée de Portugal continua son mouvement par la route de Valadolid, tandis que le roi Joseph, d'après les conseils du maréchal Jourdan, manœuvrait par sa droite vers Ségovie, dans l'intention de faire une diversion en faveur du général Clausel.

Les Anglo-Portugais, en suivant l'armée vaincue sans la harceler, arrivèrent à Olmeda le 28, et ils occupèrent, le 30, Valadolid, que le général Clausel crut devoir abandonner pour continuer son mouvement rétrograde dans la direction de Burgos. Wellington établit, le 4 août, son quartier-général à Cuellar, avec l'intention de couper les communications de l'armée de Portugal avec celle du centre.

L'armée anglo-portugaise occupe Madrid. — Convaincu que le général Clausel n'était point en mesure de reprendre bientôt l'offensive, le général anglais prit la résolution de 12 août.

[1] Cette armée se composait de quelque infanterie de ligne et étrangère, d'une division de cavalerie et de la garde royale.

1812. Espagne.

marcher sur Madrid. Il se mit en mouvement le 6, laissant un fort détachement à Cuellar pour observer la ligne du Duero, et, dès le lendemain, il entra dans Ségovie. Le roi Joseph avait quitté cette ville pour se rapprocher de sa capitale. Les jours suivans, l'ennemi traversa les montagnes de Naval, de Seriada et de Guadarama. Le général Treilhard, envoyé avec sa division de cavalerie en reconnaissance sur Majahonda, eut une brillante affaire avec l'avant-garde anglo-portugaise. Après un engagement opiniâtre, où les deux partis apportèrent un acharnement égal, la cavalerie ennemie fut ramenée dans le plus grand désordre [1], laissant trois pièces de canon et six cents chevaux sur le champ de bataille. Malgré ce succès, la faiblesse numérique de l'armée du centre ne lui permettant pas de hasarder un engagement général, les troupes françaises abandonnèrent Majahonda. Le roi Joseph évacua Madrid le 11, pour prendre position sur la rive gauche du Tage, ayant sa gauche à Aranjuez et sa droite dans la direction de Tolède. Lord Wellington entra le 12 dans la capitale des Espagnes. Une garnison de dix-sept cents hommes avait été laissée dans le palais du Retiro, transformé en une espèce de citadelle. Il est difficile de se rendre compte des motifs qui déterminèrent le roi à sacrifier cette troupe, qui ne pouvait pas opposer une résistance bien prolongée, dans un moment où il avait le plus besoin de monde. Les retranchemens du Retiro furent immédiatement reconnus par l'ennemi. Cette espèce de fort avait deux enceintes : l'une d'un développement assez vaste, l'autre n'était guère qu'un réduit, en dehors duquel se trouvaient une grande partie du terrain et des constructions de cet établissement. Lord Wellington s'attendait à une résistance vigoureuse et prolongée,

[1] Les Anglais attribuèrent cet échec à la cavalerie portugaise, mais les cavaliers anglais y eurent une très-grande part.

et il se disposait à canonner vivement la première enceinte, lorsque le commandant se hâta de capituler à la première sommation qui lui fut faite. Il abandonnait ainsi aux Anglo-Portugais cent quatre-vingts pièces d'artillerie, vingt mille fusils, une grande quantité de munitions, d'objets d'artillerie, de voitures et d'approvisionnemens de toute espèce. La garnison imputa à trahison l'étonnante reddition du Retiro. 1812. Espagne.

L'entrée de l'armée de lord Wellington dans Madrid fut d'abord regardée par la masse de la population comme l'événement le plus heureux. Les titres de libérateurs, de braves et généreux alliés furent prodigués aux Anglo-Portugais; mais cet enthousiasme général fut de peu de durée : il s'affaiblit au dernier point lorsque le général anglais eut demandé un emprunt de deux millions de piastres fortes [1].

L'armée du centre n'étant point assez forte pour espérer de conserver la position qu'elle avait prise sur le Tage, le roi Joseph évacua Tolède le 16 août, et prit avec ses troupes la direction de Valence pour s'y réunir à l'armée d'Aragon.

L'abandon de Madrid et de toute la Nouvelle-Castille par le roi Joseph ne fut pas la dernière conséquence de la perte de la bataille des Arapiles, le maréchal Soult se vit bientôt dans l'obligation de quitter l'Andalousie avec toutes les troupes qu'il avait sous son commandement. Une concentration presque générale des forces françaises pouvait seule forcer lord Wellington à rentrer en Portugal. Quelque pénible qu'il fût au duc de Dalmatie d'abandonner un pays qu'il avait su conserver si long-temps avec quelque gloire, cet habile capitaine se décida à ce sacrifice, plutôt que de morceler son armée, comme le lui proposait le roi Joseph, en envoyant un gros détachement pour renforcer l'armée du centre.

[1] Plus de douze millions.

1812. Espagne. Juin.-Juillet.

Suite des événemens militaires en Andalousie; combat de Bornos; surprise d'Ossuna, etc. — Depuis les dernières opérations dont nous avons rendu compte, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés maintenant, il ne s'était passé en Andalousie que fort peu d'événemens remarquables; la plupart n'avaient été que des affaires de poste avec quelques bandes ou partis espagnols. Ballesteros, qui occupait toujours le camp de Saint-Roch, d'où il faisait de fréquentes excursions sur la partie occidentale du royaume de Grenade, le pays de Ronda, et au nord de la Sierra de Xérès; Ballesteros, disons-nous, enorgueilli du dernier avantage qu'il avait remporté à Cartama sur le général Maransin, forma le projet de surprendre et d'attaquer les Français sur les hauteurs de Bornos, à la rive droite du Guadalete. Cette position, qui protégeait la grande route de Séville, était occupée par la division aux ordres du général Conroux. Ballesteros, par une marche forcée qu'il croyait dérober à son adversaire, vint l'attaquer le 1er juin à la tête d'une colonne de sept mille hommes. Le général Conroux, prévoyant depuis quelques jours, ce mouvement offensif, venait de réunir ses troupes dans un camp assez faiblement retranché, à la vérité, mais cependant flanqué de quelques redans, et à l'abri d'un premier coup de main. Cette précaution fut regardée par Ballesteros comme un effet de la terreur qu'imprimaient ses premiers succès : dans cette confiance, il ne fit point toutes les dispositions convenables pour la réussite de son attaque. Ses troupes s'éparpillèrent sur plusieurs points de la ligne de défense des Français, et l'attaquèrent d'une manière décousue. Le général Conroux, profitant de ce désordre, sortit de son camp, marcha rapidement sur les pelotons épars de l'ennemi, les culbuta l'un après l'autre, sans leur donner le temps de se masser pour soutenir son choc. La déroute des Espagnols fut complète, et les Français les poursuivirent la

baïonnette aux reins jusqu'au pied de la Sierra de Xérès, où le général Conroux ne jugea pas à propos de s'engager. Le corps de Ballesteros perdit, dans cette occasion, plus de quinze cents hommes tués, blessés, ou faits prisonniers, quatre pièces de canon et deux drapeaux. Les Français eurent environ quatre cents hommes hors de combat. 1812. Espagne.

Après cette tentative malheureuse, qui compensait largement le succès obtenu à Cartama, Ballesteros se retira d'abord à Ubrique, et bientôt après sur Saint-Roch et sous le canon de Gibraltar, son refuge ordinaire. Ce dernier mouvement du général espagnol fut déterminé par un renfort de six bataillons et d'un régiment de dragons, que le duc de Dalmatie tira de devant Cadiz pour soutenir le général Conroux.

Six semaines plus tard, vers la fin de juillet, Ballesteros entreprit une nouvelle expédition, moins hasardeuse que la première, mais qui n'eut pas tout le résultat qu'il espérait. Nous avons dit que le pays de Ronda était fréquemment le théâtre des excursions de cet actif partisan. Parfaitement secondé des habitans, et instruit par eux des moindres mouvemens des Français, de la force des détachemens qui occupaient les divers points où la surveillance était indispensable, le général espagnol tombait à l'improviste soit sur les colonnes en marche, soit sur les postes que leur isolement rendait d'une attaque plus facile et plus sûre ; et alors malheur aux chefs qui négligeaient de se garder ou de prendre les précautions convenables pour éviter une surprise. Ballesteros était dans les montagnes qui séparent le pays de Ronda de la province de Séville, lorsqu'il apprit que la ville d'Ossuna, située dans cette dernière province, et distante de deux fortes journées de marche de Ronda, était faiblement gardée. Le colonel d'état-major Beauvais, qui commandait

1812. Espagne.

dans cette partie, venait de détacher en colonne mobile la moitié d'un faible bataillon du trente-deuxième régiment de ligne : ce bataillon et soixante chevaux du quatorzième de dragons, également détachés, composaient la seule force que cet officier supérieur eût à sa disposition pour garder un district de douze à quinze lieues de circonférence. Il ne restait plus que deux compagnies d'infanterie dans Ossuna, ville contenant plus de six mille habitans, assez mal disposés en faveur des Français.

Le 24 juillet, dans la soirée, Ballesteros, à la tête d'une colonne de trois mille hommes, dont trois cents de cavalerie, se mit en marche du village de Canete, situé au pied des montagnes de Ronda, et à l'entrée de la belle et vaste plaine au milieu de laquelle se trouve Ossuna; il arriva, par une marche forcée de nuit, le 25, vers deux heures du matin, sous les murs de la ville que nous venons de nommer, et qui n'a pour enceinte que les clôtures des jardins de ses dernières maisons. Quoique les postes établis aux issues de la ville fussent très-faibles, et hors d'état de résister à une attaque sérieuse, Ballesteros ne voulut point se hasarder à les forcer, pour ne pas donner l'alarme au peu de troupes qui étaient dans l'intérieur. Favorisés par les habitans des maisons dont les murs de jardin formaient la clôture de la ville, les Espagnols s'introduisirent en silence dans ces mêmes jardins, et y attendirent la petite pointe du jour pour se répandre à travers Ossuna, et enlever les Français dans leurs logemens. Le colonel Beauvais avait le sien dans une maison dont les derrières donnaient sur la place d'armes [1], presque en face d'un couvent qui servait de caserne à sa troupe. A deux

[1] Dans un grand nombre de villes d'Espagne, la place principale sert d'amphithéâtre pour les combats de taureau, et, par cette raison, les maisons qui les bordent ont presque toutes leur entrée du côté opposé, dans des rues paral-

heures et demie, l'ennemi débouche par un grand nombre de rues à la fois. Deux compagnies de grenadiers espagnols s'avancent vers le quartier du commandant français. La sentinelle placée à la porte fait feu sur cette colonne, et donne l'éveil à la garde, qui, voyant le grand nombre de ses adversaires, se barricade dans l'intérieur. Cependant l'alarme s'est répandue dans la ville; les officiers logés chez l'habitant se rendent à la caserne, en évitant la rencontre des colonnes ennemies. Après avoir donné, par une des fenêtres élevées qui s'ouvraient sur la place, des ordres aux deux compagnies du trente-deuxième déjà sous les armes, pour en défendre les issues, le colonel Beauvais se met à la tête des cinq soldats de garde chez lui, fait ouvrir la porte de la maison, se fait jour à travers la masse des grenadiers qui l'assiégent, en tue deux de sa main, et gagne la place, dont ses deux compagnies sont restées en possession, sans autre accident qu'une balle qu'il reçut dans le bras, et un coup de baïonnette à la cuisse. 1812. Espagne.

Les colonnes ennemies arrivant successivement vers la place, en fermaient tous les débouchés, hors un seul qui conduisait à un bâtiment situé sur une éminence près des murs de la ville, et précédemment retranché assez à la hâte, afin de servir de réduit à la garnison, dans le cas d'une agression sérieuse: ce poste était gardé par trente hommes, et muni de vivres pour quinze jours. Déjà la fusillade était engagée à l'entrée des rues qui débouchent sur la place, et l'ennemi menaçait de couper la communication avec le réduit dont nous parlons, lorsque le colonel Beauvais, ayant formé sa petite troupe, qui ne s'élevait pas au-delà de cent

lèles aux divers fronts qu'elle présente. Quelques-unes de ces mêmes maisons conservent cependant une sortie sur la place, celle où se trouvait le colonel Beauvais en était privée.

1812. Espagne. dix hommes, en colonne serrée, prit cette dernière direction, et gagna le bâtiment sans perdre un seul homme. Les postes négligés par l'ennemi aux entrées de la ville s'étaient également retirés sur le même point, par l'extérieur. Jusqu'à six heures du soir, le colonel Beauvais repoussa toutes les attaques dirigées contre son refuge, recueillit plusieurs petits détachemens venant des environs d'Ossuna, et notamment une reconnaissance envoyée pendant la nuit dans la direction de Canete, mais dont l'ennemi avait su éviter la rencontre. Celui-ci avait fait mettre en batterie un petit obusier et une pièce de canon de montagne, qui tirèrent pendant cet intervalle de temps une centaine de projectiles, dont le réduit ne reçut aucun dommage notable, et qui ne blessèrent qu'un seul homme. Le feu de mousqueterie des assiégés plongeant la ville et découvrant toute la place d'armes, avait eu un effet plus meurtrier. Enfin Ballesteros, après avoir pillé tous les établissemens des Français dans Ossuna, apprenant qu'une forte colonne s'avançait de la frontière de Grenade à sa poursuite, prit le parti de se retirer en toute hâte par le même chemin qu'il avait suivi pendant la nuit. Il laissait dans la ville une soixantaine des siens tués ou trop grièvement blessés pour suivre son mouvement, et il emmenait avec lui une cinquantaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient vingt-cinq chasseurs espagnols d'un régiment du roi Joseph, arrivés la veille, et qui se laissèrent enlever sans résistance dans l'auberge où ils étaient logés. Le reste des hommes pris étaient des employés d'administration et des domestiques français. A sept heures du soir, la ville était évacuée par l'ennemi, et le colonel Beauvais avait fait réoccuper tous les postes, en envoyant une compagnie pour suivre et harceler l'arrière-garde espagnole, à laquelle on fit encore quelques prisonniers. Ballesteros marcha avec son butin, presque sans s'arrêter,

BEAUVAIS.

Ambroise Tardieu Direxit.

jusqu'au camp de Saint-Roch, où il se crut seulement en sûreté [1]. 1812. Espagne.

L'armée française évacue l'Andalousie et se retire dans la direction de Valence. — Le 25 août, d'après les ordres du duc de Dalmatie, les troupes du premier corps levèrent le siége de Cadiz, et abandonnèrent, avec un regret amer, les travaux immenses, monument de leur courage, de leur patience et de l'habileté des officiers du génie et de l'artillerie. Les pièces avaient été mises hors de service, ou jetées à la mer, et les munitions détruites. Les Français effectuèrent leur retraite dans le meilleur ordre, sous la protection de leur cavalerie. Le même jour, les Espagnols occupèrent Puerto-Real et Chiclana; mais la poursuite de leurs adversaires ne fut pas le principal objet de leurs soins. Echappés au danger qui les avait si long-temps menacés, ils parcouraient à l'envi tous les ouvrages abandonnés, et la foule des soldats et du peuple contemplait avec admiration ces terribles préparatifs qui leur avaient causé d'aussi justes craintes. Août.-Sept.

[1] Nous ne serions pas entrés dans les détails de cette affaire, d'ailleurs assez peu importante, s'ils ne servaient à faire connaître les dangers que couraient les détachemens français occupant certains postes isolés dans un pays où tout habitant était un ennemi, et l'extrême circonspection des partis espagnols, lorsque, malgré leur supériorité numérique, ils éprouvaient une résistance qu'ils n'avaient point cru rencontrer d'abord.

Au surplus, Ballesteros fit un rapport ridiculement exagéré de cette expédition à la régence de Cadiz. Dans cette pièce *officielle*, qui fut imprimée dans les gazettes espagnoles du parti insurrectionnel, le général se vantait d'avoir tué le *gouverneur* d'Ossuna, anéanti ou enlevé les deux tiers de la garnison, détruit tous les magasins d'approvisionnemens que cette ville renfermait, etc., etc. Il est vrai de dire qu'ayant acheté d'un de ses soldats un habit d'uniforme du colonel Beauvais, dérobé avec d'autres effets dans le logement de cet officier, après qu'il en fut sorti de la manière que nous avons rapportée, Ballesteros endossa ce vêtement, sans doute dans l'intention de confirmer par là une partie de ses assertions fanfaronnes.

1812. Espagne. Toutefois, un corps espagnol, sous les ordres du général Crux-Murgeon, et un détachement anglais commandé par le colonel Skerret, se portèrent sur la route de Séville à la suite du premier corps français, et, après s'être embarqués sur le Guadalquivir, à Castillejo, ils arrivèrent, le 27 au matin, par la route de San-Lucar-la-Mayor, devant le faubourg de Triana. L'ennemi perdit beaucoup de monde à l'attaque d'une redoute qui défendait les approches de ce faubourg de Séville, et ne s'en empara que lorsque le maréchal Soult ayant commencé sa retraite sur Cordoue, l'arrière-garde laissée par lui dans la capitale de l'Andalousie dut suivre ce mouvement. Les Français arrêtèrent encore pendant quelque temps les Anglo-Espagnols au pont qui joint le faubourg de Triana à la ville, et ne cessèrent point de combattre jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement sortis de cette dernière. L'arrière-garde du premier corps, qui avait suivi la route de Xérès à Séville, en remontant la rive gauche du Guadalquivir, se retira, pour son compte, sur Carmona par Utrera.

Ballesteros se mit à la suite d'une colonne formée de toutes les garnisons françaises de la côte de Grenade, occupa Antequera, et vint jusqu'à Loja, où il s'arrêta quand il vit le duc de Dalmatie séjourner quelques jours à Grenade pour y attendre l'arrivée de tous ses détachemens, qui s'avançaient de différens points vers cette ville. Le général espagnol aurait pu harceler efficacement l'armée française en se portant sur son flanc gauche, à l'est de la Sierra-Morena; mais son orgueil se trouvait blessé d'être sous le commandement direct de lord Wellington, alors nommé par la régence généralissime des armées espagnoles. Peu de temps après, sur son refus de quitter l'Andalousie pour entrer dans la Manche, et venir se joindre à l'armée alliée, au centre de l'Espagne, Ballesteros fut destitué de son commandement,

remplacé par le général Virnès, et relégué à Ceuta, en Afrique. 1812. Espagne.

Le cinquième corps français, sous les ordres du général comte d'Erlon, retiré depuis la fin de mai sur les limites de l'Estramadure et de la province de Cordoue, vers Fuente-Ovejuna, avait fait sa retraite par Cordoue et Jaen sur Huescar, où il rejoignit le gros de l'armée du duc de Dalmatie, qui, de Grenade, avait marché par Baza, dans cette direction. Le maréchal, continuant ainsi à s'avancer par Caravaca vers le nord du royaume de Murcie, passa la Segura à Calasparra, suivit le chemin qui de Ziezar conduit à Villena, sur la frontière du royaume de Valence, et arriva à Yecla vers la fin de septembre. Cette marche, pendant laquelle l'armée française ne fut inquiétée par aucun parti ennemi, avait été toutefois pénible et dangereuse. Tous les habitans s'étaient enfuis de tous les lieux de passage et de ceux qui avoisinaient la route; ce qui rendait difficile la réunion des subsistances nécessaires aux troupes. D'autre part, la fièvre jaune, qui, au printemps dernier, s'était déclarée à Carthagène, à Murcie et dans plusieurs villes du midi de Valence, exerçant encore ses ravages dans le nord de la province de Murcie, commandait les plus sévères précautions pour garantir l'armée de ce terrible fléau, et on eut beaucoup de peine à retenir le soldat dans les bornes d'une stricte discipline à cet égard [1]. Ce fut à Yecla que le duc de Dalmatie

[1] La sollicitude du duc de Dalmatie lui fit prendre les mesures les plus efficaces. Les troupes bivouaquèrent constamment sans pénétrer dans les lieux suspects. On établit un lazaret ambulant pour les soldats qui, malgré toutes les défenses faites et les précautions prises, avaient pu communiquer avec les paysans en entrant dans les villages sur le clocher desquels le drapeau noir était arboré en signe de contagion.

La petite ville de Jumilla, située précisément sur la route que suivait l'armée

1812. Espagne. communiqua avec le maréchal Suchet, dont les avant-postes étaient sous Villena, occupés par le corps d'avant-garde aux ordres du général Delort.

Mais, avant de pousser plus loin le récit du grand mouvement opéré par l'armée française du midi, nous devons reporter l'attention du lecteur vers le nord de l'Espagne.

Septembre. *Retraite de l'armée de Portugal sur Burgos et Briviesca.* — Après avoir abandonné Valadolid, ainsi que nous l'avons déjà dit, et ne se voyant pas poursuivi par l'armée anglo-portugaise qui s'était rabattue sur Madrid, le général Clausel avait arrêté son mouvement de retraite sur Burgos, et s'était occupé de réorganiser l'armée de Portugal, plus surprise que découragée par ses derniers revers. Il envoya, le 10 août, la division du général Foy au secours d'Astorga, alors entourée et menacée par un corps de douze mille Galiciens sous les ordres du général Santo-Cildès; mais cette place, gardée par une garnison de douze cents hommes, avait ouvert ses portes, après quelque résistance, la veille du jour où le général Foy put arriver pour la délivrer.

Le 19, le général Clausel, qui occupait de nouveau Valadolid, et manœuvrait sur la rive gauche du Duero pour dégager les garnisons qu'il avait laissées dans Toro et Zamora, poussa une forte reconnaissance sur Tudela, et obligea le général anglais, Anson, commandant l'avant-garde ennemie, de repasser le Duero. Par suite de ce mouvement, le corps d'observation de l'armée anglo-portugaise se replia sur Arevalo.

française, fut entourée par un cordon de troupes d'élite, sous les ordres du colonel Beauvais, qui, pendant trois jours que dura le passage, empêcha toute espèce de communication, et ne se retira en extrême arrière-garde que lorsque les derniers corps eurent atteint le bourg d'Yecla, à deux journées de la ville infectée.

Lord Wellington, réveillé par l'attitude offensive d'une armée qu'il croyait hors d'état de rien entreprendre, quitta Madrid, le 1er septembre, et marcha sur Valadolid, que le général Clausel évacua le 5. L'armée de Portugal, dans cette nouvelle retraite sur Burgos, se repliait en bon ordre, faisant face chaque jour à l'ennemi, et le forçaut à n'avancer qu'avec la plus grande circonspection; le général Clausel fit couper tous les ponts sur la Pisuerga, pour retarder la marche de l'avant-garde anglo-portugaise. 1812. Espagne.

Le 16, lord Wellington avait son quartier-général à Pamphega; le 17, le général Santocildès, avec son corps de Galiciens, vint joindre l'armée ennemie. Le 18, le général Souham, à la tête de six mille hommes des troupes de l'ancienne armée du nord, effectua sa jonction avec l'armée du Portugal, entre Burgos et Briviesca. Le général Clausel, toujours souffrant de la blessure grave qn'il avait reçue aux Arapiles, remit le commandement en chef au général Souham. Celui-ci, après avoir laissé dans le château de Burgos une garnison de dix-huit cents hommes, sous les ordres du général Dubreton, évacua cette ville et porta son quartier-général à Briviesca.

Siége du château de Burgos. — Le château de Burgos occupe une colline oblongue, de forme conique, dont la partie inférieure est environnée d'un ouvrage découvert, mais d'un accès peu facile. Sur l'extrême sommet de cette colline est placé l'ancien donjon, bâtiment de construction gothique, couvert par une batterie casematée; entre ces défenses, les Français avaient construit deux lignes de redoutes qui entouraient la colline. 19 septembre-23 octobre.

Burgos présentait ainsi un poste fortifié, couvrant le seul dépôt de munitions et de vivres qui restât à l'armée de Portugal. Wellington avait reconnu de quelle importance était pour lui la possession du château de cette ville, et il se pro-

1812. Espagne.

posait bien d'en faire le siége, quoiqu'il n'eût pas à sa suite l'artillerie nécessaire pour cette entreprise.

L'armée française, campée, le 17, en avant de Burgos, s'était mise en marche, le 18, pour continuer sa retraite. L'ennemi, ayant suivi ce mouvement, la ville et le château furent bientôt enveloppés, et la première occupée en partie.

Dans la soirée du 19, les troupes anglo-portugaises se portèrent sur la hauteur dite de Saint-Michel; et, refoulant tous les postes sur l'ouvrage, en s'approchant à la faveur des escarpemens qui n'étaient point vus de l'artillerie, les redans commencés à la gauche et en avant par les ingénieurs français furent enlevés; quelques efforts que le général Dubreton fît pour reprendre ces redans, sa troupe ne put y réussir, l'ennemi occupant en force les revers. Comme celui-ci avait pu s'établir sur les travaux avancés, non encore achevés, et que la facilité du terrain lui permettait, d'ailleurs, de rester en position à portée de pistolet, de reconnaître tout le mauvais état de l'ouvrage de Saint-Michel, la nullité de ses communications et l'insuffisance de l'appui qu'il tirait du château, lord Wellington ordonna que ce même ouvrage serait attaqué de suite et de vive force. Il réunit, pendant la nuit, ses colonnes, à la faveur des plis du terrain, qui les couvraient des vues de toutes les défenses, et à six heures et demie du matin il les mit en mouvement, en les portant sur le front, sur la gauche et sur la gorge. Quatre bataillons anglais attaquèrent vigoureusement le deuxième bataillon du trente-quatrième de ligne, qui défendit avec énergie le poste qui lui était confié; mais le grand développement de l'ouvrage ne permettant pas au commandant français de garder tous les points accessibles, et le palissadement de la gorge n'étant point achevé, l'ennemi, qui attaquait à la fois de front et en arrière, put pénétrer dans l'intérieur, malgré le feu le plus soutenu de toutes les défenses du château; le brave bataillon

du trente-quatrième dut céder au nombre, et, pour se retirer dans le fort, se faire jour, à la baïonnette, à travers les bataillons ennemis qui l'enveloppaient dans l'ouvrage même. Le digne commandant Thomas reçut un coup de feu dans le corps, et perdit cent quarante-deux hommes, dont cinq officiers. Ce succès coûta plus cher aux Anglo-Portugais : ils laissèrent quatre cent vingt des leurs, tant dans l'intérieur qu'autour de l'ouvrage.

Le donjon ou château, proprement dit, n'étant point susceptible de contenir toute la troupe employée à sa défense, le général Dubreton avait fait camper sa garnison entre les deux lignes de redoutes qui entouraient la colline. Dans la nuit du 22 au 23, les assiégeans se présentèrent en force et avec des échelles pour emporter ce camp retranché ; ils s'étaient avancés sur deux colonnes, l'une du côté de la ville, et la seconde sur le front du chemin de Sant-Ander : cette dernière donna l'assaut avec une grande résolution ; mais elle fut reçue bravement par cinq compagnies de ce même bataillon du trente-quatrième régiment de ligne, qui avait défendu l'ouvrage de Saint-Michel. Les assaillans, parvenus sur le parapet de la première ligne de redoutes, furent culbutés, et ceux qui les suivaient mis en fuite, tant par le feu soutenu de la fusillade que par des obus chargés, que l'on allumait à la main, et qui étaient jetés ensuite dans le fossé. La colonne qui attaqua du côté de la ville, ne fut pas reçue avec moins de vigueur que l'autre, elle ne put jamais descendre la contrescarpe. Après tous ces efforts également inutiles, l'ennemi se mit à couvert dans les maisons environnantes, d'où il fit un feu très-vif sur tous les points du fort qu'il pouvait découvrir. Cette tentative des Anglo-Portugais sur le camp retranché, leur coûta beaucoup de monde, les fossés étaient encombrés de cadavres et des échelles apportées pour l'escalade.

Les assiégeans employèrent alors la sape et la mine ; la

1812. Espagne. sape fut bientôt poussée si près des ouvrages, que la garnison de la hauteur supérieure de ses défenses, faisait pleuvoir des grenades et des combustibles de toute espèce, qui incommodaient beaucoup les travailleurs et rendaient leur ouvrage trop périlleux pour être continué. Le 29, à une heure et demie du matin, l'ennemi donna le feu aux fourneaux qu'il avait établis sous le terre-plein de la partie du camp retranché, entre la traverse et le magasin à poudre ; mais les poudres avaient été placées trop bas dans ces fourneaux, et la brèche ne se trouva point praticable. La colonne qui se présenta pour donner l'assaut, fut obligée de se retirer dans les travaux sous un feu très-meurtrier. Dans le même temps, lord Wellington faisait insulter le front qui regarde la ville, par une autre colonne, qui n'eut pas plus de succès dans son attaque. L'ennemi essaya bientôt après de faire une brèche dans la muraille, avec trois pièces de gros calibre, dont deux furent démontées presque immédiatement par le feu supérieur du château.

Les assiégeans s'occupèrent ensuite de faire passer une autre galerie sous la muraille. Le 4 octobre, à huit heures et demie du soir, après un feu soutenu pendant toute la journée, ils firent sauter la partie basse du camp retranché : l'explosion fut terrible. Rassemblés en force, ils se portèrent brusquement sur la nouvelle brèche, tandis qu'une colonne de grenadiers anglais montait à celle qui avait été ouverte le 29. Malgré le feu à brûle-pourpoint dirigé sur les deux débouchés, l'ennemi, par ses efforts redoublés, força la garnison à se retirer derrière les coupures ; il ne put réussir à emporter ces dernières, mais il resta maître des brèches et du camp retranché.

Le lendemain, 5, le général Dubreton fit exécuter une sortie : une compagnie de voltigeurs du trente-quatrième, une du cent trentième et un détachement de pionniers, mar-

chèrent avec la plus grande audace à l'ennemi ; tout ce qui ne fut pas assez prompt à se retirer fut passé à la baïonnette. Les compagnies reprirent la plus grande partie du camp retranché, s'y maintinrent jusqu'à ce que les pionniers eussent achevé la destruction des travaux commencés par l'ennemi, et se retirèrent ensuite lentement, emportant les gabions et outils que les travailleurs avaient abandonnés. Dans cette sortie de la garnison, les Anglo-Portugais essuyèrent encore une perte assez considérable. 1812. Espagne.

Les assiégeans rentrèrent presque aussitôt dans le camp retranché, et recommencèrent leur logement, dont le front fut poussé jusqu'à près de cinq toises de la ligne ; cet ouvrage leur coûta toutefois beaucoup de monde, une seule pièce d'artillerie de siége étant dans le cas de servir, et la garnison, dont l'activité suppléait au nombre, écrasant le feu de la sape. Cependant, comme l'ennemi continuait ses travaux sur les glacis de la pointe de la Blanca, et qu'il annonçait vouloir se porter, par une attaque souterraine, sur les saillans attaqués, le général Drubreton se décida à faire une nouvelle sortie dans la nuit du 7 au 8. Il y employa trois compagnies de grenadiers, deux sections de voltigeurs, avec un détachement de pionniers et de travailleurs. Les grenadiers s'avancèrent si rapidement et avec tant d'intelligence sur les débouchés par lesquels les ouvrages communiquaient à la parallèle, que, à l'exception de six officiers et trente-six soldats anglais qui furent faits prisonniers, tout ce qui se trouva dans les ouvrages fut passé à la baïonnette par les voltigeurs qui précédaient les travailleurs. Après avoir rasé tout l'ouvrage entre la seconde ligne et la muraille extérieure, la colonne française effectua sa retraite en bon ordre.

Le lendemain, l'ennemi se rétablit derrière les parapets retournés du camp retranché, et fit un feu terrible sur la place. Une brèche était praticable dans l'après-midi du même

1812. Espagne.

jour; les assiégés s'attendaient à chaque instant, à recevoir un nouvel assaut, mais il n'eut lieu que le 18.

Ce jour-là, les assiégés firent, dès le matin, un feu très-violent de leurs batteries pour élargir les brèches de la seconde enceinte et du corps de la place, et tirèrent avec succès jusqu'à quatre heures du soir. Pendant ce temps, huit bataillons furent réunis dans les tranchées et divisés en trois attaques pour donner l'assaut. A quatre heures, au moment de l'explosion d'une mine pratiquée sous San-Romano, et qui fit sauter tout le mur crénelé qui défendait ce poste, les trois colonnes ennemies s'ébranlèrent et se portèrent l'une sur la brèche de San-Romano; la seconde, munie d'échelles, sur la pointe de la seconde enceinte, en face des traverses du camp retranché; la troisième, enfin, sur la brèche ouverte du côté de Saint-Michel. Le poste français qui gardait San-Romano, n'ayant pu arrêter l'ennemi, se replia derrière la seconde enceinte, et mit aussitôt le feu à une fougasse pratiquée d'avance sous la chapelle de San-Romano. L'effet fut tel que l'édifice s'écroula en entier au moment où les troupes ennemies se répandaient dans l'intérieur, et fit périr tous ceux qui s'y trouvaient : deux bataillons anglais furent anéantis. Cette explosion, et le feu de la demi-lune, qui prenait en flanc la colonne d'attaque, lui causèrent une si grande perte, que ses débris se retirèrent, dans le plus grand désordre, sur les maisons d'où elle avait débouché. La colonne, qui devait escalader la pointe de la seconde enceinte avec des échelles, fut reçue si vigoureusement, qu'elle échoua de même. L'attaque seule de la brèche du côté de Saint-Michel, où l'ennemi avait placé ses meilleures troupes, réussit d'abord : non-seulement la brèche de la seconde enceinte fut emportée, mais les assaillans montèrent même sur celle du corps de la place, où quelques-uns d'entre eux pénétrèrent. Mais bientôt le combat changea de face : le brave Dubreton, ralliant sa garnison,

chargea les divers détachemens déjà établis dans la troisième ligne, et les en expulsa. L'ennemi fut culbuté aux cris de Vive l'empereur! après avoir vu égorger dans l'intérieur et sur la brèche, les plus vaillans de ceux qui y avaient pénétré. Un colonel hanovrien fut trouvé, sur la brèche, parmi les morts ; un major anglais avait été blessé et fait prisonnier en sautant dans les retranchemens intérieurs. 1812. Espagne.

Ce fut le dernier effort vigoureux des assiégeans : les 19, 20 et 21, la garnison fit de nouvelles sorties, où elle obtint toujours l'avantage. Le 22, au matin, les assiégeans firent sauter le magasin à poudre qu'ils avaient établi sur la hauteur de Saint-Michel : la fusillade ayant cessé presque en même temps sur les différens points d'attaque, les assiégés reconnurent que l'ennemi était en pleine retraite ; en effet, l'avant-garde de l'armée française entra le même jour dans Burgos.

Telle fut l'issue du siége du château de Burgos. Le général Dubreton et l'intrépide garnison qu'il commandait s'y couvrirent d'une gloire immortelle; amis et ennemis rendirent également justice à leur héroïque défense. La valeur et l'habileté du général français venaient d'arrêter la marche triomphante de l'armée anglo-portugaise, et la Péninsule attentive ne vit pas sans étonnement la fortune du célèbre Wellington échouer devant une bicoque.

Le siége de Burgos avait duré trente-cinq jours, pendant lesquels l'ennemi avait fait jouer quatre mines, pratiqué cinq brèches, tant par ce moyen que par celui du canon, et livré cinq assauts, dont un seul lui réussit. Dès les premiers jours, la garnison avait été exposée à l'une des plus cruelles privations, celle de l'eau : elle n'avait point d'abri, et le mauvais temps la força à être presque toujours dans la boue ou dans l'humidité; mais elle supporta tout avec une patience et une fermeté dont ses chefs lui donnèrent le constant exemple. Le général Caffarelli, gouverneur-général de la Biscaye, de la

1812. Espagne. Navarre et de la Vieille-Castille, en payant au général Dubreton le tribut d'éloges qu'il avait si bien mérités, n'omit point de recommander également à la bienveillance de l'empereur plusieurs officiers dont le dévouement et les courageux efforts avaient secondé l'intrépide gouverneur de Burgos : il cita le major Saint-Hilaire, chef de l'état-major ; le chef de bataillon du génie, Pinot ; le capitaine de la même arme, Déhon, qui avait construit les ouvrages du château ; le capitaine d'artillerie Mauroy ; le colonel Fondouze, du trente-quatrième régiment ; le chef de bataillon Pontenay, du cent trentième ; et le capitaine de pionniers, Noailles. Un bataillon formé des deux régimens de la garde de Paris, spécialement affecté au service de l'artillerie, mérita la mention la plus honorable : les jeunes gens qui le composaient, après s'être battus, en maintes occasions, avec la bravoure de soldats vétérans, rivalisèrent bientôt d'adresse avec les meilleurs artilleurs, et rendirent d'éminens services.

La perte de l'ennemi s'éleva à près de deux mille cinq cents hommes, en partie de troupes anglaises ; celle des Français n'excéda pas six cents hommes tant tués que blessés. En s'obstinant à rester sous le fort de Burgos sans avoir toute l'artillerie nécessaire pour s'en rendre maître, Wellington perdit une grande partie des avantages que lui avait donnés la bataille des Arapiles, et révéla plus que jamais l'extrême circonspection de son génie militaire [1].

[1] Certes, les batailles de Vimeiro, de Talavera, de Fuentès-de-Onoro, celle des Arapiles même, n'autorisaient point quelques historiens anglo-français à comparer, en cette occasion, la conduite du noble lord à celle d'Annibal après la bataille de Cannes ; mais l'intention de ces louangeurs intéressés était, par ce parallèle ridicule entre le général anglais et l'un des plus illustres capitaines de l'antiquité, de faire servir les fautes mêmes du premier à cet échafaudage gigantesque de gloire, sur lequel ils ont cherché à l'élever depuis.

1812. Espagne. 22 octobre.

Levée du siége de Burgos. — La levée du siége du château de Burgos avait été déterminée d'abord par le mouvement que venait de faire l'armée aux ordres du général Souham, et ensuite par la nouvelle de la marche des armées réunies du centre et du midi sur la capitale des Espagnes. Dans ces conjonctures, lord Wellington se décida à faire sa retraite sur le Duero.

L'armée française, après l'évacuation de Burgos, le 18 septembre, s'était retirée, comme nous l'avons dit, sur Briviesca, et avait passé bientôt sur la rive droite de l'Ebre. Elle s'arrêta dans les environs de Miranda assez de temps pour se remettre des fatigues et des privations qu'elle avait éprouvées, recevoir quelques faibles renforts envoyés de France, et former un approvisionnement de vivres. Le 17 octobre, les troupes quittèrent leurs cantonnemens, dans le but de faire lever le siége du château de Burgos, et d'aller prendre ensuite position sur le Duero. Le général Caffarelli, gouverneur de la Biscaye et de la Navarre, vint prendre part à ces opérations avec tout ce qu'il avait de troupes disponibles : elles consistaient en une brigade de cavalerie et deux divisions d'infanterie, l'une formée de régimens de la jeune garde impériale, sous les ordres du général Dumoustier ; l'autre, commandée par le général Vandermaesen.

Ce même jour, le général Souham, commandant en chef l'armée française, porta son quartier-général de Pancorbo à Briviesca. Le lendemain, l'avant-garde, aux ordres du général Maucune, occupa Castil de Péones, Quinta-Venides et Santa-Olalla; un détachement anglais qui occupait ce dernier village, y fut enlevé tout entier. Le général Maucune s'empara des hauteurs qui dominent le bourg de Monasterio. Le 19, seize compagnies d'élite et trois cents chevaux, conduits par le général Gauthier, délogèrent l'ennemi de Monasterio, et l'avant-garde anglo-portugaise se replia vers

1812. Espagne. Burgos. Le général Souham porta deux divisions d'infanterie et deux régimens de cavalerie à Rahedo et Teminio ; trois autres divisions prirent position à Santa-Nearia, Piedrahita et Villa-Excusa ; le reste de l'armée avança par la vallée de l'Oca, le quartier-général s'établit à Castil de Péones. L'armée anglo-portugaise occupait les hauteurs opposées, ayant sa droite à Jbeas sur l'Arlanzon, son centre à Riobena, et sa gauche à Soto-Palacio.

Le 20, au matin, l'avant-garde française déboucha de Monasterio. Le général Maucune avait l'ordre de reconnaître les forces qui couvraient le siége du château de Burgos. Ses troupes enlevèrent avec beaucoup d'élan le village de Quintanapalla ; il fit contenir par un petit corps d'observation et par une ligne de tirailleurs les bataillons ennemis qui occupaient El Olmos, et vint insulter de très-près le camp ennemi, qui prit les armes.

Le 21, le général Souham fit des dispositions pour s'emparer du plateau d'El Olmos, couronné par une division trop séparée du camp ennemi pour être soutenue ; mais l'armée anglo-portugaise décampa toute entière pendant la nuit du 21 au 22. Lord Wellington venait d'apprendre que le duc de Dalmatie arrivait sur le Tage : la célérité que ce maréchal apportait dans sa marche, et la certitude acquise que le fleuve que nous venons de nommer était guéable en ce moment, fixèrent sur-le-champ la résolution du général anglais. Sa jonction avec le corps du général Hill, qu'il avait laissé sur ce point, lui parut indispensable pour arrêter les progrès des armées françaises du centre et du midi, auxquelles un premier succès obtenu en rase campagne eût fourni les moyens de regagner une grande partie du territoire qu'elles avaient évacué. L'armée ennemie se mit donc en retraite vers le Duero, et le général Maucune la suivit de près ; l'avant-garde française traversa Burgos en ramassant des traî-

neurs et des déserteurs, poussa une reconnaissance sur la route de Lerma, et continua à s'avancer sur celle de Valadolid. Le général Foy, qui se dirigeait avec deux divisions sur Villahoz, fit une centaine de prisonniers, s'empara de deux canons de 18, et d'une vingtaine de voitures d'artillerie, que l'ennemi s'était hâté de briser avant qu'elles ne tombassent au pouvoir de ses adversaires. 1812. Espagne.

Poursuite de l'armée anglo-portugaise par l'armée française. — L'armée française réunie, le 22, entre Burgos et Santianez, marcha le lendemain sur deux colonnes. L'arrière-garde ennemie avait pris position sur l'Hormaza, en avant du village de Celada-de-Canûno : elle était couverte par de l'artillerie et par une cavalerie nombreuse. Les treizième et quatorzième régimens de chasseurs à cheval français, sous les ordres du colonel Shée, reçurent l'ordre de charger les escadrons ennemis; ils l'exécutèrent avec beaucoup d'intrépidité, et, culbutant leurs adversaires, ils pénétrèrent jusqu'aux masses d'infanterie que l'ennemi avait à Relados, malgré le feu de son artillerie; deux fois de suite la cavalerie anglaise, sous les ordres du major-général Anson, revint au combat, et deux fois elle fut enfoncée avec perte de près de deux cents hommes tués ou prisonniers. Le major Latour-Foissac, qui commandait le quatorzième de chasseurs à cheval, se distingua particulièrement dans cette occasion. 22-30 octobr.

A midi, toute la cavalerie française, dont la majeure partie n'avait pu déboucher jusqu'alors à la tête de l'armée, eut ordre de passer à l'avant-garde. La brigade de cavalerie légère, aux ordres du général Curto, fut dirigée sur la droite. Le colonel Merlin, du premier de hussards, gêné par un terrain difficile, et ne pouvant déployer que des pelotons, chargea le corps de guerillas commandé par Longa, qui occupait des hauteurs à la gauche de l'arrière-garde anglaise,

1812. Espagne. et le culbuta. Les Espagnols, dans leur fuite, s'étant portés en désordre vers le flanc des escadrons du général Anson, le colonel Merlin, loin de s'arrêter dans sa poursuite, arrive pêle-mêle avec eux sur cette cavalerie, et, sans perdre un seul instant, aborde le seizième régiment de dragons anglais, l'enfonce et lui enlève trente-trois hommes, dont le lieutenant-colonel commandant [1], et deux officiers.

Les escadrons ennemis rompus furent se reformer derrière plusieurs autres qui étaient en réserve, et tous ensemble se portèrent une seconde fois en avant. Il y eut sur ce point cinq charges consécutives, où les colonels Merlin et Shée et surtout le major Latour-Foissac méritèrent de nouveaux éloges. L'ennemi y perdit deux cents hommes tués ou blessés, et cent prisonniers; les Français n'eurent guère que quatre-vingts blessés, dont dix officiers.

Les deux armées continuaient leur marche : l'avant-garde française serrant toujours de près l'extrême arrière-garde ennemie, où le général anglais faisait passer successivement ses meilleurs corps de cavalerie. De son côté, le général Souham avait porté en première ligne, et sur la gauche de la route, la brigade auxiliaire faisant partie du corps d'armée du général Caffarelli. Cette brigade qui était composée d'un escadron de lanciers du grand-duc de Berg, du quinzième régiment de chasseurs à cheval, et d'une légion de gendarmerie française employée dans le nord de l'Espagne, fut contrainte, par un obstacle de terrain, à venir chercher passage sur la chaussée, entre Villaropeque et Villadrigo. A peine ses trois premiers escadrons étaient-ils formés au-delà du défilé, que, déjà sous le feu du canon, à distance de soixante toises, ils se trouvèrent à cent cinquante pas d'un gros de cavalerie

[1] Cet officier supérieur, nommé Pelley, fut pris par le brigadier de hussards Decroix.

anglaise, dont trois escadrons en première et six en seconde ligne s'avançaient au grand trot. Les escadrons français avaient un ruisseau derrière eux ; dans cette situation critique, le colonel Faverot, du quinzième de chasseurs à cheval, se lance au galop au-devant de la charge dont il est menacé : les deux troupes se mêlent ; on combat corps à corps avec acharnement pendant sept à huit minutes ; au bout de ce temps, les escadrons ennemis tournent bride, et jettent quelque fluctuation dans leur seconde ligne ; le colonel de la gendarmerie, Béteille, qui s'aperçoit de cette incertitude dans le mouvement de l'ennemi, débouche à la tête de sa légion, se porte sur le flanc de la seconde ligne anglaise, achève de la mettre en désordre, et la rejette jusqu'à Villadrigo, où elle va se reformer sous la protection de son infanterie, déjà disposée en carré. Dans cet engagement brillant, sept escadrons français croisèrent le sabre avec neuf escadrons anglais, et les mirent en fuite ; l'ennemi eut trois cents hommes environ mis hors de combat, dont soixante-sept prisonniers, parmi lesquels deux majors et cinq autres officiers ; les Français ne comptèrent que cinq hommes tués et quatre-vingt-quinze blessés, dont quatre tombèrent au pouvoir de leurs adversaires. Le colonel Beteille avait été couvert de blessures graves, le colonel Faverot avait reçu trois coups de sabre ; tous les officiers de son régiment, deux exceptés, étaient blessés ou contusionnés. Vers la fin de la journée, la division de dragons de l'armée de Portugal, exécuta une dernière charge, devant laquelle la cavalerie ennemie plia encore avec perte ; deux carrés d'infanterie de la légion allemande raleutirent toutefois l'impétuosité des dragons français, et arrêtèrent la poursuite.

1812. Espagne.

L'armée française venait de faire ainsi huit lieues de pays, son avant-garde manœuvrant et la cavalerie combattant presque sans interruption. Elle prit position, le soir, à Villa-

1812. Espagne. drigo, où elle passa la nuit. Lord Wellington établit son quartier-général à Cordevilla.

L'ennemi continua son mouvement rétrograde, le 24, et se porta sur le Carrion, où le général Souham le suivit. La marche rapide de l'avant-garde française interrompit les travaux que les Anglo-Portugais commençaient pour faire sauter les ponts de Quentana et de Torquemada. Ce fut dans ces deux villages que la droite de l'armée ennemie traversa la Pisuerga; la gauche exécuta ce passage à Cordevilla. L'armée française poussa jusqu'à Maga, y passa la nuit, et se mit en mouvement, le 25, à la pointe du jour. L'ennemi était déjà couvert par le Carrion dont il gardait tous les ponts, couronnant les hauteurs escarpées de Duenas, et occupant le couvent de San-Ysidoro, près le confluent du Carrion et de la Pisuerga, par beaucoup d'infanterie et du canon, indépendamment des batteries de la rive droite, qui protégeaient ce poste. Le général Maucune s'en approcha avec sa division d'infanterie et quelque cavalerie légère; son artillerie, mise en batterie avant d'avoir été aperçue, porta tout à coup le désordre dans les masses anglo-portugaises. Elles cherchèrent leur sûreté sur les hauteurs qui dominent le Carrion; quelques compagnies de voltigeurs marchèrent aussitôt au pas de course pour s'emparer du pont, qui sauta au moment où les plus alertes s'en approchaient; toutefois, il n'y eut personne de blessé. Plusieurs heures se passèrent à tirailler de part et d'autre, et à échanger des coups de canon; à la fin, le général Maucune donna l'ordre à un escadron de traverser le Carrion à gué, chaque cavalier ayant un voltigeur en croupe. Ce mouvement parut trop lent aux intrépides voltigeurs, qui, s'élançant dans la rivière, abordèrent l'ennemi, le firent reculer avec perte, et lui prirent soixante hommes, dont trois officiers. Toute l'avant-garde suivit au gué, et le pied de la position fut bientôt nettoyé.

Lord Wellington craignant pour quelques pièces de canon qu'il avait placées vers sa gauche, que menaçait le général Maucune, se décida, vers quatre heures après midi, à attaquer en force l'avant-garde française, et fit descendre du plateau quatre colonnes très-profondes d'infanterie. La cavalerie légère se retira par un nouveau gué, l'infanterie repassa à celui de Villa-Muriel, le général Maucune ne laissant que quelques bataillons dans le village avec une bonne ligne de tirailleurs. Ces troupes combattirent avec le plus grand courage, et leur feu fit beaucoup de mal à l'ennemi. L'artillerie française, placée sur la rive gauche, foudroya et dispersa les quatre colonnes d'attaque. L'ennemi n'entretint plus le combat que par ses tirailleurs; cette affaire lui coûta mille à douze cents hommes de perte. Le major-général espagnol Don Miguel Alava, aide-de-camp de lord Wellington, était au nombre des blessés. Le soir, le général Souham fit évacuer le village de Villa-Muriel, qu'il n'était pas possible de conserver pendant la nuit. La perte des Français ne s'était élevée qu'à deux cent cinquante hommes tués ou blessés et trente prisonniers. Le brave capitaine Burgevin, aide-de-camp du général Clausel, fut tué au milieu des rangs anglais où il s'était précipité. 1812. Espagne.

Pendant le combat de Villa-Muriel, l'ennemi avait retiré ses troupes du couvent de San-Ysidoro, et fait sauter le pont du Carrion sur la chaussée royale. Le général Gauthier, commandant une des brigades de l'avant-garde s'étant dirigé vers celui de Trigueras sur la Pisuerga, ce pont sauta au moment où les Français allaient l'attaquer; mais la coupure n'étant pas assez grande pour que les voltigeurs ne pussent y passer, ils la franchirent et firent prisonniers cinquante Ecossais.

Dès le matin, le général Foy s'était porté avec sa division sur Palencia, occupée par des troupes anglaises et quelques

1812. Espagne. corps espagnols de l'armée de Galice. A la première sommation qui leur fut faite, les Anglo-Espagnols répondirent qu'ils ouvriraient leurs portes si le général Foy se présentait lui-même ; celui-ci envoya un de ses aides-de-camp, précédé d'un trompette. Egarés par le profond sentiment de haine qui les animait, les soldats galiciens laissèrent approcher le parlementaire, et lui lâchèrent, à bout portant, une décharge de mousqueterie, qui, toutefois, ne blessa que le cheval du trompette. Le général Foy, indigné de cette perfidie, fit enfoncer à coups de hache les portes barricadées. Le général de brigade Chemineau pénétra dans la ville à la tête d'un bataillon du soixante-neuvième régiment; et, poussant les Anglo-Espagnols l'épée dans les reins, il arriva rapidement au pont du Carrion, l'emporta de vive force, et s'empara des barils de poudre disposés pour le faire sauter. L'ennemi fut poursuivi jusqu'au delà du canal, avec une perte assez considérable. La cavalerie légère française, faisait en même temps des courses sur les derrières, dans la direction de Villa-Muriel à Cigalès. Cinquante-cinq lanciers de Berg, commandés par le chef d'escadron de Toll, atteignirent une colonne d'équipages, sabrèrent l'escorte et firent quatre cents prisonniers anglais et portugais, dont onze officiers.

Lord Wellington, voyant les Français maîtres du débouché de Palencia, pendant qu'un corps de cavalerie et une brigade d'infanterie avaient passé la Pisuerga à Trigueras, craignit d'être dévancé à Tordesillas ou à Cabezon. En conséquence, il se retira sur ce dernier village, dans la nuit du 26, après avoir fait filer ses bagages sur Valadolid : le pont de Duenas fut promptement rétabli, l'avant-garde française, deux autres divisions et la cavalerie, prirent position sur les hauteurs de Cubillas, de Santa-Marta et de Quintanilla; le reste de l'armée s'arrêta à Duenas, les divisions auxiliaires Dumoustier et Vandermaesen occupèrent Banos et Trigueras.

FOY.

Ambroise Tardieu Direxit.

Le 27, le général Souham avait toutes ses troupes réunies sur la rive droite de la Pisuerga ; il s'assura, par une reconnaissance soutenue de quelques pièces d'artillerie, de l'impossibilité d'enlever le pont de Cabezon, déjà miné et situé immédiatement au pied d'une position formidable, où l'ennemi avait rassemblé ses principales forces. Un feu supérieur ayant fait taire celui de la batterie d'artillerie légère qui accompagnait la reconnaissance française, le général Souham renonça pour le moment à faire d'autres efforts en front ; mais il ordonna quelques mouvemens par sa droite. L'avant-garde et les divisions Dumoustier et Vandermaesen se tinrent en observation devant Cabezon ; deux autres divisions furent placées devant le gué de Santa-Obenia : la première se portant à Zaratan, où elle fit quelques prisonniers ; le quartier-général s'établit à Cigalès. 1812. Espagne.

Le lendemain, l'armée française s'étendit sur sa droite, un bataillon portugais fut délogé du faubourg de Valadolid. La division du général Foy s'empara de Simancas, d'où elle chassa le régiment de Brunswick-Oels et deux bataillons de la légion allemande, qui, en se retirant, firent sauter deux arches du pont de cette petite ville, sur la Pisuerga. Le 29, deux explosions aux ponts de Cabezon et de Valadolid, signalèrent la retraite de l'ennemi sur le Duero ; la rupture de cinq autres ponts suivit immédiatement : c'étaient ceux de Tudela, de Puente del Duero, d'Arriago, de Tordesillas et de Toro. Les Français se mirent en mouvement, leur droite s'avançant vers Toro et leur gauche s'appuyant à Valadolid.

La rupture du pont de Tordesillas s'était effectuée de manière à ce que la tour qui le surmonte restait du côté de l'ennemi, qui continuait à la tenir par un poste de trente hommes, soutenu par des tirailleurs embusqués derrière des murs et des ruines, et par le régiment de Brunswick-Oels, formé dans un bois de sapin. Ces dispositions, qui rendaient la ré-

1812. Espagne. paration du pont d'une difficulté extrême, donnèrent lieu à un beau fait d'armes : onze officiers et quarante sous-officiers et soldats, tant de la division Foy que des sapeurs du génie, s'offrirent pour passer le Duero à la nage. Ils s'y jetèrent, protégés par l'artillerie, et ayant réuni leurs armes et leurs gibernes sur une espèce de radeau, conduit par quelques nageurs. Parvenus sur la rive opposée, après avoir essuyé une vive fusillade, ils combattirent nus, enlevèrent la tour et firent onze prisonniers. Cette audacieuse entreprise, proposée et dirigée avec tant de vigueur par le vaillant capitaine Guingret[1], du sixième d'infanterie légère, étonna tellement le régiment de Brunswick, placé à l'extrémité du pont, que, au lieu de venir attaquer cette poignée d'hommes intrépides, il se mit de suite en pleine retraite. Le lieutenant Rose, du soixantième régiment, aborda le premier la rive gauche, et fut suivi immédiatement du voltigeur Geoffroy, du sixième; les officiers Chastagnac, du soixante-neuvième; Jacquemard, Galot, Mollerat, Biziau, Gabriel, Lagrange, tous du trente-neuvième, obtinrent des éloges bien mérités. Le simple passage était d'autant plus difficile, que le Duero est très-large et très-profond à Tordesillas, et le froid se faisait déjà sentir assez vivement pour rendre la privation de vêtemens très-fâcheuse.

Le 30, au matin, les troupes ennemies se mirent en marche vers la gauche, et prirent position sur les hauteurs entre Tordesillas et Rueda, à peu de distance du premier de ces endroits : elles travaillèrent aussitôt à se couvrir par des retranchemens. Le général Souham, qui était entré la veille à Valadolid, établit son quartier-général à Tordesillas. Une forte reconnaissance, poussée de l'extrême droite de l'armée

[1] Auteur d'une très-bonne relation de la campagne du maréchal Masséna en Portugal.

française sur Zamora, détermina l'ennemi à faire sauter le beau pont de cette ville : c'était le onzième que lord Wellington faisait rompre ainsi dans sa retraite. 1812. Espagne.

Là, fut suspendue la marche offensive de l'armée de Portugal, tant par la nécessité de réparer les ponts et de faire des vivres, que par l'obligation où se trouvait le général en chef d'obtempérer à des ordres qui lui avaient été transmis du quartier-général du roi Joseph. Pour se conformer aux instructions reçues, le général Souham dut manœuvrer dans le but seulement d'opérer sa jonction avec les deux armées du centre et du midi, et éviter, tout en harcelant l'armée ennemie, d'en venir à une action générale. Lord Wellington conserva ses positions jusqu'au 6 novembre : sa retraite lui avait déjà coûté plus de trois mille hommes, dont douze cents tués et dix-huit cents prisonniers. Le général Caffarelli, laissant l'armée de Portugal campée sur le Duero, était parti de Cigalès, le 3 novembre, avec les troupes qu'il avait amenées, pour retourner sur le territoire de son commandement.

Suite des mouvemens de l'armée française du midi; le maréchal Soult marche sur le Tage; rentrée du roi Joseph dans Madrid; poursuite de l'armée anglo-portugaise jusque sous les murs de Ciudad-Rodrigo. — Nous avons laissé le duc de Dalmatie et l'armée du midi sur la frontière du royaume de Valence. Le maréchal, après une entrevue avec le roi Joseph et le duc d'Albufera, à Almanza, continua son mouvement par la grande route d'Alicante à Madrid, pour arriver sur le Tage. Son avant-garde occupa Albacete, le 3 octobre; le 6, elle était à Minaya, près de San-Clemente. Le général espagnol, Bassecourt [1], avait jeté dans le fort de Chinchilla, petite ville située sur le chemin qui, d'Almanza, vient joindre la grande route de Madrid, une gar- Oct.-Novem.

[1] Il sera question plus tard de ce général ennemi.

1812. Espagne. nison de trois à quatre cents hommes. Le lieutenant-colonel qui la commandait, ayant refusé de se rendre, le duc de Dalmatie ordonna au comte d'Erlon de faire le siége de ce château, appelé, dans le pays, *la Torre del Capitan*. C'est un donjon gothique, bâti sur le sommet d'un rocher taillé à pic, avec un fossé creusé dans le roc : il était muni de six pièces d'artillerie, et le comte d'Erlon aurait eu beaucoup de peine à s'en rendre maître par une attaque régulière (une tentative de vive force étant impossible), si un hasard presque miraculeux n'avait point amené cette reddition. Le quatrième jour du blocus, le tonnerre tomba sur le château, pénétra jusque dans l'appartement du gouverneur, au moment où celui-ci était à table, et le blessa mortellement ; la garnison, épouvantée par cet accident extraordinaire, arbora aussitôt le pavillon blanc et ouvrir ses portes, le 9.

L'armée du midi poursuivit sa marche par Gineto, el Probencio, Belmonte, Ocana, et arriva, vers la fin du mois, à Aranjuez, sans avoir rencontré d'obstacles. Le roi Joseph suivit le mouvement du duc de Dalmatie, avec son quartier-général et l'armée dite du centre. Le Tage se trouvant alors guéable sur un grand nombre de points, pouvait être facilement franchi, si les alliés eussent persisté à garder la rive droite ; mais le genéral Hill, que lord Wellington avait laissé en observation sur ce fleuve, reconnaissant l'impossibilité d'en défendre le passage, se retira sur la Juarama. Le 30, le duc de Dalmatie fit rétablir les ponts d'Aranjuez, que l'ennemi avait détruits, ainsi que celui de Fuente-Duenas. Tout semblait annoncer que le général Hill, ayant concentré ses forces derrière la Juarama, chercherait à défendre cette position très-forte par elle-même. Une reconnaissance envoyée par le maréchal, trouva en effet l'ennemi retranché à Puente-Largo. Après quelques volées de canon, l'ennemi retira son artillerie et mit le feu à deux fougasses qui firent sauter une

arche du pont. Le soir, les troupes du général Hill [1] abandonnèrent le Puente-Largo, pour marcher dans la direction d'Arevalo, où elles devaient se réunir au gros de l'armée alliée. Les Français ayant rétabli l'arche du pont, l'avant-garde du duc de Dalmatie se porta, le 31, sur Valdemoro, et ramassa trois cents prisonniers. Le 2 novembre, au matin, toutes les troupes de l'armée du midi avaient terminé leur passage du Tage à Aranjuez. L'armée du centre, dont le roi Joseph avait confié le commandement au comte d'Erlon, effectua également le sien au même endroit, et ce jour-là le roi rentra dans Madrid. 1812. Espagne.

Cependant le général Hill continuait sa retraite: il passa le Guadarama, s'avançant directement sur Arevalo; mais bientôt après il marcha, par sa gauche, sur Penaranda, où il effectua sa jonction avec lord Wellington. Le 8, la grande armée ennemie prit position sur la rive gauche de la Tormès, le général Hill fit occuper le château d'Alba et posta la division portugaise du lord Hamilton sur la rive droite.

Le duc Dalmatie, suivant avec toute la célérité possible, la retraite de l'ennemi, avait, le 5, son quartier-général à Villa-Carta; et, le 6, à Arevalo. Le lendemain, 7, l'armée du midi communiqua avec celle de Portugal par Medina del Campo. Le 9, les Français attaquèrent les avant-postes ennemis et les rejetèrent dans Alba-de-Tormès. Dès la veille, lord Wellington avait établi son armée dans la position de San-Cristoval, en avant de Salamanque: c'était la même qu'il avait occupée deux mois auparavant. Le 10, au matin, le duc de Dalmatie s'avança devant Alba, fit attaquer le général Hamilton et le força à passer sur la rive gauche de la Tormès,

[1] Indépendamment de deux divisions anglaise et portugaise, le général avait sous ses ordres deux brigades espagnoles, sous le commandement de don Carlos Espana et du comte de Penne-Villemur.

1812. Espagne. derrière la ville que nous venons de nommer. Les Portugais y avaient construit à la hâte quelques retranchemens, qui leur furent d'un grand secours pour défendre leur position : après un feu vif d'artillerie et de tirailleurs, qui dura jusqu'à la nuit, les troupes françaises se retirèrent sur les hauteurs voisines. Cet engagement avait coûté à l'ennemi plus de trois cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Les trois jours suivans furent employés par le maréchal à faire reconnaître les gués de la Tormès et la position des troupes anglo-portugaises. Cette position s'étendait depuis Alba jusqu'à San-Cristoval : le général Hill était à la droite et lord Wellington à la gauche. Le duc de Dalmatie résolut de surprendre le passage de la Tormès ; une fois sur la rive gauche, cet habile général espérait engager son adversaire dans une affaire générale, et trouver un puissant auxiliaire dans la vive émotion que ne manquerait pas de produire sur ses troupes, la vue de ces mêmes Arapiles, témoins de la défaite du maréchal duc de Raguse.

Le comte d'Erlon avait marché avec ses troupes à la droite de celles du duc de Dalmatie, et les deux armées réunies devaient effectuer leur passage bien au-dessus d'Alba, au lieu appelé Galisancho, le 14, au matin ; tandis que l'armée de Portugal, qui s'était également avancée dans la direction de Salamanque, ferait des démonstrations sur les gués de Huertas, presque vis-à-vis d'Alba de Tormès. Cette même armée devait ensuite s'emparer d'Alba aussitôt que cette ville serait évacuée par l'effet du grand mouvement opéré à gauche, et se mettre en ligne avec celles du maréchal Soult et du comte d'Erlon. Dans le cas où Alba n'eût pas été abandonnée, l'armée de Portugal aurait passé la Tormès aux mêmes points des armées du midi et du centre. Des ponts sur chevalet furent dressés à Galisancho, mais l'ardeur du soldat ne lui permit pas d'en attendre l'entier établissement : la rivière fut

rapidement traversée à gué par l'infanterie et la cavalerie dans la matinée du 14; les postes d'observation ennemis furent enlevés. Les huit mille hommes qui défendaient Alba, l'évacuèrent. Dans la nuit du 14 au 15, les trois armées françaises étaient déjà réunies sur la rive gauche; celle du midi, tenant la gauche à Mozarbes.

La cavalerie du duc de Dalmatie et celle du comte d'Erlon s'étaient portées dans la soirée, en avant du plateau de Nuestra-Senora de Utero: une division d'infanterie ennemie se montra alors, soutenue par quelques pièces d'artillerie qui couronnaient les hauteurs; elle paraissait vouloir occuper le plateau, mais son mouvement n'avait pour but que de couvrir la retraite du corps qui venait d'évacuer Alba.

Le 15, le duc de Dalmatie, auquel le roi Joseph avait remis le commandement en chef des trois armées, envoya à celle de Portugal l'ordre d'appuyer sa droite au plateau de Nuestra-Senora de Utero, et à celles du centre et du midi de faire un mouvement sur leur gauche, afin de se porter sur la droite de l'ennemi, de couper sa ligne d'opérations et d'intercepter sa communication avec Ciudad-Rodrigo. Le même jour, l'armée du Portugal occupa le plateau de Nuestra-Senora de Utero, et les troupes du duc de Dalmatie et du comte d'Erlon, les hauteurs de la chapelle de Nuestra-Senora de Valbueno.

L'idée d'effacer une mémorable défaite par un succès éclatant, l'aspect de ce funeste champ de bataille, couvert encore de débris et des ossemens blanchis de leurs frères d'armes; la vue de l'armée anglo-portugaise cherchant un refuge derrière les Arapiles, sur lesquels elle avait élevé les trophées de sa victoire : tout contribuait à augmenter l'énergie du soldat français, et nourrissait l'impatient désir qu'il avait d'en venir aux mains. Dans la crainte de voir échapper l'ennemi qu'elles avaient devant elles, les troupes appelaient à grands cris le

1812. Espagne. signal des combats : quelques-uns accusaient leurs généraux de timidité ou de lenteur.

Cependant plusieurs explosions, qui se firent entendre du côté de Salamanque, annoncèrent que l'armée anglo-portugaise commençait son mouvement de retraite. Il restait encore quelques heures de jour, et c'en était assez pour écraser l'ennemi, qui défilait à portée de canon, en présentant le flanc à la ligne française. Les dispositions étaient faites, le signal d'attaque allait être donné, lorsqu'une brume épaisse, qui régnait depuis le matin, et qui dérobait le mouvement des alliés, se convertit tout à coup en un orage affreux : la pluie, tombant par torrens, ne fit bientôt plus du champ de bataille qu'un vaste et profond bourbier. Les moindres ravins devinrent des précipices dangereux; l'obscurité, toujours croissante, ne tarda point à augmenter l'horreur de la scène, et mit les troupes françaises dans l'impossibilité d'agir. Les armes de l'infanterie n'étaient plus en état ; la cavalerie ne pouvait non-seulement manœuvrer, mais encore s'avancer sur un terrain glaiseux, détrempé et fangeux. Lord Wellington, encore maître des deux routes de Salamanque à Ciudad-Rodrigo, eut donc la facilité d'effectuer sa retraite sans être sérieusement inquiété [1]. L'armée anglo-portugaise, formée sur trois colonnes et marchant par sa droite, vint camper ce jour même sur les bords de la Vamusa. Le duc de Dalmatie fit suivre de près l'arrière-garde par un corps de cavalerie soutenu par de l'artillerie légère et par quelques compagnies de voltigeurs. Il y eut un engagement entre les deux partis, au passage de la Huebra, près de Samunos. Un peloton de troupes légères françaises, qui s'était avancé jusque dans

[1] On a dit, dans une relation *anglo-française*, que lord Wellington disparut le 15, *escamotant*, en quelque sorte, son armée, en présence même des généraux français, *qui avaient passé toute la journée du 14 dans l'inaction*. Nous venons de mettre nos lecteurs à même d'apprécier une pareille assertion.

l'intervalle de deux colonnes ennemies en marche, fit prisonnier le lieutenant-général sir Edward Paget, commandant en second l'armée anglaise : ce général, accompagné d'une seule ordonnance, traversait alors l'espace qui séparait les deux colonnes anglaises. Conduit devant le duc de Dalmatie, sir Paget lui dit avec un dépit mal déguisé : « M. le maréchal, décidément je suis sous l'influence de votre étoile : j'ai perdu un bras à la Corogne lorsque vous poursuiviez pour la première fois l'armée anglaise ; aujourd'hui je suis votre prisonnier, j'ignore ce que le ciel me réserve dans une troisième occasion. » Le duc de Dalmatie fit au général anglais l'accueil le plus gracieux, et envoya un parlementaire au lord Wellington pour qu'on amenât aux avant-postes français une partie des équipages du prisonnier, que celui-ci réclamait pour son usage pendant sa captivité.

Dans cette poursuite, qui dura trois jours, l'avant-garde française ramassa quelques milliers de prisonniers, dont un grand nombre d'officiers et une grande quantité de bagages et de voitures abandonnés. Le 18, lord Wellington établit son quartier-général à Ciudad-Rodrigo. Le lendemain, toute l'armée anglo-portugaise se trouvait sur la rive gauche de l'Agueda. Elle prit ensuite des quartiers d'hiver très-étendus: la droite vers Tamego, et la gauche jetée en avant pour tenir le passage du Bejar. Le maréchal duc de Dalmatie arrêta sa poursuite au village de Santi-Espiritus, une lieue et demie en avant de Ciudad-Rodrigo ; et, comme après des marches aussi pénibles, toutes les troupes françaises avaient besoin de repos, on ne chercha point à troubler celui de l'ennemi. Les trois armées revinrent prendre des cantonnemens entre le Duero et le Tage ; le roi Joseph retourna dans sa capitale, et le duc de Dalmatie établit son quartier-général à Tolède, ayant sa droite à Salamanque, qu'il fit occuper par deux divisions.

1812. Espagne.

Ainsi se termina, dans cette partie de la Péninsule, la campagne de 1812. L'activité et les savantes manœuvres du maréchal duc de Dalmatie ne purent réparer que bien imparfaitement les désastres antérieurs. La perte de la bataille des Arapiles eut en effet des résultats incalculables : elle avait mis les Français dans la nécessité de dégarnir les Asturies et le royaume de Léon, d'abandonner pour toujours le siége de Cadiz, d'évacuer l'Andalousie, la Nouvelle-Castille et Madrid. Elle augmenta en outre la réputation du général anglais d'une manière démesurée. L'amour-propre intéressé des Espagnols attribua aux talens stratégiques, aux profondes combinaisons de l'adversaire du duc de Raguse ce qui n'était dû qu'à la confiante témérité de ce dernier, et à des accidens indépendans de la science de l'un, de la conduite antérieure de l'autre. L'ennemi, étonné lui-même d'un succès inattendu, apprit comment on pouvait vaincre les Français, et ceux-ci ne purent surmonter une sorte de découragement qui s'était glissé dans leurs cœurs généreux. Ils se fatiguèrent d'une lutte où leurs efforts avaient été si souvent paralysés par la mésintelligence qui régnait entre leurs généraux. Dès-lors on put entrevoir plus que jamais l'issue de la guerre de la Péninsule.

L'échec éprouvé sous Burgos, l'activité des troupes françaises dans leur mouvement de poursuite jusque sur l'Agueda, avaient sans doute affaibli la confiance des vainqueurs de Salamanque; mais cette retraite qui aurait pu être bien plus désastreuse, en augmentant les titres de gloire de lord Wellington aux yeux de ses compatriotes et de leurs alliés, lui prépara les succès décisifs que nous rapporterons plus tard, et dont le maréchal duc de Dalmatie ne put arrêter le cours.

Il nous reste, pour terminer cette relation de la campagne de 1812, en Espagne, à rendre compte des opérations du maréchal Suchet, duc d'Albufera, dans toute l'étendue de son commandement.

Suite des opérations du maréchal Suchet en Aragon; combat de Castalla; l'armée d'Aragon recueille le roi Joseph et ses troupes; tentative des Anglais sur Denia, etc. — Les divisions actives de l'armée d'Aragon étaient restées en station dans les cantonnemens que nous avons précédemment désignés, c'est-à-dire depuis Castalla et Denia jusqu'aux confins de la Catalogne. Le quartier-général du maréchal Suchet n'avait point quitté Valence. Pendant quelques mois, aucune bande n'avait paru depuis Villena jusqu'à Tortose; un seul cavalier d'ordonnance pouvait porter les dépêches de l'avant-garde au quartier-général, tout le pays était tranquille et soumis; mais cet état de choses ne devait pas durer : la reprise de Badajoz, celle de Ciudad-Rodrigo, la victoire des Arapiles, rallumant sur tous les points le feu de l'insurrection espagnole, les partis reparurent bientôt avec plus d'audace que jamais. Dès le 5 mars, le général de brigade Bourke avait échoué dans une entreprise contre le baron d'Eroles, qui, avec sa bande, s'était posté à Ronda, d'où il inquiétait Benavarre et Sarragosse. Il fallut que le général Severoli vînt quelques jours plus tard pour éloigner, avec sa division, l'habile partisan espagnol, encore redoutable, dans sa retraite, aux troupes qui le poursuivaient.

1812. Espagne. Oct.-Novem.

Lascy, soutenu par les Anglais et par les bandes de Gay et de Miralès, menaça de nouveau Tarragone, dont il s'était rapproché, le 21 mars, à la tête de cinq à six mille hommes. La vigueur du gouverneur de cette place, le général Bartoletti, et les dispositions que prit le général Decaen, firent échouer les diverses tentatives du général espagnol, qui évita le combat par une prompte fuite, et chercha un refuge dans les montagnes.

Presque dans le même temps, le général Pannetier surprenait, au milieu de la nuit, à Robrès, sur la rive gauche de l'Ebre, un fort détachement de la bande de Mina, et

1812. Espagne. obligeait ce chef renommé à se sauver en chemise sur les toits. Le résultat de cette expédition fut la prise d'une grande quantité de chevaux, d'armes, de vivres, d'effets d'habillement et d'équipement, appartenant à la bande dispersée.

Le duc d'Albufera voulant s'assurer de ce qui se passait sous les murs d'Alicante, fit réunir, dans le courant d'avril, toutes les compagnies d'élite de la division Harispe, et la brigade de cavalerie du général Delort, pour marcher sur cette place par la route de Xixona, tandis que le général Gudin, à la tête de dix compagnies du seizième et du cent dix-septième, s'avancerait par le chemin de Mujamiel. La difficulté des chemins ayant retardé l'arrivée du général Harispe sur le point convenu, le général Gudin eut à soutenir, pendant quatre heures, presque tout l'effort d'une nombreuse garnison, qui manœuvrait déjà pour lui couper la retraite; mais, au bout de ce temps, le vingt-quatrième de dragons, par un mouvement rapide se porta lui-même sur le seul point par où l'ennemi pouvait se retirer, le contraignit à une fuite précipitée, chargea son arrière-garde et ses traîneurs, et avança audacieusement jusque sous les murs de la place. Par cette reconnaissance, le maréchal acquit la certitude qu'Alicante, déjà revenue de sa surprise et excitée par les Anglais, se préparait à une vigoureuse défense. Une immense quantité de munitions était débarquée dans le port, et un grand nombre de travailleurs s'occupaient à fortifier toutes les hauteurs qui pouvaient protéger la ville.

Bientôt des soulèvemens partiels se manifestèrent : ils étaient causés par la nouvelle que l'armée anglaise de Sicile allait débarquer dans le royaume de Valence. Cette circonstance qui était réelle, et l'incertitude où se trouvait le gouvernement français sur le point du débarquement, que les gazettes anglaises annonçaient devoir s'effectuer tantôt près de Tarragone, tantôt dans le port d'Alicante, déterminèrent

Napoléon à mettre le royaume de Valence, l'Aragon, la Catalogne et toutes les troupes qui occupaient cette partie de l'Espagne, sous le commandement direct du maréchal Suchet, dont les précédens succès justifiaient assez une confiance si honorable. 1812. Espagne.

Pendant que la garnison et les habitans d'Alicante travaillaient avec ardeur à réparer et à étendre les fortifications de cette place, le général Joseph O'Donnell [1] rassemblait un petit corps d'armée à Aspe et à Elche. Bientôt ses avant-postes furent journellement aux prises avec l'avant-garde de l'armée d'Aragon. Le général Delort, qui la commandait, ne laissait aucun répit aux Espagnols : il les harcelait sur tous les points, leur enlevait fréquemment des postes et des convois de subsistances. En inquiétant sans cesse l'ennemi, il avait porté au plus haut degré l'ardeur de sa troupe. Ces combats successifs, aussi heureux que hardis, étaient le prélude d'une affaire qui devait couvrir de gloire le général et ses vaillans soldats. Nous entrerons dans les détails circonstanciés de ce combat mémorable, pour mieux faire apprécier tout le mérite du vainqueur.

Il importe d'abord de faire connaître la position des troupes actives de l'armée d'Aragon avant l'attaque de l'ennemi. Le maréchal duc d'Albufera avait, comme nous l'avons déjà dit, son quartier-général à Valence, à trente lieues de son avant-garde. Une partie de l'armée était réunie autour de cette capitale pour agir selon les circonstances. Une flotte anglaise, composée de plusieurs vaisseaux, frégates et autres bâtimens, sur lesquels étaient des troupes de débarquement, venait de paraître à l'embouchure du Jucar, vis-à-vis Cullera, et cette menace de l'ennemi ne permettait pas au maréchal de disposer ailleurs des forces rassemblées sur les bords

[1] Deuxième frère du comte de la Bisbal.

1812. Espagne. de la mer, entre le Guadalaviar et le Jucar. Une division, celle du général Habert, gardait la partie de la côte, entre Denia et Aleea Vieja-et-Nueva; le général Harispe, avec la deuxième brigade de sa division, occupait Alcoy, à quatre lieues de Castalla, dont il se trouvait, d'ailleurs, séparé par des défilés et des chemins assez peu praticables. Le village d'Ibi, point intermédiaire entre Castalla et Alcoy, était occupé par le quarante-quatrième régiment de ligne et une compagnie du treizième de cuirassiers, sous les ordres du colonel Mesclop; un château bâti par les Maures sur les hauteurs qui dominent Ibi, avait été réparé et armé de quelques pièces de canon; enfin, la première brigade de la division Harispe, formant l'avant-garde, composée en totalité du septième régiment d'infanterie de ligne, du vingt-quatrième de dragons, d'un escadron du treizième de cuirassiers, et de quatre pièces d'artillerie légère, était cantonnée à Castalla, Biar et Onil.

Le général Joseph O'Donnell avait fait toutes ses dispositions pour attaquer, le 21 juillet, au matin, l'avant-garde française dans sa position de Castalla, et ce mouvement était combiné sur les manœuvres de l'escadre anglaise: il espérait avec fondement que le point unique sur lequel il devait porter toutes ses forces, ne serait point secouru; favorisé par d'aussi heureuses circonstances, il regardait comme infaillible, sans doute, le succès de son entreprise. Ses troupes, encouragées par les progrès de l'armée anglo-portugaise, qui manœuvrait alors sur la Tormès et près de Salamanque, montraient un grand enthousiasme. Il y a tout lieu de croire que le mouvement offensif que le général espagnol allait exécuter, tenait à un vaste plan d'opérations coïncidentes pour chasser, dans le même temps, les Français, de toutes les provinces de l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, Joseph O'Donnell se mit en marche dans

la nuit du 20 juillet avec son corps d'armée, fort de douze mille hommes, et composé des meilleures troupes de l'armée de Murcie, presque toutes de ligne. Indépendamment de ce corps, le général Bassecourt, avec une colonne de près de trois mille hommes, devait être rendu, le 20 juillet, dans les environs de Fuente de la Higuera, pour faire le lendemain une puissante diversion en faveur de l'attaque principale, et tomber sur les derrières des Français entre Ibi et Castalla.

L'aile gauche, le centre et l'infanterie de la réserve des Espagnols, arrivant par le chemin d'Alicante, entre Tibi et Agosto, attaquèrent avec vivacité les postes en avant de Castalla, le 21 juillet au point du jour, tandis que l'aile droite venant directement d'Alicante, et débouchant par Xixona, commençait, à la même heure, une forte fusillade sur Ibi.

La cavalerie ennemie, forte de huit escadrons, au lieu de suivre le mouvement de la réserve dont elle faisait partie, avait eu l'ordre de se diriger par Villena sur Biar, où étaient cantonnées trois compagnies d'élite du septième de ligne avec le vingt-quatrième de dragons. D'après ses instructions le colonel Myarès, qui la commandait, devait se trouver, au point du jour, à droite de la grande route de Villena à Biar, et à moitié chemin y ranger ses escadrons en bataille. Tout en faisant remarquer la maladresse de cette disposition du général O'Donnell, nous devons dire qu'il avait, d'ailleurs, des forces plus que suffisantes pour atteindre son but, sans la coopération de ces escadrons.

Cependant, le général Delort, à l'aspect des troupes nombreuses qui venaient l'attaquer, avait évacué la petite ville de Castalla, bien qu'elle fût retranchée et mise à l'abri d'un coup de main. Exécutant lentement sa retraite par échelon, et disputant le terrain pied à pied, il vint prendre position un peu en arrière, sur des hauteurs, de manière à couvrir tous les passages et surtout le chemin d'Ibi; l'escadron du treizième

1812. Espagne. de cuirassiers et les compagnies du septième vinrent le joindre en cet endroit. Le général mit les cuirassiers en réserve derrière son artillerie, qui, placée dans la situation la plus avantageuse, arrêtait, par un feu soutenu et meurtrier, les colonnes d'infanterie ennemie qui s'avançaient avec résolution. Une nuée de tirailleurs enveloppait déjà le septième régiment; et le ving-quatrième de dragons, qui ne paraissait point encore, malgré l'ordre qui lui avait été envoyé d'arriver, avant une heure du matin, à la hauteur de Castalla, causait de vives inquiétudes. La situation de l'avant-garde était d'autant plus périlleuse, qu'une forte fusillade se faisait entendre vers Ibi, et que l'aile droite ennemie, réussissant à s'emparer de ce poste fortement attaqué par des forces supérieures, elle opérait promptement sa jonction avec le centre et la réserve, et coupait au septième et aux cuirassiers tout moyen de retraite. Dans cet état de choses, le vingt-quatrième de dragons se montra enfin, se dirigeant vers Onil et longeant, à une certaine distance, le flanc gauche de l'ennemi : les compagnies d'élite du septième d'infanterie étaient avec ce régiment.

Un pareil mouvement que leur cavalerie (postée, comme on l'a vu, entre Villena et Biar) n'avait pas même songé à inquiéter, surprit et déconcerta les Espagnols. O'Donnell fit mettre aussitôt en batterie les deux pièces d'artillerie légère qu'il avait amenées avec lui, sur une éminence attenante aux dernières maisons de Castalla : cette batterie, protégeant un pont étroit construit sur un ruisseau qui est en avant de la ville, devait rendre la position dont nous parlons d'un accès difficile.

La vue du vingt-quatrième de dragons avait redoublé l'énergie des cuirassiers et du septième régiment. Le général Delort, mettant à profit cette bonne disposition de sa troupe et l'hésitation de l'ennemi, se décide sur-le-champ à un

grand effort offensif : il ordonne au capitaine Mondragon, son aide-de-camp, d'aller avec trente-cinq cavaliers de son escorte, à travers les tirailleurs espagnols, porter au vingt-quatrième de dragons l'ordre de charger et d'enlever les deux pièces ennemies. Cet ordre, malgré les difficultés du terrain et le pont étroit qui oblige les dragons à défiler par un, est exécuté avec la valeur ordinaire au vingt-quatrième : non-seulement les pièces sont prises, mais les bataillons formés en carrés pour les soutenir sont enfoncés, sabrés et anéantis avec la rapidité de l'éclair ; pas un soldat espagnol ne peut échapper, toute cette infanterie est passée au fil de l'épée ou faite prisonnière [1].

1812. Espagne.

Les bataillons de réserve se sauvèrent alors en désordre au milieu de Castalla ; l'artillerie française qui avait rapidement changé de position, les foudroyait à mesure qu'ils entraient dans la ville. Les cuirassiers du treizième régiment, conduits par le chef d'escadron Lafargue, accourant au galop, se mêlèrent aux dragons et firent un carnage horrible des Espagnols dans les rues de Castalla. La déroute était entière au centre et à la gauche de l'ennemi, et le major Durand, com-

[1] Voici la traduction littérale d'un passage de la relation espagnole que le brigadier Sant-Estevan, l'un des généraux de l'armée d'O'Donnel, dont il commandait l'aile gauche, crut devoir publier dans le temps, et qui fut imprimée à Cadiz :

« ..... Leurs escadrons formés, les dragons s'avancent jusqu'au pont dont nous venons de parler ; les deux canons en défendent l'approche par une décharge à boulets. L'officier français Rignon est tué, quelques dragons sont blessés, et l'ennemi se replie un peu ; mais il s'aperçoit du désordre de notre infanterie, et, traversant le pont avec la célérité de l'éclair, il emporte nos canons sans leur donner le temps de faire une seconde décharge ; et, dans le même temps qu'un simple officier essaye de former nos bataillons en carré, les dragons fondent sur eux, et les dispersent en un clin d'œil. C'est ainsi qu'en un instant la bataille fut perdue, lorsque nous étions si bien fondés à espérer la victoire : événement incroyable pour ceux mêmes qui en furent les témoins. »

1812. Espagne.

mandant le septième d'infanterie, avait pris la part la plus active à ce succès décisif.

Sur ces entrefaites, une compagnie de voltigeurs du quarante-quatrième régiment, commandée par le capitaine Vidal, arriva d'Ibi : elle était envoyée au secours de l'avant-garde par le colonel Mesclop, nonobstant ses propres embarras et la chaleur du combat où cet officier supérieur était engagé. Le général Delort, marchant avec ce renfort et les vingt-cinq dragons de son escorte sur l'aile droite des Espagnols, enfonça un bataillon de gardes wallones et lui fit mettre bas les armes.

Quatre cents Espagnols, pour échapper à ce désastre général de leur armée, s'étaient retirés sur les hauteurs qui dominent Castalla, et cherchaient à se jeter dans les murs d'un vieux château construit par les Maures: le chef de bataillon Heremberger, qui les suivait de près, les força de se rendre à discrétion.

Les mouvemens de l'avant-garde française avaient été si rapides, qu'à huit heures du matin, le feu avait entièrement cessé sur un champ de bataille délivré de tant d'ennemis, et que le corps du général Bassecourt n'avait plus la possibilité de concourir au plan d'attaque arrêté par Joseph O'Donnell. Le général Delort ordonna en ce moment à deux compagnies du septième de déposer leurs havresacs et de se porter au pas de course sur Ibi, il les fit soutenir par cinquante cuirassiers ; le général anglais, Roche, qui commandait l'aile droite de l'armée espagnole, employée à l'attaque du château et du village que nous venons de nommer, s'enfuit avec ses troupes à l'approche de cette colonne française, et gagna des montagnes escarpées, qui ne permirent pas au colonel Mesclop de le poursuivre. Le quarante-quatrième régiment, à la tête duquel était cet officier, avait opposé, depuis le point du jour, la plus belle résistance, et il combattait encore avec acharnement quand

l'arrivée des grenadiers du septième mit fin à l'attaque des Espagnols. 1812. Espagne.

Deux pièces de canon attelées et leurs caissons (la seule artillerie des Espagnols), trois drapeaux, six mille fusils anglais ramassés sur le champ de bataille; deux mille huit cent trente-deux prisonniers, parmi lesquels cent cinquante officiers de tout grade; cinq cents tués, un pareil nombre d'Espagnols blessés presque tous mortellement, furent les trophées de ce combat justement mémorable [1]. L'avant-garde française, avec une force qui ne s'élevait pas au-delà de mille fantassins et cinq cents chevaux, avait défait un corps de plus de neuf mille hommes, dans lequel nous ne comprenons point la brigade du général Roche dirigée sur Ibi, et qui fut arrêtée par le quarante-quatrième régiment; et pourtant le général Delort n'avait eu que quatorze hommes tués, au nombre desquels un seul officier [2], et cinquante-six blessés.

Le général Harispe n'arriva au village d'Ibi que lorsque le combat était entièrement terminé, et ne put conséquemment y prendre part. Ainsi toute la gloire de ce brillant succès appartenait au général Delort et à sa troupe, peu nombreuse, mais de la plus rare intrépidité

Des circonstances accidentelles rendaient la victoire de Castalla encore plus importante. Elle empêcha les troupes anglo-siciliennes, aux ordres du général Maitland, qui débarquèrent à Alicante à la fin de juillet, de rien entreprendre, car elles comptaient sur la coopération du corps d'O'Donnell qui se trouvait, pour long-temps, hors d'état de les appuyer. Elle devait plus tard mettre l'armée d'Aragon dans la posi-

[1] Nous avons cru devoir en retracer toutes les circonstances, d'autant mieux qu'elles ont été dénaturées dans les journaux du temps, et que les rapports officiels relatifs à cette affaire n'ont point été rendus publics.

[2] Le lieutenant Rignon, officier d'une grande espérance, et que nous avons déjà cité honorablement.

1812. Espagne.

tion de prêter des secours efficaces et un appui nécessaire aux troupes du centre et du midi de l'Espagne, qui furent contraintes d'abandonner Madrid et Séville, comme on l'a vu précédemment.

Le général anglais Roche, en se retirant en temps opportun par des défilés qui favorisaient son mouvement rétrograde, avait su éviter la déroute générale de l'armée d'O'Donnell. Il fut reçu dans Alicante aux acclamations des habitans; on lui donna une fête, et, comme le compagnon de Paul-Emile, on le loua publiquement de n'avoir point désespéré de la patrie. Au surplus, la nouvelle du désastre de Castalla produisit une grande sensation parmi les cortès et la régence réunis à Cadiz. Joseph O'Donnell, accusé d'avoir pris de mauvaises dispositions, fut destitué : on voulait le traduire en jugement; mais on reconnut qu'il ne pouvait être coupable que d'impéritie et non de trahison [1].

Quelques jours après cette affaire, le duc d'Albufera vint passer en revue la division Harispe, et lui donna l'ordre de marcher sur Aspe, où Joseph O'Donnell avait réuni les débris de son corps. L'ennemi ne tint dans aucune position : le général Delort, à la tête du quatrième de hussards, du vingt-quatrième de dragons et de quelques compagnies de voltigeurs, le poursuivit à Yecla, l'en chassa, l'atteignit au-delà de Jumilla, le battit encore, et enleva un convoi considérable en grains, qu'escortait une brigade de cavalerie. Celle-ci, après avoir perdu bon nombre d'hommes et de chevaux, fut menée l'épée dans les reins jusqu'auprès de Mur-

[1] O'Donnell rejeta tous les malheurs de cette journée sur le brigadier-général Sant-Estevan, qui commandait la cavalerie postée entre Villena et Biar, et qui attaqua trop tard ce dernier village; mais la faute première était d'avoir envoyé sa cavalerie dans cette direction, d'autant plus que le commandant en chef espagnol devait supposer que le poste de Biar, n'étant que d'observation, recevrait l'ordre de venir se réunir au gros de l'avant-garde à Castalla, à la première apparence d'attaque.

cie. Le général Delort revint ensuite sur ses pas, et surprit sur la route d'Almanza un poste de cavalerie, qui fut entièrement pris ou tué : il appartenait au corps commandé par le général Bassecourt. C'est dans cette course que le général Delort apprit, par les Espagnols et par les rapports de quelques voyageurs, la triste nouvelle de la bataille des Arapiles. Cet événement désastreux, dont le duc d'Albufera douta long-temps, tant il lui paraissait improbable, lui fit sentir enfin la nécessité de concentrer son armée, et de la rapprocher de Valence. En conséquence, elle vint camper près de Saint-Philippe sur une éminence protégée par un large canal, occupant les deux côtés de la grande route de Valence à Madrid. Cette précaution était d'autant plus urgente, qu'une partie de l'armée anglo-sicilienne venait alors de débarquer à Alicante. 1812. Espagne.

Cependant le maréchal s'était porté jusqu'à Almanza à la rencontre du roi Joseph, forcé de quitter sa capitale, où Wellington était entré en vainqueur. Il serait difficile de décrire le désordre et l'épouvantable confusion qui régnaient dans l'armée du centre, commandée par le monarque en personne. Dans les gîtes pillés et dévastés entre Madrid et Almanza, le frère de Napoléon avait souvent manqué des choses les plus nécessaires : ses soldats, qu'on n'avait pas pu pourvoir de vivres pour un si long trajet, n'avaient vécu que de maraude, et étalaient sur des ânes, sur des mulets et des chevaux enlevés dans tout le pays, les honteux trophées de leur indiscipline. Deux ou trois mille voitures de maîtres, étiquetées et numérotées, traînaient à la suite du roi des alcades, des préfets, des conseillers d'état, des chambellans, des généraux, des ministres, des ambassadeurs, en un mot, tout ce qui composait la cour et le gouvernement du roi Joseph. Des femmes éplorées, des enfans de tout âge suivaient leurs

1812. Espagne.

époux et leurs pères. Tous les visages, empreints d'une tristesse profonde, décélaient encore les terribles appréhensions de l'avenir. Cette longue et lugubre file d'hommes opulens, revêtus de grandes dignités, et que le sort accablait alors de toutes ses rigueurs, ne peut être comparée qu'à un convoi funèbre. Nul spectacle n'était plus propre à inspirer la pitié, à faire sentir l'instabilité des choses humaines, et à préserver le prince le plus ambitieux des illusions de la vanité et de la folie des conquêtes. Joseph, que les habitudes les plus simples et un air de modestie, où respirait la bienveillance, semblaient réserver aux douceurs d'une vie obscure et heureuse; Joseph était consterné du triste rôle auquel le réduisait l'ambition effrénée du chef de sa famille, en même temps qu'il paraissait vivement touché de tant d'infortunes, dont il était l'instrument involontaire. La vue de toutes ces victimes sacrifiées pour réaliser ses hautes destinées lui causait la plus douloureuse émotion. Cet étrange convoi, d'un aspect si hideux, avait toutefois son côté burlesque. Un grand nombre de fantassins, transformés en cavaliers, montés sur des quadrupèdes de toute espèce et de toute taille, avec les costumes les plus bizarres, offraient un spectacle digne des crayons de Callot[1], et capable de dérider les plus sérieux. Cette horde arriva ainsi sous les murs de Valence, dans une confusion presque impossible à dépeindre, tandis que le roi faisait son entrée solennelle dans cette grande ville, avec toute la pompe et les honneurs réservés aux monarques. Grâce à l'active prévoyance du maréchal Suchet, l'armée du centre reçut promptement

[1] Dessinateur et graveur, non moins célèbre par son patriotisme que par ses productions originales, il était né à Nancy en 1593. Lorsque les Français prirent cette ville en 1631, le ministre Richelieu proposa à Callot de dessiner et de graver ce fait d'armes, comme il avait fait la prise de la Rochelle. Callot répondit qu'il se couperait plutôt la main que de rien faire contre l'honneur de son prince (le duc de Lorraine) et de sa patrie.

des secours, des vivres, de l'argent, et ses chefs purent enfin les réorganiser, et y ramener l'ordre et la discipline. 1812. Espagne.

Bientôt le duc de Dalmatie, obligé à son tour d'évacuer le midi de l'Espagne et d'abandonner les immenses travaux faits pour le siége de Cadiz, prit sa direction vers Valence par le royaume de Murcie. La brigade de cavalerie du général Delort vint jusqu'à Jumilla au-devant de ce maréchal, qui arrivait à la tête d'une belle et nombreuse armée, où toutes les armes, infanterie, cavalerie et artillerie, ne laissaient rien à désirer. Ces troupes, dont une longue marche à travers un pays presque abandonné de ses habitans avait relâché la discipline, occupèrent, pendant deux ou trois jours, des cantonnemens voisins de l'avant-garde de l'armée d'Aragon. Non-seulement celle-ci sut résister à des exemples qui, en pareil cas, ne sont que trop contagieux, mais encore, jalouse de fonder sa gloire autant sur sa discipline que sur de brillans faits d'armes, elle préserva du pillage le pays qui l'entourait, se porta sur les villages menacés par les maraudeurs, et croisa quelquefois la baïonnette contre ses compagnons des deux autres armées (du centre et du midi), pour prévenir la dévastation [1].

Après le départ des armées du midi et du centre, les divisions actives de l'armée d'Aragon se concentrèrent en avant de San-Felipe. Toutefois, Fuente de la Higuera resta occupé à l'extrême droite par une brigade d'avant-garde qui observait

[1] Une compagnie de grenadiers de l'un des régimens de l'armée d'Aragon ayant refusé d'obéir à son capitaine dans une expédition de cette nature sur Aspe, un conseil de guerre fut convoqué, lequel déclara coupable, séance tenante, le chef du complot, qui fut sur-le-champ passé par les armes. Les grenadiers furent mis à la queue du régiment, et bivouaquèrent sans feu sur les montagnes pendant quinze jours. Ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'ils reprirent leur rang, après avoir juré qu'ils se conduiraient à l'avenir en bons et loyaux militaires.

1812. Espagne. les routes de Villena et d'Almanza, et une garnison fut laissée à Dénia pour appuyer la gauche, et pour conserver un pays qui offrait au maréchal duc d'Albufera de grandes ressources en tout genre.

Cependant les Anglo-Siciliens, alors campés sous Alicante, avaient poussé une brigade jusqu'à Castalla. Ne se croyant pas encore en mesure d'entreprendre une grande opération offensive, ils conçurent le projet d'emporter le fort de Dénia; et le général-major Duncan, quartier-maître général de l'armée anglaise, fut chargé de cette expédition. Dans la nuit du 4 au 5 octobre, ce général débarqua près de Dénia avec le quatre-vingt-unième régiment d'infanterie anglaise, fort de douze cents hommes, et deux pièces d'artillerie; deux vaisseaux de 74, un brick de guerre, plusieurs chaloupes et petits bâtimens protégeaient ce petit débarquement. Duncan fit former sa troupe derrière un ravin, mit ses pièces en batterie, et marcha sur le fort, en repoussant les avant-postes français, qui se replièrent en bon ordre. Il envoya ensuite une sommation au commandant supérieur de Dénia, le chef de bataillon d'artillerie Bonafoux; mais ce brave officier, au lieu de se laisser intimider par de vaines menaces, marcha à l'ennemi avec les détachemens du cent dix-septième régiment employés sous ses ordres, et, profitant de l'arrivée d'une compagnie de voltigeurs, qui, se trouvant en reconnaissance sur ce point, était accourue au bruit du feu, il attaqua simultanément les Anglais de front et par leur gauche, les rejeta rapidement sur le rivage, et les contraignit à se rembarquer, en laissant plus de trente morts sur le terrain, et transportant un plus grand nombre de blessés à bord de leurs bâtimens.

Le duc d'Albufera, pour empêcher l'ennemi de renouveler cette attaque, et d'opérer un débarquement plus considé-

rable, se détermina à faire une sérieuse démonstration sur Alicante. En conséquence, il réunit à Villena, le 8 octobre, les divisions Harispe et Robert, la division de cavalerie alors commandée par le général Delort, et une batterie de douze pièces d'artillerie légère. Ce corps d'armée marcha sur Alicante par Sax, Novelda, jusqu'à San-Vicente. Quelques bataillons et quatre escadrons de cuirassiers avaient été placés en échelons entre Novelda et Monforte, et le général Harispe manœuvrait avec habileté pour attirer l'ennemi sur le champ de bataille; mais les Anglais, voyant l'ardeur et les bonnes dispositions de leurs adversaires, ne voulurent point s'éloigner du canon de la place. Seulement un bataillon calabrois, dont tous les officiers étaient anglais, s'avança, soutenu d'un escadron de chevau-légers, de manière à déborder le flanc droit du général Harispe. Il fut d'abord arrêté par quelques coups de canon, et, bientôt après, le général Delort le chargea à la tête du quatrième de hussards, l'enfonça et le dispersa. Trente dragons anglais, deux officiers et vingt chevaux furent pris; près de cent Calabrois restèrent sur le champ de bataille; un plus grand nombre de blessés se sauvèrent sous le canon d'Alicante, grâce à la nature du terrain. Les troupes françaises rentrèrent ensuite dans leurs cantonnemens, et les Anglo-Siciliens ne se hasardèrent point à les suivre dans ce mouvement rétrograde. 1812. Espagne.

L'attaque infructueuse du général Duncan, la marche audacieuse de la division Harispe jusque sous le canon d'Alicante, la bonne contenance de l'armée d'Aragon, les expéditions fréquentes et heureuses de la cavalerie du général Delort, qui, en détail, faisait beaucoup de mal à l'ennemi: toutes ces causes réunies ôtèrent au général anglais Maitland, qui s'était proposé la conquête du royaume de Valence et de la Catalogne, l'envie de rien entreprendre d'important. Toutefois, les Espagnols et même les Anglais reprochèrent

1812. Espagne.

à ce général en chef ses tâtonnemens, son hésitation et son incertitude avec assez d'aigreur pour le décider à demander son rappel, sous le prétexte du mauvais état de sa santé : le ministère britannique lui donna pour successeur lord Murray.

Le général Elio, d'origine irlandaise, venait également de remplacer le malencontreux Joseph O'Donell. Elio, d'un caractère bouillant et atrabilaire, avait été rappelé d'Amérique, où il ne s'était signalé que par une sévérité atroce contre les indépendans espagnols de la capitainerie générale de Buenos-Ayres. A peine arrivé à son quartier-général, avant d'avoir rien fait pour réparer les revers de son prédécesseur, il débuta par menacer audacieusement l'armée d'Aragon d'une guerre d'extermination, et d'égorger tous les prisonniers qui tomberaient entre ses mains. Le prétexte de cette étrange résolution était l'exécution à mort du colonel baron de Launay, capitaine au bataillon des gardes wallones, pris à Castalla, et que l'état-major général avait livré à un conseil de guerre, en conformité du décret impérial portant peine capitale contre les Français pris les armes à la main [1].

L'insolent message du général espagnol avait été directement adressé au général Delort, qui en fut d'autant plus indigné, que l'armée d'Aragon ne cessait de tenir une conduite pleine de modération et de générosité. Après l'avoir transmis au duc d'Albufera, le général Delort trouva bientôt l'occasion de se venger des rodomontades que cette dépêche renfermait. Ayant été informé, d'une manière positive, qu'Elio devait passer à Yecla pour se rendre à Alicante, dans

[1] Le baron de Launay méritait d'autant moins d'indulgence, qu'outre le crime irrémissible de se battre contre sa patrie, des Français, forcés de servir dans les gardes wallones pour échapper aux plus affreux traitemens, lui reprochaient unanimement de grands abus d'autorité, d'odieuses vexations et une rigueur intolérable.

la nuit du 20 novembre, sous la protection d'une escorte spéciale et d'un nombreux détachement de cavalerie posté dans la première de ces villes, le général Delort se mit en marche, à six heures du soir, avec quatre cents fantassins d'élite et trois cents chevaux du quatrième de hussards. Au milieu de la nuit, la cavalerie espagnole fut surprise, sabrée dans Yecla, et poursuivie bien au-delà de Jumilla. Le général Elio, avec tout son état-major, son escorte, et muni de ses cartes, de ses plans de campagne et de sa correspondance avec la régence suprême, venait à peine de quitter la ville. Le major commandant les escadrons espagnols, cinquante chevaux, beaucoup d'armes et d'effets furent pris, un grand nombre de cavaliers tués dans les rues; le reste n'échappa qu'à la faveur des ténèbres. Cette affaire ne coûta au général Delort qu'un seul homme tué et quelques blessés. 1812. Espagne.

La division du général Habert placée, selon les manœuvres de l'ennemi, tantôt en avant et tantôt en arrière d'Alcoy, déployait la même activité, attaquait fréquemment l'ennemi, et repoussait ses tentatives avec un égal succès. Parmi un grand nombre d'engagemens qui font honneur à la bravoure de cette division et au zèle intelligent de son digne chef, nous nous bornerons à citer l'un des plus recommandables, la suprise d'un poste en avant d'Anteniente. Le chef de bataillon au cent seizième régiment, Bujeaud, commandant de cette petite ville, officier distingué par son activité et sa valeur, fit partir le capitaine Poirel, dans la nuit du 16 décembre, à la tête de quatre-vingts hommes, pour enlever un poste espagnol de même force. A deux heures du matin, les sentinelles ennemies ayant été d'abord égorgées, le détachement fut surpris et massacré en entier, à l'exception d'un officier et de dix hommes, qui furent faits prisonniers dans un ravin profond où ils s'étaient jetés.

1812. Espagne. Novembre.

Le général Decaen bat les Espagnols en Catalogne, etc. — En Catalogne, le général Lascy était parvenu à réunir de nouveau et à réorganiser une armée assez nombreuse autour de la ville de Vique, où il avait établi son quartier-général. Le baron d'Eroles, quittant les environs de Tarragone pour joindre le général en chef espagnol, arriva le 29 décembre sur San-Felice-de-Codinas. Le général Decaen, informé de ce mouvement, fit ses dispositions pour repousser l'ennemi. Le général Lamarque reçut l'ordre de venir à Cardadeu avec sa division, qui fut placée à Llerena et dans les hameaux entre ce village et celui de Cranoller. Dans le même temps, le général Devaux se dirigeait sur Barcelone, escortant avec quinze cents hommes un convoi destiné pour cette place. Afin de protéger cette marche, le général Decaen détacha deux bataillons de la brigade Espert, qu'il fit avancer vers Caldas, afin de flanquer la droite de la route de Barcelone, et de donner sur ce point des inquiétudes au baron d'Eroles, alors à San-Felice-de-Codinas. Le 2, au point du jour, ces deux bataillons marchèrent de Lissa sur Ametla. Le général Espert, partant au même moment de Cranoller avec le reste de sa brigade, rallia son détachement près d'Ametla. La division Lamarque s'avança sur la Garriga, et se mit en bataille devant cette position pendant le mouvement dont nous venons de parler. Les Espagnols, au nombre de sept à huit mille hommes, parurent alors sur les hauteurs depuis Ametla jusqu'à Samalus, où ils appuyaient leur gauche : une redoute fermait l'entrée du chemin qui conduit à la Garriga, et elle était défendue par trois cents hommes. Toutes les positions de l'ennemi étaient très-fortes, et il les avait retranchées avec soin. Le général Espert commença l'attaque à la tête du vingt-troisième léger et du cinquième de ligne, chassa brusquement les Espagnols des premiers retranchemens, et leur enleva ainsi successivement cinq positions sous

les yeux du général Lascy, qui commandait en personne, et qui fut rallier ses troupes sur le col de Monmani, après avoir laissé plus de quatre cents hommes tués ou blessés sur le champ de bataille.

Les bandes de Milans et de Rovira, que Lascy avait attirées à lui, opposèrent encore moins de résistance à la brigade commandée par le colonel Petit. Un bataillon du trente-deuxième léger, dirigé par le colonel Larue, gravit la montagne où étaient postés les partisans espagnols, et, soutenu par le soixante-septième régiment, il les mit en fuite; la redoute de Garriga fut enlevée avec un égal succès. Le général Decaen, traversant alors ce dernier village avec le général Lamarque et la brigade Beurmann, se dirigea sur Agua-Fredda par Figuero. Le colonel Petit flanquait la droite de cette route; mais le général Espert, manquant de moyens de transport pour ses blessés, dans les chemins difficiles où il se trouvait engagé, fut obligé de prendre position à Puy-Gracioso. Par suite de ce contretemps, les hauteurs qui couvrent la gauche de la route ne se trouvant pas gardées, l'ennemi en profita, et vint attaquer la colonne du centre par son flanc gauche. Le rétrécissement de la route, qui passe en cet endroit entre deux montagnes très-escarpées, rendait la position des Français assez critique; mais le dévouement d'une compagnie de voltigeurs du soixante-dix-neuvième régiment, commandée par le lieutenant Marro, et de quatre compagnies du soixantième, sous les ordres du capitaine Bambardier, changea bientôt la face des affaires. Ces braves étant montés par un escarpement en quelque sorte inaccessible, étonnèrent tellement l'ennemi par leur audace, qu'il se retira, et laissa la colonne française continuer sa marche.

Le général Decaen se portait vers Centellas, afin de s'établir sur les communications de l'ennemi avec Vique, et, sur ses derrières, s'il en venait aux mains avec la brigade

1812. Espagne. Espert arrêtée à Puy-Gracioso. Le 3 au matin, il détacha trois bataillons, sous les ordres du colonel d'état-major Noguès, sur le col de Monmani, toujours occupé par l'ennemi. Ce détachement rencontra les Espagnols près de San-Miguel-del-Sai; ils se dirigeaient alors vers Moysa. Le colonel Noguès attaqua alors leur arrière-garde, et la poussa jusqu'auprès de San-Martino. Le général Espert, qui avait marché de Puy-Gracioso sur Figuero, rejoignit le même jour, et prit position à Tona. Le 4, le général Decaen occupa Vique, où il séjourna quelques jours : le 14, il se porta sur Moysa et Castellersol. Le général Lascy était alors redescendu sur le Lobregat, vers Esparguera et Igualada; le baron d'Eroles était retourné vers Tarragone, et une colonne de mille hommes environ avait remonté vers Ripoll.

Après avoir perdu la position de Vique, Lascy n'avait rien de mieux à entreprendre que de se concentrer vers le Mont-Serrat, et c'est ce qu'il fit. Le général Decaen résolut de l'expulser de ses nouvelles positions. En conséquence, il se dirigea, le 18, sur Casa-Massana, position qui ferme le chemin de Manrèse à Esparguera, et que Lascy avait retranchée par des abattis, des coupures et des ouvrages de campagne : il avait en outre fait élever un épaulement pour lier cette hauteur aux rochers du Mont-Serrat; mais tous ces obstacles, sur lesquels le général espagnol fondait un grand espoir, ne retardèrent la marche des Français que d'une heure. Deux bataillons du soixante-dix-neuvième, que le général Lamarque détacha, ayant tourné la position de Casa-Massana par la droite, l'ennemi se décida à abandonner ses retranchemens, et se retira dans plusieurs directions. La brigade Espert, qui faisait l'arrière-garde en sortant de Manrèse, fut inquiétée par quelques centaines de miquelets, que deux compagnies de voltigeurs forcèrent bientôt à se retirer avec perte. Le 19, le général Decaen, à la tête de toutes ses trou-

pes réunies, quitta Esparguera pour marcher sur Martorell. La brigade Espert se dirigea sur Tarraza, et le général Lamarque vint s'établir près de Barcelone. 1812. Espagne.

Quelques jours après, le général Decaen, informé, d'une part, que l'ennemi se dirigeait sur le Lampourdan, et, de l'autre, que le baron d'Eroles menaçait fortement le fort Saint-Philippe de Balaguer, envoya sur le premier de ces points le général Lamarque, et ordonna au général Maurice Mathieu de s'avancer, par la route de Tarragone, à la tête de quatre mille cinq cents hommes de la garnison de Barcelone; mais, à l'arrivée de cette dernière colonne, le fort Saint-Philippe, vigoureusement défendu contre les efforts de l'espagnol Villamil, lieutenant du baron d'Eroles, par le brave capitaine Lefebvre, du cent quinzième régiment; le fort de Balaguer, disons-nous, venait d'être débloqué par la garnison de Tortose. Le général Maurice Mathieu, après avoir suivi l'ennemi dans la direction de Vendrell, de Palma et de Villafranca, sans avoir pu engager aucune affaire avec lui, rentra dans Barcelone, le 2 décembre, avec un convoi considérable de vivres qu'il avait rassemblés en route. Pendant ce temps, le général Lamarque s'avançait, avec son activité ordinaire, vers la Haute-Catalogne, où l'ennemi attaquait à la fois les forts d'Olot et de Banolas. A l'approche des troupes françaises, les assaillans se retirèrent sur Vique. Milans, qui avait pénétré jusqu'à San-Felice-de-Guixos, d'où il menaçait Palamos, prit la fuite lorsque le général Lamarque fit marcher sur lui une colonne dans la direction de Santa-Coloma.

Le général Caffarelli fait lever le blocus de Santona sur la côte de Sant-Ander. — Nous avons expliqué plus haut comment le général Caffarelli, gouverneur-général de la Biscaye et de la Navarre, avait cru devoir évacuer momentanément les côtes de Biscaye, pour soutenir l'armée de Por- Décembre.

1812. Espagne. tugal dans son mouvement offensif sur Burgos, vers le milieu d'octobre. Les Espagnols et les Anglais cherchèrent à profiter de cette absence de troupes, et resserrèrent de très-près la place de Santona, sur la côte de Sant-Ander, où commandait le général de brigade Charles de Lameth. Ils occupèrent tous les postes qui liaient les communications de ce point important, dont la défense, déjà très-forte naturellement, avait été augmentée par des travaux considérables, et ils résolurent de faire les plus grands efforts pour se rendre maîtres de la place. Déjà ils se préparaient à un siége régulier, appelaient à eux toutes les bandes du pays, construisaient des batteries, faisaient évacuer les villages voisins, et réunissaient à Sant-Ander tous les moyens à employer par terre et par mer; mais le général Caffarelli, qui, depuis son retour à Vittoria, s'était occupé de pacifier le Guipuscoa et le nord de la Biscaye, ne les laissa point achever leur dessein: il se porta sur Santona, vers la fin de décembre, en conservant l'espoir de trouver la plus grande partie des bandes réunies, et de les forcer à combattre. A la nouvelle de son approche, le blocus fut levé précipitamment; les Espagnols se retirèrent en toute hâte dans les vallées de Sober et de Ruerga, et les bâtimens anglais s'éloignèrent de la côte. Le 31 décembre, le général Caffarelli avait son quartier-général à Bilbao, et, quelques jours après, Santona était ravitaillé; les troupes françaises occupaient Barcena, Escalante, Limpias, Colindrès, Laredo; les Anglais avaient quitté Sant-Ander.

LIVRE HUITIÈME.

GUERRE DE RUSSIE.

ANNÉE 1812.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur l'origine de la guerre de Russie. L'armée française passe le Niémen à Kowno, Eketany, etc. Napoléon établit son quartier-général à Wilna; son séjour dans cette ville. Elan patriotique des Polonais pour recouvrer leur indépendance. L'armée française s'avance en Lithuanie, et commence à manquer de vivres. Retraite successive des différens corps de l'armée russe sur la Dwina. Evacuation du camp retranché de Drissa. Opérations du maréchal prince d'Eckmulh contre l'armée du prince Bagration; combat de Mohilow. Opérations des deuxième et dixième corps d'armée sous les ordres des maréchaux ducs de Reggio et de Tarente; combats de Zakubowo et de Kliastiza; bataille de la Dwina; le duc de Tarente bat les Russes à Ekau et à Sehlok. Opérations du prince Schwartzenberg, commandant le corps auxiliaire autrichien et le septième corps de la grande armée; le général russe Tormasow fait une brigade saxone prisonnière; bataille de Gorodeczna; l'armée de réserve russe se retire sur Ratno, etc., etc.

1812. Russie.

Toutes les fois qu'à la suite d'une lutte engagée entre deux puissances rivales, un traité de paix concédera à l'une une sorte de suprématie sur l'autre, on ne devra considérer un pareil acte que comme une trève, par laquelle les parties contractantes se sont ménagé l'occasion de recommencer la guerre en temps opportun. La Russie avait reconnu à Tilsit la prépondérance de la France, de même que son souverain se plaisait alors à se soumettre à l'ascendant de Napoléon; mais cet ordre de choses, humiliant pour le

1812. Russie. peuple russe, blessait trop évidemment l'orgueil national, pour que l'empereur Alexandre ne cédât point un peu plus tard aux avis de ses conseillers [1], et à des considérations encore plus pressantes d'amour-propre et d'intérêt personnel. A la vérité Napoléon, loin de profiter de ses avantages après la bataille de Friedland et de sa position sur le Niémen pour enlever à la Russie une portion du territoire qui lui était échue par le dernier et honteux partage de la Pologne, avait augmenté ce lot aux dépens de celui de la Prusse; mais l'astucieux empereur des Français, après avoir leurré Alexandre de l'espoir de s'agrandir au midi de l'Ukraine par la conquête tolérée des provinces de Moldavie et de Valachie appartenant à la Turquie, parut oublier, trois mois après la signature du traité de Tilsit, toutes les promesses verbales qu'il avait faites au monarque russe. Par une dépêche écrite de Fontainebleau le 14 octobre, et transmise au général Savary, alors envoyé extraordinaire à la cour de Saint-Pétersbourg, Napoléon témoigna le désir de connaître les motifs qui retardaient l'évacuation de la Valachie et de la Moldavie, occupées par les troupes russes par suite de l'état de guerre qui existait encore entre la Russie et la

[1] « Le traité de Tilsit, écrivait le ministre Beklechoff à l'empereur Alexandre, ne peut être considéré que comme un armistice, qui sera plus ou moins prolongé, suivant les vues ambitieuses de Napoléon. Il a blessé la nation russe, il le sait; tout indique l'intention où il est de l'humilier encore : telle est la tendance de sa politique, résultat de ses desseins gigantesques. Il s'est ménagé des prétextes, il saura bientôt faire naître l'occasion d'une rupture, pour attaquer de nouveau V. M. Tous les soins de V. M. doivent tendre, dès cet instant, à se tenir prête à cet événement, et à préparer sans relâche ses moyens de défense, etc., etc. » Parmi ces moyens, M. Beklechoff proposait l'organisation d'un corps de milices, mobile et fort de soixante mille hommes, trop peu considérable en apparence pour éveiller l'attention et inspirer la méfiance; mais qui, relevé tous les trois mois par un égal nombre, eût présenté, à la fin de l'année, un total de deux cent quarante mille hommes déjà façonnés au service militaire.

Turquie [1]; et, sur ce qu'on lui rappela l'espèce d'engagement qu'il avait pris à ce sujet, il trouva dans sa politique les moyens d'en différer l'accomplissement. Une autre cause non moins forte ne devait pas peu contribuer à altérer promptement les bonnes dispositions du cabinet de Saint-Petersbourg : le système continental, étendu à la Russie par suite du traité de paix, entraînait nécessairement de grandes pertes pour le commerce de cette puissance. 1812. Russie.

Toutefois, pendant les trois premières années qui suivirent la paix conclue sur le Niémen, la Russie ne fit aucune espèce de démarche qui pût fournir à Napoléon le moindre prétexte de ne plus la considérer comme une alliée fidèle. Ce ne fut guère que vers la fin de 1810 [2] que se manifestèrent les premiers symptômes de dissension entre les deux empires. A cette époque, l'empereur Alexandre parut s'occuper sérieusement des préparatifs d'une nouvelle guerre contre la France, bien qu'un parti considérable à la cour de Saint-Pétersbourg regardât encore la bonne harmonie avec cette dernière puissance comme la seule vraie politique de la

[1] Voyez *Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*, tom. VII, pag. 364. Dans les conférences que le général Savary eut, à ce sujet, tant avec l'empereur Alexandre qu'avec le ministre comte de Romanzow, les promesses de Napoléon à Tilsit furent formellement rappelées. On trouve ce passage remarquable dans le rapport de l'envoyé français (il rend compte de la dernière conférence qu'il a eue avec le comte Romanzow, et c'est celui-ci qui parle): « Tenez, général, il vaut mieux que vous nous donniez cela (*la Moldavie et la Valachie*) aujourd'hui, que de nous l'abandonner quand cela ne sera plus pour nous d'un double prix, comme dans le moment actuel, et l'intention de votre empereur ne peut pas être d'embarrasser son allié. L'Europe ne dira rien. Qu'est l'Europe? Où est-elle, si ce n'est entre vous et nous? Je pense toujours que votre empereur n'aime pas les bagatelles, et nous aurons plaisir à le servir. *Il a accordé ces provinces* dans ses conversations; maintenant, dites-lui de nous laisser faire, et de nous faire connaître seulement où il veut que nous nous arrêtions. »

[2] Voyez tome XIX, page 131 et 132.

1812. Russie. Russie, et que tous ceux qui se trouvaient d'une opinion contraire pensassent, à peu d'exceptions près, que, dans aucun cas, la Russie ne devait pas commencer l'agression.

Irrité de la ferme résistance des Anglais dans la Péninsule, Napoléon n'avait pu se dissimuler que cette puissance ne fût la seule qui opposât à son ambition une digue insurmontable: aussi, depuis la paix de Vienne, avait-il pressé avec la plus extrême sévérité l'exécution de son système continental. C'est de ce grand appareil coërcitif qu'il attendait la fin de la lutte opiniâtre engagée entre le gouvernement britannique et lui. Fermer tous les débouchés de l'industrie nationale, ruiner le commerce des Anglais, et anéantir par là leur marine militaire, tels étaient les résultats plus ou moins prochains sur lesquels il comptait, en déployant autant de persévérance dans son plan, que de rigueur dans ses mesures. Il n'avait réuni, depuis 1809, à son vaste empire le domaine du pape, la Hollande et les villes anséatiques, que pour les enchaîner avec plus de force à son implacable système. Toujours armé et dans l'attitude la plus hostile pour assurer l'exécution de ses desseins chez ses alliés, on voyait, par sa seule influence, les marchandises anglaises saisies et brûlées avec une publicité menaçante, jusque dans les Etats des autres souverains, que la crainte retenait sous le joug.

Cependant, des circonstances de politique intérieure firent fléchir l'opiniâtreté de l'empereur des Français, et il fut le premier à porter atteinte à son fameux décret de Berlin, en accordant, à prix d'or, des licences, au moyen desquelles plusieurs nationaux eurent le droit de trafiquer avec l'Angleterre. Cette infraction audacieuse de la loi qu'il avait voulu établir en Europe, rendait sans doute aux monarques ses alliés le droit de l'imiter; mais, dans son orgueil, placé hors de la mesure commune, il ne crut pas que la prérogative qu'il s'arrogeait fût suffisamment légitimée chez les autres souverains,

et il continua à exiger le concours de tout le continent à repousser les marchandises anglaises et à les incendier. La plus active surveillance sur ce point des traités fut de nouveau recommandée aux agens consulaires et diplomatiques, et Napoléon se montra plus que jamais préparé à punir les infractions. Indépendamment des forces employées en Espagne et de celles destinées à les alimenter, l'état militaire de la France sur ses nouvelles frontières et dans les pays dont elle avait stipulé l'occupation momentanée, était un véritable état de guerre, qui forçait nécessairement les autres puissances à rester armées dans la même proportion. 1812. Russie.

L'empereur Alexandre avait profité des localités, qui le mettaient à l'abri d'une surveillance immédiate, pour augmenter la force intrinsèque de son armée, tant en hommes qu'en armes et munitions de toute espèce; il s'était mis dans la situation d'agir, d'après les circonstances, sur différens points en avant de la frontière, avec une très-grande masse de forces, comme aussi de porter sur un seul point toutes ces forces, qui, indépendamment de ce qui était alors employé contre les Turcs, pouvaient être évaluées à plus de deux cent mille hommes bien comptés et au grand complet.

On ne connaît pas exactement la population de la Russie, et elle ne peut être établie que sur des probabilités, qui la portent à environ trente-cinq millions d'ames, dont cinq millions dans les classes exemptes du service militaire. Cette population correspond à une armée active de trois cent cinquante mille hommes, à laquelle on doit ajouter les troupes régulières fournies par l'Ukraine et les provinces de l'Asie, et qui peuvent monter à cinquante mille hommes au besoin. Toutefois, bien qu'au commencement de 1812, les cadres de l'armée russe correspondissent à plus de quatre cent mille hommes, on peut poser en fait qu'en raison de la difficulté du recrutement et d'autres causes qui s'éloignent de notre

1812. Russie. sujet, son effectif réel ne s'élevait pas au-delà de trois cent vingt mille hommes.

Ces immenses préparatifs une fois faits, il ne manquait plus qu'un prétexte, qui ne tarda pas à se présenter. L'empereur des Français s'empara du duché d'Oldenbourg pour l'incorporer à son empire. Cette réunion, quelque mortifiante qu'elle fût pour Alexandre, ne pouvait cependant être considérée comme une cause légitime de rupture, puisqu'elle était entièrement dans l'esprit du traité de Tilsit; mais le désir qu'avait alors le gouvernement russe de se soustraire enfin aux conditions d'une paix désavantageuse, lui fit donner à cette réunion toute l'importance d'une violation manifeste, et la guerre parut inévitable.

De son côté, l'empereur des Français fit ses dispositions pour soutenir une lutte à laquelle se rattachaient les destinées de l'Europe entière.

« D'après le récensement fait en 1811, la France comptait trente-quatre millions neuf cent mille ames entre le Rhin, les Pyrénées et les Alpes [1]; dans les départemens d'Italie, quatre millions neuf cent mille; dans ceux de la Hollande et de l'Allemagne, trois millions trois cent mille : le royaume d'Italie comptait six millions quatre cent mille ames, les provinces Illyriennes quinze cent mille. Napoléon disposait donc immédiatement d'une population de cinquante-un millions d'ames; ce qui, d'après les règles générales, lui fournissait les moyens d'entretenir une armée de cinq cent mille hommes, et de la compléter par un recrutement portant sur une classe qui montait à plus de quatre cent mille têtes, dont il faisait marcher environ la moitié. Le cadre effectif des armées

[1] On compte ordinairement en France et en Allemagne sept cent cinquante ames par lieue carrée, et en Italie plus de huit cents; dans la Russie d'Europe, on n'en trouve qu'environ cent vingt-cinq.

françaises montait à plus de quatre cent cinquante mille hommes, en y comprenant la garde impériale, et environ cinquante mille hommes de troupes italiennes. La moitié de ce cadre était employée en Espagne. La quantité dont il pouvait disposer formait un total d'environ cent quatre-vingt mille hommes d'infanterie et trente mille de cavalerie, français et italiens : outre ce qu'il tirait des Etats qu'il gouvernait en personne, la confédération du Rhin pouvait lui donner encore environ quatre-vingt-dix mille hommes, et la Pologne quarante mille, dont le recrutement tombait à la charge de ces différens Etats. Il résulte du calcul que nous venons de présenter, qu'il pouvait compter, dès le premier instant où la guerre s'allumerait, sur une armée de plus de trois cent mille combattans, pour le recrutement de laquelle ses Etats et ceux de ses alliés pouvaient lui fournir deux cent mille hommes par an, sans qu'il cessât pour cela de faire la guerre en Espagne. Non content de cette masse de forces, il songea encore à se créer des ressources qui pussent, en cas de malheur, suppléer au vide que commençaient à laisser les classes apauvries de la conscription. Tous les sujets mâles de l'empire français qui se trouvaient en état de porter les armes furent classés en trois bans. Le premier comprenait les jeunes gens de vingt à vingt-six ans, le second comprenait tous les hommes valides de vingt-six à quarante ans, l'arrière-ban se composait de ceux de quarante à soixante : la même mesure fut adoptée dans le royaume d'Italie. Cette disposition lui mettait entre les mains un recrutement plus fort de beaucoup que celui que la conscription lui avait fourni jusqu'alors ; c'était l'emploi du premier ban : il trouvait également un moyen d'assurer l'inviolabilité du territoire français, en organisant et appelant aux frontières le second ban. En effet, le premier ban portait sur une classe de dix-neuf cent quarante mille têtes (déduction faite de la cons-

1812. Russie.

1812. Russie. cription), dont treize cent trente mille derrière le Rhin et les Alpes, et deux cent quarante mille dans le royaume d'Italie. Le second ban portait sur quatre millions de têtes, dont deux millions sept cent quatre-vingt mille derrière le Rhin et les Alpes, et cinq cent mille dans le royaume d'Italie. En n'employant même que le cinquième de ce nombre, ce qui, dans la proportion ordinaire, ne fait que la moitié des hommes non mariés, le premier ban pouvait lui fournir trois cent quatre-vingt mille hommes, et le second ban huit cent mille, dont il lui restait encore derrière le Rhin deux cent cinquante mille hommes du premier ban, et plus de cinq cent mille du second. Pour se faire une première réserve, en attendant le moment où une campagne malheureuse ou prolongée trop au loin pourrait l'obliger à mettre sous les armes la totalité des cohortes du premier ban, Napoléon en leva cent, ce qui lui forma un corps de quatre-vingt-cinq mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers [1]. »

Les relations d'harmonie négative qui existaient depuis la paix de Tilsit entre la France et la Russie, s'étaient prolongées jusqu'en 1811. Dans les premiers mois de cette année, le cabinet de Saint-Pétersbourg entra en négociation avec l'Angleterre, la Suède, l'Autriche et la Prusse. La première de ces puissances ne manqua pas de saisir avec empressement l'occasion de renouer une alliance dont elle avait eu le temps, depuis quatre ans, de reconnaître tous les avantages. Aigri contre la France, qui avait souffert le démembrement de la Finlande, envahi la Poméranie pour son propre compte, et détruit le commerce de Stralsund, le gouvernement de Stockholm accéda aux secrètes propositions de la Russie. Pour la première fois depuis plus d'un siècle, la nation suédoise parut oublier les revers de Charles XII. Le succès de

[1] Hist. de la campagne de Russie, par le général Guillaume de Vaudoncourt.

ces négociations donna à la Russie l'espoir fondé de n'être pas moins heureuse auprès des deux autres puissances. Dès lors elle s'engagea dans des démarches dont le résultat fut de paralyser les opérations diplomatiques et de donner l'éveil à Napoléon. L'armée de Moldavie fut diminuée de moitié, des corps nombreux se rassemblèrent dans les environs du grand-duché de Varsovie, et un grand mouvement de troupes eut lieu dans tout l'empire. L'empereur français, qui depuis long-temps soupçonnait les intentions de la Russie à son égard, avait, dès 1810, organisé sur le papier le cadre d'une armée, pour laquelle l'Italie seule devait fournir quarante mille hommes; mais ces préparatifs n'avaient point eu de suite, et ce ne fut qu'au commencement de 1812 qu'il les reprit avec une nouvelle activité. Cependant, la Russie continuait ses négociations avec la Prusse. Celle-ci, vaincue précédemment, dépouillée d'une partie de ses Etats, ouvrit l'oreille aux premières propositions qui lui furent faites : il était en effet de son intérêt positif de s'unir avec la Russie; mais le cabinet de Saint-Pétersbourg s'étant empressé de donner une publicité prématurée à ses premières négociations, Napoléon négocia de son côté. N'ignorant ni les dispositions hostiles faites sur la frontière de Russie, ni les efforts tentés pour traiter de la paix avec la Turquie; instruit bientôt des nouvelles négociations entamées à Berlin et à Vienne, et conduites avec aussi peu de mystère que de ménagement, il résolut de profiter de ces inconséquences. Ses moyens militaires étaient préparés. On vit tout à coup l'Autriche, menacée en Allemagne et en Italie par des forces supérieures, conclure avec la France un traité [1] d'alliance offensive et défensive, tandis que ses agens affectaient de rassurer le ca-

1812. Russie.

[1] Ce traité, conclu le 14 mars 1812, portait en substance, 1°. la garantie réciproque du territoire des deux puissances contractantes; 2°. la garantie de

1812. Russie.

linet de Saint-Pétersbourg par des protestations. Le corps du maréchal prince d'Eckmulh, fort de soixante mille hommes, marchant en même temps sur la Prusse, obligeait cette puissance, devenue trop faible, à rompre ses négociations entamées et à s'unir avec la France [1]. Dès lors la Russie ne compta pour alliés que l'Angleterre et la Suède.

Dans le même temps que le cabinet de Saint-Pétersbourg s'occupait sérieusement de terminer la guerre qu'il soutenait depuis six ans avec la Turquie, au prix de sacrifices énormes, ses négociations continuaient avec le cabinet de Saint-Cloud. Cependant les armées des deux puissances marchaient en avant et s'approchaient de leurs destinations respectives. Tout annonçait l'ouverture prochaine de la campagne, bien que les ministres de France et de Russie n'eussent point encore quitté la capitale des deux empires. Cette conduite des diplomates entretenait l'ignorance des intéressés sur les événemens qui se préparaient : l'armée française était en pleine marche de l'autre côté du Rhin, et peu de personnes auraient osé décider quelle puissance on allait combattre. Tel était en un mot le vague des suppositions et le secret de l'entreprise, qu'on s'épuisait en conjectures, et qu'à défaut d'hypothèses probables on désignait la Perse et les Grandes-Indes comme le but de l'expédition projetée. Quelque exagérée que doive paraître d'abord cette opinion, elle n'était cependant pas dénuée de fondement. En effet, la meilleure intelligence semblait régner entre toutes les cours d'Europe, rien ne paraissait devoir troubler la paix du continent. D'un autre

l'intégrité du territoire de la Turquie d'Europe; 3°. en cas d'invasion de territoire ou de menace seulement, d'un secours réciproque en troupes, fixé à vingt-quatre mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, et soixante pièces d'artillerie.

[1] Le traité conclu avec la Prusse, le 14 février 1812, n'était que défensif. Il stipulait la garantie réciproque des puissances contractantes en cas d'invasion. Le nombre de troupes à fournir devait être réglé par une convention particulière.

côté, d'immenses préparatifs de toute espèce avaient été faits: l'autorité militaire avait enrôlé des artistes de tous genres, des ouvriers de toutes les classes, ceux-là mêmes dont la profession n'avait aucun rapport avec la guerre et s'éloignait le plus des habitudes militaires. Des dispositions d'une nature inconnue jusqu'alors pouvaient donc laisser soupçonner à bon droit le projet d'une expédition lointaine, dans des contrées inconnues, peu policées, où l'armée française ne pouvait compter que sur les ressources qu'elle y porterait avec elle. 1812. Russie.

Lors des premiers mouvemens de la Russie, en 1811, l'empereur Napoléon, pour lequel les négociations de la Russie avec les alliés de la France par delà le Rhin, n'étaient plus un secret, avait demandé des explications. Il avait même offert de terminer à l'amiable les différens qui pourraient s'élever. Le gouvernement russe n'accueillit point cette proposition ainsi qu'elle devait l'être. Il s'obstina à demander impérativement une entière satisfaction sur plusieurs griefs qu'il présentait comme la cause légitime de la violation du traité de Tilsit. Ces griefs étaient : 1°. la crainte que le grand-duché de Varsovie ne favorisât l'entier rétablissement de la Pologne; 2°. la réunion du grand-duché d'Oldenbourg à l'empire français; 3°. l'adoption forcée du système continental; 4°. l'occupation de la Prusse. De son côté, la France alléguait pour motiver sa conduite, 1°. l'arrivée de cinq divisions de l'armée russe de Moldavie, et les troupes réunies dans les environs de Varsovie, qui avaient forcé l'armée de ce duché à se replier derrière la Vistule; 2°. l'ouverture des ports de la Russie au commerce anglais, cas prévu par le traité de Tilsit; 3°. un ukase de l'empereur Alexandre, du mois de décembre 1810, qui favorisait formellement ce commerce prohibé par les conventions de 1807. Cependant dès que l'empereur Napoléon eut mis son armée en mouvement au mois d'avril 1812, il fit notifier à l'empereur Alexandre qu'il était prêt à s'entendre

1812. Russie. sur les points litigieux. Ses ouvertures portaient 1°. qu'il s'engageait à ne jamais favoriser le rétablissement de la Pologne; 2°. à indemniser le duc d'Oldenbourg; 3°. il consentait à modifier le système continental à l'égard de la Russie; 4°. il offrait un traité de commerce qui, sans annuler l'ukase du mois de décembre 1810, concilierait l'intérêt des deux nations. Jusque-là les faits parlent en faveur du souverain des Français, et quelque prévention qu'on apporte à le juger, il est impossible de ne pas lui reconnaître, en cette occasion importante, un esprit de modération que l'habitude de la victoire ne laisse pas toujours aux conquérans. La notification modérée du cabinet de Saint-Cloud promettait d'amener des négociations faciles et semblait devoir conduire à une paix solide entre les deux empires; mais déjà la Russie avait décidé la guerre. Le 30 avril son ambassadeur ne répondit aux ouvertures qui lui furent faites qu'en demandant, comme condition préalable, *l'entière évacuation des états prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse, quels que fussent l'époque et le fondement de leur occupation par les troupes françaises; la diminution de la garnison de Dantzig et l'évacuation de la Poméranie suédoise.* Ces demandes accordées, l'ambassadeur consentait à entrer en négociation sur les quatre points indiqués précédemment. Il était évident que son seul but était de gagner du temps, car lorsque, malgré l'énormité de ses prétentions, le ministre français consentit à traiter, et demanda communication des pleins pouvoirs dont il était investi pour conclure sur les bases qu'il avait proposées, il répondit par la proposition de négocier de ministre à ministre, *sub spe rati*, de la part de son souverain. Il serait resulté de là que les troupes françaises auraient évacué la Prusse, repassé l'Elbe et abandonné le grand-duché de Varsovie avant de savoir si l'empereur Alexandre voulait véritablement la paix. Dans le cas contraire, rien ne s'opposait plus à ce que ce

prince portât la guerre en Allemagne pour se réunir à la Prusse, et il obtenait comme condition incidente du traité, des avantages qui ne pouvaient en être que le résultat. Le prince Kourakin ne reçut point de réponse. Napoléon, supposant que le ministre russe avait peut-être outrepassé ses pouvoirs, ordonna au comte Lauriston, son ambassadeur en Russie, de se rendre à Wilna pour demander une explication, d'après les principes de conciliation qu'avait témoignés l'empereur Alexandre en personne; mais ce souverain refusa d'entrer dans aucune explication. L'ambassadeur français ne put obtenir des passeports pour se rendre au grand quartier-général russe, et le cabinet de Saint-Pétersbourg rendit publique la dernière note du prince Kourakin. Arrivé sur les bords du Niémen, l'empereur Napoléon envoya le comte de Narbonne, un de ses aides-de-camp, pour tenter une dernière démarche qui n'eut pas plus de succès que les précédentes. La guerre fut déclarée. D'après les développemens rapides que nous venons de donner, la véritable cause de cette guerre n'était donc point l'infraction des articles d'un traité, dont les termes ne s'étendaient pas à d'autre violation qu'à celle du territoire immédiat de la Russie. Son véritable motif était bien plutôt l'influence extraordinaire qu'avait prise le cabinet de Saint-James sur celui de Saint-Pétersbourg, et le désir que nourrissait ce dernier de venger l'orgueil russe humilié en 1807.

1812. Russie.

L'armée française passe le Niémen à Kowno, Eketany, etc.; Napoléon établit son quartier-général à Wilna. — L'empereur Napoléon avait senti dès le mois d'avril la nécessité d'appuyer ses dernières négociations par la présence de ses armées. Les dispositions hostiles de la Russie n'étaient pas cependant le seul motif qui rendît nécessaire le concours simultané de ses forces militaires et de ses opérations diplomatiques : un parti puissant, organisé en société secrète, sous le nom de *Tungend-bund* (les amis de la vertu), com-

23-28 juin.

1812. Russie.

mençait alors à s'élever en Allemagne contre la domination française. Dirigée par des gens intrigans et adroits, cette association secrète exerçait déjà son influence sur l'esprit des peuples et dans les cabinets des rois ; il était urgent de comprimer les effets de ce parti et d'arrêter ses ramifications. En conséquence, pendant que le ministre français réduisait les discussions diplomatiques à leur plus simple expression, en réclamant du prince Kourakin une réponse définitive, les armées françaises s'approchaient du théâtre où il était de l'intérêt de Napoléon de commencer la guerre.

Les premiers corps français arrivés dans le courant d'avril en Prusse, en Silésie et dans la grande Pologne, y séjournèrent quinze jours, et ne se remirent en marche qu'après la dernière note remise par le prince Kourakin, le 30 avril. Napoléon quitta Paris le 9 mai, pour rejoindre sa garde cantonnée dans la Lusace et la Silésie. Le 20 du même mois il donna l'ordre au comte Lauriston de se rendre à Wilna auprès de l'empereur de Russie, pour faire une dernière tentative ; pendant ce temps différens corps occupaient la ligne d'Elbing, Marienverder, Thorn, Plotzk, Varsovie, Pulawa et Lublin. Quelques jours après, le comte de Narbonne fut envoyé à Wilna pour presser les négociations du général Lauriston et obtenir un ultimatum de l'empereur de Russie. Mais cette dernière démarche n'eut pas plus de succès que celle de l'ambassadeur, auquel, ainsi que nous l'avons dit, le cabinet de Saint-Pétersbourg avait refusé les passeports qu'il sollicitait. Le comte de Narbonne revint de Wilna à Gumbinen, rapportant pour toute réponse la confirmation de la note du 30 avril. Dès-lors il fallut commencer une guerre qu'il n'était plus possible d'éviter. Les dispositions menaçantes, l'attitude hostile de la Russie depuis la fin de 1810, ne laissaient aucun doute sur ses projets d'agression ; il fallait ou que Napoléon se laissât attaquer, avec perte de

tous ses avantages, au sein de l'Allemagne, par la Russie et bientôt après par l'Autriche et la Prusse, ou qu'il conjurât l'orage en prévenant les desseins de la Russie et en l'attaquant chez elle. Il ne restait alors au souverain des Français qu'une option forcée entre les deux partis. L'issue malheureuse de la campagne de 1812, et surtout les grands changemens qu'elle apporta dans la fortune de presque tous les souverains d'Europe, ont fait depuis rejeter tout le blâme de cette entreprise sur Napoléon. Quelques relations mensongères ont d'ailleurs atteint le noble but que s'étaient proposé leurs auteurs. Des écrivains français n'ont pas eu honte d'altérer la vérité de la manière la plus odieuse, et pour servir la haine des partis, ils ont jugé convenable de présenter l'empereur déchu comme l'unique auteur d'une guerre désastreuse, sans exposer les provocations de ses ennemis. 1812. Russie.

Napoléon quitta Gumbinen, le 20 juin, et rapprocha son armée des bords du Niémen. Le quartier-général impérial fut établi à Wilkowiszki. Une proclamation datée de cette ville, du 22 juin 1812, annonça l'ouverture de la campagne. Cette proclamation était ainsi conçue :

« Soldats,

« La seconde guerre de Pologne est commencée : la première s'est terminée à Friedland et à Tilsit. A Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens ; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion.

« La Russie est entraînée par la fatalité ! ses destinées doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés ? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre, le choix ne sera pas douteux.

1812. Russie. Marchons donc en avant ! passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire ; la seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armées françaises, comme la première ; mais la paix que nous conclurons, portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à la funeste influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

Le 23 juin, l'armée française, forte de trois cent cinquante-cinq mille hommes d'infanterie, de cinquante-neuf mille cinq cents de cavalerie et de près de douze cents pièces de canon, était en position, et prête à passer le Niémen. A ces forces on pouvait ajouter le neuvième corps commandé par le duc de Bellune, et qui occupait le pays situé entre l'Elbe et l'Oder, et la division Daendels qui était à Dantzig [1].

[1] D'après un tableau dressé par le général Guillaume de Vaudoncourt, la grande armée, qui passa le Niémen sous les ordres de l'empereur Napoléon, était ainsi composée et commandée :

	Infant.	Cav.
	Hommes.	
Premier corps, commandé par le prince d'Eckmulh. — Divisions françaises : Morand, Friant, Gudin, Dessaix, Compans	65,000	
Brigades légères : Bordesoul et Pajol		2,400
Deuxième corps, — le duc de Reggio. — Divisions françaises : Legrand, Verdier et Merle	32,000	
Brigades légères : Castex et Corbineau		2,400
Troisième corps, — le duc d'Elchingen. — Divisions françaises : Ledru et Razout : division wurtembergeoise du général Marchant	35,000	
Brigades légères : Mouriez et Beurman		2,400
Quatrième corps, — le prince vice-roi. — Divisions françaises : Delzons et Broussier ; garde royale italienne ; division italienne de Pino	38,000	
Cavalerie de la garde italienne, brigade légère italienne de Villata		2,400
Cinquième corps, — le prince Poniatowski. — Divisions polonaises Dambrowsky, Zayonschek, Fischer	36,000	
Cavalerie légère		2,400
TOTAL	206,000	12,000

Depuis un an les Russes fortifiaient Dünaburg et travaillaient au camp retranché de Drissa. Ces préparatifs indiquaient d'une manière incontestable que l'ennemi craignait que l'in-

	Infant.	Cav.
	Hommes.	
Report.....	206,000	12,000
Sixième corps, — le maréchal Gouvion Saint-Cyr. — Divisions bavaroises : Deroi et de Wrede.....	25,000	
Brigades légères bavaroises : de Siedewitz et Preissing...		2,400
Septième corps, — le général Reynier. — Divisions saxones : de Lecoq et Zeschau.....	24,000	
Cavalerie légère : de Tunk et Gablentz.....		2,400
Huitième corps, — le duc d'Abrantès. — Divisions westphaliennes : de Ochs et Damas.....	18,000	
Cavalerie légère de ***.....		1,200
Dixième corps, — le duc de Tarente. — Division française de Granjean ; corps prussien d'York, composé des divisions Kleist et Grawert, de vingt bataillons d'infanterie.....	26,000	
Cavalerie légère prussienne aux ordres du général Massenbach.....		3,000
Garde impériale. — Vieille garde, commandée par le duc de Dantzig ; jeune garde, par le duc de Trévise.....	32,000	
Cavalerie de la garde, — par le duc d'Istrie.....		3,800
RÉSERVE DE CAVALERIE commandée par le roi de Naples.		
Premier corps, — le général Nansouty. — Divisions Bruyères, Saint-Germain et Valence.....		7,200
Deuxième corps, — le général Montbrun. — Divisions Wathier, Sebastiani et Defrance.....		7,200
Troisième corps, — le général Grouchy. — Quatrième corps, le général Latour-Maubourg. (L'organisation de ces deux corps fut changée pendant la campagne ; ils se composaient des divisions Kellermann, Lahoussaye, Chastel, Ronietzky polonaise, et Thielmann, saxonne) : en tout....		12,000
La division Doumerc (cinquième de cuirassiers), détachée avec le deuxième corps.....		2,300
Corps autrichien, — le prince de Schwartzenberg. — Divisions autrichiennes de Siegenthal, Trautenburg et Bianchi.	24,000	
Division de cavalerie et remonte.....		6,000
TOTAL GÉNÉRAL.....	355,000	59,500

1812. Russie.

vasion ne se fît sur Saint-Pétersbourg par la Courlande et la Livonie. Forcés sur le Niémen, les Russes se retiraient sur la Dwina, afin de couvrir les routes qui conduisent à Saint-Pétersbourg par Pskow et Novgorod : c'était donc par le centre de sa ligne d'opération que Napoléon devait attaquer. En marchant alors droit devant lui, il séparait l'aile gauche de l'armée russe de l'aile droite et du centre, forçait cette aile gauche à un grand détour pour rejoindre le corps principal, et mettait l'ennemi dans l'obligation de changer le plan de défense qu'il avait d'abord adopté ; on conçoit que les mêmes avantages ne pouvaient avoir lieu si l'empereur français passait le Niémen, avec ses principales forces, vers Tilsit ou Iourbourg.

Le premier but de Napoléon, après avoir franchi le Niémen, devait être Wilna, capitale de la Lithuanie. Or, en prenant le chemin direct de Merecz et d'Oeltta, ou celui de Grodno, il se rapprochait, il est vrai, de Wilna, mais il était probable que dans ce cas l'armée russe, qui avait déjà sa seconde ligne d'opération en travers de la direction de l'armée française, ne manquerait pas de prendre une position en arrière de la Wilia. Ces graves inconvéniens cessaient d'exister en passant le Niémen à Kowno ; l'armée française se trouvait alors maîtresse des deux rives de la Wilia, et l'armée russe, obligée d'abandonner ses positions prises à revers. Napoléon se décida donc à effectuer le passage du fleuve à Kowno : en conséquence, il réunit sur ce point la plus grande partie de son armée. Il en forma cinq corps distincts, dont la ligne d'opération s'étendait depuis le Bug jusqu'à la mer. Entre Pilwischky, Marienpol et le Niémen, il y avait environ cent soixante mille hommes d'infanterie et près de quarante mille chevaux. Un peu plus à droite en arrière, vers Oletzko, était le vice-roi d'Italie avec soixante

mille hommes d'infanterie et cinq mille quatre cents chevaux; ce corps, qui devait rester sur la droite, se trouvait, après le passage du Niémen, placé de manière à couper la communication de l'armée russe aux ordres du prince Bagration, avec celle commandée par le général Barklai de Tolly, et à pouvoir agir contre la première, dans le cas où elle s'approcherait de Lida ou de Merecz. Plus à droite, le long de la Narew, et en avant de Nogorod, se trouvait un troisième corps de soixante-dix huit mille hommes d'infanterie et neuf mille chevaux, dont l'empereur avait confié le commandement au roi de Westphalie, et qui devait se diriger sur Grodno : ce corps destiné à agir directement contre l'armée de Bagration, qu'il débordait un peu par la droite, devait l'empêcher de se rapprocher de la principale armée russe. A la droite, était le corps autrichien qui, passant le Bug à Drogichin et se dirigeant sur Prujany, venait se placer entre l'armée de Bagration et le corps russe qui s'assemblait en Wolhynie. A la gauche, le corps prussien du duc de Tarente, placé vers Tilsit, débordait absolument l'aile droite russe, qui ne s'étendait que jusqu'à Kiedany : ce corps qui menaçait la Courlande, devait donner au général en chef Roll de grandes craintes non-seulement pour Riga, la Livonie et la communication de Saint-Pétersbourg, mais même pour la position de Drissa qui se trouvait prise à revers, si Napoléon, renforçant sa gauche, lui faisait passer la Dwina entre Iakobschtat et Dünaburg. Ces dispositions prises, c'était au centre de l'armée française à marcher en avant, pour déterminer le mouvement de retraite de l'armée ennemie qui était à Wilna, vers la Dwina, et l'isoler de celle qui se trouvait vers Grodno et Wolkowysk.

1812. Russie.

L'armée russe, forte, ainsi que nous l'avons dit, de deux cent trente-huit mille hommes d'infanterie et de quatre-vingt-neuf mille de cavalerie, était divisée en première et deuxième armée de l'ouest et de réserve. Ces trois armées, comman-

1812. Russie. dées par les généraux Barklay de Tolly, Bagration et Tormasow, comprenaient à peu près la totalité des forces de l'empire, auquel il ne restait, après leur formation, qu'environ quarante mille hommes en Moldavie, sous le nom d'armée du Danube, et quelques cadres très-incomplets sur les frontières de la Perse.

Quelques écrivains ont payé un tribut d'admiration exagérée au plan de défense qu'ils supposent avoir été adopté par les Russes. Les événemens qui eurent lieu jusqu'à la bataille de la Moskowa, prouvent suffisamment que les généraux russes n'avaient, au contraire, aucun système de défense bien fixément arrêté. Il est de vérité incontestable que l'intention de l'empereur Alexandre, ou plutôt celle du conseil qui dirigeait les opérations, fut d'abord de descendre les bords du Niémen. Or, les dispositions prises pour exécuter ce projet étaient au moins aussi mauvaises que celles adoptées subséquemment pour se retirer sur les bords de la Dwina, dans la position de Drissa. Dans l'un et l'autre cas, les corps de l'armée russe étaient beaucoup trop éloignés les uns des autres, pour que le but proposé fût atteint d'une manière efficace : ils ne pouvaient mettre dans leurs mouvemens l'ensemble nécessaire, et se trouvaient exposés à être coupés par les Français, ainsi que le fut en effet le corps du général Bagawout à Kowno. Ceux qui ne jugent que d'après l'événement, ont voulu révoquer en doute que l'ennemi eût eu l'intention primitive de se défendre sur ses frontières. Ils ont voulu que la retraite vers Drissa fût l'effet calculé de combinaisons savamment préparées. La preuve la plus forte du contraire se trouve dans l'établissement des immenses magasins que les Russes avaient rassemblés à Wilna et en Samogitie. Si réellement leur projet n'eût pas été de défendre leurs frontières, dans quel but auraient-ils donc établi ces magasins qu'ils furent forcés de détruire?

L'armée française étant, ainsi que nous l'avons dit, disposée à passer la Niémen, le 23 juin, à deux heures du matin, l'empereur arriva aux avant-postes près de Kowno; il prit la capote et le bonnet d'un chevau-léger polonais, et parcourut avec le général du génie, Haxo, la rive gauche du fleuve. Un corps russe commandé par le général Bagawout, restait seul près de Kowno; ceux aux ordres des généraux Tutchkow et Schouwalow, et la garde, n'avaient fait aucun mouvement; le corps de Bagawout se trouvait donc séparé de plus de vingt lieues du reste de l'armée. L'empereur Napoléon se hâta de profiter de cette première faute : à huit heures du soir toute l'armée se mit en mouvement vers le lieu où les ponts devaient être jetés entre Kowno et Eketani. L'équipage de pont sous les ordres du général Eblé reçut l'ordre de s'approcher. A dix heures, trois compagnies de voltigeurs de la division Morand, traversèrent le fleuve, et au même moment trois ponts furent jetés sur le Niémen. A onze heures, les ponts étant achevés, le premier corps passa sur trois colonnes. Le 24, à midi, le général Pajol chassa devant lui une nuée de cosaques; Kowno fut occupé par un bataillon, et Bagawout se voyant coupé de la grande armée russe, se retira sur Dünabourg par Szirwinty. Le 24, au soir, Napoléon se rendit à Kowno, le roi de Naples établit son quartier-général à Eketani, et le prince d'Eckmulh prit le sien à Roumchischki. Pendant toute la journée du 24 et celle du 25, l'armée française défila sur les trois ponts; le 24, au soir, l'empereur fit jeter un nouveau pont sur la Wilia, vis-à-vis Kowno, et fit passer le duc de Reggio avec le deuxième corps; les chevau-légers polonais passèrent à la nage. Le 25, le duc d'Elchingen se porta à Kormelow avec le troisième corps. Le roi de Naples, avec la réserve de cavalerie, dépassa le premier corps et s'étendit jusqu'à Jijmory. Les troupes légères de l'ennemi furent chassées de tous côtés; dans

1812. Russie.

1812. Russie. toutes les directions on touva l'armée russe en pleine retraite. Le 26, l'armée française continua son mouvement.

Le deuxième corps arriva à Jaswoyny, le troisième à Skoruly ; la réserve de cavalerie soutenue par le premier corps, couvrit toute la plaine jusqu'à dix lieues de Wilna. Le 27, l'empereur arriva aux avant-postes, et se disposa à attaquer, le 28, l'armée russe de Barklay, si elle voulait défendre Wilna ou en retarder la prise pour sauver les magasins immenses qu'elle avait dans cette ville. Le 28, au point du jour, le roi de Naples se mit en mouvement avec l'avant-garde et la cavalerie légère du général Bruyères. Le prince d'Eckmulh s'appuya au premier corps. Les Russes, après avoir échangé quelques coups de canon, repassèrent la Wilia et mirent le feu à d'immenses magasins de vivres, de fourrages et d'habillemens qu'ils avaient dans Wilna, dont l'empereur Alexandre avait voulu faire le point central de sa ligne d'opérations. Dans la nuit du 27 au 28 une grande quantité d'armes avaient été détruites ou jetées dans la Wilia ; l'arrière-garde ennemie, en se retirant, mit également le feu au pont de bois de Wilna. Le même jour, la division Bruyères ayant pris possession de la ville, Napoléon se hâta de faire réparer ce pont par les ouvriers lithuaniens, tandis que les pontonniers en établissaient un second près du premier. Ces travaux étaient terminés à trois heures; la division Bruyères et une partie de la réserve de cavalerie poursuivirent l'ennemi sur la rive gauche de la Wilia, dans la direction de Swentziany, tandis que le roi de Naples, avec le reste de la réserve, prenait la route de Niementchin par laquelle le gros de l'armée russe s'était retiré.

Le duc de Reggio avait passé la Wilia, le 25, sur un pont jeté près de Kowno, il était le 26 à Jaswoyny, et le 27 à Stary. Ce mouvement obligea le général Wittgenstein, commandant le premier corps de l'armée russe, à évacuer toute la Samogitie

et le pays situé entre Kowno et la mer. Ayant ensuite été renforcé par deux régimens de la garde impériale russe, forts d'environ quatre mille hommes, Wittgenstein se dirigea sur Wilkomir. 1812. Russie.

Le 28, le duc de Reggio trouva l'ennemi en bataille vis-à-vis Deweltovo, et engagea aussitôt une canonnade assez vive; mais le corps russe, chassé de position en position, s'enfuit bientôt en désordre par la route de Swentziany avant d'avoir pu mettre le feu au pont de Wilkomir. Son arrière-garde, en se retirant, incendia le grand magasin de cette ville, et l'abandonna au pillage. Le duc de Reggio, après avoir arrêté les progrès du feu, parvint aussi à faire restituer aux juifs une partie de ce qu'ils avaient volé pendant le premier désordre. Le 29, le duc d'Elchingen jeta un pont vis-à-vis Suderwa pour passer la Wilia. Ce même jour, le roi de Westphalie, à la tête des cinquième, septième et huitième corps, effectua le passage de Grodno sans éprouver une forte résistance, puisqu'il n'avait devant lui que les cosaques de Platow; le 30, le vice-roi d'Italie arriva sur le Niémen, à Pilony, fit de suite jeter un pont sur ce fleuve, le traversa et se dirigea par Kroni sur Jijmory, reprenant ainsi la grande route de Wilna. Cependant, arrivé, le 4 juillet, à Rykonty, il reçut l'ordre de prendre position à Nov-Troki. Le quartier-général français était ainsi couvert sur la droite, et n'avait rien à appréhender du corps de Bagration qui cherchait à croiser l'armée pour gagner Drissa.

Le dixième corps, sous les ordres du duc de Tarente, avait passé le Niémen à Tilsit, le 24 juin, marchant sur Rossiena, où il était arrivé le 30. Le corps autrichien du prince Schwartzenberg, qui était vers Lublin, à l'époque du passage du Niémen, reçut l'ordre d'appuyer à gauche sur Drogitchin, où il passa le Bug, se dirigeant sur Prujany. Mais forcé de faire un détour en longeant la frontière russe depuis

1812. Russie. Lemberg jusqu'à Drogitchin, il n'arriva que plus tard en ligne d'opération.

Vers la fin du mois de juin, l'armée française occupait les positions suivantes : le dixième corps était à Rossiena; le deuxième, à Wilkomir; le troisième, entre Suderva et Szirwinty; la réserve de cavalerie, vers Niementchin; la garde impériale, à Wilna; le premier corps était un peu en avant sur la route d'Oschmiana; le quatrième corps, à Nov-Troki; les cinquième, septième et huitième, à Grodno; et le corps autrichien, plus en arrière, à Drogitchin.

Quant à l'armée russe, le premier corps, chassé de Wilkomir par le duc de Reggio, se trouvait vers Maliaty sur la route de Braslaw; le deuxième, parti de Szirwinty, était vers Gedroitze; le troisième et le quatrième corps, étaient en avant de Swentziani, qu'occupait le cinquième; l'arrière-garde était entre Swentziany et Niementchin; le sixième corps, celui du général Doctorow, s'était réuni le 28 à Lida pour tâcher de gagner Wilna. La seconde armée de l'ouest, commandée par le prince Bagration, était encore à Wolkowisck, d'où elle devait marcher sur Wilna; les cosaques de Platow, restés seuls à Grodno, avaient été chassés, ainsi que nous l'avons dit, par la cavalerie légère du prince Poniatowsky. L'armée de réserve de Tormasow était encore dans ses quartiers près de Dabno, ayant des postes à Kowel et Wladimir.

Le but que s'était proposé l'empereur Napoléon de désunir l'armée russe, de la forcer à se diviser, à marcher par corps isolés, lui avait complétement réussi, et le mouvement qu'il avait fait sur Wilna avait, comme on l'a vu, coupé le corps de Doctorow et l'armée de Bagration, de celle de Barklay.

Maître de Wilna, Napoléon s'occupa de mettre à profit la position avantageuse de cette ville : de nombreux magasins y furent établis pour recevoir en dépôt les objets que réclameraient plus tard les besoins de l'armée française. La ville

même fut mise à l'abri d'un coup de main ; un camp retranché fut établi sur la rive droite de la Wilia ; les ponts qui n'étaient qu'en radeaux furent jetés sur pilotis, et l'ancien palais des Jagellons, situé sur la rive gauche de la rivière, fut entouré d'une forte citadelle. 1812. Russie.

Séjour de Napoléon à Wilna ; élan patriotique des Polonais pour recouvrer leur ancienne indépendance, etc. — Au milieu de ces travaux guerriers, le souverain des Français ne négligeait point les mesures politiques qui pouvaient lui assurer sa nouvelle conquête, et disposait l'esprit national des habitans à secouer le joug de la Russie au prix de tous les sacrifices. Le vœu général des Polonais appelait depuis longtemps le rétablissement du trône de Pologne, c'était la récompense justement acquise des services que les guerriers de cette nation avaient rendus depuis vingt ans à la France. Une autre considération non moins forte devait porter l'empereur Napoléon à rétablir la Pologne au rang des puissances de l'Europe : la Russie ne cessait de s'agrandir vers l'occident, et il était dans l'intérêt direct de la France de l'éloigner d'elle par une puissance intermédiaire. Assurés des bonnes intentions de l'empereur Napoléon à leur égard, les Polonais avaient déjà convoqué la diète générale du grand-duché de Varsovie. Cette diète, réunie pour la première fois, le 26 juin, choisit pour son président le prince Adam Czatoriski, que son grand âge, ses services et sa haute réputation, avaient fait surnommer *le Nestor polonais*. 14 juillet.

Dans la seconde séance, qui eut lieu le 28 juin, la diète prit plusieurs résolutions. Voici l'exposé sommaire des principales : 1°. la diète se constitue en confédération générale de la Pologne ; 2°. la confédération déclare que le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise sont rétablis ; 3°. les diétines du duché seront convoquées sans délai ; 4°. toutes les parties du territoire polonais et tous les Polonais, sont

1812. Russie. invités à se confédérer, 5°. tous les Polonais employés au service civil et militaire de la Russie, sont sommés de l'abandonner immédiatement, ils seront placés au service de Pologne; 6°. toutes les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires, feront connaître, dans toute l'étendue de la Pologne, l'existence et le but de la confédération; 7°. cette confédération sera représentée et remplacée par un conseil-général formé de dix membres et d'un secrétaire; 8°. toutes les autorités actuelles continueront leurs fonctions; 9°. une députation sera envoyée au roi de Saxe pour demander son adhésion, une autre députation sera envoyée à S. M. l'empereur Napoléon pour lui demander de couvrir de sa puissante protection les efforts patriotiques de la Pologne renaissante; 10°. la confédération jure à la face du ciel et de la terre de poursuivre jusqu'à la fin, et par tous les moyens qui seront en son pouvoir, le grand ouvrage qu'elle commence.

La séance du 29 fut consacrée à la convocation des diétines; dans la séance du 30 on élut les députations [1]. Dès le 3 juillet, les habitans de Brzesc-Litowski publièrent leur adhésion à la confédération, les Russes n'avaient évacué cette ville que la veille.

Pendant que les habitans de Varsovie et de la grande Pologne s'abandonnaient avec enthousiasme aux nobles résolutions que leur inspiraient l'amour de la patrie et le génie de la liberté, Napoléon cherchait à organiser la Lithuanie afin

[1] La députation vers le roi de Saxe était composée ainsi qu'il suit : le prince Jablonoski, sénateur palatin; Edouard Rackrinski, nonce de Posen; Antoine Czarniski, nonce de Szrein; Rackanieski, nonce de Tomaszow; Joseph Kormian, abbé mitré de Zamosc.

Celle envoyée à l'empereur Napoléon était formée des sénateurs palatins Wibiski et Soboleski; du comte Ladislas Tarnowski, nonce de Lubartow; du comte Ignace Stadniski, nonce de Konin; Stanislas Alexandrowich, nonce de Tolis; Alexandre Buinski, nonce d'Oborneck; Mathieu Wadrinski, nonce de Brzesc

de se préparer, dans cette province, les ressources d'une seconde campagne si le mauvais succès de la première rendait un nouvel effort nécessaire. Par un décret du 1er juillet, il établit à Wilna un gouvernement général de la Lithuanie, composé de sept membres et d'un secrétaire général [1]; d'autres décrets réglèrent également l'organisation civile et militaire de ce pays. Une des premières opérations du nouveau gouvernement fut de créer cinq régimens d'infanterie et cinq de cavalerie. La vue des étendarts polonais, arborés sur les murs de l'ancienne capitale des ducs de Lithuanie, excita généralement l'enthousiasme des habitans, et réveilla chez eux les plus glorieux souvenirs; l'élite de la jeune noblesse de Wilna, commandée par le prince Oginski, forma une garde d'honneur à l'empereur français; d'autres jeunes gens des meilleures familles, grand nombre des étudians de l'université s'enrôlèrent à l'envi sous ces drapeaux que les Sigismond et les Sobieski avaient tant de fois conduits à la victoire. 1812. Russie.

Aussitôt après l'arrivée de la députation de la diète de Varsovie, le gouvernement provisoire de la Lithuanie publia son adhésion à l'acte de la confédération générale. Le 14 juillet, la députation fut présentée à l'empereur Napoléon; le sénateur Wybysky, qui en était le chef, prononça le discours suivant :

« Sire, la diète du grand-duché de Varsovie, réunie à l'approche des puissantes armées de Votre Majesté, a reconnu

[1] Ces membres étaient Soltan, ex-maréchal de Lithuanie; Charles Prozor, Joseph Sierakowi, le prince Alexandre Sapieha, comte François Telski, Alexandre Potocki, Sniadeski et Kossakowski, sécrétaire-général.

[2] Pour l'infanterie, Adam Beybing, comte Alexandre Chodkiewiche, comte Constantin Tyssenhaussen, Charles Przieczki et comte Stanislas Czapski. Pour la cavalerie, Wawreski, brigadier-général; comte Michel Tiskiewicze; comte Raeieski; comte Obukowicz et prince Gedroitze. Le prince Gedroitze fut ensuite nommé général commandant les troupes lithuaniennes.

1812. Russie. d'abord qu'elle avait des droits à réclamer et des devoirs à remplir : d'une voix unanime, elle s'est constituée en confédération générale de la Pologne ; elle a déclaré le royaume de Pologne rétabli dans ses droits, et en même temps, que les actes usurpateurs et arbitraires par lesquels on avait détruit son existence, étaient nuls et de nulle valeur.

« Sire, Votre Majesté travaille pour la postérité et pour l'histoire. Si l'Europe ne peut méconnaître nos droits, elle peut encore bien moins méconnaître nos devoirs. Nation libre et indépendante depuis les temps les plus reculés, nous n'avons perdu notre territoire et notre indépendance ni par des traités, ni par des conquêtes, mais par la perfidie et par la trahison. La trahison n'a jamais constitué des droits. Nous avons vu notre dernier roi traîné à Saint-Pétersbourg, où il a péri, et notre nation déchirée en lambeaux par des princes avec qui nous n'avions pas de guerre et qui ne nous ont pas conquis.

« Nos droits paraissent donc évidens aux yeux de Dieu et des hommes. Nous, Polonais, nous avons le droit de déclarer le rétablissement du trône des Jagellons et des Sobieski, de ressaisir notre indépendance nationale, de rassembler nos membres divisés, de nous armer nous-mêmes pour notre pays natal, et de prouver, en nous battant pour lui, que nous sommes dignes descendans de nos ancêtres.

« Ce qui constitue nos droits, constitue en même temps nos devoirs. Grâce à Votre Majesté, quatre millions de Polonais sont déjà libres et gouvernés par les lois polonaises ; mais..... nos frères, formant la plus grande partie de la population de la Pologne, sont encore courbés sous le joug oppressif des Russes, nous osons réclamer leurs droits et les comprendre dans la réunion de la grande famille polonaise.

« Votre Majesté peut-elle nous désavouer ou nous blâmer pour avoir fait ce que notre devoir, comme Polonais, exigeait de nous? et pour avoir repris nos droits? Oui, sire, la Po-

logne est proclamée de ce jour ; elle existe par les lois de l'équité, mais elle doit exister par le fait ! Le droit et la justice légitimaient notre résolution, mais elle doit être soutenue de notre côté ! Dieu n'a-t-il pas assez puni la Pologne de ses divisions ? veut-il perpétuer nos malheurs ?..... Non, sire..... la confédération nous a députés pour soumettre l'acte fédératif à votre suprême sanction, et requiert votre puissante protection pour le royaume de Pologne. 1812. Russie.

« Dites, sire : *que le royaume de Pologne existe*, et ce décret sera, pour le monde, équivalent à la réalité. Nous sommes seize millions de Polonais, parmi lesquels il n'y en a pas un dont le sang, les bras, la fortune ne soient devoués à Votre Majesté. Chaque sacrifice nous paraîtra léger s'il a pour effet le rétablissement de notre pays natal, de la Dwina au Dniester, du Borysthène à l'Oder..... L'intérêt de Votre Majesté demande le rétablissement de la Pologne, et certes, l'honneur de la France y est également intéressé. Le démembrement de la Pologne fut le signal de la décadence de la monarchie française ; puisse son rétablissemant être la preuve de la prospérité où Votre Majesté a élevé la France ! Depuis trois siècles, la Pologne, dans ses malheurs, a toujours tourné les yeux vers la France..... Mais le destin en a réservé le terme au chef de la quatrième dynastie..... Nous présentons à Votre Majesté l'acte de la confédération par lequel nous réclamons l'existence de la Pologne. Nous renouvelons devant vous, au nom de tous nos frères, le serment de persévérer dans cet engagement solennel jusqu'à la fin, en y concourant de toutes nos facultés morales, de tous nos moyens, et s'il le fallait, avec tout le sang qui coule dans nos veines, afin d'achever une entreprise qui n'aura pas été formée en vain, si Votre Majesté veut daigner l'appuyer. »

Ce discours, que nous avons cru devoir rapporter presque en entier, prouve que ce n'était pas (ainsi qu'on a voulu le

1812. Russie. faire croire) par les ordres de Napoléon que la diète de Pologne avait été convoquée. Les Polonais n'avaient fait qu'obéir à ce premier mouvement qui les entraînait à réclamer leur indépendance. Ils attendaient tout, il est vrai, de sa protection, mais ils n'agissaient point par ses ordres ni sous son influence. Ils savaient que leurs efforts ne pouvaient suffire pour recouvrer l'existence politique qu'on leur avait ravie, aussi le discours de l'orateur de la diète tend-il à prouver les droits incontestables de la Pologne à l'appui de la France. On a reproché à Napoléon de n'avoir pas alors immédiatement accordé un roi à la Pologne ; mais dans la circonstance présente, cette mesure décisive pouvait entraîner de graves inconvéniens : elle donnait à l'Autriche de justes craintes pour la Galicie, et l'autorisait à retirer le faible secours qu'elle ne fournissait qu'à regret, à prêter l'oreille aux propositions instantes de la Russie, et même à se déclarer contre la France si les chances de la guerre lui promettaient quelque avantage. Les mêmes motifs de prudence existaient à l'égard de la Prusse, qui ne dissimulait qu'à peine sa mauvaise volonté et ses dispositions à une rupture au moindre revers. Une déclaration prématurée en faveur du rétablissement de la Pologne eût, dans tous les cas, été plus nuisible qu'utile. Napoléon devait avant tout s'assurer si les vœux de la grande majorité des Polonais étaient pour la restauration de leur patrie, et l'heureuse issue de la guerre qui commençait pouvait seule déterminer véritablement cette unanimité de sentimens et en favoriser la manifestation et les effets. La réponse de l'empereur des Français fut claire, précise, modérée, telle que la demandaient les circonstances. Nous la rapporterons textuellement :

« Gentilshommes députés de la confédération de Pologne, dit l'empereur, j'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire.

« Polonais, j'aurais pensé et agi comme vous ; j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie. L'amour de son pays est le premier devoir de l'homme civilisé. 1812. Russie.

« Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts à concilier et beaucoup de devoirs à remplir : si j'avais régné pendant le premier, le second ou le troisième partage de la Pologne, j'aurais armé mes peuples pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eut mis en état de rétablir vos anciennes lois dans votre capitale et une partie de vos provinces, je le fis sans chercher à prolonger la guerre, qui aurait continué à répandre le sang de mes sujets.

« J'aime votre nation. Pendant seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés dans les champs de l'Italie et dans ceux de l'Espagne.

« J'applaudis à ce que vous avez fait, j'autorise les efforts que vous voulez faire, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions.

« Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits ; mais dans des contrées si éloignées et si étendues, c'est entièrement dans l'unanimité des efforts de la population qui les couvre, que vous pouvez trouver l'espoir du succès.

« Je vous ai tenu le même langage dès ma première entrée en Pologne, je dois y ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ou aucun mouvement qui tende à troubler la paisible possession de ce qui lui reste des provinces de Pologne.

« Faites que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk, Polotzk, Mohilow, la Wolhynie, l'Ukraine, la Podolie soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et la Providence couronnera votre bonne cause par des succès; je récompenserai ce dévouement de vos contrées, qui vous

1812. Russie. rend si intéressans et vous acquiert tant de titres à mon estime et à ma protection, par tout ce qui pourra dépendre de moi dans les circonstances. »

Juillet. *L'armée française s'avance en Lithuanie, et commence à manquer de vivres; retraite successive des différens corps de l'armée russe sur la Dwina; évacuation du camp retranché de Drissa.* — Le mouvement de l'armée française sur Wilna ayant isolé le corps de Doctorow et l'armée de Bagration de celle de Barklay, l'empereur dut chercher à prévenir leur jonction. En conséquence le prince d'Eckmulh se mit en mouvement sur Oschmiana, couvert à droite par la brigade légère du général Bordesoul, et en avant par celle du général Pajol. Doctorow, que le général Barklay avait laissé sans instructions, se mit en marche le 28 pour se porter sur Wilna, dont il ignorait l'évacuation. Le 30, son avant-garde arriva à Soleschniki. La brigade de Bordesoul, qui y était déjà établie, chargea les Russes et les chassa du village. Doctorow, se voyant prévenu, prit alors à droite, et se dirigea sur Oschmiana. Il ne pouvait plus douter que Wilna ne fût au pouvoir de Napoléon; son but était donc de dépasser les têtes de colonnes françaises, et de les croiser, pour se rabattre ensuite sur Drissa, et y opérer sa jonction avec le général en chef Barclay. Son avant-garde pénétra dans Oschmiana au moment même où la brigade Pajol entrait par une autre porte. Le général français fit charger le neuvième régiment de lanciers polonais, qui chassa l'ennemi hors de la ville. Doctorow, informé que le prince d'Eckmulh s'avançait en même temps avec deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie pour soutenir le général Pajol, se décida à presser sa marche, et continua de longer à droite, s'avançant en toute hâte par Smorgoni, où il passa la Wilia, Danuschew et Swio, pour gagner Swentziani. Napoléon, prévenu de ce mouvement latéral, fit marcher sur Mikhalischki

la cavalerie du général Nansouty, pour empêcher Doctorow de mettre la Wilia entre lui et le prince d'Eckmulh ; mais le général russe, sacrifiant ses traînards et tous ses bagages, marcha avec une telle vitesse, que le général Nansouty ne put atteindre que son arrière-garde, qu'il attaqua le 3 juillet à Swir. Doctorow continua sa retraite sur Swentziani, où il rejoignit le général Barklay. 1812. Russie.

Un changement subit dans le temps, et une pluie abondante, qui dura pendant quatre jours consécutifs, rendirent tout à coup les chemins impraticables. L'armée française avait déjà perdu beaucoup de chevaux avant d'arriver au Niémen. Cet orage du nord en fit périr un plus grand nombre encore, surtout de ceux appartenant à l'artillerie et aux transports, et retarda nécessairement la marche des convois. Pour la première fois, la disette se fit sentir. Tous les corps s'étaient abondamment approvisionnés avant d'entrer en campagne ; des magasins innombrables, immenses, avaient été établis depuis Dantzig jusqu'à Varsovie ; mais la pénurie de moyens de transport, la difficulté de se procurer les chevaux indispensables, empêchèrent d'obtenir de ces mesures tout l'avantage qu'elles semblaient promettre. La plupart des chevaux du train, exténués par un chargement excessif, les obstacles du terrain, les marches forcées, le manque de fourrage, périrent avant d'atteindre le Niémen : l'orage dont nous parlons emporta ceux qui avaient résisté d'abord. La plus grande partie de l'armée française se trouva donc réduite aux seules ressources que pouvaient lui offrir le pays et les magasins que l'ennemi n'avait pas eu le loisir de détruire ou de brûler ; mais la pauvreté de ce même pays, et le système adopté par les Russes de tout anéantir en se retirant, réduisaient ces ressources à fort peu de chose. Quant aux magasins qu'on parvenait à sauver d'une destruction totale, quelque précaution que prissent les autorités compétentes,

1812. Russie. ils étaient presque toujours la proie du corps qui s'en emparait le premier, et livrés au gaspillage du soldat affamé.

Poussé par la cavalerie légère du prince Poniatowski, Platow, ignorant la prise de Wilna, s'était retiré sur Lida. Là, ayant appris que plusieurs corps de cavalerie française se trouvaient dans son voisinage, il continua son mouvement vers Iwie; mais le général Grouchy, qui avait été envoyé à Bogdanow, occupa, le 4 juillet, Wischnew et Subotniki, et força l'hetmann à se retirer vers Nikolaew, et de là sur Nowogrodek, où il rejoignit le prince Bagration : celui-ci avait quitté Wolkowisk le 30 juin. Reconnaissant que Subotniki, Traby, Wischnew étaient occupés par la cavalerie du général Grouchy, la brigade Pajol et le corps du prince d'Eckmuhl, il se décida à rétrograder, et prit la direction de Minsk; mais, arrivé à quelques lieues de cette ville, il apprit que le prince d'Eckmulh y était entré le 8, ce qui l'engagea à se porter sur Sloutsk, et de là sur Bobrouisk : son but était de gagner Witepsk par Mohilow, avant que les Français ne lui eussent coupé le chemin.

A l'aile gauche de la grande armée française, Wittgenstein, battu à Deweltovo par le duc de Reggio, se retirait par Maliati sur Widzy et Braslaw. Le corps du général Bagawout, coupé de Wilna, avait marché par Gedroitze sur Swentziani, et les troisième, quatrième et cinquième corps, qui avaient fait leur retraite de Wilna par Niementchin, étaient le 30 juin dans les environs de Swentziani, couverts par une forte arrière-garde, commandée par le général-major Korf. Le roi de Naples les poussa vivement sur les deux rives de la Wilia, et eut plusieurs engagemens avec eux le 3 juillet; il atteignit l'arrière-garde de Korf près de Swentziani. Le général Montbrun s'ébranla pour charger l'ennemi, qui se retira avec assez de précipitation. Le 4, le roi de Naples avait son quartier-général en avant de Swentziani; le duc

de Reggio était entré le même jour à Awanta, et le duc d'Elchingen à Maliati. Le 5, le roi Murat continua de poursuivre l'arrière-garde ennemie. Korf fut chargé par la brigade de cavalerie légère du général Subervic, et rejeté sur la Disna avec perte d'environ deux cents prisonniers. Arrivé au-delà de la rivière, l'ennemi voulut couper le pont, et défendre le passage : son arrière-garde, rangée en bataille sur la rive gauche, était soutenue par le deuxième et le troisième corps et par une nombreuse artillerie. Le général Montbrun fit avancer cinq batteries d'artillerie légère, et la canonnade s'établit de part et d'autre avec vigueur. Néanmoins, au bout de quelques heures, les Russes se virent forcés à continuer leur retraite. Le même jour, le général Sebastiani arriva à Widzi, d'où l'empereur de Russie était parti la veille. 1812. Russie.

Après l'avantage qu'il avait remporté à Swir sur l'arrière-garde de Doctorow, le général Nansouty s'était dirigé sur Postawy, où il arriva le 5 : il se porta ensuite à six lieues de cette dernière ville, pour passer la Desna à Koseni, et flanquer la droite du roi de Naples. Le général Roussel d'Hurbal, à la tête de sa brigade, composée du neuvième régiment de chevau-légers polonais et du deuxième de hussards prussiens, passa la rivière à cet endroit, culbuta six escadrons russes du corps de Pahlen, en sabra un bon nombre, et ramena une soixantaine de prisonniers montés.

Les différens corps composant le centre de l'armée française avaient suivi la direction de Dünaburg. Le duc de Tarente quitta, le 4, son quartier-général de Rossiena, capitale de la Samogitie, pour se porter en avant. La brigade Ricard marcha sur Poneviej, la brigade prussienne Kleist entra à Schawli, et deux régimens prussiens occupèrent Telsch. Le but de cette expédition était de surprendre les troupes russes qui occupaient ces villes, et de les empêcher de brûler leurs magasins ; mais la mauvaise volonté et la lenteur que

1812. Russie. que les troupes prussiennes mirent à exécuter leurs mouvemens, rendirent inutiles les mesures que le maréchal Macdonald avait prises pour s'assurer du succès. De Ponieviej, le général Ricard se porta sur Baousk ; il y fut bientôt remplacé par le corps prussien de Gravert : il rejoignit alors la division Grandjean à Jakobschtadt, où le duc de Tarente vint établir son quartier-général.

Sur ces entrefaites, le quatrième corps, sous les ordres du prince vice-roi, se dirigeait vers Minsk : il devait prévenir la réunion de Platow, qui, séparé du corps de Bagration, cherchait, comme nous l'avons dit, à opérer sa jonction avec l'armée russe. Le prince vice-roi reçut l'ordre de se mettre en marche le 7 juillet : il suivit la route de Rudniki et Jachounoui. Là, n'ayant que des nouvelles incertaines sur Platow, et désespérant de l'atteindre dans des plaines immenses, couvertes de bois et de marais, il revint sur Smorgoni et Wileika : il était le 17 à Dokschitzi. L'armée russe du général Barclay, dite *première armée*, était réunie dans sa totalité aux environs d'Jkazna, depuis le 7, en exceptant toutefois le corps du général Wittgenstein, qui occupait Braslaw, pour couvrir Dünaburg et les communications avec Saint-Pétersbourg. D'Jkazna le général Barklay marcha, par Disna, sur le camp retranché de Drissa, où il entra le 10, pendant que Wittgenstein passait la Dwina à Dünaburg, et que l'arrière-garde de Korf restait en position à Druia. Le roi de Naples arriva le 7 à Opsa, où il établit son quartier-général : il y fut rejoint successivement par le général Nansouty et par le duc d'Elchingen. Le duc de Reggio, continuant de poursuivre Wittgenstein, arriva le 13 à Dünaburg, où il eut une affaire d'avant-garde à la tête du pont. Les Russes furent chassés sans pouvoir empêcher les Français de brûler les baraques qu'ils avaient sur la rive gauche, et de reconnaître les ouvrages de la place. Le lendemain, une nou-

velle affaire d'avant-poste eut lieu. Après cette diversion sur la droite, le duc de Reggio continua son mouvement sur Drissa : le même jour, l'avant-garde du roi de Naples, commandée par le général Sebastiani, arriva à Drissa, après avoir coupé et pris cinq cents cosaques sur son chemin. Wittgenstein, qui se trouvait en face et un peu en arrière de cette ville, ayant appris que la cavalerie légère française se gardait négligemment, fit jeter un pont sur la Dwina, et, le 15 avant le jour, attaqua à l'improviste le général Sebastiani avec une forte division de cavalerie et un bon nombre de cosaques. La cavalerie française, surprise, fut culbutée en arrière de Drissa, et repoussée pendant une lieue, avec perte d'une centaine d'hommes, parmi lesquels on compta le général Saint-Geniez, qui, blessé mortellement, resta au pouvoir de l'ennemi. Le général Sebestiani resta à Slobogdka, sur la route de Braslaw; le roi de Naples, à Opsa, avec le deuxième et le troisième corps, trois divisions du premier, et les corps de cavalerie des généraux Nansouty et Montbrun. Ces différentes troupes, échelonnées entre Opsa, Braslaw et la Dwina, observaient la grande armée russe, forte de près de cent vingt mille hommes, et réunie dans ses ouvrages de Drissa. Elles attendaient dans cette position de nouveaux ordres de l'empereur Napoléon, qui venait de quitter Wilna avec sa garde et les quatrième et sixième corps.

1812. Russie.

Le camp retranché dans lequel la première armée de l'ouest, poussée de position en position, s'était retirée, était situé sur la rive gauche de la Dwina, un peu au-dessous de Drissa. Il était formé de douze redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert de trois mille toises de développement, et renfermait d'immenses magasins. Le fleuve qui fermait ce camp sur ses derrières, formait un arc d'un développement à peu près égal à celui du front de bandière. C'était dans ce

1812. Russie.

double segment, d'une hauteur totale de onze cents toises environ, que les ingénieurs russes avaient construit une foule d'ouvrages, très-bien exécutés sans doute sous le rapport de la main d'œuvre, mais disposés d'ailleurs sans la moindre connaissance de l'art. Stratégiquement considérée, la position du camp offrait des défauts non moins grands que sous le rapport tactique, puisque, dans la disposition respective des armées russe et française, il était impossible d'espérer que le prince Bagration vînt opérer à cet endroit sa jonction avec le général Barklay. En s'obstinant à rester à Drissa, Barclay sacrifiait donc l'armée de Bagration, et ouvrait aux Français les provinces méridionales de l'empire russe, dont Smolensk était la clef; en supposant même que la position tactique du camp eût offert quelque espoir de résistance, l'empereur Napoléon pouvait la bloquer avec une partie de ses forces, tandis qu'avec l'autre il enlevait pour jamais à la Russie ses possesions de la Lithuanie, de la Volhinie, et peut-être l'Ukraine et la vaste Podolie.

A la gauche de l'armée française, le maréchal Macdonald remporta de grands succès en Samogitie et en Courlande, pays précieux par sa fertilité, mais avantageux surtout relativement aux ressources qu'il offrait pour la remonte de la cavalerie : à la droite, le prince d'Eckmulh et le roi de Westphalie continuaient de poursuivre Bagration et Platow. Le 5 juillet, le prince d'Eckmulh était près de Volojin, marchant sur Minsk, pour flanquer le mouvement du roi de Westphalie. Le 8, le maréchal était à Minsk, où il s'empara de magasins immenses, que l'ennemi n'avait pas eu le temps de détruire, et d'environ trente pièces de canon, avec une grande quantité de poudre. Bagration, dont la tête de colonne était à Swerjen, se dirigeait également sur Minsk, qu'il ne savait pas au pouvoir des Français. Le 9, la division

VALENCE.

Ambroise Tardieu Direxit.

de cavalerie légère polonaise, commandée par le général Roznieckí, rencontra l'ennemi en avant de Nowogrodeck. Les Polonais, se laissant emporter par la haine qu'ils portaient aux Russes, les attaquèrent inconsidérément, et furent ramenés avec perte; néanmoins, ils revinrent à la charge, et le combat dura plusieurs heures avec l'acharnement le plus vif. Les Polonais perdirent dans cette rencontre près de neuf cents hommes tués ou blessés, l'ennemi n'évalua sa perte qu'à six cents hommes. Cependant, les opérations du centre se continuaient avec vigueur. Napoléon, voyant l'armée russe concentrée dans ses ouvrages de Drissa, fit marcher le centre de la sienne obliquement vers la Dwina : son projet était d'y prendre une position telle qu'il demeurât maître d'attaquer le camp de Drissa, s'il le jugeait nécessaire, ou de se prolonger vers le point par où la deuxième armée de l'ouest tendrait à opérer sa jonction avec celle de Barclay. Ce mouvement ne pouvait entraîner avec lui aucun résultat fâcheux, puisque la droite de l'armée française était entièrement couverte. Le corps autrichien du prince de Schwartzenberg masquait l'armée de Wolhynie; les cinquième, septième et huitième corps suivaient Bagration pas à pas, tandis que le prince d'Eckmulh, avec deux divisions de son corps, le troisième corps de cavalerie et la division de cuirassiers de général Valence, se prolongeant le long de la route de Wilna à Smolensk et Mohilow, l'empêchait de se rapprocher de la Dwina et même de Witepsk. Napoléon choisit la position de Glubokoe, à distance égale de Drissa et de Polotsk, et où il n'était guère plus éloigné de Witepsk que l'armée russe. Cette manœuvre vers Glubokoe ne pouvait avoir lieu que lorsque Bagration se trouverait dans l'impossibilité de rétrograder sur Wilna, après le départ de l'empereur français et des troupes qu'il avait avec lui. Les communications avec le roi de Westphalie ayant été ouvertes le 5 à Lida, rien ne s'opposa plus à l'exé-

1812. Russie.

1812. Russie. cution du plan projeté. Nous avons dit précédemment que le quatrième corps était arrivé le 17 à Dokschtzi. Le duc de Trévise, qui avait quitté Wilna le 9 avec une partie de la garde impériale et la cavalerie légère bavaroise, arriva le 16 à Glubokoe : le sixième corps, qui avait passé le Niémen le dernier, se dirigea également de Wilna sur le point indiqué.

Cependant l'empereur Alexandre et le général en chef, Barklay, depuis leur arrivée à Drissa, avaient fait répandre en profusion, dans l'armée française, des proclamations où ils invitaient les soldats à la désertion, en leur promettant un asile en Russie ; mais ces mesures singulières, dont ils connurent bientôt le ridicule et l'inefficacité, ne produisirent d'autre résultat que d'exciter une juste indignation dans les troupes françaises, et de couvrir de honte leurs auteurs. Les nouvelles les plus fâcheuses arrivèrent bientôt au camp de Drissa et réclamèrent des expédiens d'un autre genre. Les Russes furent informés que la seconde armée de l'ouest, débordée sur sa gauche par le prince d'Eckmulh, marchait directement sur le Dnieper. Par suite du mouvement des Français sur Brirow, Orsa et Lepel, l'armée de Barklay se serait trouvée coupée de Witepsk, et celle de Bagration complétement isolée. Barklay jugea qu'il ne lui restait que peu de temps pour s'opposer aux projets de son habile adversaire : en conséquence, il évacua, le 18, le camp retranché de Drissa, et se porta à marches forcées sur Witepsk, par la route de Polotsk. L'imminence du danger fit connaître alors à l'empereur Alexandre combien il devait peu compter sur ses deux armées principales qui, coupées maintenant l'une de l'autre, et en pleine retraite, ne pouvaient plus se réunir qu'à une très-grande distance. Ce fut en mettant en mouvement les passions religieuses de ses sujets, qu'Alexandre crut pouvoir se créer de nouvelles ressources. Des proclamations inondèrent l'empire russe, les prêtres et les nobles persuadè-

rent aux serfs russes que leur religion était menacée, que l'intention des Français était de les réduire au culte des idoles. Ces absurdités grossières ne laissèrent pas que de produire, sur des peuples à demi-sauvages, l'effet qu'ont produit sur d'autres plus éclairés, les mots sacrés et magiques de patrie et de liberté. 1812. Russie.

Combats d'Ostrowno. — Cependant le principal corps de l'armée française était réuni près de la Dwina, en face de Polotsk et de Drissa. L'empereur Napoléon quitta Wilna et se rendit à Glubokoe, où il établit son quartier-général le 18; le 20, le duc de Trévise et le duc d'Istrie étaient à Teszacz, le vice-roi à Kamen, et le roi de Naples à Disna. Le général Montbrun passa la Dwina dans cette dernière ville; mais déjà l'armée de Barklay était arrivée à Polotsk. Le duc de Reggio, remontant la Dwina, arriva le 22 à Drissa, et continua sa marche sur Polotsk, après avoir rasé le camp retranché et démoli tous les ouvrages. Barklay passa, le 24, la Dwina à Witepsk, et prit position derrière la Lutchesa. Le quatrième corps d'infanterie russe sous les ordres du général Ostermann, et la cavalerie légère de Palhen, furent placés en avant-garde entre Budilowa et Ostrowno, afin d'observer les mouvemens de l'armée française. 25-27 juillet.

Le 25, le général Nansouty, avec les divisions Bruyères et Saint-Germain et le huitième régiment d'infanterie légère, rencontra l'ennemi à deux lieues en avant d'Ostrowno : le combat s'engagea; la cavalerie russe, dont une partie appartenait à la garde, fut culbutée. Les batteries de l'ennemi furent enlevées par la cavalerie française; l'infanterie russe qui s'avança pour soutenir son artillerie, fut à son tour rompue et sabrée. L'ennemi fut forcé de se retirer après une perte considérable, laissant huit pièces de canon et six cents prisonniers au pouvoir des vainqueurs. La brigade de cavalerie légère du général Piré, composée du huitième de hussards

1812. Russie. et du seizième de chasseurs, se distingua particulièrement dans cette occasion.

Le 26, au matin, le mouvement continua en avant : le prince vice-roi marchant en tête des colonnes avec la division Delzons, un combat opiniâtre d'avant-garde s'engagea à une lieue au-delà d'Ostrowno, avec le corps d'Ostermann. Les Russes, forts de vingt-un mille hommes d'infanterie et de six mille de cavalerie, avaient appuyé leur extrême gauche à un petit bois, qui, en cet endroit, s'approche de la Dwina. Un fort détachement de cavalerie menaçait en même temps de tourner la gauche des Français; une première charge faite par un régiment de hussards, ayant été repoussée, la gauche de la division Delzons, sous les ordres du général Huard, s'ébranla pour marcher à l'ennemi. Le premier choc fut à son avantage, elle passa le ravin qui la séparait des Russes; mais ceux-ci, ne craignant point de dégarnir leur gauche fortement défendue par le bois, en tirèrent des renforts pour soutenir leur droite. Le général Huard fut alors ramené en arrière du ravin; il réussit néanmoins à le franchir une seconde fois. Un nouveau renfort venu de la gauche des Russes le fit encore rétrograder. Au même instant, une colonne d'infanterie russe fut mise en mouvement pour le suivre et l'écraser. Le roi de Naples fit immédiatement charger cette colonne par la cavalerie polonaise qui la rompit et la mit en fuite. Sur ces entrefaites, deux bataillons du cent sixième s'étant joints à la brigade Huard, celle-ci se porta une troisième fois sur les Russes et les culbuta, tandis que le général Roussel, avec le quatre-vingt-douzième régiment et les chasseurs de la garde italienne, forçait les débouchés du bois qui se trouvait, comme nous l'avons dit, à la gauche de l'ennemi. Pendant ce temps la brigade de cavalerie du général Girardin se rabattait par un changement de front à droite sur les derrières de l'ennemi, et le général Piré attaquait vivement sa gauche et la renver-

sait. Alors l'affaire devint générale, et le corps d'Ostermann, battu sur tous les points, se retira en désordre dans le bois qui se trouve sur la route de Dobrijka et chercha à s'y reformer. Là il y eut un moment d'hésitation parmi les troupes françaises, elles balançaient à s'engager dans le bois, dans l'appréhension d'y rencontrer des forces trop supérieures. La vive résistance qu'elles venaient d'éprouver et l'augmentation successive des troupes russes depuis Bechenkowitchi, rendaient ces craintes assez légitimes. Tout à coup l'empereur arrive, ordonne de marcher en avant : les tirailleurs français se précipitent dans le bois, repoussent les tirailleurs ennemis et les forcent à continuer leur retraite. A sept heures du soir le grand quartier-général impérial fut établi à Kukowiazi. 1812. Russie.

Le corps d'Ostermann étant rentré en désordre et après avoir essuyé une perte considérable, le général Barklay forma un nouveau corps d'arrière-garde, dont il donna le commandement au comte Pahlen.

Le 27, à la pointe du jour, le vice-roi quitta Dobrjika avec ses troupes, et fit déboucher en tête la division Broussier : le dix-huitième régiment d'infanterie légère et la brigade de cavalerie légère du général Piré, tournèrent par la droite; la division Broussier passa par le grand chemin et fit réparer un petit pont que l'ennemi avait détruit. Au soleil levant on aperçut l'arrière-garde ennemie, forte de dix mille hommes de cavalerie, échelonnée dans la plaine, la droite appuyée à la Dwina et la gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Le général Broussier prit position avec le cinquante-troisième sur une éminence faisant face au plateau occupé par les Russes; deux compagnies de voltigeurs du neuvième régiment, commandées par les capitaines Guyard et Savary, formaient l'extrême gauche de sa division. Ces deux compagnies passèrent les premières de l'autre côté d'un ravin, en arrière duquel était le corps de bataille des Russes;

1812. Russie. elles s'avancèrent seules dans la plaine, se dirigeant le long de la Dwina, vers la droite de l'ennemi, toute composée de cavalerie. Elles furent aussitôt attaquées par cette cavalerie, qui ayant fait un mouvement en avant, les enveloppa de tous côtés, et paraissait devoir les anéantir; mais en se serrant en masse, ces braves investis pendant une heure entière, opposèrent, sur toutes les faces, une résistance qui permit à la cavalerie légère française de déboucher et de passer le pont. Cependant l'armée française, campée sur un coteau disposé en amphithéâtre, restait spectatrice intéressée de cette lutte glorieuse, et encourageait, par des applaudissemens répétés, les intrépides voltigeurs du neuvième [1].

Le général Broussier, ayant formé sa division en carré double par régiment, passa le ravin, et protégé par son artillerie, marcha à l'ennemi; la division Delzons fila sur la droite pour attaquer le bois qui était à la gauche de l'ennemi. Napoléon, placé sur un tertre élevé, observait attentivement les mouvemens de son adversaire, et embrassant d'un coup d'œil exercé une étendue immense de pays, il concevait ces savantes manœuvres qui décident de la victoire. Un régiment de cavalerie qui reçut l'ordre de se porter un peu en arrière pour laisser le pont libre à la division Delzons, jeta d'abord quelque désordre dans les masses, et frappa d'une terreur panique cette multitude d'employés inutiles que les armées traînent à leur suite: ils se sauvèrent à la débandade et ne se crurent en sûreté que plusieurs lieues en arrière du

[1] L'empereur Napoléon était sur un mamelon, non loin de ces deux cents voltigeurs, qui, seuls en plaine, avaient attaqué la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur belle contenance, il envoya demander de quel corps ils étaient, ils répondirent: *du neuvième, et les trois quarts enfans de Paris!* — *Dites-leur*, dit l'empereur, *que ce sont de braves gens, ils méritent tous la décoration d'honneur.* La lithographie a retracé récemment ce beau fait d'armes.

champ de bataille; mais l'ordre et la confiance se rétablirent promptement; l'empereur était là. Le roi de Naples chargea sur les batteries du bois et les força de débusquer. En moins de deux heures, toutes les positions de l'ennemi furent emportées, et Barklay se vit forcé de se retirer derrière la Lutchesa. La perte totale des Russes, dans les trois combats d'Ostrowno, s'éleva à plus de trois mille morts ou blessés, dix canons et vingt caissons; du côté des Français, elle ne fut que de quatre cents morts, neuf cents blessés et soixante-dix prisonniers. 1812. Russie.

Les deux armées campèrent vis-à-vis l'une de l'autre, séparées seulement par la Lutchesa, rivière étroite, peu profonde, mais dont les bords relevés formaient un ravin difficile à passer, sous le feu de l'artillerie de la rive. Quelques voltigeurs la traversèrent néanmoins et s'établirent, les uns sur le plateau qui forme la route, les autres, dans un moulin sur la rivière; mais ces troupes n'ayant point été soutenues, reçurent l'ordre de rentrer à leurs corps, et l'on se borna, pour le moment, à cette démonstration d'attaque. Les deux armées bivouaquèrent dans leur ordre de bataille, et tout annonçait qu'une affaire générale aurait lieu le lendemain; mais informé pendant la nuit que Bagration n'avait pas pu forcer le débouché de Mohilow pour se rendre, par Babinowitchi, à Witepsk, et que, rejeté derrière le Dnieper, il se dirigeait, par Msiclawl, sur Smolensk, le général Barklay changea tout à coup de résolution. Il résolut d'éviter encore une bataille générale, et de se soustraire, par une marche forcée, à l'active poursuite des Français, pour effectuer, enfin, sa jonction avec le prince Bagration. En conséquence, l'armée russe se mit en mouvement pendant la nuit, sur trois colonnes, et quitta ses positions dans le plus grand silence; le général Pahlen couvrait la retraite. Le 28, à la pointe du jour, les Français passèrent le ravin de la Lutchesa sur plu-

1812. Russie.

sieurs points; mais dans toute cette vaste plaine que venaient d'abandonner près de cent mille Russes, il ne restait pas une seule patrouille, pas un soldat qui pût indiquer la route qu'avait suivie l'ennemi. Cette solitude immense laissa d'abord de l'incertitude sur la direction à prendre; néanmoins, la somme des probabilités détermina l'empereur à continuer sa marche sur Smolensk. La cavalerie du roi de Naples atteignit, sur la route de Suraij, plusieurs pulks de cosaques qui formaient l'arrière-garde ennemie, et qui se mirent en retraite en lâchant quelques volées de canon aussitôt qu'ils se trouvaient sur un terrain favorable. Ils manœuvrèrent ainsi jusqu'au village d'Aganovchtehaina, où l'armée française s'arrêta pour passer la nuit. L'empereur Napoléon étant entré à Witepsk le même jour, établit son bivouac à Aganovchtehaina. Le 29, à la pointe du jour, les Français quittèrent ce village et continuèrent leur poursuite. Napoléon, certain désormais que l'ennemi se dirigeait sur Smolensk, retourna à Witepsk et voulut en même temps accorder quelques jours de repos à son armée. Les fatigues qu'elle venait d'essuyer, et l'excessive chaleur qui se faisait sentir depuis quelque temps, lui rendaient ce repos nécessaire. Il lui laissait en outre le loisir de se munir de vivres pour traverser un pays où l'ennemi détruisait tout en se retirant. L'armée française fut donc répartie dans les environs de Witepsk, où l'empereur établit son quartier-général et sa garde; le vice-roi occupa les environs de Suraij; et le roi de Naples, Rudnic et Nikowo. Le 30 juillet, deux cents chasseurs italiens, sous les ordres du colonel Banco, après neuf lieues de marche, atteignirent un convoi de vivres à Velij, au moment où ce convoi sortait de la ville pour passer la Dwina. Les chasseurs italiens chargèrent l'escorte et furent cinq fois repoussés par des forces supérieures en infanterie et en cavalerie; loin de se rebuter, ils exécutèrent une sixième charge qui décida enfin l'affaire en

leur faveur : ils s'emparèrent du convoi et firent mettre bas les armes à cinq cents Russes. La veille, l'aide-de-camp du vice-roi, Desève, s'était emparé d'un autre convoi sur la route de Weliki-Luki. 1812. Russie.

Opérations du maréchal prince d'Eckmulh contre l'armée du prince Bagration ; combat de Mohilow. — Pendant le mouvement du centre de l'armée française sur Witepsk, l'aile droite obtenait de son côté des avantages notables sur l'ennemi : à la suite d'un engagement assez vif qui avait eu lieu près de Mir, le 10, la cavalerie française était entrée dans cette ville. Le 14, le général Latour-Maubourg fit attaquer, par la division de cavalerie légère de Roznieckí, l'arrière-garde de Bagration, formée du corps de Platow et de celui de cavalerie légère du général Wassilitchikow ; cette arrière-garde fut forcée de plier et de se retirer sur Romanow [1]. Le prince Poniatowski arriva à Romanow le 16 ; mais déjà Bagration avait gagné Slutzk et ne pouvait plus être atteint par les corps qui le poursuivaient. 23 juillet.

Le prince d'Eckmulh, mécontent des troupes westphaliennes, s'était plaint à l'empereur de l'esprit d'indiscipline qui les animait : Napoléon, pour toute réponse, lui ordonna de prendre le commandement des cinquième, septième et huitième corps outre le sien. L'orgueil du roi Jérôme ne put se soumettre à recevoir des ordres d'un général français, et

[1] L'anglais Ker Porter, dans son ouvrage, ne balance pas à déclarer que les Russes furent vainqueurs à Romanow : il suit en cela le rapport du général Barklay, qui veut que les grenadiers à cheval de la garde impériale française aient perdu, dans ces rencontres, plus de trois cents prisonniers, dont leurs deux colonels et seize officiers. Selon lui, les chasseurs à cheval de la garde n'auraient été guère mieux traités : le général russe eût apporté quelque changement dans ses heureuses fictions, s'il eût su que ces grenadiers et ces chasseurs étaient alors avec l'empereur. On a quelquefois taxé les bulletins français d'exagération, lorsque souvent les résultats prouvaient en faveur de leur exactitude. Il n'en est pas de même des bulletins russes. *Ab uno.....*

1812. Russie. il se décida à quitter l'armée plutôt que d'obtempérer à une mesure qu'il regardait comme l'affront le plus sensible [1]. Ces démêlés entraînèrent nécessairement des lenteurs ; la coopération des cinquième et huitième corps dans la manœuvre contre Bagration demeura dès-lors sans effet, ces corps ne pouvant plus serrer l'ennemi d'assez près dans sa marche.

Quant au septième corps, il rétrograda sur Slonim, où il arriva le 19, et où il fit sa jonction avec le prince Schwartzenberg.

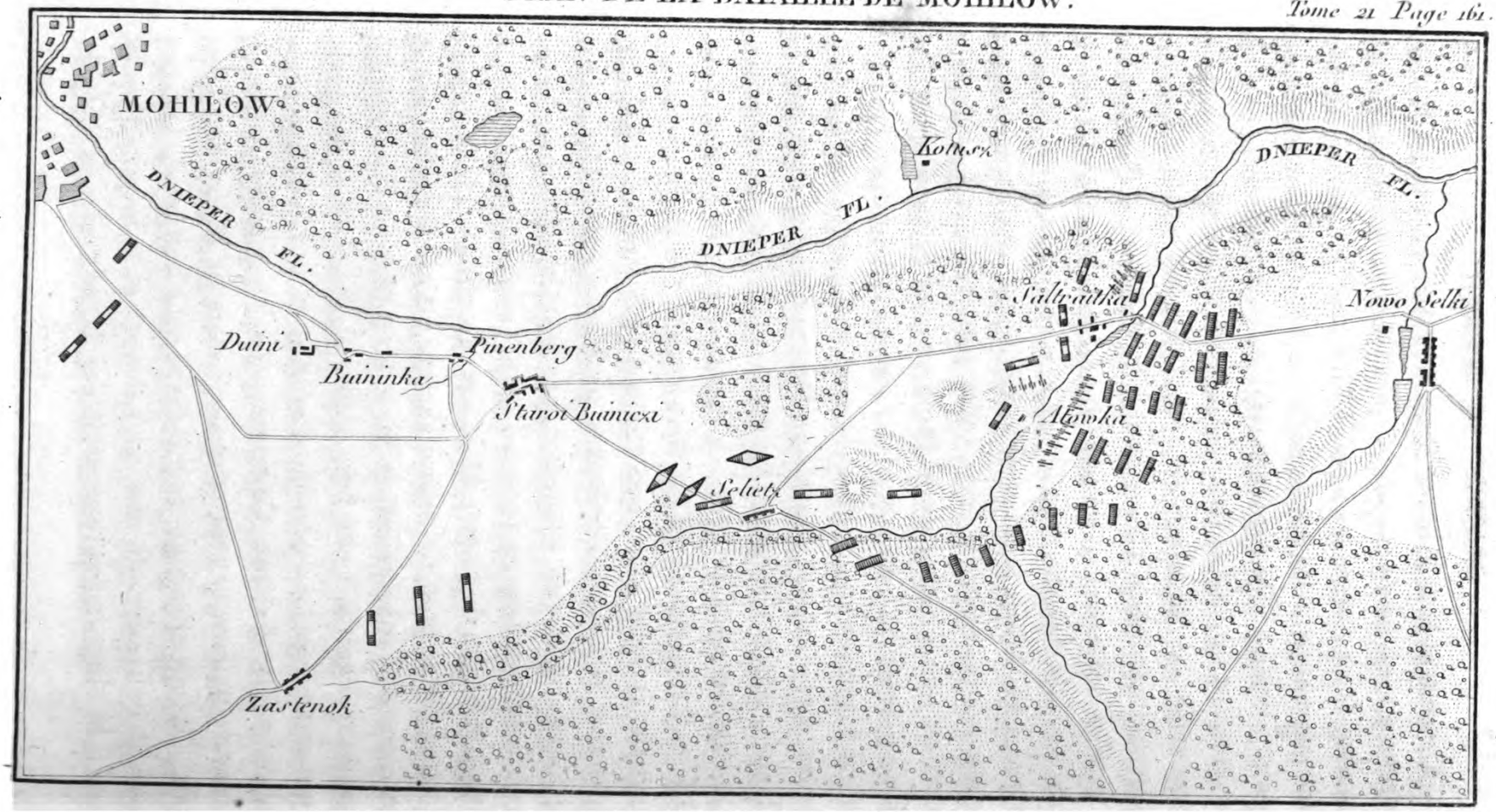
Le général Pajol, dirigé de Minsk sur Igumen, détacha le capitaine Vaudois avec cinquante hommes, sur la route de Bobruisk : cet officier arrivé à Chalin, y trouva un convoi d'artillerie appartenant au corps de Bagration, et s'en empara ainsi que de deux officiers, deux cents canonniers, trois cents hommes du train, environ huit cents chevaux et plus de deux cents voitures. Bagration jugeant, d'après cette affaire, que le prince d'Eckmulh était disposé à le suivre de près, et qu'il ne resterait pas sur la route de Minsk, changea de direction : il prit la route de Glusk, passa la Berezina à Bobruisk, et se dirigea, par Czigiriuka, sur Staroi Bickow ; il avait fait plus de soixante lieues en moins de six jours.

Le général Grouchy, avec le troisième corps de cavalerie et la brigade Colbert, arriva le 15 à Borisow, où il trouva quelques magasins ; le 18, il était à Kockanowo et Lepel. Le général Colbert, que précédait le troisième corps de cavalerie, arriva le même jour à Orsa et s'empara des magasins que renfermait cette place. Le général Grouchy se dirigea ensuite par Sienno et Babinowitchi, et rejoignit la grande armée.

[1] Ce jeune présomptueux, que Napoléon aurait dû punir comme un insubordonné, vint cacher son dépit aux eaux de Neundorf, en Westphalie, où il se renferma avec ses principaux favoris et quelques courtisans.

PLAN DE LA BATAILLE DE MOHILOW.

Tome 21 Page 161.



Cependant le prince d'Eckmulh, parti le 13 de Minsk, après y avoir laissé garnison, se dirigea sur Golowczina, où il était le 17, et arriva le 20 à Mohilow. Le 22, au matin, soupçonnant que Bagration ne pouvait être éloigné, et n'ayant point de nouvelles des cinquième et huitième corps qui se trouvaient fort en arrière, le prince d'Eckmulh envoya le troisième de chasseurs en reconnaissance sur la route de Daschkowka jusqu'à cinq lieues de Mohilow. Le colonel de ce régiment marchait en tête avec un escadron d'avant-garde. Arrivé au débouché d'un bois qui traverse la route entre Saltraitka et Nowo Selki, cet escadron fut enveloppé tout à coup par un corps de trois mille cosaques envoyés de leur côté en reconnaissance sur Mohilow, et enlevé tout entier. Le régiment, qui suivait, fut ramené en désordre, et le général Haxo manqua d'être pris en cherchant à rallier les chasseurs. Les cosaques poussèrent leur poursuite jusque près de Duini, où ils furent arrêtés court par le quatre-vingt-cinquième régiment de ligne, commandé par le général Friedrichs. Le maréchal s'étant mis alors à la tête de ce régiment, poursuivit à son tour l'ennemi jusqu'à Saltraitka, où il s'arrêta avec la poignée de braves qui l'avait suivi. Des dispositions furent faites en outre, pendant la nuit, pour recevoir convenablement l'ennemi, qui paraissait se préparer à attaquer, afin de gagner Mohilow. Le prince d'Eckmulh fit barricader le pont de Saltraitka, qui est sur la grande route, et créneler l'auberge située vis à vis; le pont d'un moulin qui se trouvait à droite fut coupé, et les maisons des environs crénelées. Le maréchal n'avait avec lui que trois régimens de la division Compans, les cinquante-septième, soixante-unième et cent onzième; deux de la division Dessaix, les quatre-vingt-cinquième et cent huitième; la division de cuirassiers du général Valence, et la brigade Bordesoul; le vingt-cinquième avait été laissé, avec la brigade

1812. Russie.

1812. Russie. Pajol et le premier de chasseurs, sur la Berezina pour couvrir Minsk. L'ennemi était bien supérieur en nombre : Bagration, parti de Novo-Bikhow, avait sous ses ordres quatre divisions d'infanterie, cinq mille cosaques et huit mille hommes de cavalerie, en tout trente-cinq mille hommes. Le quatre-vingt-cinquième fut placé à Saltraitka, ayant un bataillon à Atowka et un près de Selietz; le cent huitième fut placé en arrière d'Atowka; le soixante-unième entre Atowka et Selietz, ayant un bataillon avec celui du quatre-vingt-cinquième; la cavalerie en réserve derrière Selietz; le cent onzième en dernier échelon, près de Zastenok; le cinquante-septième en réserve devant Mohilow. Les portes de Saltraitka et d'Atowka furent garnies d'artillerie.

Le prince Bagration, de son côté, fit, dans la même nuit, ses dispositions d'attaque : son projet était de forcer le passage de front; mais au lieu d'étendre ses troupes pour tirer tout le parti possible de sa supériorité numérique, il les entassa les unes sur les autres, et s'interdit lui-même la possibilité de se déployer pour envelopper ses adversaires. Le 23, à sept heures du matin, les bataillons du quatre-vingt-cinquième, qui étaient à Saltraitka, furent attaqués par deux divisions russes. Quelque temps après, le poste d'Atowka fut également attaqué par une foule innombrable de tirailleurs ennemis : après une vigoureuse résistance, le bataillon du quatre-vingt-cinquième, qui occupait les maisons à droite du ravin, obligé de céder au nombre, se vit dans la nécessité de les évacuer et de repasser le ravin; le prince Bagration s'empara aussitôt d'un plateau qui domine Atowka, et y fit établir une batterie de douze pièces de canon. Un bataillon du cent huitième fut alors envoyé avec quatre pièces d'artillerie [1], pour soutenir le quatre-vingt-cinquième sur ce

[1] Cette batterie, qui fut opposée à l'ennemi toute la journée, et qui rendit de

point ; mais déjà les têtes de colonnes ennemies débouchaient sous la protection de leur artillerie. Les deux bataillons français ayant été forcés de se replier un instant, le prince d'Eckmulh fit avancer deux bataillons du soixante-unième, et le combat reprit bientôt avec une nouvelle fureur. Au bout de quelque temps, les Russes commencèrent à plier et à se retirer au-delà du ravin ; là, ils essayèrent de défendre les maisons crénelées d'Atowka, qu'ils avaient occupées ; mais bientôt ils en furent chassés ainsi que des hauteurs où ils s'étaient formés à la gauche du ravin. 1812. Russie.

Bagration se voyant repoussé sur la gauche, voulut tenter une attaque directe sur le pont de Saltraitka : des masses considérables, formées en colonnes serrées, s'avancèrent pour forcer le défilé ; mais elles furent promptement arrêtées par le feu de la batterie à cheval du chef d'escadron Polimey. Pendant ce temps les colonnes russes souffraient tellement du feu de l'artillerie française, que la colonne de gauche chercha à s'étendre de ce côté, et les tirailleurs se présentèrent au débouché du bois vers Selietz. Deux bataillons du quatre-vingt-cinquième et du soixante-unième, qui étaient à l'extrême droite, se portèrent vers cette colonne et la culbutèrent sur les autres ; en même temps le colonel Achard, avec un bataillon du quatre-vingt-cinquième et un du cent huitième, passa le ravin près de Atowka et marcha sur l'artillerie des Russes. Bagration voyant sa droite arrêtée devant le pont de Saltraitka, et sa gauche battue, se décida à la retraite. Le général Compans, avec le cent onzième régiment, poursuivit l'ennemi jusqu'au bois en face de Nowo Selki ; là, il s'arrêta, trouvant la totalité de l'armée russe réunie devant lui. Après cette affaire, Bagration se retira à Staroi-Bikhow,

très-grands services, était commandée par le lieutenant Chapuis. Cet officier fut fait capitaine à cette occasion, et mérita d'être cité, dans le rapport du prince d'Eckmulh, comme s'étant distingué de la manière la plus honorable.

1812. Russie. où il passa le Dnieper, le 6 août; de là il marcha sur Katan, où il repassa le fleuve, et prit position à Nadwa, effectuant ainsi sa jonction avec la grande armée de Barklay, dont il se trouvait former la gauche.

Le combat de Mohilow eut pour résultat d'empêcher la jonction de la seconde armée de l'ouest avec la première sur Witepsk, et de forcer Bagration à se jeter derrière le Dnieper, pour se porter ensuite sur Smolensk, seul point où les deux armées russes pussent désormais espérer de se réunir. L'action avait duré depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir. Les Russes y comptèrent environ douze cents hommes tués et trois mille blessés. Les Français n'eurent qu'environ mille à douze cents hommes hors de combat.

Juillet.-Août. *Opérations des deuxième et dixième corps, sous les ordres du duc de Reggio et du duc de Tarente; combat de Iakubowo, batailles de Kliastitzi et de la Drissa; le maréchal Macdonald bat l'ennemi à Ekau et à Schlock.*—Le duc de Reggio, après avoir fait raser le camp fortifié des Russes, à Drissa, s'était retiré sur Polotsk, à la tête du deuxième corps. Le 28, il se mit en mouvement, dans cette ville, pour se porter à Sebej par Kliastitzi, où il arriva le 30. La veille, le général Wittgenstein ayant eu connaissance de cette marche, avait craint que les troupes du dixième corps, qui occupaient Iakobstadt et Kreutzburg, ne combinassent leur mouvement avec celui du deuxième corps. En conséquence, renforcé par la brigade Repnin et par la division du prince Jachwil, il se décida à attaquer d'abord le deuxième corps, dont la proximité l'inquiétait davantage. Le 30, éclairé par le général Koulniew, il marcha sur Kliastitzi, qu'occupaient les troupes du général Legrand. Les troupes légères envoyées à Iakubowo par le duc de Reggio, rencontrèrent d'abord celles du général Koulniew; ce dernier s'efforça vainement de s'emparer du défilé de Iaku-

bowo et du bois qui est à gauche et entoure le village de Uzmeny. Malgré l'immense supériorité de leur artillerie, dont la configuration du terrain favorisait le déploiement, les Russes ne purent entamer le général Legrand, et le combat se soutint sans désavantage jusqu'à dix heures du soir. 1812. Russie.

Le 31, l'ennemi renouvela son attaque à la pointe du jour; une effroyable canonnade fut dirigée sur le château de Iakubowo, dont les grenadiers russes cherchaient à s'emparer; le vingt-sixième léger s'ébranla presque aussitôt et poursuivit les assaillans jusque près d'un bois, leur tua trois cents hommes et ramena cinq cents prisonniers; mais Wittgenstein voulant, à quelque prix que ce fût, s'ouvrir la route de Kliastitzi pour couvrir Sebej, renforça sa ligne d'attaque et la porta en avant au moment où le duc de Reggio venait de couvrir son centre par une batterie établie près du château de Iakubowo. Le choc fut terrible, et la première ligne des Russes plia un moment; mais ayant jugé que la supériorité numérique de l'ennemi ne tarderait pas à mettre l'avantage de son côté, et qu'en cas de revers les Français auraient à combattre avec un défilé à dos, le duc de Reggio se décida à repasser la Niszcza et à se retirer derrière la Drissa; pour y prendre position. Profitant donc du désordre que la violence du dernier choc avait jeté dans la première ligne ennemie, il fit repasser le défilé à ses troupes; à huit heures du soir, les Français étaient à la rive gauche de la Niszcza, entre Kliastitzi et cette rivière. Des batteries et des tirailleurs furent établis sur-le-champ le long de la Niszcza, pour donner le temps à l'armée de former ses colonnes de marche sur la route de Polotsk.

Wittgenstein suivit le mouvement de retraite des Français, et vers les onze heures du soir il força le gué de Dernokiczi. Pendant la nuit du 31 juillet au 1er août, ses troupes passèrent la Drissa dans toutes les directions, sans rencontrer au-

1812. Russie. cune résistance ; son intention était de livrer bataille le lendemain ; et le duc de Reggio, dont toutes les dispositions étaient prises en conséquence, avait ordonné qu'on ne négligeât rien pour augmenter la confiance de l'ennemi.

L'avant-garde russe, impatiente de marcher à une victoire qu'elle croyait certaine, arriva au point du jour devant la position de Oboiarszina, occupée par le duc de Reggio. De nombreux tirailleurs et des masses énormes d'infanterie ennemie s'avancèrent en poussant des cris affreux ; ils furent accueillis par le feu d'une batterie masquée, de quarante pièces, qui tira sur eux à portée de mitraille. Ecrasé par l'artillerie française, l'ennemi se vit forcé de déployer ses colonnes. Dans ce moment, le duc de Reggio, qui avait disposé les siennes de manière à ce que ses divisions pussent se soutenir mutuellement, ordonna la charge. Les Russes opposèrent une très-forte résistance; mais chargés au pas de course et la baïonnette en avant, par les divisions Legrand et Verdier, ils furent enfoncés et rejetés au-delà de la Drissa, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts ; le général Koulniew était du nombre. Quatorze pièces de canon, treize caissons et plus de deux mille prisonniers restèrent au pouvoir des Français. Pendant plus de quatre heures le général Verdier suivit le gros de l'armée ennemie qui, sous les ordres du général en chef Wittgenstein, effectua sa retraite en bon ordre ; le général français, craignant à son tour d'être coupé en avant de Siwoszina par trois régimens ennemis qui avaient traversé la Niszcza à gué, repassa la Drissa dont il brûla le pont, et rejoignit le duc de Reggio. Les trois journées des 30 et 31 juillet, et du 1er août, coûtèrent à l'ennemi trois mille prisonniers et quatre mille hommes hors de combat. Les Français n'en perdirent que deux mille. Néanmoins les Russes, qui avaient chanté un premier *Te Deum* en action de grâce de l'affaire de Mohilow, ne se firent aucun scrupule

d'en chanter un second pour leur défaite à Oboiarszina que Wittgenstein leur présenta d'ailleurs comme une victoire décisive. 1812. Russie.

Le 2 août, le duc de Reggio s'établit à Bielaya ; les Russes se retirèrent dans la première position qu'ils occupaient à Osweia.

Cependant les progrès du duc de Tarente donnaient les plus vives inquiétudes au général Essen, gouverneur de Riga. A la première nouvelle de la marche du général Ricard sur Poneviej, le général russe s'était hâté de mettre Riga en état de siége, et avait fait détruire par le feu les superbes faubourgs de cette ville. Bientôt après il envoya, dans la direction de Dahlenkirchen, le général Lewis, avec tout ce qu'il avait de troupes disponibles, pour reprendre Baousk et la ligne de l'Aa. Lewis arriva le 17 juillet à Eckau ; le 18, une reconnaissance qu'il poussa sur la route de Baousk, fut rencontrée à Sorgen par le colonel Rœder, aide-de-camp du roi de Prusse, et battue complétement malgré l'infériorité des troupes prussiennes. L'ennemi, néanmoins, concentra des forces très-supérieures à Eckau, avec dix bouches à feu en batterie.

D'après les ordres du duc de Tarente, le général Grawert se disposa à reprendre Eckau ; il couvrait par là ses communications à Iacobstadt, et rejetait Lewis sur Riga. Grawert partit donc le 19 de Baousk, avec cinq bataillons, et marcha de front par Sorgen sur Eckau ; arrivé en face de cette ville, il s'y établit dans une position avantageuse. Pendant ce temps, le général Kleist, qui avait reçu l'ordre de quitter Ranken et Draken, arrivait de flanc sur Eckau. Aussitôt que le bruit du canon eut averti Grawert que son collègue avait débouché du bois qui est à la droite de cette ville, il attaqua de son côté, passa le défilé avec la cavalerie, l'artillerie et les tirailleurs, et soutint cette attaque par une partie de

1812. Russie. son infanterie, tandis que l'autre s'avançait pour garder le défilé. Pendant ce temps, Kleist, dont la gauche appuyait à Eckau, continuait de pousser l'ennemi. Le combat fut long et meurtrier, les Russes défendirent leur position pied à pied ; mais à huit heures du soir, Lewis craignant que les troupes qu'il avait devant lui ne reçussent du renfort, se retira sur Dahlenkirchen où il prit position. La perte s'éleva à environ six cents hommes de chaque côté, et les Russes perdirent en outre deux cents prisonniers et un drapeau. Après cette affaire, les Prussiens occupèrent la ligne de la Misse, ayant leurs avant-postes à Baldonen, Tamojna et Olaï, et des détachemens à Schlock et à Torstei. Le général Yorck établit son quartier-général à Mittaw.

Peu de jours après, la division Grandjean ayant été détachée vers la droite, le général Ricard entra avec sa brigade à Dünaburg, le 1er août. Les Russes avaient évacué cette place. Le général Ricard y trouva vingt pièces de canon abandonnées, quarante milliers de poudre et beaucoup de munitions. Le duc de Tarente, qui arriva le lendemain, fit travailler sur-le-champ à la destruction des fortifications ; elles avaient coûté cinq ans de travail et des sommes énormes.

Cependant Lewis informé que le duc de Tarente avait un petit détachement à Schlock, l'envoya attaquer par dix chaloupes canonnières et trois bombardes, que soutenaient six chaloupes anglaises armées, aux ordres du capitaine Stuart ; le village de Schlock fut repris. Les Russes s'avancèrent même jusqu'à la douane de Mittaw pour y prendre trois bateaux ; cette expédition leur réussit. Néanmoins ils furent obligés peu après d'évacuer Schlock et de renoncer à la navigation de l'Aa. Après ces affaires de peu d'importance, les deux armées restèrent tranquilles pendant près de trois semaines. Le corps russe était concentré à Riga avec une avant-garde à Dahlenkirchen ; le dixième corps derrière l'Aa, de-

puis Schlock jusqu'à Baousk, appuyant sa droite à la Dwina, vers Iacobstadt. 1812. Russie.

Opérations du prince Schwartzenberg (corps autrichien et septième corps); le général Tormasow prend Kobrin et fait prisonnière la brigade saxonne du général Klingel; bataille de Gorodeczna; l'armée de réserve russe se retire sur Ratno. — Nous avons dit précédemment que le prince Schwartzenberg avait passé le Bug à Drogitchin. Il arriva le 13 juillet à Prujany, son aile droite occupa Pinsk, et avec son principal corps d'armée il marcha sur Slonim. L'empereur Napoléon décida à cette époque que le septième corps resterait en observation sur les frontières méridionales du gouvernement de Grodno, pour couvrir le grand-duché de Varsovie et tenir en échec les deux divisions russes qui étaient rentrées en Wolhynie [1]. D'après ces dispositions le général Reynier ayant rétrogradé, arriva le 19 a Slonim, qu'il ne quitta que pour continuer sa marche par Rozana et Choimsk, précédé par la brigade d'infanterie saxonne, Klingel, et se dirigeant sur Kobrin et Brzesc-Litowski.

Le prince Schwartzenberg, qui devait rejoindre le prince d'Eckmulh par Minsk, attendit pour se mettre en mouvement que ses postes à Pinsk et sur la Pina, vers Kobrin, eussent été relevés par les troupes du septième corps.

De son côté, le général Tormasow, dont le corps de réserve se composait de quatre divisions, se décida à marcher en avant pour prendre la ligne de la Mukhawetz et couvrir la Wolhynie. Informé que les Autrichiens étaient arrivés

[1] Ces divisions étaient celles des généraux Kamenskoi et Marcow, fortes de plus de douze mille hommes: elles avaient d'abord été, dans le principe, destinées pour l'armée de Bagration; mais se trouvant coupées par la prompte retraite du prince et la marche du corps autrichien, elles quittèrent Prujany, où elles s'étaient d'abord réunies, et se jetèrent dans la Wolhynie.

1812. Russie. vers Prujany et avaient jeté des partis sur la Mukhawetz et la Pina, depuis Brzesc-Litowski jusqu'à Pinsk, il se disposa à prendre l'offensive. La division Lambert, partie le 19 de Kowel sur deux colonnes, devait se réunir le 23 à Brzesc pour arriver à Kobrin le 27. Une partie de la cavalerie russe fut détachée sur Kamen pour masquer le véritable mouvement de Prujany par Kobrin. Le général Tormasow, avec le reste de son armée, partit le 20 de Kowel et se rendit à Ratno, d'où il devait également partir le 23 pour être le 27 devant Kobrin, rendez-vous général.

Un hasard heureux qui fit coïncider ces divers mouvemens avec la retraite du prince Schwartzenberg et l'arrivée des têtes de colonnes du corps saxon, fit réussir l'expédition du général Tormazow. Le prince Schtchesbatow, qui commandait la colonne de droite que Tormasow avait envoyée par la route de Ratno et Mokrany, ayant été informé par quelques prisonniers que Brzesc n'était gardé que par un escadron saxon, attaqua sur-le-champ ce faible détachement avec six escadrons de hulans tartares, un régiment de ligne et deux pièces d'artillerie. L'escadron saxon, écrasé sous le nombre, fut forcé d'évacuer la ville avec perte. Le même jour, le général Lambert arriva à Brzesc avec sa division réunie et marcha sur Kobrin. La cavalerie ennemie ayant attaqué pendant la nuit le poste autrichien de Zalujie, qui se gardait mal, s'empara du pont et poussa jusqu'à Janow, où elle battit l'avant-garde de la brigade de cavalerie saxonne de Gablentz. Cette avant-garde ne rejoignit sa brigade que le 25. Le général-major Melissino, qui commandait la cavalerie russe, fit occuper Pinsk par deux escadrons de dragons et une compagnie de chasseurs.

Instruit par les reconnaissances et par les paysans des environs, que Kobrin n'était occupé que par l'avant-garde des

Saxons, peu forte et commandée par le général Klingel, l'ennemi se porta en force sur cette ville. Attaqués en même temps sur trois points différens, les Saxons opposèrent une résistance opiniâtre ; mais enfin, pressés par plus de trente mille hommes, ils cédèrent après neuf heures du plus sanglant combat. Leur perte se monta à environ mille morts et deux mille prisonniers, au nombre desquels étaient le général Klingel et soixante-dix officiers. Les Russes s'emparèrent de quatre drapeaux et de huit canons ; ils eurent plus de deux mille hommes hors de combat. 1812. Russie.

Le général Reynier qui était arrivé à Khoimsk, prévenu que l'ennemi menaçait Kobrin et les troupes avancées qui gardaient cette ville, marcha sur-le-champ par Antopol au secours du général Klingel ; mais informé bientôt de la prise de Kobrin et de la supériorité numérique de l'ennemi, il rétrograda sur Khoimsk, et continuant sa retraite par Seletz et Rozana, il arriva le 30 juillet à Slonim, où il se réunit au prince Schwartzenberg.

Ce dernier, auquel l'empereur Napoléon venait de confier le commandement de l'aile droite de l'armée, en mettant le septième corps sous ses ordres, voyant que le général Tormasow s'avançait dans le gouvernement de Grodno et menaçait les communications du grand duché de Varsovie, résolut de marcher à sa rencontre pour le forcer à se retirer en Wolhynie. En conséquence, il partit le 4 août de Slonim, prenant la route de Kosow, afin d'inquiéter l'ennemi sur son flanc.

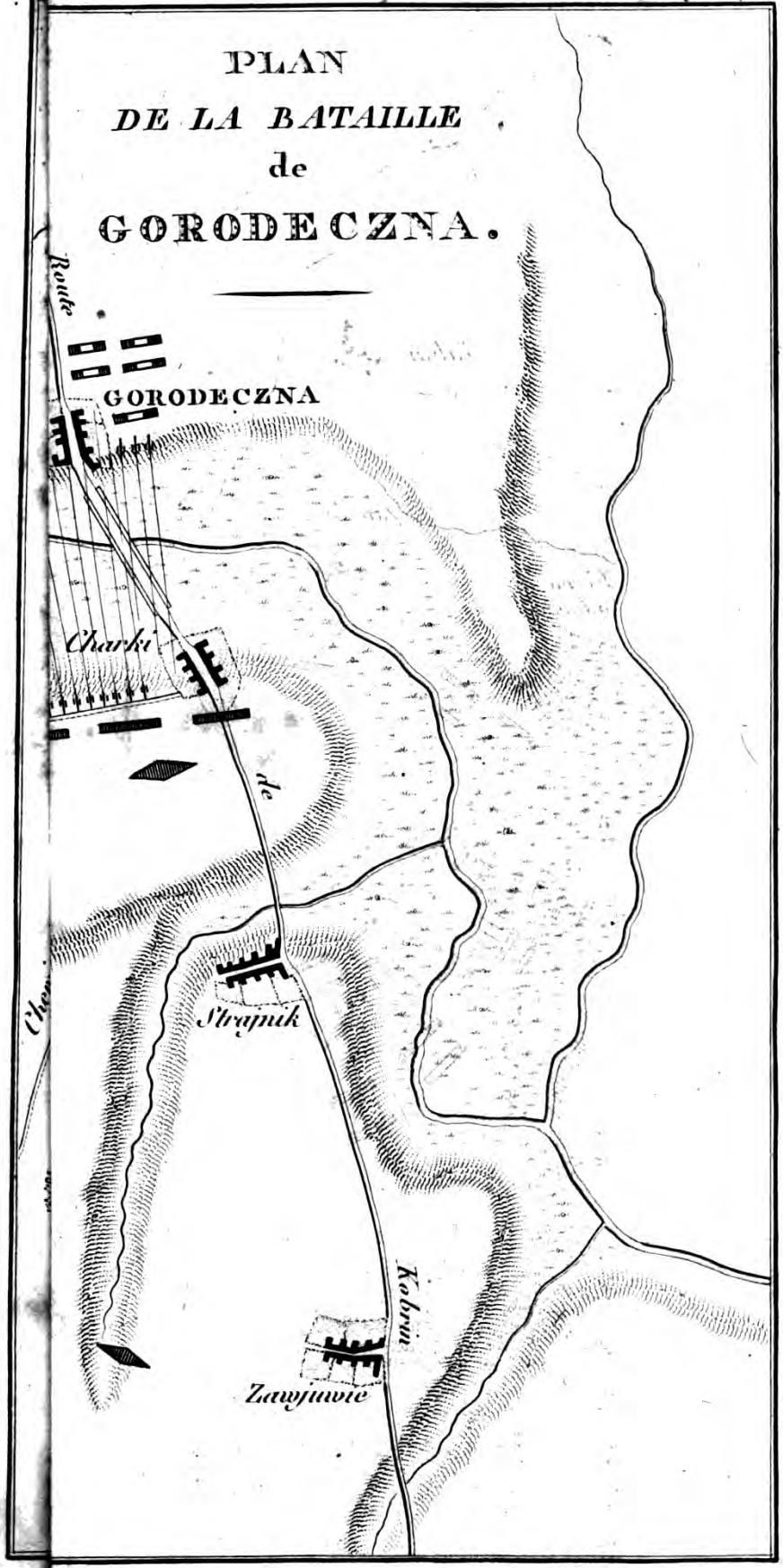
La cavalerie légère de Tormasow fut battue en avant du village de Siniewiczi, et la division Tchaplitz forcée de se retirer sur Khoimsk ; le prince de Schwartzenberg ayant fait occuper ensuite les défilés entre Kartouska et Khoimsk, l'armée se trouva ainsi dégagée sur sa gauche. Le prince

1812. Russie. arriva le 10 par Maletz à Prujany; le septième corps s'était dirigé plus à droite sur Welikoi-Selo pour arrêter la division russe, Lambert, qui avait fait mine de marcher sur Wolkowisk.

Cette même division, alors en position devant Prujany, parut d'abord vouloir se défendre, mais une charge de cavalerie la décida à la retraite. Chassée de position en position, elle arriva jusqu'au défilé de Koszbrod, à moitié chemin de Prujany à Gorodetchna, où, à la faveur des marais que traversait une longue digue, elle voulut tenir ferme; mais les Autrichiens réussirent à la débusquer, lui prirent une de ses pièces de canon, et forcèrent le général Lambert à se retirer sur le corps principal de son armée.

Sur l'avis que le prince de Schwartzenberg marchait à lui, Tormasow s'était arrêté dans la position de Gorodetchna, à moitié chemin entre Prujany et Kobrin: cette position était très-forte par elle-même; son front et sa droite étaient couverts par un marais profond et presque impraticable. Ce marais séparait les villages de Podubne, Jabin et Gorodetchna de ceux de Zambioschisch et Charki. Il n'y avait pour traverser le marais que deux digues: l'une, sur laquelle passait la grande route de Prujany à Kobrin, et qui allait de Gorodetchna jusqu'au pied de la position des Russes; l'autre près de Podubne, sur laquelle passait le chemin de Scherestchew à Kobrin, et qui n'était pas praticable pour l'artillerie. Tormasow, ayant assez d'artillerie pour défendre ces deux avenues, se crut inattaquable, et il se décida à attendre le prince de Schwartzenberg sans faire d'autres dispositions. Il négligea d'ailleurs d'occuper le village de Podubne, dont la possession était pour lui d'autant plus importante, qu'il était naturel de supposer que ce serait par ce village que le général Reynier chercherait à tourner la position de Goro-

PLAN
DE LA BATAILLE
de
GORODECZNA.



detchna. Il ne jugea pas non plus nécessaire de faire garder les avenues du grand bois qui s'étendait en arrière de sa gauche, au pied des hauteurs de Podubne, jusque vers Tewele. Ces deux fautes capitales décidèrent du succès de la journée. 1812. Russie.

L'ennemi, forcé dans les défilés de Koszbrod, marcha toute la nuit du 10 au 11 août sur Gorodetchna. Le prince Schwartzenberg le suivit, et se mit en position en arrière de ce dernier village avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie. Le septième corps, parti de Prujany à midi, quitta la grande route pour prendre position au village de Jabin, sur la route de Brzesc-Litowski. La division autrichienne Siegenthal, qui avait quitté Maletz, en y laissant un détachement d'infanterie et de cavalerie, prit position derrière Podubne. Le général Reynier se hâta de profiter des fautes du général russe. A la nuit, son avant-garde prit possession du village de Podubne, ainsi que de la digue qui traverse les marais pour aller à la ferme de ce nom, où elle établit ses postes, après en avoir chassé la cavalerie russe qui l'occupait.

Le prince de Schwartzenberg réunit en conseil de guerre les généraux soumis à ses ordres. D'après l'opinion du général Reynier, que sa longue expérience et ses grands talens plaçaient naturellement au premier rang, il fut arrêté dans ce conseil que le septième corps, renforcé par des troupes autrichiennes, déboucherait par le bois pour attaquer et tourner la gauche des Russes, pendant qu'on détournerait leur attention par deux attaques simulées sur les deux digues de Podubne et de Gorodetchna.

Le 12, à huit heures du matin, une forte colonne d'infanterie ennemie, soutenue par une brigade de cavalerie, parut sur les hauteurs entre Zambioschesch et la ferme de Podubne,

1812. Russie. se dirigea sur les postes saxons établis en avant de la digue, et les força à se replier jusqu'à son entrée. Sans perdre de temps, cette colonne se forme sur la hauteur, y met trente pièces en batterie, et envoie de l'infanterie dans le marais pour s'emparer de cette digue, que défend l'avant-garde du septième corps. Déjà, comme il est facile de le voir, Tormasow avait apprécié l'insuffisance de ses dispositions, et s'efforçait de réparer la faute qu'il avait commise en ne faisant pas occuper et fortifier le village de Podubne.

Le général Reynier, voyant son avant-garde sérieusement attaquée, met ses troupes en mouvement, se place devant Podubne, et force bientôt l'ennemi à renoncer à l'attaque de la digue. Peu après, le septième corps ayant reçu un renfort de quelques troupes autrichiennes, le général Reynier envoie son avant-garde pour tourner le marais; cette avant-garde traverse le bois, que l'ennemi ne faisait observer que par deux régimens de cavalerie, et vient déboucher à la sortie du chemin de Schereschew. Alors les divisions suivent le mouvement, et, à dix heures, la dernière division du septième corps est remplacée dans la position qu'elle occupait par la division Siegenthal.

Tormasow n'apprit pas sans étonnement que la tête du septième corps, sortant tout à coup du bois, menaçait sa gauche et ses derrières, et se formait dans la plaine. Malgré la surprise où le jeta cette manœuvre, dont il n'avait pas même eu l'idée, le général russe prit sur-le-champ les dispositions qui pouvaient arrêter le mouvement, dont il avait tout à craindre. Une partie des neuvième et quinzième divisions russes vinrent, par un changement de front, se placer en potence derrière la gauche, la cavalerie appuya ce mouvement, et le feu d'une nombreuse artillerie commença à foudroyer le septième corps, qui arrivait à la suite de son

avant-garde. Plusieurs pièces autrichiennes furent à l'instant démontées. Le général Reynier fit alors déployer ses divisions de manière à déborder la gauche des Russes. En même temps, il fit attaquer par la brigade Saar les hauteurs qui dominent la ferme de Podubne : cette brigade était soutenue par douze pièces de canon, par l'artillerie de la première division, par celle de Podubne, et par les tirailleurs que le général Siegenthal avait envoyés dans les marais; mais le général Tormasow avait fait passer de nombreux renforts sur ce point menacé, et la brigade Saar fut repoussée jusqu'à la lisière du bois. Il n'était plus possible au général Reynier de prolonger son front; la cavalerie de l'avant-garde s'étendait, autant que possible, à la droite de la première division saxone, et cependant elle était encore débordée par la cavalerie russe, que Tormasow avait tirée de la droite pour la porter à son extrême gauche. Cette gauche s'étendait jusqu'au plateau de Zawjuwie. 1812. Russie.

Le prince Schwartzenberg de son côté fit faire plusieurs fausses attaques par le marais de Gorodetchna, afin d'appeler l'attention des Russes sur ce point; mais le projet échoua, le terrain humide et fangeux ne permettant pas aux tirailleurs de s'avancer, et Tormasow put juger qu'il n'avait rien à redouter sur sa droite. La cavalerie ennemie ayant tenté une charge sur la droite de celle du général Reynier, fut repoussée avec perte par la cavalerie autrichienne et saxonne. Un moment après, le général Srohlich, qui venait de la gauche, arriva pour augmenter la cavalerie de la droite de deux régimens de hussards autrichiens. Le combat se prolongea encore avec acharnement sur toute la ligne. Vers le soir, le général Reynier ordonna une nouvelle charge de la brigade Saar sur le plateau de Podubne; il la fit soutenir par un régiment d'infanterie et par des tirailleurs. Dans le

1812. Russie. même temps, le prince Schwartzenberg fit passer les marais au-dessus de Podubne à un bataillon de Colloredo, qui se joignit à la brigade Saar. Cette double attaque eut un plein succès, et le plateau fut enfin enlevé. La nuit qui survint empêcha le général Reynier de poursuivre ses avantages : le septième corps resta sur le champ de bataille. Pendant la nuit, Tormasow replia son armée sur Zawjuwie, et se retira par Tewele sur Kobrin.

La perte de l'armée russe fut de quatre mille morts et de cinq cents prisonniers; les Austro-Saxons ne perdirent que deux mille hommes.

Le 13, à la pointe du jour, l'armée austro-saxonne se mit en marche pour suivre les Russes; leur arrière-garde, qui voulut tenir à Strichowa, fut battue et poursuivie jusqu'à Kobrin. Tormasow continua de se retirer dans le plus grand désordre sur Ratno, abandonnant dans sa déroute la majeure partie de ses bagages.

Pendant que les événemens que nous venons de rapporter se passaient à l'aile droite de l'armée française, le centre et la gauche étaient en quartier de rafraîchissement; et telles étaient les positions occupées par les différens corps, au moment où Napoléon se préparait à marcher sur Smolensk.

Le quartier impérial et la garde étaient à Witepsk; le premier corps qui, à l'époque de la prise de cette ville, était entre le Dnieper et la Berezina, se trouvait, le 8 août, à Dubrowna, au-delà du Dnieper; le deuxième corps était à Bieloe sur la Drissa; le troisième était campé près de Liozna; le quatrième à Suraj, Velij et Ianowitchi; le cinquième à Mohilow; le sixième à Polotsk; le septième en marche de Slonim avec le corps autrichien; le huitième à Orscha; le neuvième sur la Vistule, marchant vers Wilna; le dixième devant Riga et Dünaburg; le onzième s'organisait à Stettin;

le roi de Naples, avec la cavalerie, était à Rudnia, occupant Inkowo. 1812. Russie.

Le 8 août, Platow, qui occupait la position de Nadwa avec dix mille hommes de cavalerie, se porta sur Inkowo, où se trouvait la division de cavalerie légère du général Sebastiani, appartenant au deuxième corps. Cette division, attaquée par des forces supérieures, fut obligée de battre en retraite et ramenée avec perte de quelques canons et de cinq cents prisonniers. Une compagnie de voltigeurs, faisant partie d'un bataillon du vingt-quatrième régiment destiné à tenir position dans le bois, fut coupée et demeura au pouvoir des Russes, dont la perte ne s'éleva pas à plus de deux cents hommes.

Barklay, après avoir passé le Dnieper à Katan, le 6 août, et laissé quelques troupes à Krasnoi, prit position à Nadira, à la gauche de la grande armée russe; il supposait que les Français devraient l'attaquer pour arriver à Smolensk; mais le premier corps ayant passé le Dnieper, et les cinquième et huitième étant maîtres du passage, Barklay donna l'ordre au prince Bagration de repasser le fleuve et de prendre position à Korytnia, afin de soutenir les troupes qu'il avait déjà à Krasnoi.

L'empereur Alexandre, parti de Witepsk le 20 juillet, était arrivé le 24 à Moskow. Dans une assemblée qui eut lieu le 27 du même mois, les deux ordres de la noblesse et des marchands décrétèrent, dans ce seul gouvernement, la levée de quatre-vingt mille hommes, et celle de quinze cent mille roubles pour les vêtir et les armer. Les autres gouvernemens suivirent cet exemple dans une proportion non moins forte. Un semblable zèle promettait en moins d'un mois une armée de cinq cent mille hommes; mais cette milice si généreusement offerte, ne se présenta point dans le temps ni aux

1812. Russie. lieux convenus : elle ne fut levée que beaucoup plus tard et par les ordres exprès et réitérés du gouvernement. Quant aux fonds votés en 1812, ils n'étaient pas encore rentrés en totalité vers le commencement de l'année 1814, bien que les gouvernemens militaires n'eussent négligé aucun des moyens coërcitifs qu'ils avaient en leur pouvoir pour seconder la bonne volonté et le dévouement patriotique des habitans.

D'autres mesures plus certaines furent prises par l'empereur Alexandre. Par un ukase du 30 juillet, les gouvernemens de Moskow, Twer, Jaroslawl, Wladimir, Riazan, Tula, Kaluga et Smolensk, reçurent l'ordre de lever immédiatement leur contingent de cinq hommes sur cinq cents mâles, et de les organiser pour la défense de Moskow. Ceux de Saint-Pétersbourg et Novgorod durent en faire autant pour la défense de Saint-Pétersbourg. Il fut également ordonné aux gouvernemens de Kasan, Nisznei, Pensa, Kostroma, Simbirsk et Wiatka, de préparer leur contingent et d'attendre de nouveaux ordres ; les autres gouvernemens durent rester tranquilles.

Les ressources qu'offrait l'influence redoutable du fanatisme ne furent pas négligées : le synode de Moskow publia une proclamation bizarre dont le but était de donner à la guerre une couleur de religion et d'exciter la population russe à une croisade contre les Français. L'empereur Alexandre fit présent à la milice de Moskow d'une image de saint Serge, qu'il avait lui-même reçue en don du métropolitain Platon.

A la même époque, la paix conclue avec la Turquie fut proclamée dans la capitale des czars, où l'empereur s'était rendu. Nous reviendrons plus tard sur cette paix, dont les conséquences furent si importantes. Peu de temps après, une autre proclamation de l'empereur Alexandre, en date du

16 août, annonça le traité conclu avec l'Angleterre[1]. La proclamation dont nous parlons jette un grand jour sur les véritables causes de la guerre de 1812 ; nous en citerons le fragment suivant : « ..... *Sentant fortement la décadence où tombait notre commerce par la désunion des deux états, nous n'hésitons pas un instant à le faire revivre, en annonçant une alliance si riche en avantages des deux côtés.* Nous la publions même avant les formalités, par égard pour le bien public et le vœu général, et nous en ouvrons tous les avantages à notre peuple, *sans en attendre la publication.* Ne voulant pas que le reste de l'été s'écoule sans avoir rapporté aux deux nations les avantages que le commerce seul peut produire, nous ordonnons que, de ce jour, tous nos ports de la mer Baltique, la mer Blanche et la mer Noire soient ouverts aux vaisseaux anglais, et que les relations commerciales recommencent à l'instant entre notre empire et celui de la Grande-Bretagne. » 1812. Russie.

[1] Nous n'omettrons point de remarquer à cette occasion que, malgré l'état fictif de guerre existant entre la Russie et l'Angleterre, les vaisseaux de guerre anglais, dès le 20 juillet, avaient agi à Riga conjointement avec les Russes.

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ANNÉE 1812.

L'armée française marche sur Smolensk ; bataille en avant de cette ville ; combat de Walutina ; mort du général Gudin ; retraite de l'armée russe sur Borodino. — Opérations des deuxième et dixième corps de l'armée française ; combat de Wolna ; bataille de Polotsk ; combats de Grafenthal, Olai, etc. — Suite des mouvemens du corps auxiliaire autrichien et du septième corps ; le général Tormasow prend position derrière le Styr. — L'armée française s'avance vers Moskow ; bataille de la Moskowa ou de Borodino. — Conduite du général Rostopchin, gouverneur de Moskow. — Les Français entrent dans Moskow ; incendie de cette ville. — Suite des opérations des deuxième et dixième corps français ; combat de Garosen, etc. — Expédition du général russe Hertel en Lithuanie. — Jonction des armées russes dites de Wolhynie et de Moldavie ; retraite du prince Schwartzenberg ; l'amiral Tchitchagow cantonne ses troupes sur le Bug ; le général Reynier bat le général russe Essen.

1812. Russie. Nous avons dit que le gros de l'armée française, cantonné dans les environs de Witepsk, se trouvait dans un état de pénurie peu propre à remettre les troupes des fatigues et des privations de tout genre qu'elles avaient éprouvées pendant une route de plus de quatre-vingts lieues, à partir des quartiers où elles se trouvaient distribuées avant le passage du Niémen. Occupant un pays dévasté par les Russes, qui, fidèles à leur système, avaient, lors de leur évacuation, brûlé presque tous les magasins, détruit les récoltes, anéanti tout ce qu'ils ne pouvaient emmener, les différens corps étaient obligés de vivre de leur propre industrie, en se livrant à des excursions désorganisatrices de la discipline, et qui achevaient de ruiner les malheureux habitans.

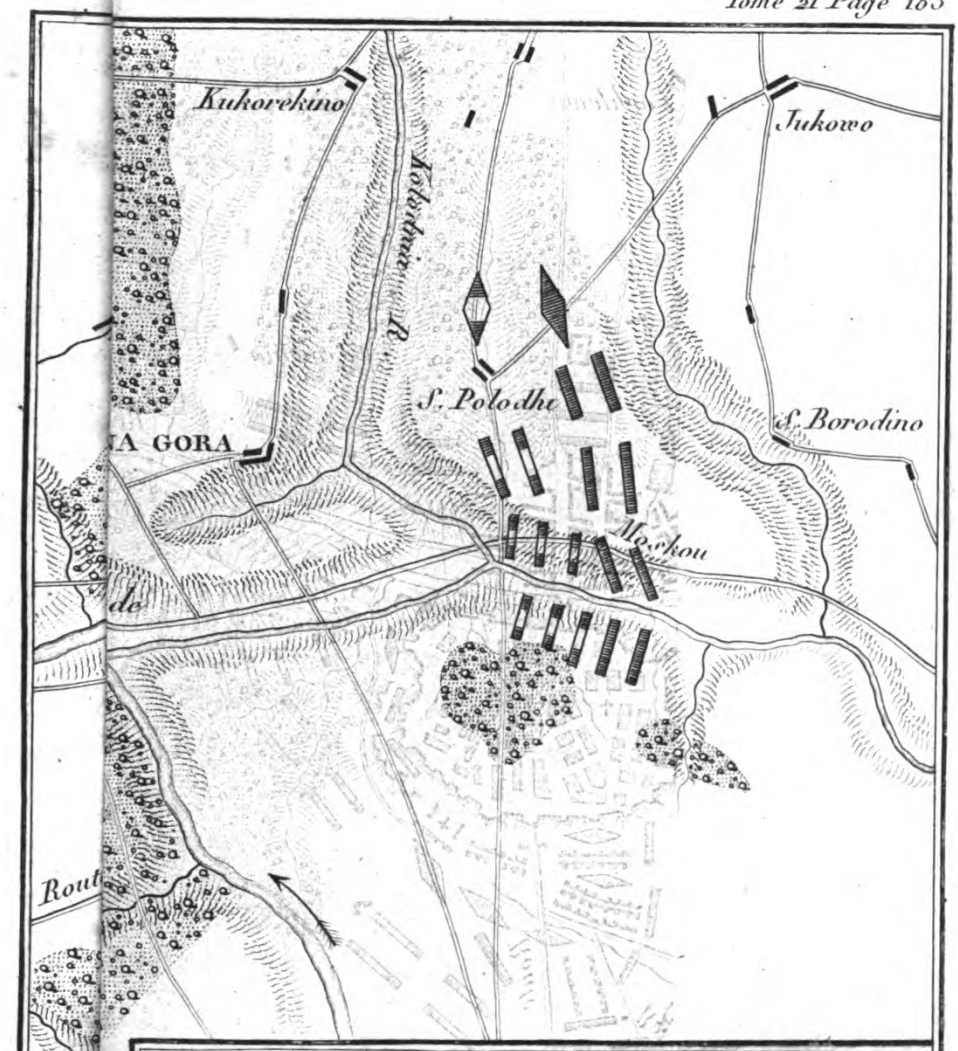
Le but de Napoléon, en accordant à son armée un repos nécessaire, avait été d'achever l'organisation administrative du pays abandonné par l'armée russe, et de prévenir l'anarchie qui devait résulter de l'absence des autorités civiles contraintes de suivre les troupes ennemies dans leur retraite précipitée. Les corps d'armée reçurent bientôt l'ordre de se munir de vivres pour quinze jours, afin d'avoir moins à souffrir de la disette dans le nouveau trajet qu'ils allaient entreprendre, et où l'ennemi ne devait pas leur laisser des ressources plus abondantes qu'en Lithuanie. Mais quelques soins que l'on pût prendre pour former un magasin central de vivres à chaque corps d'armée et pour faire des répartitions égales, il fut impossible d'empêcher de grands abus, d'énormes dilapidations ; les ordres de l'empereur ne furent exécutés que sur le papier ; en jetant les yeux sur les états et sur les tableaux satisfaisans que les administrateurs militaires lui présentaient, Napoléon dut croire que l'armée était pourvue de subsistances jusqu'au 25 août, et la marche sur Smolensk fut résolue. 1812. Russie.

Cependant, à cette époque, l'armée française était déjà réduite aux deux tiers de l'effectif qu'elle offrait lors du passage du Niémen. La disette du pain avait forcé le soldat à faire un usage immodéré de viande qu'il se procurait encore avec quelque facilité. Il était résulté de l'abus de cette nourriture qu'une eau marécageuse rendait encore plus malfaisante, une dysenterie à laquelle peu d'individus échappèrent; les généraux eux-mêmes en furent atteints. Les hôpitaux étaient encombrés de malades qui n'y recevaient que peu ou point de secours. Par suite des mêmes causes qui avaient retardé l'arrivée des grands convois ou anéanti une partie des moyens de transport, les caissons d'ambulance et les ballots de médicamens dont le service de santé s'était pourvu pour l'expédition, étaient restés en arrière. On fut donc réduit

1812. Russie.

aux ressources du pays, et nous avons déjà fait connaître combien elles étaient insuffisantes sous tous les rapports. Un autre genre de perte n'avait pas peu contribué à affaiblir l'armée française, mais dans une proportion moins grande que celle qu'on a consignée dans les relations russes. Beaucoup de soldats avaient été pris ou tués sur les flancs de l'armée, en se livrant au maraudage. Les chefs de corps, privés de tout autre moyen de pourvoir à la subsistance de leur troupe, fermaient les yeux sur un désordre qu'ils étaient loin, sans doute, d'autoriser, et la discipline se trouvait ainsi soumise à l'impérieuse nécessité.

Napoléon, ayant pris la détermination de marcher à l'ennemi et de s'emparer de Smolensk en s'y portant par l'autre rive du Dnieper, l'armée française s'ébranla le 10 août, et les différens corps qui se trouvaient entre Witepsk et Mohilow, se mirent en marche de leurs cantonnemens respectifs pour se concentrer à la rive gauche du fleuve vers Liady. Le premier corps, sous les ordres du prince d'Eckmulh, se réunit à Dubrowna le 13. Le duc d'Elchingen et le roi de Naples partirent de Liosna et se dirigèrent sur le Dnieper, en face de Khomino, entre l'embouchure de la petite Berezina et Rasasna. Dans la nuit du 13 au 14, ils jetèrent deux ponts sur le fleuve. Le prince vice-roi ayant laissé à Suraiz le deuxième de ligne italien et la brigade de cavalerie légère, Villata, pour observer le général Wintzingerode, réunit le quatrième corps à Janowicki, et de là par Liozna et Lioubawitchi, se rendit à Rasasna où il passa le Dnieper le 14. La brigade Villata le rejoignit avant Krasnoi, et le deuxième italien à Smolensk. Le cinquième corps partant de Mohilow arriva le 13 à Romanow, se dirigeant sur Krasnoi; le huitième corps qui était à Orscha, sous les ordres du duc d'Abrantès, devait suivre le mouvement. Le général Grouchy réunit le troisième corps de cavalerie à Rasasna, le 12; le



PLAN
DES BATAILLES
DE SMOLENSK,
ET DE
VALUTINA-GORA.

général Eblé fit jeter trois ponts à cet endroit. Ces dispositions faites, l'empereur partit le 13 de Witepsk, et arriva le 14 à Rasasna, où sa garde était déjà réunie. 1812. Russie.

Le général Barklay ayant appris que l'armée française se portait à la gauche du Dnieper, ordonna au prince Bagration de laisser la division Newerowski à Krasnoi, une partie de la division Raiewski à Koritnia, et de se retirer avec le reste de la deuxième armée à Smolensk, où lui-même devait se rendre avec la première. Barklay, marchant avec une extrême lenteur, n'arriva à Smolensk que dans la nuit du 16 au 17; là il apprit que le général Newerowski, battu à Krasnoi, s'était replié sur le corps de Raiewski, et que tous deux marchaient vers Smolensk. Il donna aussitôt l'ordre au prince Bagration de partir avec la deuxième armée, et de se rendre le même jour à moitié chemin de Bredikhino pour marcher ensuite sur Dorogobuj. Il serait difficile de justifier ce mouvement du général en chef ennemi : il s'agissait d'évacuer Smolensk ou de défendre la ville; dans l'un et l'autre cas, les dispositions prises par Barklay étaient essentiellement vicieuses. Les motifs qu'il allégua dans son rapport officiel ne sont pas suffisans; ils prouvent seulement que dans cette circonstance sa science stratégique était en défaut. De violentes querelles s'étaient élevées, d'ailleurs, entre lui et le prince Bagration; l'un et l'autre se montraient beaucoup plus jaloux de la prérogative du rang que de leur gloire militaire.

Bataille de Smolensk; les Français entrent dans cette ville. — Le 14, à la pointe du jour, le général Grouchy marcha sur Liady; il en chassa deux régimens de cosaques formant l'avant-garde du général Newerowski, et s'y réunit avec le corps de cavalerie du général Nansouty. Le même jour, le roi de Naples, appuyé par le maréchal duc d'Elchingen, arriva à Krasnoi. Le premier corps suivait de près; 17 août.

1812. Russie. le quatrième et la garde impériale qui passaient alors le Dnieper, n'arrivèrent que le 15 à Liady; vers trois heures après midi, une des divisions du troisième corps ayant en tête le vingt-quatrième léger, rencontra un régiment de la division Newerowski, en avant de Krasnoi : ce régiment fut attaqué sur-le-champ à la baïonnette, et culbuté de l'autre côté de la ville. La division française rencontra celle de Newerowski, forte de six mille hommes d'infanterie, douze cents chevaux et dix pièces de canon; elle était en position en avant de la Szinka et disposée à recevoir le combat. Mais les premiers échelons ayant été renversés, Newerowski ploya sa division en deux colonnes serrées et se mit en retraite. Chargé avec succès par la cavalerie du roi de Naples, le général russe réunit ses troupes en un carré plein qui continua sa retraite vers Smolensk, non sans avoir été fortement pressé par la cavalerie légère française; Newerowski fut poursuivi jusqu'au soir dans les environs de Korytnia. La perte des Russes s'éleva à deux mille hommes, dont huit cents prisonniers et huit canons avec leurs caissons; celle des Français fut presque nulle.

Le 15, Napoléon avait son quartier-général à Korytnia; le reste de l'armée était entre cette ville et Lubna, qu'occupait le corps du maréchal Ney. Le 16, le maréchal partit de Lubna et parut devant Smolensk; les autres corps suivirent bientôt.

Smolensk est une des plus belles et des plus considérables villes de la Russie; elle est considérée à bon droit comme le boulevard de Moskow [1]. Elle présentait aux yeux des assaillans une enceinte de murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds et hautes de vingt-cinq, entremêlées

[1] *Quand Smolensk sera pris, le czar sera détrôné*, dit un vieux proverbe russe.

de tours, dont plusieurs étaient armées de pièces de gros calibre. L'ennemi occupait Smolensk avec trente mille hommes ; le reste était en réserve sur la rive droite du Dnieper, communiquant par trois ponts construits au-dessous de la ville. A la nouvelle de l'échec essuyé à Krasnoi, Barklay de Tolly avait ordonné que les restes épars du corps battu de Raiewski se retirassent dans les lignes fortifiées en avant des faubourgs, et le prince Bagration s'était porté sur le grand chemin qui, passant par Dorogobuj, conduit à Moskow. Tout était disposé pour repousser l'attaque prochaine, et des ordres formels de l'empereur Alexandre enjoignaient au général russe de livrer bataille et de sauver Smolensk. 1812. Russie.

Napoléon reconnut la ville et plaça ses troupes qui furent en position dans la journée du 16 : le duc d'Elchingen eut la gauche appuyant au Dnieper, le prince d'Eckmulh le centre, le prince Poniatowski la droite ; la garde impériale fut mise en réserve au centre, en avant de Iwanowskoe, où l'empereur avait établi son quartier-général ; le prince vice-roi en réserve à la droite, en avant de Korytnia ; et la cavalerie, sous les ordres du roi de Naples, à l'extrême droite ; le duc d'Abrantès, avec le huitième corps, flanquant la droite, s'égara et fit un faux mouvement ; il ne put prendre son rang de bataille, et ce ne fut qu'après la prise de Smolensk qu'il déboucha du côté de Brylewka. L'armée russe garnissait les deux rives du fleuve et les hauteurs qui dominaient la ville basse. Les Français virent bientôt arriver les différens corps de l'armée de Barklay qui revenaient de leur position de Kasplia par les chemins de Sitnika et Schennaia-Dwor.

Le troisième corps, en arrivant sur les faubourgs, rencontra un corps de cavalerie ennemie composé de dragons et de nombreux pulks de cosaques qui défendaient les approches de la ville. Un bataillon du quarante-sixième régiment de

1812. Russie.

ligne fut alors détaché en reconnaissance, et la cavalerie russe se retira devant lui. Cependant les retranchemens restaient encore garnis de troupes ; les braves du quarante-sixième les attaquèrent avec autant d'audace que de succès, et l'infanterie russe, logée dans le chemin couvert, fut forcée de rentrer en toute hâte dans la place ; mais bientôt un renfort de troupes étant sorti de la citadelle pour soutenir les postes avancés, ce bataillon fut obligé de se replier sur la division [1]. Il n'y eut pendant le reste de la journée du 16 qu'un feu de tirailleurs soutenu de pied ferme sur toute la ligne, et quelques coups de canon dirigés de la citadelle sur les troupes qui débouchaient de la route de Krasnoi sur le plateau de Bulchowka. La matinée du 17 ne fut pas moins tranquille ; enfin, à deux heures après midi, voyant que l'ennemi refusait obstinément de livrer bataille devant la ville, et que malgré les ordres de son souverain, l'intention de Barklay était de se défendre dans les murs mêmes de Smolensk, Napoléon se décida à faire attaquer. Il ne voulait point perdre des instans précieux à attendre une bataille, ni fatiguer l'impatience de ses soldats dont l'ardeur était extrême, et qui par leurs cris accoutumés de *vive l'empereur*, réclamaient le signal du combat. En conséquence, se portant à la droite, il ordonna au prince Poniatowski de faire un changement de front, la droite en avant, et de placer sa droite au Dnieper en occupant le faubourg de Sloboda-Raczenka, par des postes et des batteries pour détruire et intercepter la communication de la ville avec la rive droite ; la cavalerie du roi de Naples suivit le mouvement du quatrième corps et s'avança vers Slo-

[1] Le maréchal Ney, dans son rapport, cita cette attaque victorieuse d'un seul bataillon contre quatre mille hommes protégés par de l'artillerie et des retranchemens, comme le plus beau trait qu'il eut vu depuis qu'il faisait la guerre, et comme le plus propre à donner aux Russes une juste idée du courage de leurs adversaires.

boda-Raczenka. La division de cavalerie du général Bruyères, qui était à l'extrême droite du roi de Naples, appuyant au fleuve, chassa d'abord un gros corps de cavalerie et de cosaques postés sur le plateau même de Sloboda-Raczenka, et prit ensuite position au même endroit, à quelque distance du pont en amont. Une batterie de soixante pièces d'artillerie fut établie sur le plateau et tira à mitraille sur la partie de l'armée ennemie restée sur la rive droite de la rivière, ce qui obligea bientôt les masses d'infanterie russe à évacuer cette position. 1812. Russie.

Le prince d'Eckmulh reçut ordre d'attaquer de son côté : la division du général Dessaix s'avança sur la citadelle, et celle du général Compans marcha sur le faubourg en arrière de Czenizy. A deux cents toises de la place, sont situés deux autres faubourgs que l'ennemi avait retranchés et qui étaient défendus chacun par six mille hommes d'infanterie et par du canon de gros calibre. Le prince d'Eckmulh dirigea la division Gudin sur le faubourg ouest, et la division Morand sur celui est ; la division Friant fut portée sur un troisième faubourg qui se trouvait placé presque en front des deux autres. A trois heures la canonnade fut établie sur toute la ligne ; à quatre heures et demie commença une vive fusillade, et à cinq heures tous les faubourgs furent enlevés avec une froide et rare intrépidité, et les troupes russes poussées jusque sur le chemin couvert [1].

A la gauche des Français, le maréchal Ney attaqua la po-

L'historien anglais Ker Porter, qu'on n'accusera pas de partialité à l'égard des Français, s'exprime ainsi en rendant compte de la prise de Smolensk :

« ..... L'attaque des Français ne fut ni moins vigoureuse, ni moins effrayante. Leur nombreuse artillerie répondit d'une façon sanglante aux batteries russes ; tandis que leurs forces considérables, concentrant leurs mouvemens, s'élancèrent sur leurs adversaires avec une énergie à laquelle rien ne semblait devoir résister.

« ..... La bataille alors devint horrible. Malgré le feu redoutable de

1812. Russie. sition que l'ennemi avait hors de la ville, et, après s'en être emparé, le poursuivit jusque sur les glacis.

Barklay de Tolly voyant les faubourgs pris, résolut de faire les derniers efforts pour tenir la ville jusqu'à la nuit, afin de donner le temps à l'armée de Bagration, alors sur le chemin de Moskow, de se porter sur Dorogobuj, où il devait rejoindre la seconde armée de l'ouest. Il fit donc encore entrer dans la ville deux divisions et une brigade de la garde russe; des batteries furent établies sur la rive droite pour empêcher les Français d'approcher des ponts; l'une d'elles, composée de quinze pièces, et placée en avant des dernières maisons de Wesownia, força la batterie que les Français avaient à la droite de Sloboda-Raczenka, à quitter cette position pour se mettre à couvert; une autre batterie russe, de vingt pièces, arrêta ceux qui s'avançaient au travers du faubourg qui touche le pont dit de *Saint-Pétersbourg*.

A six heures, la communication de la ville avec la rive droite devint difficile et ne se fit plus que par des hommes isolés. Cependant l'attaque contre les chemins couverts se continuait toujours principalement au premier corps; trois batteries de pièces de douze, de brèche, furent placées, contre les murailles, à six heures et demie du soir : l'une par la division Friant, et les deux autres par les divisions Morand et Gudin; on déposta l'ennemi des tours qu'il occupait, par des obus qui y mirent le feu; deux batteries d'enfilade placées par le général Sorbier, rendirent impraticables à l'ennemi l'occupation des chemins couverts, et le forcèrent à se renfermer dans la ville.

Le combat continua toute la nuit; les trois batteries de brèche tirèrent avec la plus grande activité; deux compagnies

l'artillerie russe, les Français s'avancèrent dans les faubourgs retranchés, et, à l'embouchure même des canons, attaquèrent les troupes moscovites à la pointe de la baïonnette. Les pertes de part et d'autre furent prodigieuses, etc., etc. »

de mineurs furent en outre attachées aux remparts. Le général russe voyant l'impossibilité de tenir plus long-temps, et ne voulant pas exposer six divisions de son armée au danger certain d'être enlevées d'assaut et détruites, se détermina à évacuer la ville. A sept heures le mouvement commença; à une heure après minuit tous les corps russes étaient sur l'autre rive du Dnieper. La division du général Korff, chargée de faire arrière-garde, passa le fleuve sur le pont stable; les autres avaient été repliés. En se retirant, Korff mit le feu à plusieurs endroits de la ville, et lorsque l'incendie lui parut assez considérable, il rompit le dernier pont et prit position dans le faubourg. A deux heures du matin, les premiers grenadiers français qui montèrent à l'assaut, ne trouvèrent plus de résistance; la place était évacuée. Les vainqueurs y trouvèrent deux cents pièces de canon. 1812. Russie.

La bataille de Smolensk coûtait aux Russes plus de quatre mille morts, parmi lesquels les généraux Skalon et Balla; sept mille blessés, dont deux mille restés prisonniers. Du côté des Français, la perte fut de douze cents morts et de près de trois mille blessés; le général de brigade Grabouski fut tué; le général de division Zayonchek et les généraux de brigade Grandeau et Dalton avaient été blessés [1].

Combat de Valutina; mort du général Gudin. — Il s'établit pendant la journée du 18 une forte fusillade entre les tirailleurs français et quelques bataillons de chasseurs que le général Korff avait postés sur la rive droite, et qui furent 19 août.

[1] Un bulletin, publié à Saint-Pétersbourg et dans tout l'empire, rendait ainsi compte de la prise de Smolensk :

« ..... Les Français perdirent vingt mille hommes et beaucoup de prisonniers; des bataillons entiers mirent bas les armes; trois régimens de cavalerie et trois de cosaques ont battu toute la cavalerie du roi de Naples, etc..... »

Quelque bonne volonté qu'on apporte d'ailleurs, il est difficile de concilier de pareils succès avec la marche rétrograde des vainqueurs.

1812. Russie. forcés de se retirer ; vers le soir on commença à rétablir les ponts. Cependant la haute ville brûlait toujours, et ce ne fut que le lendemain qu'on parvint à arrêter l'incendie. Le 19, à deux heures du matin, Korff fit mettre le feu aux quatre coins de la ville basse, qui, bâtie en bois, fut entièrement consumée. Après cette expédition, le général russe se retira avec son arrière-garde.

Deux heures après, le duc d'Elchingen traversa le Dnieper sur les ponts rétablis ; son mouvement fut suivi par la cavalerie du roi de Naples. La tête de colonne du troisième corps rencontra le dernier échelon de l'arrière-garde ennemie, à une lieue de la ville. Cette arrière-garde, formée de cinq mille hommes, marchait parallèllement en deux colonnes sur les hauteurs qui bordent la grande route. Le général Korff se voyant atteint au passage de la Stabna, ordonna à sa colonne de droite de s'arrêter sur le terrain où elle était, et à celle de gauche de prendre une bonne position sur les hauteurs qui dominent la ville de Valutina-Gora. Ce mouvement ne put être exécuté avant que les quatrième et soixante-douzième régimens n'attaquassent la colonne de droite, qui fut culbutée après deux heures de combat. Le reste du troisième corps continua sa marche en colonne sur la grande route. Alors Korff se porta à sa colonne de gauche, se faisant couvrir par deux régimens qui furent presque entièrement détruits ; il perdit quatre cents hommes avant d'être arrivé au point sur lequel il se dirigeait. Cependant Barklay effectuait sa retraite par un mouvement demi-circulaire, suivant la route de Krakotchino, Poludnia, Stupino et Lubietza, se dirigeant vers Bredikhino. Informé, à la hauteur de Koniuszewo, de la position critique de Korff, il se hâta de faire rétrograder le prince Eugène de Wurtemberg sur Valutina, avec une forte division d'infanterie et des détachemens d'artillerie. Le général Karpow avait déjà été laissé

près de Gedeonowo, où se sépare le chemin qui va par Polodki, Jukowo et Lukaszewo à Prudiszczi, afin d'éclairer les mouvemens de l'armée française contre le général Doctorow. Le prince de Wurtemberg joignit le général Korff en avant de Valutina, et tous les deux prirent position sur les hauteurs qui bordent la Kolodnia. Arrivé près de ce ruisseau, le maréchal duc d'Elchingen fit attaquer l'ennemi par une de ses divisions, qui, après un combat assez vif, le repoussa sur le plateau de Polodki. Karpow se voyant en même temps menacé de front et débordé, se replia rapidement; mais Barklay qui s'était rapproché du champ de bataille, ayant appris que la plus grande partie de l'armée française était sur la grande route de Smolensk à Moskow, envoya de nouveaux renforts aux généraux Karpow et Korff. Ces troupes arrivèrent sur le plateau de Polodki et arrêtèrent le mouvement de la division française; les divisions russes se déployèrent alors en bataille; elles étaient fortes de trente mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux; c'était le moment où le duc d'Abrantès, marchant avec décision, aurait dû déboucher sur Koniuszewo; mais diverses causes ayant retardé sa marche, il ne put prendre part au combat. Le résultat infaillible de ce mouvement combiné eût été la défaite des cinq divisions ennemies et la prise des convois de blessés et des équipages qu'elles devaient couvrir. 1812. Russie.

A quatre heures du soir la division du corps du maréchal duc d'Elchingen était toujours en position. Les Russes se décidèrent enfin à reprendre l'offensive, mais ils furent constamment repoussés. A cinq heures, la tête du premier corps étant arrivée dans le voisinage du champ de bataille, la division Gudin joignit le troisième corps. Le maréchal Ney fit alors les dispositions d'attaque. Les divisions Gudin et Razout furent formées en colonnes d'attaque contre le centre et la gauche des Russes. Les divisions Ledru et Marchant mar-

1812. Russie. chèrent en réserve; quelque cavalerie fut placée à la gauche en opposition à la cavalerie russe; mais il n'y eut point d'engagement sérieux de ce côté. A six heures du soir, la division Gudin marcha sur le centre, sans que rien pût l'arrêter, et renversa tout ce qui se trouva devant elle. Le septième léger, les douzième, vingt-unième et cent vingt-septième de ligne, qui composaient cette division, combattirent avec une valeur qui fit croire aux Russes qu'ils avaient affaire à la garde impériale. Aux premiers coups de canon, le général Gudin fut atteint par un boulet, et mourut glorieusement au champ d'honneur. Il eut un digne successeur dans le général Gérard, qui prit le commandement de sa division. Karpow et Korff furent également repoussés à la droite; mais un renfort de cavalerie, qui arriva de leur droite, leur permit d'opposer une résistance assez longue, pour donner le temps aux autres divisions de gagner la grande route, et d'effectuer leur retraite. Les Russes laissèrent le champ de bataille [1] couvert de morts et de mourans. Leur perte s'éleva à huit mille hommes tués ou blessés, y compris plusieurs généraux, et à mille prisonniers : les Français ne comptèrent que trois mille hommes tués et blessés.

Dans la journée du 19, l'armée française acheva de passer le Dnieper; la garde seule resta à Smolensk, où l'empereur avait fixé son quartier-général. Le lendemain, Napoléon passa la revue de son armée sur le champ de bataille de Valutina-Gora, et distribua à ses soldats des récompenses méritées. Le cent vingt-septième (régiment de nouvelle création) reçut son aigle pour prix de sa belle conduite dans le combat de la veille [2].

[1] Par suite d'une tradition religieuse, les Russes, qui regardaient d'ailleurs la position de Valutina comme inexpugnable, attachaient à la possession du plateau de ce nom la certitude de la victoire, et l'appelaient *le champ sacré*.

[2] On dit qu'à cette revue de Valutina, en contemplant ces soldats intrépides

Immédiatement après l'affaire de Valutina-Gora, Barklay continua son mouvement de retraite, et fit repasser le Dnieper à son armée près de Pnewa. Le 22, il était à Uswiat; le 23, Bagration rejoignit la première armée de l'ouest, et prit position à sa gauche. Le soir du même jour, l'avant-garde du roi de Naples parut et chassa l'arrière-garde russe d'Uswiat. Menacées sur leur gauche par le roi de Naples, et craignant d'être coupées par le prince Poniatowski sur la route d'Elnia, et, sur celle de Dukhowschtchina, par le général Grouchy, les deux armées russes se portèrent en trois colonnes sur la route de Viazma. Le général Wintzingerode, en marchant sur Porietche à Dukhowschtchina, rencontra le corps de cavalerie du général Grouchy, qui le força à se retirer sur Bieloi. 1812. Russie.

L'armée française continue son mouvement en avant; retraite de l'armée russe sur Borodino, etc. — Cependant l'empereur Napoléon, après avoir organisé à Smolensk le second grand dépôt [1] qui lui était nécessaire pour se porter en avant, dirigea son armée sur Dorogobuj, où il arriva avec sa garde le 25 : deux engagemens de peu d'importance eurent lieu les 26 et 27; les Russes y furent battus. Barclay se replia alors sur Viazma; mais, ne jugeant pas la position qu'il occupait assez forte, il se détermina à en prendre une autre près de Tzarewo-Zalomichtch. 20-30 août.

Ce fut là que Kutusow vint prendre le commandement en chef des deux armées de l'ouest. Ce général, après une disgrâce assez longue, était parvenu, dans ces derniers temps, à se faire un parti formidable à la cour : il s'était servi du

qui venaient de se couvrir d'une gloire nouvelle, et que ni les plus grandes fatigues, ni les plus cruelles privations n'avaient pu abattre, Napoléon s'écria dans un moment d'enthousiasme : *Poursuivons nos succès; avec de pareilles troupes, on doit aller au bout du monde.*

[2] Il en existait déjà un à Wilna.

1812. Russie. manteau de la religion pour atteindre son but. Cher au clergé, ainsi qu'à la vieille noblesse moscovite, son adresse et ses intrigues l'avaient rendu l'idole d'une multitude fanatisée. A la vérité, l'opinion d'Alexandre était restée la même à son égard; mais ce souverain n'avait point oublié la catastrophe de son père. Protégé par une partie des mêmes hommes dont le trône des czars s'était trouvé entouré à cette époque critique, Kutusow fut investi du commandement suprême. Les funestes effets de l'hiver de 1812 ont donné en Russie à ce général une réputation militaire, que ses opérations sont bien loin de justifier.

Kutusow mit son armée en mouvement le 30 août. Il ne fit que traverser Gjat, où il fut joint par le général Miloradowitch, à la tête de trente mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux, et quatre-vingt canons. Ce corps, composé en entier de recrues, fut dissous et réparti dans les divisions qui avaient le plus souffert. De Gjat, le général en chef ennemi se rendit, le 1er septembre, à Borodino, et y fit commencer aussitôt des retranchemens, ainsi qu'il ne manquait jamais de le faire, dût-il même les laisser imparfaits.

En quittant Dorogobuj, l'armée française marcha sur trois colonnes : la gauche, formée par le quatrième corps, dirigeait par Kanuszkino, Kosteretzkoe, Nowoë et Pokrow; le centre, qui se composait de la cavalerie du roi de Naples, les corps du prince d'Eckmulh, du duc d'Elchingen, et la garde, suivit la grande route; et la droite formée par le corps du prince Poniatowski, marchait sur la rive gauche de l'Osma par Luschki, Pokrowskoe, Slukino et Slobodka. Le 26 et le 27, le quartier-général impérial fut à Slawkowo; le 28 près de Semlewo, le 30 à Viazma, où l'ennemi voulut tenir quelques heures afin d'avoir le temps de mettre le feu à la ville. Deux bataillons du vingt-cinquième régiment parvin-

rent à arrêter l'incendie. Le 1er septembre, l'empereur Napoléon arriva à Gjat, où il établit son quartier-général. Là, sachant que l'intention de Kutusow était de livrer bataille, il fit séjourner ses troupes, afin de préparer les armes et les munitions. 1812. Russie.

L'armée française occupa les positions suivantes : le roi de Naples était à cheval sur la grande route, à moitié chemin de Gridnewa ; le prince Poniatowski, à droite vers Budaiewo; et le vice-roi, à gauche vers Pawlowo; la garde impériale, le premier et le troisième corps, occupaient la ville même de Gjat et ses environs.

Opérations des deuxième, sixième et dixième corps de l'armée française; combat de Swolna, bataille de Polotsk; combats de Grafenthal, Olai, etc., etc. — Après la bataille d'Oboiarszina, le maréchal duc de Reggio se porta sur Walyntzy, et poussa même une forte avant-garde jusqu'à Swolna. Cette troupe eut, le 10 août, un engagement dans lequel les Russes obtinrent l'avantage, mais qui n'empêcha point le duc de Reggio de rester en position jusqu'au 13. Apprenant alors que Wittgenstein avait reçu de nouveaux renforts des troupes qui avaient occupé Dünaburg, sachant d'ailleurs qu'il avait pris une très-forte position en avant de Kochanowa, et que la grande armée française continuait son mouvement, le maréchal se replia sur Polotsk. Il y fut rejoint par le sixième corps, sous les ordres du général Gouvion-Saint-Cyr. Wittgenstein, de son côté, s'avança les 15 et 16 par la route de Walyntzy, se faisant précéder par deux avant-gardes. Le 17, les Russes, après s'être déployés dans la plaine, attaquèrent vigoureusement et à plusieurs reprises leurs adversaires, qui les repoussèrent chaque fois avec une grande intrépidité; le duc de Reggio fut grièvement blessé d'un biscayen à l'épaule, dans une de ces attaques, et céda le commandement au général Gouvion-Saint-Cyr. Ce dernier 13-22 août.

1812. Russie. jugeant combien il lui serait préjudiciable de rester dans une espèce d'état de blocus qui lui coupait toutes les ressources que le pays environnant pouvait lui offrir, se décida à prendre l'offensive dès le lendemain. En conséquence il fit toutes les dispositions convenables pour tromper l'ennemi sur son dessein. Le 18, à une heure de l'après-midi, il donna à ses équipages, qui étaient derrière Polotsk, l'ordre de passer sur la rive gauche de la Dwina et sur la route de Oula. Une division de cuirassiers, et la brigade de cavalerie légère du général Castex défilèrent en vue de l'ennemi, comme pour couvrir et protéger ce mouvement, qui augmenta la confiance des Russes. Ceux-ci, n'ayant point été attaqués le matin, supposèrent que les Français étaient en pleine retraite. A quatre heures et demie environ, toutes les troupes et l'artillerie française étaient en position pour déboucher sur l'ennemi sans que celui-ci en eût le plus léger soupçon. A cinq heures précises le feu des batteries françaises donna le signal de l'attaque, et les colonnes d'infanterie débouchèrent pour attaquer le centre et la gauche des Russes. La division bavaroise de Wrède déboucha à droite du village de Spaz pour attaquer l'extrême gauche de l'ennemi, tandis que la division du général Deroy débouchait par Spaz même; la division Legrand déboucha à gauche de ce village, appuyant sa gauche à la division Verdier, dont une brigade observait la droite de l'ennemi qui était placé sur la route de Gamzelowa. La division Merle couvrait le front de la ville de Polotsk et une partie du revers.

Bien que pris au dépourvu, les Russes se confiant dans leur immense artillerie [1], reçurent l'attaque avec calme et sang-froid. Ils prirent les armes et vinrent se former en face de

[1] Le général Wittgenstein avait à la bataille de Polotsk cent vingt pièces de canon en batterie.

l'armée française, dans leur ordre de campement. On se battit avec le plus grand acharnement à la gauche et au centre; enfin les Bavarois forcèrent l'ennemi à se retirer sur le bois de Gromewo, et les divisions Verdier et Legrand, après avoir enlevé la ferme de Prismenitza, achevèrent de le tenir en échec. Pendant que ceci se passait au centre et à la gauche, le général Merle avait fait attaquer le pont que les Russes avaient établi sur la Polota, et avait obligé le détachement qui le défendait à repasser la Polota pour rejoindre Wlatow. Avant la nuit, Wittgenstein, forcé sur tous les points, se mit en retraite sur Bielaia. La perte des Russes dans ces deux journées s'éleva à mille prisonniers, deux mille morts, quatre mille blessés, parmi lesquels les généraux Berg, Gamen et Kozatchkowski; et vingt pièces de canon. Les Français eurent environ deux mille cinq cents hommes hors de combat. Le maréchal duc de Reggio, les généraux Verdier, Raglowich, Deroy et Sierbein, furent blessés; ces deux derniers moururent de leurs blessures peu de jours après. La victoire de Polotsk valut au général Gouvion-Saint-Cyr le bâton de maréchal.

Wittgenstein, après cette défaite, se retira d'abord à Bielaia; ayant ensuite repassé la Drissa, il prit position en avant de Sokoliszczi. Le 22, le maréchal Saint-Cyr envoya la division de Wrède en reconnaissance sur Bielaia, où était l'avant-garde ennemie; après un engagement assez vif, le colonel Wlatow qui commandait cette avant-garde, fut obligé de se rapprocher de la Drissa. Wittgenstein se mit alors en communication avec le major Bedriaga, qui était devant Dünaburg, par un corps de cavalerie et de cosaques qu'il plaça à l'embranchement des routes de Disna, Drissa et Polotsk.

Cependant le maréchal duc de Tarente ayant achevé de raser les fortifications de Dünaburg, abandonna cette place; il rap-

1812. Russie. procha son aile droite de Iakobstadt, tandis que le corps prussien occupant Mittaw, observait Riga. Le général Essen qui commandait dans cette dernière place, ayant appris que le grand parc d'artillerie des Français qui venait de Kœnigsberg pour le siége de Riga, approchait de Mittaw, résolut de l'enlever en renversant la droite des Prussiens et tournant la ville. Dans ce dessein, il chargea le général Lewis d'attaquer par la route d'Ekau, pendant que le général Wiliaminow ferait des démonstrations sur Olai, et que la flottille de chaloupes canonnières sous les ordres de l'amiral anglais, Van-Muller, soutenue par la garnison de Dunamunde, menacerait Schlock. Cette entreprise échoua : le 26 août, Lewis fut battu près de Grafenthal par les troupes prussiennes ; le lendemain ses armes ne furent pas plus heureuses : chassé jusqu'à Dalhenkirchen, il passa la Dwina à gué. Il avait perdu dans ces deux jours près de douze cents prisonniers. La diversion de Wiliaminow sur Olai n'eut pas de suite, et les Russes furent battus à Schlock. Le corps prussien rentra ensuite dans les positions qu'il occupait avant cette inutile tentative du gouverneur de Riga.

15-29 août. *Mouvemens du corps autrichien sous les ordres du prince Schwartzenberg, et du septième corps de l'armée française ; le général Tormasow prend position derrière le Styr.* — Battu le 14 août à Kobrin, le général Tormasow s'était retiré dans le plus grand désordre sur Ratno. Là, poursuivi moins vivement, il réorganisa ses troupes et continua son mouvement sur Wijwa et Matziow, tandis que le général Lambert gagnait Turisk et Liubolm, et que le général Melissino se dirigeait de Pinsk et Janowa sur Liubaschewo. Arrivé sur les bords de la Mukhawetz, le prince Schwartzenberg porta le septième corps sur Brzesc-Litowski, et de là sur Schatzk. Quelques escarmouches de peu d'importance eurent lieu à Liubolm, les 23 et 25, entre l'avant-

garde saxonne et celle du général Lambert. Tormasow apprenant le mouvement combiné du prince Schwartzberg et du général Reynier sur Schatzk, ne songea plus qu'à faire sa jonction avec l'armée du Danube sous les ordres de l'amiral Tchitchagow, dont les premières colonnes étaient entre Choczim et Kamenietz-Podolski, se dirigeant sur Kamenietz et Dubno. Le 29 août, l'armée de Tormasow était en position derrière le Styr, attendant celle du Danube. Vers la même époque, le prince Schwartzenberg, qui avait continué son mouvement par Turisk et Wladimir, s'arrêta sur la nouvelle de l'approche de l'armée de Tchitchagow. Le corps autrichien prit position vers Kiselin, et le septième corps se plaça entre Torczin et Lokaczi, ayant une brigade polonaise à Wladimir et Ustilug. 1812. Russie.

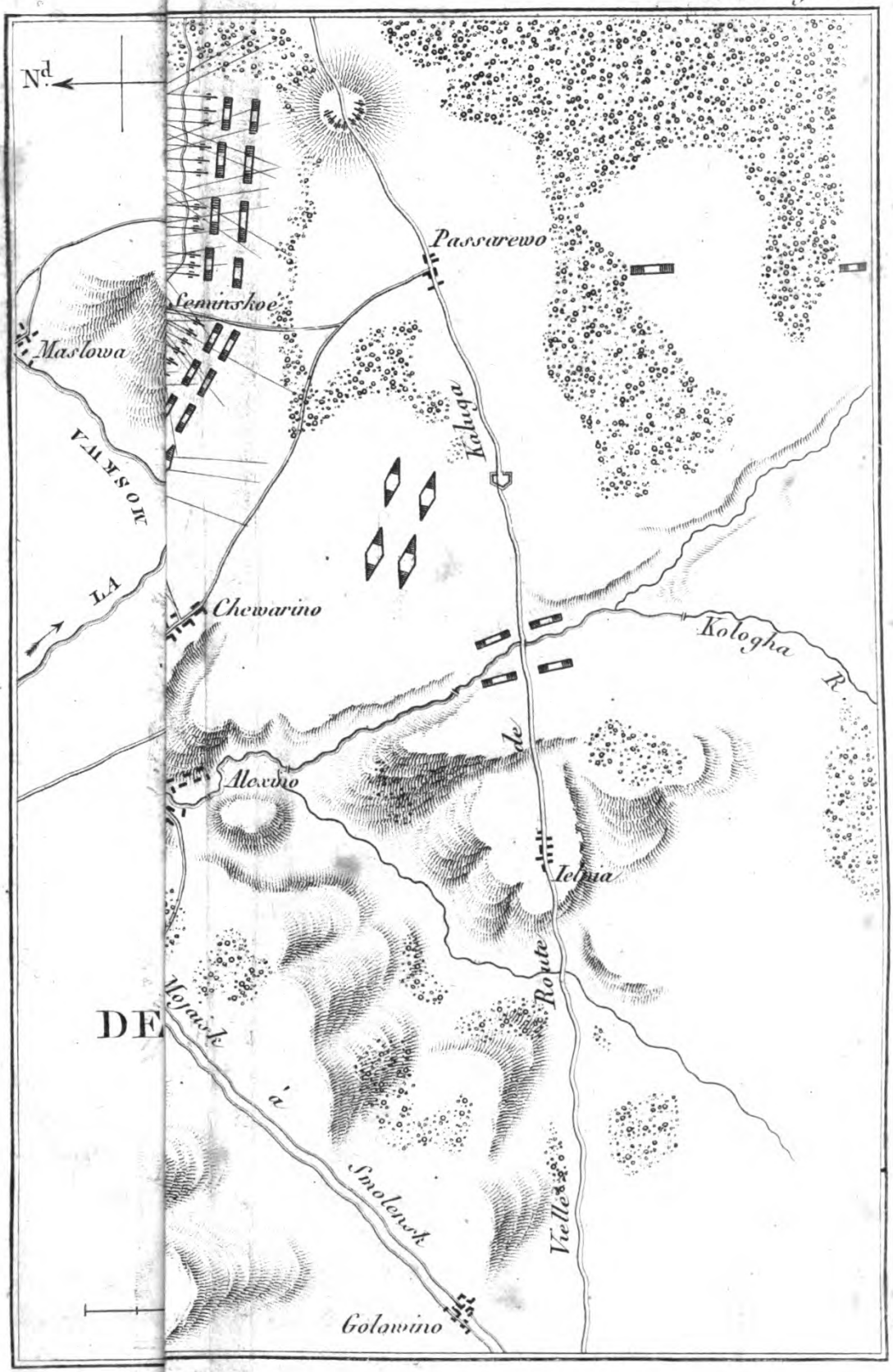
La tactique méticuleuse du prince Schwartzenberg, la lenteur de ses opérations, l'obscurité de ses mouvemens auraient dû sans doute, à cette époque, dessiller les yeux de Napoléon; mais l'extrême confiance que le souverain des Français avait dans les dispositions de son beau-père, et l'ascendant qu'il se flattait d'avoir obtenu sur son esprit, lui faisaient espérer une coopération aussi sincère de la part du général autrichien que de celle des Prussiens. Cette fausse sécurité l'empêcha de reconnaître combien il était dangereux de laisser sur ses deux ailes des corps auxiliaires sur lesquels il lui importait d'exercer une surveillance immédiate, dont les intentions secrètes étaient déjà connues de l'ennemi, et qui n'attendaient qu'un revers pour abandonner leur imprudent allié et se ranger du côté du vainqueur. L'événement a trop prouvé combien étaient fondés les soupçons que manifestèrent quelques généraux dans un conseil de guerre tenu par l'empereur, après le combat de Valutina-Gora. La conduite équivoque du prince Schwartzenberg y fut soumise à un sévère examen; mais l'empereur fut le premier à disculper le général autri-

1812. Russie. chien et à s'efforcer de prouver à ses lieutenans justement prévenus, que la victoire de Gorodetchna appartenait toute entière à celui qu'ils avaient accusé de duplicité et de mauvaise foi. Le général Reynier, déjà si bien en fonds, pouvait en effet concéder au prince de Schwartzenberg la gloire de ce succès (auquel il avait cependant pris une part si remarquable), sans diminuer sa réputation établie sur tant d'autres titres.

7 septembre. *Marche de l'armée française sur Moskow; bataille de la Moskowa.* — L'armée française se remit en mouvement le 4 septembre, dans le même ordre où elle avait été depuis Dorogobuj. Elle campa ce jour-là près du village de Gridnewa. Le lendemain, 5, au lever de l'aurore, elle continua sa marche, et à deux heures de l'après-midi elle arriva en vue de l'armée ennemie. Le pays qui environnait la position des Russes était en général découvert, mais Kutusow avait choisi un terrain accidenté, rempli d'inégalités et couvert de bois en quelques endroits; sa droite, sous les ordres de Barklay de Tolly, était couverte par un grand retranchement placé devant un bois entouré d'abattis, et qui faisait face à la Moskowa et au village de Maslowa. Ce retranchement n'avait pas été achévé. L'aile droite ainsi placée en arrière du village de Borodino, se trouvait naturellement protégée par le cours de la Kologha, petite rivière qui coule dans un ravin et qui va se jeter dans la Moskowa, à quelque distance de la grande route de Moskow.

La gauche de l'ennemi, commandée par le prince Bagration, était appuyée au bois de Passarewo; elle était couverte par trois redoutes, deux sur le front de la ligne et une troisième devant le village de Seminskoe, qui avait été détruit et fortifié par une espèce d'abattis.

Le centre des Russes était sous les ordres du général Benigsen; le général en chef Kutusow y était en personne,


Nd.
Passarewo
Seminskoe
Maslowa
Kaluga
MOSKWA
LA
Chewarino
Kologha R.
Alexino
de
Ielnia
Route
DE
Mojaisk
à
Smolensk
Vielle
Golowino

ayant son quartier-général près de Gorka. Deux grandes batteries avaient été établies sur le point qui formait comme le pivot des opérations. Pour couvrir la gauche que Kutusow regardait comme la partie faible de son ordre de bataille, il avait fait construire une redoute à douze cents toises de son front, en avant du village de Chewarino; cette redoute était occupée par les troupes de l'arrière-garde. D'autre part, afin que les Français ne pussent pas le tourner par la vieille route de Smolensk, le général en chef ennemi avait fait établir une forte batterie sur un mamelon que traversait la route, et où il devait placer une réserve sous les ordres du général Tutchkow. Ne supposant pas néanmoins devoir être attaqué de ce côté, il destinait cette réserve à tourner la droite des Français par le bois de Passarewo, pendant qu'ils attaqueraient les redoutes. 1812. Russie.

Le 4 au soir, l'avant-garde du roi de Naples, en arrivant à Gridnowo, chassa de ce village l'arrière-garde russe qui était en position derrière le ravin.

Le 5, le vice-roi ayant débordé l'arrière-garde ennemie, le général Konownitzin, qui la commandait, vint occuper Alexino et le bois en avant de la redoute. Pendant que le prince Eugène débouchait par le chemin à gauche de la grande route, et s'établissait sur les hauteurs qui sont en face de Borodino, l'avant-garde française et la cavalerie du roi de Naples soutenues par la division Compans, débouchaient par Golowino, et le prince Poniatowski, avec le cinquième corps, marchait par la vieille route de Smolensk. L'empereur ayant reconnu la position des Russes, en ordonna sur-le-champ l'attaque. Le général Compans, avec sa division et quelque cavalerie, s'avança sur Alexino qui fut enlevé à deux heures après-midi. En même temps, et plus sur la droite, le prince Poniatowski chassait les Russes du bois d'Ielnia, et le général Compans ayant forcé leur arrière-garde à évacuer

1812. Russie. le petit bois à droite d'Alexino, la cavalerie française put s'avancer par le défilé qui sépare ce bois de celui d'Ielnia. Kutusow envoya alors du renfort à la redoute de Chewarino, ainsi qu'à son arrière-garde, et Konownitzin vint prendre position au bois de Passarewo.

Cependant les batteries de la redoute ne cessaient de faire un feu meurtrier sur les masses françaises ; l'empereur sentit de quelle importance il était pour lui d'enlever cette redoute; l'honneur de cette expédition fut confié à la division qui venait de s'emparer d'Alexino.

Le général Compans ayant le soixante-unième régiment en colonnes derrière des mamelons garnis d'artillerie, fit canonner la redoute pendant quelques instans, et s'avança ensuite avec la plus grande résolution : le combat fut opiniâtre ; la redoute, prise et reprise jusqu'à trois fois, resta à la division française qui acheta ce succès par la perte de mille de ses braves [1]. Le général Compans, maître de l'ouvrage de Chewarino, attaqua de nouveau la division Konowitzin et la força à courir en désordre vers le grand plateau, rejoindre le centre de son armée. Le combat finit vers neuf heures du soir; les Russes perdirent quelques prisonniers et sept canons.

La colonne de réserve de Tutchkow n'était pas demeurée oisive pendant que le cinquième corps français s'avançait par les bois de Passarewo : elle avait envoyé contre le prince Poniatowski des troupes qui avaient exécuté plusieurs charges avec succès et forcé les Polonais à rétrograder avec perte de trois pièces de canon et de cent cinquante prisonniers.

Le 6, à deux heures du matin, l'empereur parcourut les avant-postes russes : ils étaient tous de l'autre côté du

[1] Napoléon, passant le lendemain en revue le soixante-unième régiment qui avait le plus souffert à la redoute de Chewarino, demanda au colonel ce qu'il avait fait d'un de ses bataillons : *Sire*, répondit froidement cet officier, *il est dans la redoute !*

COMPANS.

Ambroise Tardieu Direxit.

ravin qui passe en avant de Seminskoe, généralement protégés par les batteries qui garnissaient le front de leur ligne; la position de l'ennemi était fort resserrée; sa gauche, encore plus affaiblie par la perte de la redoute de Chewarino, continuait d'être le point vulnérable de sa ligne. Ce fut sur ce même point que Napoléon se décida à porter sa première attaque; refusant en conséquence son aile gauche, séparée des Russes par la Kologha, il dirigea ses principales forces vers la droite. Les progrès du cinquième corps par la vieille route de Smolensk, progrès que le premier corps était en mesure de suivre, offraient la possibilité prochaine de tourner la position des Russes. Kutusow se serait alors trouvé forcé de battre promptement en retraite, afin d'arriver au défilé qui se trouve à l'endroit où les deux routes se rapprochent, avant que le prince d'Eckmulh ne l'eût coupé de Mojaisk; mais de puissantes considérations déterminèrent l'empereur à rejeter la proposition que lui fit, dit-on, le maréchal Davoust, de suivre ce plan. Il n'ignorait pas que Kutusow était parvenu à ranimer l'espérance des Russes, en leur promettant solennellement de couvrir Moskow, et d'anéantir l'armée française jusqu'au dernier homme. Napoléon pensa que, dans de telles circonstances, une victoire décisive en rase campagne, qui ramenerait la lassitude et le découragement chez l'ennemi, était le plus sûr moyen d'arriver à son but, l'obtention d'une paix glorieuse.

La journée du 6 se passa, de part et d'autre, en reconnaissances et en préparatifs pour le lendemain. Les différens corps de l'armée française vinrent occuper les positions qu'ils ne devaient quitter que pour marcher à l'ennemi. Le prince d'Eckmulh, avec trois de ses divisions, prit position entre Chewarino et le bois de Passarewo; le troisième corps se mit en bataille sur les hauteurs entre Alexino et Chewarino,

1812. Russie. ayant derrière lui en seconde ligne le huitième corps, qui était également sous les ordres du duc d'Elchingen; le prince vice-roi resta dans la position qu'il occupait à la droite de Borodino, et les deux divisions du premier corps (la première et la troisième) vinrent se ranger à la droite; le cinquième corps resta en position, formant l'extrême droite, et se liant, par sa gauche, au duc d'Elchingen : les quatre corps de cavalerie restèrent, pendant la journée, au pied de la redoute de Chewarino prise la veille; mais, vers le soir, le général Grouchy vint, avec le troisième, se former en arrière du quatrième corps, dont il devait appuyer les mouvemens : les hauteurs en avant et à droite de Chewarino, ainsi que le plateau occupé par le quatrième corps, furent couronnés par de fortes batteries et des épaulemens élevés pour protéger ce corps, dont la gauche était entièrement découverte.

De son côté, Kutusow eut recours aux moyens extraordinaires qu'il jugea les plus susceptibles d'exalter et d'entretenir le courage de ses troupes. Aucune des ressources que lui offraient à cet égard l'ignorance et la superstition grossière de ses soldats ne fut négligée; l'image de saint Serge [1], évêque moscovite, arrachée, disait-il, miraculeusement à Smolensk des mains des Français, fut portée par des prêtres, et promenée en grande pompe devant le front de l'armée russe sous les armes. L'approche du danger et la solennité de cette cérémonie, remplirent le cœur des soldats russes du plus vif enthousiasme; chacun d'eux se crut appelé à sauver sa religion, et tous comptèrent sur une victoire certaine. Une proclamation, écrite dans un style approprié à la

[1] Les Russes assurent que ce fut la bénédiction de ce saint qui donna à Dimitri Douskoi la victoire sur le cruel *Mamaï*.

circonstance, fut lue à la tête de chaque compagnie [1]. 1812. Russie.

La continuité des marches, le manque de subsistances, l'éloignement où les Français se trouvaient de leurs réserves, avaient réduit l'effectif réel de l'armée de Napoléon au total de celle des Russes; approximativement, on pouvait compter cent trente mille combattans de part et d'autre; mais si la force numérique des deux armées était à peu près égale, ne doit-on pas supposer une énorme différence dans leurs dispositions morales? En effet, les Russes, à vingt-six lieues de leur ancienne capitale, combattaient sur leur propre sol; ils étaient abondamment pourvus de vivres; en cas de revers, une retraite certaine leur était ouverte, de nouveaux secours les attendaient : ils avaient pris les armes pour repousser la plus

[1] Cette proclamation était ainsi conçue :

« Frères et camarades,

« Vous voyez devant vous, dans cette image sacrée du saint objet de votre admiration, un appel qui vous crie hautement de vous lever tous avec fermeté contre le tyrannique perturbateur du monde. Non content de détruire l'image de Dieu dans la personne de millions de ses créatures, ce tyran universel, cet archi-rebelle à toutes les lois divines et humaines, pénètre à main armée dans vos sanctuaires, les souille de sang, renverse vos autels, foule aux pieds vos rites, et expose la vraie arche du Seigneur (consacrée dans cette sainte enseigne de notre église) aux profanations des accidens, des élémens et des mains sacriléges. Ne craignez donc pas que ce Dieu, dont les autels ont été insultés par ce vermisseau, que sa toute puissance a tiré de la poussière, ne craignez pas qu'il ne veuille point être avec vous, qu'il ne veuille point placer son bouclier en avant de vos rangs, et qu'il ne combatte pas son propre ennemi avec l'épée de l'archange Michel.

« C'est dans cette croyance que je vais combattre et vaincre; c'est dans cette croyance que je combattrais et mourrais, sûr que mes yeux expirans verraient la victoire. Soldats! je vous le dis, pensez au sacrifice de vos cités consumées par les flammes; pensez à vos femmes, à vos enfans, qui réclament votre protection; songez à votre empereur, à vos seigneurs, qui vous considèrent comme le nerf de leurs forces; et demain, avant le coucher du soleil, tracez sur le sol de votre patrie les caractères de votre foi et de votre fidélité avec le sang de l'agresseur et de ses guerriers. »

1812. Russie. odieuse agression, ils allaient verser leur sang pour leur patrie, pour leur religion menacées ; quels motifs plus puissans, quelle cause plus sacrée pouvaient les conduire à la victoire ? Les Français au contraire, transportés à cinq cents lieues de leur patrie, pour accomplir les desseins d'un seul homme, étaient depuis long-temps en proie aux privations les plus cruelles ; vainqueurs, les forces qu'ils avaient devant eux n'étaient pas les seules dont ils eussent à triompher ; entourés de tous côtés par des ennemis acharnés, ou par des alliés douteux, leurs succès mêmes pouvaient amener à la longue la retraite la plus désastreuse ; vaincus, quelle perspective leur restait-il ? celle de mourir sur une terre étrangère, dans les affreux tourmens de la faim, ou dans les angoisses d'un long esclavage ; mais comme ni le malheur, ni les privations, ni les maux inséparables d'une guerre inouie jusqu'alors, n'avaient pu les jeter encore dans le découragement, l'obligation de vaincre ou de mourir occupa seule leur pensée. Fiers de combattre sous les yeux du souverain, qui les connaissait assez pour tout attendre d'eux ; mus par ces idées entraînantes de valeur indomptée et de gloire impérissable, ils se préparèrent au combat sans calculer les chances de la défaite, non plus que les résultats de la victoire.

Le 7 septembre, à trois heures du matin, Napoléon était à la position prise l'avant-veille : les maréchaux commandant les différens corps vinrent l'y trouver, et recevoir ses derniers ordres. A cinq heures et demie, le soleil se leva sans nuages ; la veille il avait plu : *c'est le soleil d'Austerlitz*, dit l'empereur ; l'armée française accepta l'augure. On battit un ban, et on lut l'ordre du jour suivant :

« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hi-

ver, et un prompt retour dans la patrie ! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : *il était à cette grande bataille sous les murs de Moskow.* »

1812. Russie.

Chaque soldat demeura pénétré des grandes vérités que renfermait ce langage énergique, et y répondit par le cri de *vive l'empereur!* toujours prononcé, comme on sait, au moment du combat, comme après la victoire.

A six heures du matin, un coup de canon parti de la batterie de droite, qu'avait armée le général Sorbier avec l'artillerie de la garde, donna le signal du combat. Cent vingt bouches à feu en position à l'extrême droite des Français commencèrent l'action. Pendant que le prince Poniatowski se mettait en mouvement pour tourner la forêt sur laquelle l'ennemi appuyait sa gauche, le prince d'Eckmulh, ayant laissé la division Friant en réserve devant Chewarino, marchait avec les divisions Compans et Dessaix sur le front de la redoute de gauche des Russes; le général Pernetti, avec trente pièces de canon, prit la tête de la division Compans, qui longea le bois en tournant la tête de la position de l'ennemi. Le prince Eugène fit en même temps attaquer Borodino par la division Delzons, tandis que les divisions Morand, Gerard, Broussier et la garde royale d'Italie passaient la Kologha sur des ponts que le général du génie, Poitevin, avait fait établir. Le roi de Naples mit sa cavalerie en mouvement. Le général Nansouty suivit les mouvemens du maréchal prince d'Eckmulh; le général Montbrun se porta au bord du ruisseau en avant de Seminskoe, afin de remplir l'espace qui allait se trouver entre la Kologha et le huitième corps. Le général Grouchy marcha à la suite du prince vice-roi, et le quatrième corps se disposa à soutenir le duc d'Elchingen. A sept heures ce dernier maréchal déboucha par Chewarino avec trois divisions

1812. Russie. en colonnes d'attaque ; le huitième corps déployé un peu sur la droite en deux lignes, et sous la protection de soixante pièces que le général d'artillerie, Foucher, avait mises en batterie la veille. L'empereur établit son quartier-général dans la redoute même où il avait donné le matin les ordres de bataille ; l'élévation du terrain lui permettait de découvrir la plus grande partie de la ligne russe et les divers mouvemens de l'ennemi. La jeune garde et la cavalerie étaient devant lui, la vieille garde en arrière.

La division Compans continuant de s'avancer à la droite, se trouva vers six heures et demie devant la redoute la plus voisine du bois de Passarewo. Pendant que les vingt-cinquième, soixante-unième et cent douzième régimens engagent le combat et soutiennent la fusillade, le colonel du cinquante-septième, Charrière, reçoit l'ordre d'enlever l'ouvrage. Au débouché du bois, ce brave officier se retourne vers ses soldats, et ne leur dit que ces mots : *à la redoute* [1]. Les bataillons s'élancent au pas de charge, la baïonnette en avant, en faisant un feu aussi bien nourri que le permet la rapidité de leur marche ; ils abordent les Russes qui se défendent avec une opiniâtreté proportionnée à la vigueur de l'attaque. Après une heure du combat le plus meurtrier, la redoute est emportée, et le vingt-quatrième y entre peu de temps après le cinquante-septième. Le général Barasdin fit alors marcher sur ce point la dix-huitième division russe, qui, après de vains efforts pour le reprendre, combla les fossés de ses morts et de ses blessés [2].

[1] Le colonel Charrière fut fait maréchal-de-camp à cette occasion.

[2] Le cinquante-septième régiment eut, à cet assaut et pendant le reste de la journée, plus de quinze cents hommes tués ou blessés.

Le général Compans ayant été blessé au commencement de l'action, l'empereur ordonna au général Dessaix de réunir cette division à la sienne ; quelque temps après, Dessaix eut le bras fracassé par un biscayen, et remit le commandement de ses deux divisions au général Rapp, qui fut également blessé.

Les divisions françaises restèrent donc en possession de la redoute et du mamelon. La division Gérard s'était emparée également de la redoute plus à gauche; chargée par une division de grenadiers russes et par un régiment de cuirassiers, elle fut forcée de l'évacuer ; mais la division de cavalerie du général Bruyères ayant à son tour chargé les Russes, l'infanterie s'avança de nouveau au pas de charge, reprit la redoute et s'y maintint. L'empereur, dans ce moment, donna l'ordre à la cavalerie de dépasser les redoutes; le général Nansouty avec les cuirassiers Saint-Germain, et le général Latour-Maubourg avec les cuirassiers saxons de Thielman, chassèrent la division du général Barasdin, et ramenèrent l'artillerie et l'infanterie russes sur le village de Seminskoe. Le général Friant, chargé d'attaquer ce village, arriva sur ces entrefaites. Le général Dufour, à la tête du quinzième d'infanterie légère, formant tête de colonne, passe le ravin en face de la redoute (proprement dite de Seminskoe), enlève cette dernière ; et la division, après avoir repoussé les grenadiers russes jusque sur le plateau en arrière, occupe la position. Le huitième corps (ce jour-là sous les ordres du maréchal Ney) couronnant alors les hauteurs de Chewarino, se porta à droite pour se lier avec le cinquième corps, dont la marche n'était ni aussi rapide ni aussi décisive. 1812. Russie.

Pendant que ces événemens avaient lieu à la droite et au centre des Français, le prince vice-roi continuait de s'avancer à la gauche. Le général Delzons, chargé, comme nous l'avons dit, d'emporter le village de Borodino, le fit attaquer par le cent sixième régiment sous les ordres du général Plauzonne. L'ennemi avait déjà mis le feu à plusieurs maisons. Le cent sixième culbuta sans hésiter les troupes qui tenaient encore : ses instructions se bornaient à ce mouvement; mais entraînés par une ardeur que la voix des chefs ne pouvait contenir, les soldats de ce brave régiment franchirent la

1812. Russie.

Kologha sur le pont qui se trouvait à l'extrémité du village, et se portèrent sur Gorka. Dans cet instant le général Plauzonne, voulant modérer cette imprudente impétuosité, fut atteint d'une balle au milieu du corps, et perdit la vie. Attaqué par les troupes qui défendaient Gorka et les retranchemens, le cent sixième allait être victime de sa témérité, lorsque le quatre-vingt-douzième, n'écoutant que son courage, s'élança à son tour au pas de course, traversa le pont et dégagea le régiment compromis. Tous les deux rentrèrent alors à Borodino.

Il était huit heures et demie : la division Morand ayant passé la Kologha, reçut l'ordre du prince vice-roi de marcher sur la grande batterie que l'ennemi avait élevée de l'autre côté de la Kologha et un peu à droite de Borodino. Le général Morand sortit du ravin, et après s'être formé sous le feu de quatre-vingt pièces de canon, il marcha sur la batterie. Le trentième régiment, sous les ordres du général Bonnamy, y entra la baïonnette au bout du fusil; mais bientôt cerné de toutes parts par la division russe Ostermann, ce brave régiment fut forcé de se faire jour et d'abandonner son général grièvement blessé dans ces mêmes retranchemens dont il venait de se rendre maître. Le général Morand, toujours en position sur le plateau, en front de la batterie, et occupé à repousser les efforts multipliés des Russes, ne put porter du secours au trentième.

Le prince vice-roi ayant ordonné alors au général Gérard et à la garde royale de se placer à droite et un peu en arrière du général Morand pour le soutenir, le combat recommença avec un nouvel acharnement, et mille pièces de canon vomirent la mort de part et d'autre avec un épouvantable fracas [1].

[1] Les militaires qui ont fait toutes les campagnes de la révolution s'accordent à dire que la canonnade de la Moskowa est la plus forte qu'ils aient entendue, si ce n'est peut-être celle de Leipsig.

CAULINCOURT JEUNE.

Ambroise Tardieu Direxit.

Au moment où la cavalerie de la garde royale italienne se disposait à charger, un corps nombreux de cavalerie russe et de cosaques, débouchant par Lacharisi et Nowoe-Selo, tourna le bois auquel s'appuyait la brigade Ornano à la gauche du vice-roi, attaqua cette troupe et la força à se replier derrière le ruisseau de Borodino. Le général Delzons qui avait formé une de ses brigades en carré par régiment, repoussa plusieurs charges de cette cavalerie. Le prince vice-roi s'était mis au milieu d'un carré formé par le quatre-vingt-quatrième régiment, sous les ordres du colonel Pegot, et se disposait à le faire mouvoir, lorsque sa garde, formée également en carré, arriva devant la cavalerie ennemie et l'arrêta court. La cavalerie du général Ornano s'étant alors reformée derrière ces carrés, chargea les Russes à son tour, les renversa et força leur cavalerie qui menaçait l'aile gauche des Français, à repasser la Kologha. Le prince Eugène se décida alors à tenter un dernier effort sur la grande batterie.

Le roi de Naples voulant mettre à profit le désordre que le général Friant, qui venait de s'emparer de Seminskoe, portait dans la vingt sixième division d'infanterie, ainsi que dans la deuxième de grenadiers russes, et le mouvement en avant du vice-roi, ordonna au général Auguste Caulaincourt (l'intrépide général Montbrun venait d'être emporté par un coup de canon) d'attaquer la division Raiewski en flanc, et de pénétrer dans la grande batterie. Le général Caulaincourt, à la tête de la division de cuirassiers du général Wathier, culbuta tout ce qu'il rencontra devant lui ; se trouvant à la fin de sa charge avoir dépassé la grande batterie, il rabattit à gauche et entra dans la redoute par la gorge, suivi du cinquième de cuirassiers. Mais l'infanterie russe placée au-delà du ravin qui séparait les deux redoutes, fit une décharge si terrible sur le régiment français, qu'elle le força d'évacuer. Frappé d'un boulet, le général Caulaincourt termina ses des-

1812. Russie.

tinées après avoir fourni cette charge décisive. L'infanterie française qui cernait la batterie de front et de flanc, y pénétra au moment où les cuirassiers en étaient repoussés ; elle y prit vingt-un canons que la charge des cuirassiers avait empêché les Russes d'en retirer. Tout ce qu'avait épargné le sabre tomba sous la baïonnette. Le général qui commandait dans cette redoute fut pris, et les canonniers russes massacrés sur leurs pièces.

A cet instant la plupart des positions de l'ennemi étaient forcées, ses redoutes emportées, et l'artillerie française couronnait les mamelons. L'avantage de position qu'avaient eu jusque-là les batteries russes, appartenait maintenant aux batteries de leurs adversaires. L'ennemi voit la bataille perdue lorsqu'il la croit à peine commencée. Partie de son artillerie est prise, le reste est évacué sur ses lignes en arrière ; dans cette extrémité il cherche à rétablir le combat et à reprendre, avec toutes ses masses, les fortes positions qu'il n'a pu conserver. Trois cents pièces de canon françaises, placées sur ces hauteurs, foudroient ses colonnes, et ses soldats viennent mourir au pied des mêmes parapets qu'ils avaient élevés les jours précédens avec tant de soins et comme des abris protecteurs. Kutusow fait alors venir de la droite une partie du corps d'infanterie de Bagavout, plusieurs régimens de hussards et de hulans, une division de la garde russe, avec ordre de soutenir le prince Bagration. Celui-ci reforme sa ligne, et, couvert par une artillerie formidable, s'avance avec résolution sur le village de Seminskoe pour le reprendre. Le général Friant, soutenu par quatre-vingt pièces de canon, se porte à la rencontre de Bagration ; il arrête d'abord et écrase ensuite les colonnes ennemies qui se tiennent pendant deux heures serrées sous la mitraille, sans pouvoir arriver sur Seminskoe. Au bout de ce temps, craignant d'être entièrement débordés par le duc d'Elchingen qui continuait d'avancer par

la droite du village, les Russes commencent à se retirer ; les divisions de cavalerie des généraux Bruyères, Saint-Germain, les brigades Pajol, Paultre et Chouard, pénètrent alors dans leurs masses et y font un grand carnage. En même temps le roi de Naples ordonne une charge générale sur toute la ligne ; l'ennemi, entièrement culbuté, se réfugie en désordre dans le bois. 1812. Russie.

A l'extrême droite des Français, le prince Poniatowski avait combattu avec un succès varié. Vers midi il était parvenu à s'emparer du mamelon occupé d'abord par la réserve de Tutchkow ; mais il ne put s'y soutenir, et les troupes qui s'en étaient emparées furent attaquées de front et de flanc par la milice de Moskow, et renversées sur le cinquième corps. A deux heures, Poniatowski voyant que le centre des Français avait fait de grands progrès, se détermina à faire marcher de nouveau sur la position ennemie : pendant que l'infanterie l'attaquait en front, la cavalerie du cinquième corps la prenait à revers. Ce mouvement fut décisif, le mamelon fut enlevé, et le cinquième corps s'y maintint, quelques efforts que tentât le général Tutchkow pour le reprendre.

A la nuit l'armée russe était en pleine déroute.

Telle fut l'issue de la bataille à laquelle Napoléon a donné le nom de la Moskowa ou Mojaisk, et les Russes celui de Borodino, parce que c'était le centre de leur position.

En raison de l'opiniâtreté de l'attaque et de la défense, cette bataille fut une des plus sanglantes qui eussent été livrées depuis long-temps : on y tira plus de soixante mille coups de canon de chaque côté ; les Russes perdirent soixante pièces d'artillerie et plus de trente mille hommes tués ou blessés, ils eurent trente-cinq généraux hors de combat, on leur fit cinq mille prisonniers, parmi lesquels deux généraux.

Du côté des Français, la perte ne s'éleva pas à moins de vingt mille hommes hors de combat. Les généraux de division

1812. Russie. Montbrun et Caulaincourt, les généraux de brigade Plauzonne, Huard, Compère, Marion et Lepel avaient été tués ; parmi les blessés on comptait les généraux de division Nansouty, Grouchy, Rapp, Compans, Dessaix, Morand, Lahoussaye et plusieurs autres généraux de brigade.

Kutusow n'envoya à l'empereur Alexandre que deux rapports inintelligibles, mais il fut plus hardi avec les généraux des autres armées, auxquels il annonça qu'il avait remporté une victoire complète. Deux bulletins partis de l'état-major du généralissime, portaient en substance que « l'armée française avait été taillée en pièces à Borodino, la garde impériale détruite ; que lui, Kutusow, avait pris cent pièces de canon, fait seize mille prisonniers, parmi lesquels étaient le prince vice-roi, le prince d'Eckmulh, le duc d'Elchingen, etc. » En conséquence de ces nouvelles, on chanta le *Te Deum* à Moskow et à Saint-Pétersbourg ; Kutusow fut nommé feld-maréchal général et reçut une gratification de cent mille roubles. Jamais à coup sûr général d'armée n'avait obtenu à si bon compte d'aussi magnifiques récompenses.

Malgré sa prétendue victoire, Kutusow fut obligé, la nuit même qui suivit la bataille, d'effectuer sa retraite en toute hâte, afin de ne pas être coupé et acculé à la Moskowa. En conséquence, il fit évacuer l'artillerie des batteries établies à sa droite qui n'avaient point été attaquées, et précédé par un convoi de vingt mille blessés, il arriva le 13 sous les murs de Moskow ; le 14 au matin il traversa cette ville et sortit par la route de Kolumna et de Riasan. Le gouverneur militaire, Rostopchin, et les autorités de la ville, suivirent l'armée. La résolution de sacrifier Moskow était invariablement prise depuis long-temps, mais à l'insu toutefois du plus grand nombre de ses malheureux habitans ; ce départ fut le signal de l'incendie de l'ancienne capitale des czars.

1812. Russie.

Conduite du général Rostopchin, gouverneur de Moskow. — Sous quelque point de vue qu'on veuille l'examiner, la conduite de Rostopchin offre des obscurités qu'il est difficile de concilier entre elles. Beaucoup de ses compatriotes eux-mêmes ont réclamé contre ce désintéressement patriotique, ce noble stoïcisme qu'on a voulu présenter comme l'unique mobile de la conduite du destructeur de Moskow. Quelques écrivains ont rattaché le système qu'il suivit, à des motifs secrets d'ambition, au désir immodéré qu'il nourrissait depuis long-temps de nationaliser une guerre purement politique et d'exciter un mouvement populaire à la tête duquel il se serait mis. A la faveur des premiers troubles inséparables d'une grande réaction, il espérait, dit-on, ramener le gouvernement russe à une aristocratie féodale, et rendre aux anciens boyards cette autorité presque illimitée dont ils avaient joui et que la noblesse de Moskow particulièrement ne cessait de regretter. D'autres, suivant un système d'induction que nous nous garderons bien de combattre, ont cru reconnaître dans les conseillers de l'incendie de Moskow ceux-là même qui avaient fait exécuter de semblables mesures en Portugal, ceux qui ne cessaient de citer l'exemple de l'Espagne, ceux enfin qui ne balanceront jamais à proposer l'incendie et la dévastation comme moyen de résistance, tant qu'ils n'arriveront que comme auxiliaires dans la guerre à soutenir, et que leur territoire n'en sera pas le théâtre.

Quoi qu'il en soit, l'armée française n'était pas encore à Dorogobuj, que déjà Rostopchin avait fait secrètement partir de Moskow les archives de l'empire, de la noblesse, et les trésors du Kremlin. Les *prêtres* et les *nobles* avaient été avertis par lui de mettre leurs effets précieux en sûreté; mais en même temps le reste de la population de Moskow était tenu sous la verge de la police la plus ombrageuse et la plus sévère. La plus légère indiscrétion, la moindre dé-

1812. Russie.

monstration de départ, était punie par le knout et l'exil en Sibérie. Pendant ce temps, le gouvernement publiait les proclamations les plus rassurantes, que venaient bientôt démentir les victoires récentes et les progrès toujours croissans de l'armée française. Alors la police redoublait d'activité, et les cachots se remplissaient de nouvelles victimes.

L'approche de Kutusow après la bataille de Borodino, et le départ précipité d'une foule de familles nobles, répandirent la consternation et l'effroi dans la ville. L'arrivée de l'immense convoi de blessés, qui eut lieu dans la soirée du 12 septembre, mit le comble au désespoir des habitans. Rostopchin se rendit au quartier-général de Kutusow pour recevoir ses derniers ordres [1], et revint presque aussitôt afin de faire éxé-

[1] Rostopchin avait fait afficher la veille la proclamation suivante :

« S. A. le prince Kutusow, afin de se réunir plutôt aux troupes qui allaient le joindre, a quitté Mojaisk pour venir occuper un endroit fortifié, où il est probable que l'ennemi ne se présentera pas de sitôt. On va envoyer au prince quarante-huit canons et des munitions : *il dit qu'il défendra Moskow jusqu'à la dernière goutte de son sang*, et qu'il est prêt à se battre même dans les rues de cette ville. On a fermé les tribunaux, mais que cela ne vous inquiète pas, mes amis ; il faut mettre les affaires en ordre. Nous n'avons pas besoin de tribunaux pour faire le procès au scélérat ; si cependant ils me devenaient nécessaires, je prendrai des jeunes gens de la ville et de la campagne. Dans deux ou trois jours, je donnerai le signal. Armez-vous bien de haches et de piques, et, si vous voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents : le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de bled. Demain j'irai voir les blessés à l'hôpital Sainte-Catherine : j'y ferai dire une messe et bénir l'eau pour leur prompte guérison. Pour moi, je me porte bien ; j'avais mal à un œil, mais maintenant je vois très-bien des deux. »

Le 12 au soir, Rostopchin publia cette nouvelle proclamation, non moins bizarre que la première :

« Je pars demain pour me rendre auprès de S. A. le prince Kutusow, pour prendre, conjointement avec lui, des mesures pour exterminer nos ennemis.

« Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'ame.

« Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides. »

euter les mesures prises. Les pompes et les autres instrumens pour arrêter les incendies furent enlevés et détruits. C'est alors que les malheureux habitans, instruits, mais trop tard, du sort qui leur était réservé, se hâtèrent de fuir leur patrie; les routes furent couvertes de malheureux escortant de petits chariots, sur lesquels ils avaient chargé leurs familles et le peu qu'ils pouvaient emporter; femmes, enfans, vieillards, versant des larmes abondantes, remplissaient l'air de leurs cris; la plus grande partie de cette immense population, surprise au sein de la profonde sécurité où le gouvernement l'entretenait à dessein, se trouva tout à coup sans asile et sans ressources : les uns, répandus dans les bois, errans et désespérés, y périrent bientôt de misère; quelques autres, s'abandonnant à leur fatale destinée, préférèrent retourner à Moskow pour partager le sort de leur patrie. 1812. Russie,

Le 14 de grand matin, Rostopchin fit amener devant lui tous les criminels qu'on avait tirés des prisons. Depuis long-temps, parmi ces derniers, se trouvait un Russe arrêté pour avoir traduit à l'un de ses amis une gazette allemande, qui parlait des progrès de l'armée française. Cet infortuné, destiné à servir d'exemple, fut condamné à mort, et exécuté sur-le-champ de la manière la plus barbare, sous les yeux de l'impitoyable gouverneur. S'adressant ensuite aux compagnons du captif qu'il venait de faire massacrer : « Vous autres, mes frères, dit Rostopchin, vous avez commis quelques crimes; mais vous n'en êtes pas moins de vrais Moscovites, et vous expierez vos fautes en servant dignement votre patrie. » Il leur fit alors donner les instructions nécessaires, et les rendit incontinent à la liberté. L'attente de Rostopchin fut pleinement remplie, et ces dignes agens furent les premiers incendiaires de Moskow.

Ainsi fut décidé le sort de l'antique capitale de l'empire russe. On a voulu attribuer sa ruine au patriotisme exalté des

1812. Russie.

habitans ; d'autres l'ont envisagée comme la conséquence d'un vaste plan combiné par un génie supérieur. Le dévouement des Moscovites ne fut pour rien dans ce sacrifice. Ce ne fut qu'en 1813 que les louanges exagérées de certains écrivains firent naître aux Russes l'idée de s'en attribuer l'honneur : jusque-là ils avaient de bonne foi reproché l'incendie de Moscow à l'armée française. Quant à l'autre version, elle n'est ni mieux constatée, ni plus vraisemblable. On peut dire que l'acte dont on a fait pour Rostopchin un titre de gloire, n'est excusable sous aucun rapport. En effet, si, quinze jours après la prise de cette ville, l'armée française l'eût évacuée pour reprendre sa ligne de Smolensk, le sacrifice consommé devenait inutile. Quel fruit aurait produit alors la destruction de la seconde ville de l'empire, et la ruine totale d'une population immense ? Aucun sans doute, si ce n'est de servir les vues que l'on a prêtées à l'ambitieux gouverneur, et que nous croyons avoir suffisamment indiquées quelques lignes plus haut.

14-20 septem.

Les Français entrent dans Moskow; incendie de cette ville. — Le 8, au matin, l'avant-garde française sous les ordres du roi de Naples, s'était mise à la poursuite de l'ennemi, qui avait entièrement évacué le champ de bataille de Borodino. Peu de temps après, l'empereur Napoléon mit le reste de son armée en mouvement sur trois colonnes. Sur toute la route il y eut de légères escarmouches entre l'arrière-garde de Miloradowitch et l'avant-garde française ; un seul engagement un peu sérieux eut lieu le 9 à Mojaisk, que les Russes incendièrent en se retirant. Le 14, à une heure après midi, le roi de Naples entra à Moskow ; arrivé auprès du Kremlin [1], les troupes françaises furent reçues par une vive

[1] Les Russes ont donné le nom de Kremlin à l'enceinte centrale de Moscow : c'est une citadelle de forme triangulaire, entourée de fortes murailles et de hautes tours. Le Kremlin renfermait dans sa vaste enceinte le palais des czars, celui

fusillade partie des remparts ; c'était une poignée de malheureux habitans de Moskow qui, dans leur désespoir, s'étaient imaginé pouvoir arrêter l'armée française jusqu'au moment où l'incendie la forcerait à évacuer la ville. Les portes du Kremlin furent bientôt enfoncées et les faibles défenseurs de ce palais dispersés. Alors le roi de Naples traversa la ville et sortit par la barrière de Kolumna. L'empereur y entra le même jour et fut loger au Kremlin autour duquel la garde impériale s'établit. Les autres corps occupèrent les quartiers de la ville qui leur avaient été assignés, ou bivouaquèrent sous les murailles. 1812. Russie.

Les vainqueurs s'apercurent d'abord que la ville était intacte, mais déserte. Cependant à peine Rostopchin l'avait-il quittée, que ses agens s'étaient hâtés de mériter la liberté qu'il leur avait rendue : ils avaient mis le feu à l'hôpital des enfans trouvés, à la banque d'assignations et au bazar. Les sapeurs français et quelques autres corps s'occupèrent d'éteindre ces incendies partiels, supposant que le feu avait pris par l'imprudence de quelques bivouacs trop rapprochés; mais à chaque instant on voyait la flamme paraître dans quelques autres endroits. Trois ou quatre mille misérables s'étaient répandus dans la ville, munis de mèches, de fusées incendiaires et d'étoupes souffrées et goudronnées. Le 16, un vent violent s'éleva, les incendiaires en profitèrent pour porter des matières combustibles dans les maisons situées sous le vent. Dès-lors la conflagration devint générale, et Moskow

des anciens patriarches grecs, celui du sénat, l'arsenal, et six églises, dont la principale, celle de l'Annonciation, était surmontée de neuf clochers ; le plus élevé s'appelait *la tour d'Iwan :* dans les caveaux de cette église se trouvaient les tombeaux des anciens czars. L'arsenal était un superbe bâtiment, d'une forme très-régulière, et contenait une grande quantité d'armes. Il y avait à chaque entrée des coulevrines énormes, montées sur leurs affûts, dont deux, de plus de douze pieds de longueur, pouvaient recevoir quatre hommes dans leur ouverture.

1812. Russie. ne présenta plus que l'image d'une immense fournaise. Un océan de flammes couvrait cette vaste enceinte et chassait à la distance de plusieurs lieues, sur l'armée russe en retraite, des torrens d'une épaisse fumée, mêlés aux débris d'une ville naguère si florissante. Au milieu de la nuit on apercevait les fusées incendiaires que les malfaiteurs, exécuteurs intrépides des ordres de Rostopchin, lançaient incessamment du haut des clochers. A ces scènes de désolation et de mort se joignaient tous les excès du désordre et du plus affreux pillage, état de choses inévitable dans une guerre où seize nations réunies, mais différentes de mœurs et de langage, se croyaient tout permis dans l'espoir de l'impunité, et cherchaient à réparer en un jour tous les maux qu'elles avaient soufferts, et à se prémunir contre ceux qui les attendaient encore.

Ce terrible incendie ne commença à s'arrêter que le 20 au soir, bien plutôt par défaut d'aliment que par l'effet des secours dont on avait reconnu l'insuffisance et l'inutilité. Pendant six jours l'armée française eut sous les yeux cet affreux tableau. Les incendiaires couraient de quartier en quartier, consommant leur acte de destruction avec une ténacité infernale. On en saisit plus de trois mille en flagrant délit, cinq cents furent jugés par des commissions militaires et condamnés à mort, les autres furent conduits comme prisonniers de guerre sur les derrières de l'armée. Tous avouèrent n'avoir agi que par les ordres du gouverneur militaire et du grand-maître de la police, Iwachkin. Le 21 l'incendie avait cessé; mais la ville presque toute entière avait disparu : de quatre mille maisons en pierre il n'en restait plus que deux cents intactes; de huit mille maisons en bois, cinq cents avaient été épargnées; et de seize cents églises, huit cents étaient consumées, les autres considérablement endommagées. Plus de vingt mille malades ou blessés périrent; les Français ce-

pendant réussirent à en sauver à peu près quatre mille. Les magasins de toute espèce qui avaient coûté tant de sacrifices aux Moscovites étaient détruits, les manufactures anéanties. 1812. Russie.

Dès le 16, la chaleur provenant des bâtimens voisins qui avaient été la proie des flammes, avait rendu le séjour du Kremlin inhabitable. L'empereur quitta ce palais et fut s'établir au château de Petrowskoe, où il resta jusqu'au départ de l'armée. Aussitôt qu'il fut possible de parcourir la ville, des soldats français découvrirent encore une grande quantité de comestibles et de vins dans les caves des principales maisons et sous les ruines fumantes des bâtimens écroulés. On trouva au Kremlin et dans un magasin hors de la ville, soixante mille fusils, cent cinquante pièces de canon, plus de six cents mille projectiles, quinze cent mille cartouches, quatre cent milliers de poudre et quarante milliers de salpêtre et de soufre que le gouverneur n'avait pu faire enlever. L'empereur s'occupa sur-le-champ d'organiser une administration civile et militaire, afin de ramener l'ordre et de profiter autant que possible des ressources que les débris de la ville pourraient encore offrir : le duc de Trévise en fut nommé gouverneur ; le général Durosnel, commandant d'armes ; il y eut un commissaire de police dans chaque quartier ; et le consul-général français, Lesseps, fut reconnu comme intendant-général de la province.

L'armée française décrivant un cercle autour de Moskow, était campée dans les environs. De cette ville, elle s'étendait sur la route de Twer, de Wladimir, de Kasan et de Kaluga. Le quatrième corps était devant Moskow du côté de Petrowskoe, ayant ses avant-postes sur les deux routes de Twer et de Dmitrow ; le troisième corps était à Bogorodsk ; le premier corps à Moskow avec la garde impériale ; la cavalerie et le cinquième corps étaient en position près de Winkowo, la droite à la vieille route de Kaluga, la gauche vers celle de

1812. Russie. Serpuchow, une de ses divisions (celle du général Dambrowski), était restée devant Bobruisk, en Lithuanie; le huitième corps était à Mojaisk, occupant Wereia. Le neuvième corps, composé des divisions Parthouneaux, Girard, Daendels, et de la cavalerie légère du général Fournier, formant environ vingt-cinq mille hommes, arrivé dans les premiers jours de septembre à Smolensk, s'y était arrêté [1].

L'armée russe, de son côté, occupait un camp retranché à la rive droite de la Nara près de Tarutino. Kutusow avait détaché de nombreux partis qui ne cessaient de harceler les corps français dans leurs divers cantonnemens. Cependant il complettait son armée par des recrues qui lui arrivaient sans cesse des gouvernemens environnans, et organisait l'insurrection des paysans; n'ayant d'ailleurs jusque là aucun plan arrêté, et attendant tout du temps et des événemens [2].

1er-6 octob. *Suite de l'occupation de Moskow.* — On était au commencement d'octobre; la saison était déjà trop avancée pour permettre la continuation des opérations militaires en avant. Napoléon, ne pouvant ni ne voulant, à cette époque, prolonger une guerre qu'il jugeait être arrivée à son terme, crut devoir entamer quelques négociations. Il espérait que la Russie, découragée par la perte de son ancienne capitale et par les défaites successives qu'elle avait essuyées, ne se refuserait point à entrer en arrangement pour poser les bases d'une paix solide et durable. Il supposait aussi avec quelque raison que des propositions d'accommodement ne pouvaient qu'être agréables à un gouvernement autant affaibli par l'énormité des sacrifices qu'il avait faits jusqu'alors, qu'effrayé par l'expectative de ceux qui lui restaient encore à faire.

[1] Ce corps d'armée n'est point compris dans le tableau que nous avons donné plus haut des forces françaises à l'ouverture de la campagne.

[2] Après la retraite de Moscow, les officiers russes disaient, en plaisantant, que ce n'était pas le général *Kutusow* qui avait vaincu les Français, mais bien le général *Morozow* (la gelée).

1812. Russie.

L'empereur français fit choix du général Lauriston, l'un de ses aides-de-camp et son dernier ambassadeur a la cour de Saint-Pétersbourg, pour porter des propositions honorables sans doute par leur modération dans les circonstances critiques où se trouvait la Russie. Ce général partit le 5 octobre pour se rendre à Letaszewo, où Kutusow avait son quartier-général. Il s'ensuivit sur-le-champ, entre les avant-postes de ce côté, une suspension d'armes qui ne devait être rompue qu'en se prévenant trois heures d'avance.

L'intention formelle de Napoléon était d'abord de n'ouvrir une correspondance qu'avec l'empereur Alexandre. Quelque haine que ce dernier ait manifesté depuis, haine que des intrigues de cour tout-à-fait étrangères au sujet que nous traitons, avaient fait succéder à une amitié sincère et à une admiration profonde, il est à présumer que des relations immédiatement établies entre les deux souverains eussent amené par suite de concessions réciproques, la conclusion d'une paix définitive. Le caractère doux et modéré de l'empereur Alexandre, sa générosité, son humanité reconnues, l'eussent probablement décidé à arrêter tout à coup l'effusion du sang, et à renoncer aux espérances éloignées d'ambition et d'agrandissement que des conseillers intéressés ne cessaient de faire briller à ses yeux.

Mais le parti anglais, en Russie, dont Kutusow était le coryphée, et auquel ce général devait son élévation, s'opposait avant tout à ce rapprochement. Le penchant décidé que l'empereur Alexandre avait manifesté, lors de la paix de Tilsit, pour le système administratif de la France, était bien connu, et les communications une fois rouvertes entre les deux souverains, le gouvernement britannique perdait infailliblement cette suprématie politique et commerciale qu'il avait eu tant de peine à conserver. Ce parti fit donc de nouveaux efforts pour que les négociations entamées n'eussent

1812. Russie. aucune suite et s'arrêtassent aux fondés de pouvoir. De pareilles menées n'étaient que la conséquence du système adopté depuis l'origine de la guerre. Dès les premiers instans de la rupture entre la France et la Russie, le parti dominant avait cherché, par tous les moyens possibles, à exciter la haine du peuple contre tout ce qui était français ou avait quelque affinité avec cette nation. Pendant qu'on mettait, d'une part, tout en œuvre pour donner à une guerre purement politique un caractère national et religieux, de l'autre, on ameutait la plus basse populace contre tout ce qu'on soupçonnait ne pas entrer exclusivement dans ses vues. Le théâtre français de Saint-Pétersbourg fut fermé, les individus qui parlaient cette langue furent insultés et maltraités; plusieurs des principaux seigneurs se virent même obligés d'avoir recours à la police russe pour échapper à certains élans patriotiques dirigés par les agens anglais. Le chancelier Romanzow, le secrétaire du cabinet Speranki, furent abreuvés de dégoûts, dénoncés à la vindicte publique, accusés de trahison pour avoir dit trop hautement « que les mesures de vandalisme adoptées en Russie par les généraux russes, leur paraissaient subversives de toute morale comme de tout avantage politique, et qu'ils ne croyaient pas qu'une rupture aussi violente avec la France pût être nécessaire ni même utile à la Russie et à l'Angleterre ».

L'empereur Alexandre connaissait trop bien les véritables intérêts de sa couronne pour céder aveuglément aux insinuations des amis de l'Angleterre. Il n'ignorait pas que, tandis que leur parti répandait dans le public une foule de faits controuvés et dénués de vraisemblance, il étouffait par la persécution la voix de la vérité que cherchaient à faire entendre les hommes éclairés ou ceux qui n'avaient point encore été achetés par le cabinet britannique; mais une partie de la noblesse et le clergé étaient parvenus à exalter, à fanatiser

le peuple et l'armée; quelle digue pouvait être opposée à ce torrent? On eut soin, dans l'occasion, de rappeler à l'empereur la funeste catastrophe de Paul 1er; on lui fit entrevoir le sort qui l'attendait, si, seul, il s'obstinait à résister à sa noblesse et à son peuple coalisés pour le salut de l'empire; dès-lors Alexandre crut devoir céder au parti dominant. L'élévation de Kutusow au commandement suprême avait été la première victoire remportée par ce parti; la détermination que prit, dit-on, l'empereur Alexandre de lui laisser de pleins pouvoirs pour l'option entre la paix et la guerre, ne fut pas sans doute un triomphe moins important pour la faction britannique. 1812. Russie.

Kutusow, sûr de ses appuis, énorgueilli de cette puissance illimitée qui lui avait été confiée, et dont il savait que son parti justifierait tous les abus, osa s'opposer à toute communication directe par écrit entre les deux souverains, et ne fit passer aucune dépêche. Néanmoins il chercha à gagner du temps par de fausses protestations, et prétextant l'envoi des ordres qu'il n'avait pas demandés, il fit répandre le bruit aux avant-postes qu'il attendait à chaque instant un courrier de l'empereur Alexandre pour entamer des négociations qui ne pouvaient manquer d'amener la paix.

Cependant les messages étaient fréquemment échangés, et les deux armées croyaient également à la cessation prochaine de la guerre.

Le temps était superbe, et, chose inouïe pour les Russes eux-mêmes, on était parvenu jusqu'à la fin d'octobre sans voir de neige sur la terre. Ce changement dans la température habituelle fut peut-être la cause des plus grands malheurs; elle dut persuader à l'empereur Napoléon qu'on avait mis quelque exagération dans les rapports qui lui avaient été faits sur l'excessive rigueur du climat; d'un autre côté, le Russe naturellement superstitieux, commençait déjà à interpréter cette vicissitude atmosphérique comme un signe

1812. Russie. éclatant et manifeste de la protection que le ciel accordait aux armes françaises.

Septembre. *Suite des opérations des deuxième et dixième corps; combat de Garosen.* — Après l'attaque infructueuse faite, le 26 août, sur les Prussiens, le général Essen resta près d'un mois sans opérer aucun mouvement, se bornant à maintenir ses communications avec le corps de Wittgenstein par la rive droite de la Dwina. Au bout de ce temps, ayant appris que la division prussienne qu'il avait devant lui s'était retirée de Mittaw sans y laisser une garnison suffisante, il se porta avec des forces considérables sur cette ville, dans laquelle il entra assez brusquement, le 29 septembre; il y fit prisonniers cinquante soldats et une centaine de blessés qu'il trouva dans l'hôpital; quatre pièces de campagne et un magasin de fourrures tombèrent entre ses mains. Le général York informé de la prise de Mittaw, se porta bientôt sur cette ville, tandis que le général Grawert se dirigeait par ses ordres sur Eckau. Essen se retira alors dans la direction de Riga par Peterhof, occupé par le corps de Steinhel avec lequel il effectua sa jonction. Le 31 septembre, le général Grawert s'étant avancé par Bauske, rencontra la division Wiliaminow, formant l'avant-garde de Steinhel. Les Prussiens se présentèrent en bataille devant la division russe, et l'attaquèrent mollement par sa gauche. Ils passèrent et repassèrent plusieurs fois le petit ruisseau de Garosen près de Neuburgshof; mais toutes ces vaines démonstrations n'amenèrent aucun résultat positif. Déjà les Prussiens déguisaient moins une haine mal comprimée et ne secondaient plus leurs alliés qu'avec lenteur et répugnance. Les attaques de Grawert furent dirigées sans vigueur et n'exigèrent point une résistance sérieuse de la part des Russes; aussi la perte à peu près égale de part et d'autre, ne s'éleva pas au-delà de trois ou quatre cents hommes tués ou blessés. Pendant la nuit, Wiliaminow se retira sur Dahlenkirchen où il prit position.

Le maréchal Macdonald se rapprocha alors des Prussiens, dont il espérait sans doute approfondir les intentions et ranimer la bonne volonté. Ce mouvement permit à Wittgenstein, dont la droite se trouvait appuyée par Steinhel, de rappeler à lui les troupes qu'il avait laissées en observation près de Dünaburg et Iacobstadt. Quelques affaires de peu d'importance continuèrent d'avoir lieu sur la rive gauche de la Dwina avec des succès variés. Dans les premiers jours d'octobre Essen fut remplacé dans le gouvernement de Riga par le marquis de Paulucci. Le nouveau gouverneur ne fit que peu de changemens aux dispositions prises par son prédécesseur : il se contenta d'envoyer le général Lewis sur la rive droite de la Dwina à Kirchholm, vis-à-vis le flanc gauche de Wiliaminow, établi à Dahlenkirchen. Son but était de garder Riga et la Livonie de ce côté. 1812. Russie.

Steinhel continua son mouvement par la rive droite de la Dwina pour se lier plus immédiatement avec Wittgenstein qui avait son aile droite dans les environs de Drissa. Le 3 octobre l'ennemi surprit Fridrichstadt, mais les Français l'en chassèrent bientôt.

Depuis la bataille livrée le 18 août près de Polotsk, Wittgenstein était resté dans la position de Sokoliszezo, bornant ses mouvemens à envoyer quelques partis pour intercepter les convois français de Polotsk et de Witepsk. Le 20, douze cents hommes de sa cavalerie attaquèrent cent cinquante chasseurs français venant de Swino, et s'emparèrent du convoi que cette troupe escortait, après un combat qui ne fut pas sans gloire pour les vaincus.

Expédition du général russe, Hertel, en Lithuanie. — Le général Dambrowski, que le prince Poniatowski avait laissé à Mohilow avec une division du cinquième corps, ayant reçu quelques renforts de troupes lithuaniennes, porta des détachemens à Slutzk et Glusk, et s'établit avec le Septembre.

1812. Russie. reste de sa division dans les environs de Swislotch, afin d'observer la forteresse de Bobruisk. Le général Dziwanowski, chargé de bloquer Bobruisk de ce côté, prit poste à Wilcza, se faisant couvrir du côté de Mozir par un bataillon et deux escadrons postés à Glusk. D'autre part, le prince Schwartzenberg, en position à Kieselin et Totchin, devant l'armée de Tormasow, avait détaché à Pinks le général Mohr avec trois mille hommes ; ce détachement se liait avec la division Siegenthal établie à Ratno. Le général Hertel [1] qui occupait Mozir avec douze mille hommes d'infanterie russe et deux mille chevaux, forma, d'après l'avis qu'il reçut de ces dispositions, le projet d'une double attaque : il envoya la moitié de son corps sur Pinsk, sous les ordres du major-général Zapolski, et marcha avec le restant, vers Glusk, où il arriva le 14. Il attaqua l'avant-garde de la brigade Dziwanowski, et l'obligea à se retirer sur Wilcza ; le 15, Hertel ayant continué son mouvement, rencontra au-delà de Wilcza, le gros de cette même brigade. Les braves Lithuaniens, malgré la supériorité numérique de leurs adversaires, soutinrent le combat depuis cinq heures du soir jusqu'à onze ; forcé de se replier, le général Dziwanowski rejoignit en bon ordre le genéral Dambrowski à Swilotch. Hertel très-satisfait de son expédition, ou plutôt de sa promenade militaire, rentra à Mozir. Quelque exagération qu'il apportât dans la relation de cette affaire, il ne put lui-même indiquer ni le but ni la conséquence de son mouvement. Il prétendit

[1] De basses intrigues de cour et le caractère insinuant et souple de ce général, lui avaient tenu lieu de bons services et de talens. De simple sous-officier prussien, il était parvenu au grade de lieutenant-général, sur la recommandation de la police de Saint-Pétersbourg ; il n'avait d'ailleurs aucune connaissance de l'art militaire. En 1812, rendu à son premier métier, il fut fait, par l'empereur Alexandre, grand-maître de police en Lithuanie. Son excessive rapacité et les cruautés sans nombre qu'il exerça sur les prisonniers français, lui méritèrent de nouveaux titres à la bienveillance du gouvernement qui l'avait adopté.

avoir forcé le général Dambrowski à se retirer sur Mohilow. Le fait était évidemment faux ; la simple inspection de la carte suffit pour prouver la mauvaise foi du général Hertel. Abstraction faite des talens reconnus du général polonais et de la nullité du général russe, comment pourrait-on admettre en effet que le vaincu se fût retiré vers Mohilow, tandis que le vainqueur se hâtait en même temps de rentrer dans sa première position de Mozir. 1812. Russie.

Sur ces entrefaites, le général autrichien, Mohr, averti du mouvement du genéral-major Zapolzki, fit couper le pont de la Jazolda en avant de Zogitschin, et se retira par Pinsk sur Simburzowo.

Jonction des armées russes dites de Wollhynie et de Moldavie ; retraite du prince Schwartzenberg ; l'amiral Tchitchagow cantonne ses troupes sur le Bug ; le général Reynier bat le général Essen. — Nous avons dit précédemment que le prince Schwartzenberg, après avoir battu Tormazow, et à la nouvelle de l'arrivée prochaine de l'armée russe de Valachie, avait arrêté sa poursuite et pris position vers Kieselin, Tortchin et Lohatchi. La jonction des deux armées russes eut lieu du 15 au 18 septembre, et les opérations militaires recommencèrent peu de jours après. Sept. et Oct.

Le premier plan du gouvernement russe avait été d'abord d'employer l'armée de Moldavie à faire une diversion dans les provinces autrichiennes, ou en Dalmatie. Cette armée eût été renforcée, dans ce cas, par tout ce qu'auraient pu fournir à cette époque la Valachie et la Servie ; elle eût été soutenue par la coopération de la flotte de la mer Noire qui serait entrée dans l'Adriatique et eût menacé le royaume d'Italie. Pour mieux atteindre ce but, la Russie se proposait de conclure avec la Turquie une alliance offensive et défensive, dont le résultat eût été le libre passage par la Servie et la Bosnie; en cas de refus, elle eût tout tenté pour l'obtenir par la force. Quel que fut le

1812. Russie. véritable auteur de ce vaste plan, l'empereur de Russie voulut le mettre à exécution sans la participation immédiate de l'Angleterre ; en conséquence, l'amiral Tchitchagow fut désigné pour suivre les conférences diplomatiques et prendre le commandement de l'armée de Moldavie en remplacement de Kutusow ; mais par une suite toute naturelle de l'influence que le parti anglais exerçait dans le cabinet de Saint-Pétersbourg, le général disgracié fut prévenu par un sénateur de l'arrivée de son successeur, de la mission qui lui était confiée, et des pouvoirs dont il était investi. Kutusow, sans perdre de temps, se désista de ses prétentions, pressa l'échange des négociations, et conclut un traité avec une telle rapidité qu'il étonna même les plénipotentiaires turcs, fatigués depuis long-temps des obstacles toujours renaissans qu'il ne cessait de leur opposer. Tchitchagow, arrivé quelques jours après à Jassy, trouva le premier objet de sa mission manqué ; il tenta de renouer de nouvelles négociations, et ne put y réussir ; ayant contre lui les agens anglais, toutes ses demarches demeurèrent inutiles, et l'alliance projetée avec la Turquie ne put avoir lieu. Un seul moyen restait encore à la Russie d'obtenir les conditions qu'on lui refusait, c'était de surprendre la Turquie en pleine paix et de la mettre dans l'obligation d'accepter toutes les propositions qu'il plairait au vainqueur de lui imposer. L'empereur Alexandre, qui a tant reproché à Napoléon sa guerre d'invasion, était sur le point d'adopter un système de guerre semblable ; mais déjà tout était changé au nord de son empire : Wilna était pris, les armées russes en pleine retraite. Dès-lors la Russie se trouva trop heureuse de tenir scrupuleusement à l'exécution de ce même traité qu'elle avait été si disposée à rompre ; et cette puissance obtint son pardon de l'Angleterre, en se replaçant de nouveau sous la tutelle du cabinet de Saint-James. Par une suite de compensations dont l'histoire de Russie fera sans

doute justice un jour, l'amiral Tchitchagow conserva le commandement de l'armée de Moldavie, et Kutusow fut appelé au commandement suprême. 1812. Russie.

Tchitchagow reçut, le 6 août, l'ordre de se porter rapidement avec son armée, en Wolhynie. Retardé dans sa marche par le faux rapport d'un mouvement des Autrichiens sur la Moldavie, et par la négligence du gouverneur de Choczim, qui n'avait pas fait établir de ponts sur le Dnieper, il ne passa ce fleuve que le 6 septembre. Chaque jour de nouveaux courriers du général Tormasow, battu et poursuivi par le prince Schwartzenberg, engageaient l'amiral à presser le mouvement de ses colonnes. Le 15, son avant-garde arriva à Lutzk; le 18, les deux armées se réunirent sur la rive droite de la Styr. Elles comptaient encore dans leurs rangs trente-huit mille hommes d'infanterie et dix-sept mille chevaux, en tout cinquante-cinq mille combattans. Si Tormasow avait essuyé de grandes pertes dans les attaques précédentes, Tchitchagow avait été forcé de laisser des garnisons dans les places fortes nouvellement cédées par la Turquie; l'amiral n'avait donc qu'un excédant de cinq mille hommes. A ces forces, le prince Schwartzenberg pouvait opposer vingt-cinq mille Autrichiens, douze mille Saxons et quatre à cinq mille Polonais, en tout quarante-deux mille hommes. Le 20 septembre, le général autrichien s'étant assuré de la jonction des deux armées russes, par une forte reconnaissance sur toute sa ligne, se décida à battre en retraite dans la nuit, se dirigeant sur Brzesc-Litowski. Le 22, les deux armées russes passèrent la Styr sur quatre ponts jetés à cet effet, et marchèrent en avant. Le 28, les corps polonais que le général Reynier avait à Wladimir et à Ustilug, furent forcés par le général Bulatow d'évacuer ces deux villes. Le 29, le prince Schwartzenberg était à Liubolm: les Russes n'osant se risquer à attaquer cette position de front, se disposèrent à la tourner;

1812. Russie. mais, pendant la nuit, le prince l'évacua pour se retirer sur Wlodawa. Depuis le passage de la Styr, les Russes et les Austro-Saxons n'avaient guère perdu que cinq cents hommes de part et d'autre ; les derniers avaient à peu près un nombre égal de prisonniers.

Cependant de violens démêlés s'étaient élevés entre les divers généraux russes sur la prérogative du rang. Les instructions données à chacun d'eux en particulier annonçaient formellement l'intention de réunir sur les derrières de l'armée française un corps nombreux sous le commandement d'un seul chef; mais par un oubli que l'impéritie deKutusow peut faire seule concevoir, on avait négligé de nommer ce chef unique, dont les opérations sagement dirigées devaient entraîner nécessairement la perte des Français. Wittgenstein refusait d'opérer sa jonction avec l'amiral Tchitchagow, sous les ordres duquel il se fût trouvé placé par ancienneté de grade; Steinhel marchait d'un autre côté; Hertel, lui-même, aussi jaloux qu'un autre des priviléges du rang, refusait de servir sous un officier de marine; enfin, la confusion était telle [1], que Tormasow, rappelé de sa personne pour

[1] Le 18 septembre, l'amiral reçut une lettre de Kutusow portant ordre de se séparer de Tormasow, et de rejoindre la grande armée. Les deux généraux décidèrent de ne point obéir.

Le 23, autre ordre du même au général Tormasow de se séparer de l'armée de Moldavie, et de venir le joindre. Cet ordre, dont la conséquence immédiate était pour les Russes la perte de la Wolhynie, ne fut pas plus suivi que le premier.

Le 27, troisième ordre de Kutusow à l'amiral de se joindre à lui à marches forcées, se séparant du général Tormasow, qui cette fois serait resté seul en Wolhynie : cet ordre eut le sort des deux autres. Il serait résulté de son exécution, que l'armée de Tormasow, en avant de quatre marches, et retournant sur ses pas pour rentrer en Wolhynie, se serait croisée avec celle de Tchitchagow.

Enfin, le 29, arriva le colonel Tchernichew, aide-de-camp de l'empereur, portant une dépêche du maréchal, qui révoquait tous les ordres précédens, et appelait seulement Tormasow de sa personne, pour remplacer le prince Bagration, blessé à mort.

remplacer le prince Bagration, n'osa pas, faute d'instructions, remettre en partant le commandement de son armée à Tchitchagow, et qu'il en investit provisoirement le lieutenant-général Markow. 1812. Russie.

Le prince Schwartzenberg s'étant retiré vers le Bug, une partie des instructions de l'empereur Alexandre se trouvait ainsi remplie; Tchitchagow, pour en poursuivre l'exécution, se disposa à marcher sur Brzesc, à l'effet de couper le chemin de Minsk aux Austro-Saxons. Le 30, de sa propre autorité, il prit le commandement en chef et entra à Liubolm. Les Austro-Saxons firent halte à Wlodawa, mais ils ne s'y arrêtèrent point; bientôt après ils repassèrent le Bug et prirent position à Brzesc. L'armée ennemie, qui les avait suivis, était le 4 octobre à Dubock, et le 5 à Zburaj avec deux corps sur la rive droite du Bug.

La division Siegenthal seule, n'ayant pu rejoindre le prince Schwartzenberg, se retira de Ratno par Kobrin, Prujany, Rudnia et Bialistock. Les corps de Woinow et Bulatow furent détachés par Tchitchagow pour marcher à sa poursuite.

Le 8 octobre l'armée russe arriva à Bulkowa sur la Muchawetz. Son avant-garde ayant jeté deux ponts sur la rivière, poussa une forte reconnaissance et replia tous les avant-postes du corps austro-saxon, formé en bataille en avant de Brzesc-Litowski. La droite du prince Schwartzenberg, composée du septième corps (les Saxons), était appuyée à la Muchawetz; sa gauche s'étendait vers la Ilzna et s'appuyait à un bois; son front et les gués de la Muchawetz étaient garnis par une ligne de redoutes passablement régulières.

Les colonnes de Tchitchagow, formées sur la rive droite du Bug, avaient suivi le prince autrichien dans une direction parallèle. Tchitchagow, jugeant qu'une bataille était devenue inévitable, fit rentrer les divers corps qu'il avait déta-

1812. Russie. chés; et le 10 l'armée russe réunie passa la Muchawetz. Le 11, au point du jour, malgré un brouillard très-épais qui permettait à peine de distinguer les objets les plus rapprochés, l'armée russe se mit en mouvement pour attaquer; mais le prince Schwartzenberg, profitant de l'obscurité, avait évacué ses lignes, et, après avoir passé la Lezna, s'était retiré dans la direction de Wisokie. Tchitchagow le suivit sans perdre de temps; parvenue sur les bords de la Lezna, l'avant-garde russe aperçut l'arrière-garde austro-saxonne, qui se trouvait en position de l'autre côté de la rivière, après avoir coupé les ponts de Wisokie et Niemrow. Le général Essen, qui commandait l'avant-garde russe, voulut tenter le passage, mais il fut arrêté par le feu d'une artillerie formidable et par de nombreux tirailleurs que le général Reynier avait avantageusement disposés dans les marais et dans les bois qui bordent la rivière. Essen, après avoir éprouvé une perte assez considérable, ne poussa pas la poursuite plus loin que Wisokie. L'arrière-garde austro-saxonne rejoignit alors son armée, qui prit position en avant de Bransk.

Quelques personnes que les fonctions militaires et diplomatiques qu'elles ont remplies, ont mises à même de connaître le secret des cabinets, prétendent qu'à cette époque l'Autriche préparait déjà sa défection; que toutes les dépêches adressées au prince Schwartzenberg étaient préalablement soumises à la révision d'un agent de l'Angleterre; qu'elles prescrivaient au général autrichien de s'éloigner le moins possible de la Gallicie, et de laisser les armées françaises continuer leur mouvement pour leur propre compte. Quelque répugnance que nous ayons d'ailleurs à ajouter foi à des imputations aussi déshonorantes pour la politique du cabinet de Vienne, nous n'oserions pas cependant démentir hardiment ceux-là même qui ne balancent pas à porter cette accusation devant le tribunal de l'opinion. En effet, si l'on examine les

ordres successivement donnés par Kutusow dans le courant de septembre aux généraux Tchitchagow et Tormasow, il sera difficile de ne pas supposer au généralissime russe une sécurité parfaite sur les intentions du général autrichien, ou au moins quelques données sur la mesure de ses opérations agressives; comment se rendre autrement raison du mouvement du prince Schwartzenberg sur Bransk, mouvement par lequel il découvrait Wilna, Minsk, et toute l'aile droite de l'armée française? La conduite du prince pendant le reste de la campagne n'est pas d'ailleurs de nature à dissiper les soupçons que l'on a pu former sur la droiture de ses intentions; il se borna à faire quelques promenades militaires, véritablement peu inquiétantes pour l'ennemi, et ne parut vouloir marcher sur Minsk que lorsqu'il n'était plus temps. Quoi qu'il en soit, l'empereur François II fut si satisfait du zèle de son général, qu'il lui conféra, le 3 octobre, le premier grade militaire de l'armée autrichienne. 1812. Russie.

Tchitchagow ne voulant pas, aux approches de l'hiver, faire entrer son armée dans le grand-duché de Varsovie, se décida à lui donner quelques jours de repos pendant lesquels il s'occuperait de sa réorganisation. En conséquence, le 11 au soir il se cantonna dans les environs de Brzesc. Le général Sacken fut détaché à Prujani avec deux divisions d'infanterie et quelques cavalerie qui devaient pousser des détachemens jusqu'à Slonim, Wolkowisk et Grodno; d'autre part les généraux Melissino, Doctorow, et le colonel Tchernichew firent une pointe dans le duché de Varsovie qu'ils mirent à contribution.

Cependant le prince Schwartzenberg, sur la proposition du général Reynier, fit occuper Biala par le septième corps, afin de réprimer l'audace des partis russes qui ravageaient impitoyablement le pays. Tchitchagow envoya le général Essen avec dix mille hommes pour reconnaître les forces du

1812. Russie. général Reynier. Bulatow flanquait ce mouvement par Lomaz, et Langeron le suivait, prêt à lui porter secours. Mais Essen, négligeant ses instructions qui lui prescrivaient de ne rien donner au hasard avec l'habile antagoniste qu'il avait devant lui, s'avança imprudemment. Attaqué le 19 par le général Reynier, il fut battu, et laissa sur le champ de bataille six cents hommes et une pièce de canon. Au bruit de la canonnade, Bulatow et Langeron pressèrent leur marche; l'amiral Tchitchagow, lui-même, ayant appris cette échauffourée, partit de ses cantonnemens avec le restant de ses troupes, et marcha sur Biala; mais le général Reynier, instruit que l'ennemi arrivait en forces, avait déjà quitté sa position et s'était rapproché du corps autrichien; les Russes rentrèrent alors dans les quartiers qu'ils occupaient précédemment.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1812.

L'armée française quitte Moskow; bataille de Maloiaroslawetz; marche de l'armée sur Smolensk; combat de Viazma. — Bataille de Polotsk; combat de Bononia; retraite des deuxième et sixième corps français; combat de Czarznicki; occupation de Witepsk par le corps russe du général Wittgenstein. — Suite des opérations des armées russes de Wolhynie et de Valachie; l'amiral Tchitchàgow s'empare de Minsk; attaque et prise de Borizow; le duc de Reggio reprend cette ville; combat de Ndemanitzo. — Evacuation de Smolensk par les Français; premier et deuxième combats de Krasnoi. — troisième combat de Krasnoi; beau mouvement rétrograde du maréchal Ney; — Le gros de l'armée française continue sa retraite sur la Bérézina. — Mouvemens des neuvième et deuxième corps français en Lithuanie. — Opérations du dixième corps en Courlande; les Russes s'emparent de Fridrichstadt, et en sont chassés. — Suite des opérations du corps autrichien et du septième corps français; le général Sacken est battu devant Wolkowisk. — Passage et bataille de la Bérézina. — Suite de la retraite de l'armée française; Napoléon remet le commandement au roi de Naples, et part pour la France; évacuation de Wilna; les Français repassent le Niémen. Position de l'armée française au 31 décembre. Fin de la campagne.

Les négociations entamées par l'intermédiaire du généralissime Kutusow n'avaient encore amené aucun résultat; la situation de l'armée française avait été assez supportable pendant les quinze premiers jours qui suivirent l'occupation de Moskow; mais on dut craindre bientôt que les corps établis dans l'intérieur et autour de cette grande ville, ne manquassent entièrement de vivres. L'incendie du bazar et du marché aux farines enlevait aux troupes des ressources immenses, qui les auraient mises en état d'attendre l'ouverture de la campagne prochaine. A la vérité, les ordres de Napoléon et le zèle de la plupart de ses généraux avaient

1812. Russie.

1812. Russie. soustrait à la destruction plusieurs grands magasins particuliers; un certain nombre de caves restaient encore intactes dans les maisons qui étaient devenues la proie des flammes, et les jardins étaient remplis des légumes de l'arrière-saison, que Moskow exporte en grande quantité jusqu'à Saint-Pétersbourg. On conçoit bien que ces moyens partiels purent entretenir d'abord une abondance relative, et que l'armée oublia momentanément les privations de tout genre qu'elle avait supportées depuis Smolensk. Toutefois, ces approvisionnemens éphémères ne tardèrent pas à disparaître. Le manque presque absolu de pain contribua beaucoup à augmenter la consommation des légumes et des autres comestibles, qui ne pouvaient que remplacer imparfaitement cet aliment de première nécessité pour le soldat français. Si l'infanterie était menacée d'une disette inévitable, les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie n'étaient pas dans une position moins fâcheuse. Les fourrages ne pouvaient venir que d'une distance éloignée; et, bien que les troupes irrégulières de l'ennemi disparussent, suivant leur coutume, devant les détachemens français, on n'en était pas moins obligé de faire soutenir les fourrageurs par des colonnes considérables, dont ces excursions augmentaient la fatigue et les besoins[1]. En outre, le pays se trouvant ruiné, d'après les ordres du gouvernement russe, et les habitans s'étant tous retirés dans les bois, les ressources qu'offrait un rayon de huit à dix lieues tout au plus, ne tardèrent pas à être consommées.

Le 5 octobre, le prince vice-roi d'Italie ordonna au général Delzons de se porter, avec sa division d'infanterie et une brigade de cavalerie légère, sur Dmitrow, et d'y pren-

[1] C'est dans une de ces occasions que fut blessé à mort le colonel-major des dragons de la garde, Marthod, après avoir fait des prodiges de valeur, à la tête de deux escadrons de son régiment. Cet engagement eut lieu à Bourzowo, village aux environs de Moskow.

dre position. Le 10, l'avant-garde de cette colonne s'établit à deux lieues en avant sur la route de Klin. Ce mouvement, en forçant les partis ennemis à s'éloigner, agrandissait de ce côté le cercle des fourrages de l'armée française, et mettait à sa disposition un district qui n'avait pas encore été ruiné. Le général Delzons, après avoir séjourné à Dmitrow jusqu'au 13, quitta cette ville, et se retira par Winagrazdowo : un autre détachement français qui avait été envoyé à Czernaia-Griaz, y resta plus long-temps. Cette expédition permit de réunir une assez grande quantité de subsistances, et ne coûta que la perte d'une cinquantaine de maraudeurs, pris sur les flancs de la colonne par les troupes légères du général Wintzingerode, qui n'osa point tenter une attaque sérieuse. Pendant ce temps, l'ennemi s'empara, le 10 octobre, de Wereia, qui n'était gardé que par un seul bataillon westphalien. Cette troupe, surprise simultanément par la division du général Dorochow et par les habitans qui avaient pris les armes, fut massacrée impitoyablement jusqu'au dernier homme. Une colonne d'infanterie et de cavalerie, avec quelques pièces de canon, envoyée pour renforcer la garnison qui venait d'être anéantie, était arrivée trop tard. Menacé par des forces supérieures, ce détachement parvint à rentrer dans Mojaisk, d'où il était sorti, sans avoir été entamé. 1812. Russie.

La suspension d'armes durait encore aux avant-postes du roi de Naples, lorsque l'ennemi, sans dénoncer la reprise des hostilités, résolut d'attaquer l'avant-garde française, qui, plongée dans une sécurité toujours funeste à la guerre, se gardait négligemment. Le 17 octobre, à sept heures du soir, plusieurs corps de l'armée russe vinrent prendre position sur la rive droite de la Nara; le général Beningsen les commandait : ils passèrent la rivière à minuit, et s'avancèrent sur trois colonnes par la grande route de Moskow.

L'avant-garde, sous les ordres du roi de Naples, était

1812. Russie.

derrière la Czerniwzna, petite rivière qui passe à Winkowo; sa droite, composée du cinquième corps, appuyait contre la Nara, en arrière de Winkowo ; la gauche à l'extrémité de laquelle se trouvait la division Sébastiani, appuyait à un bois qui n'avait pas été occupé. La première colonne ennemie, sous les ordres du général Orlow-Denisow, fut chargée de tourner ce bois ; la seconde, commandée par Beningsen en personne, devait attaquer le centre de l'armée française à la droite de Winkowo ; la troisième, sous les ordres d'Ostermann-Tolstoy, devait attaquer le prince Poniatowski par les bois qui bordent la Nara. Au point du jour, l'avant-garde de la deuxième colonne ennemie engagea vivement le feu et se déploya sur les hauteurs avec une forte ligne de tirailleurs en avant ; dans le même temps, Orlow, à la tête de cinq mille cosaques, ayant tourné le bois dont nous venons de parler, tomba à l'improviste sur les derrières de la division Sébastiani, au moment où les cavaliers étaient à la distribution ; cette troupe ne put se former qu'à un quart de lieue de là, sur la route de Woronowo. Douze canons, vingt caissons et une trentaine de voitures furent prises par les Russes dans un ravin.

La cavalerie régulière ennemie, soutenue par deux colonnes d'infanterie, pénétra alors dans l'intervalle laissé par le général Sébastiani ; le général Muller qui commandait ces troupes, se hâta d'arriver au défilé de Woronowo pour couper le cinquième corps ; mais le roi de Naples qui était à pied au moment de la surprise, se hâta de monter à cheval, chargea les Russes avec sa bravoure accoutumée, les rompit et les força à fuir dans le plus grand désordre. Le général Muller fut tué dans ce premier choc. Cependant six bataillons de grenadiers ennemis s'avançaient au soutien de la cavalerie culbutée ; le roi de Naples les ayant fait charger à l'instant par la brigade des carabiniers conduite par le général De-

france, ils furent enfoncés et sabrés. Ce dernier avantage fut acheté par la perte du général Déry, aide-de-camp du roi. A la droite des Français, le prince Poniatowski battit Ostermann-Tolstoy qu'il avait devant lui, et contint le corps de Bagawout. Beningsen ne put, malgré tous ses efforts, parvenir à reprendre l'avantage qu'il avait eu d'abord sur la gauche du roi de Naples, et, par conséquent, achever le mouvement qu'il avait commencé par la droite. Les Russes repassèrent alors la Nara et rentrèrent dans leur camp de Tarutino. 1812. Russie.

On se battit à Winkowo avec une acharnement égal des deux parts : les Français perdirent près de deux mille hommes : le général français Déry et le général polonais Fischer, étaient au nombre des morts. Du côté des Russes, la perte fut au moins aussi forte ; les généraux Bagawout et Muller avaient été tués, et le commandant en chef Beningsen blessé.

Le combat de Winkowo ne laissait plus aucun doute à l'empereur Napoléon sur les dispositions du gouvernement russe ou plutôt du généralissime Kutusow. Le général Miloradowitch, dans un entretien qu'il avait eu avec le roi de Naples [1], quelques jours avant cette affaire, avait cédé à la franchise de son caractère. Murat regardait la paix comme indispensable pour la Russie, et faisait valoir cette continuité de succès qui avaient ouvert à Napoléon les portes de Moskow. « Oui, sire, reprit vivement Miloradowitch, la campagne est finie pour les Français ; il est temps qu'elle commence pour les Russes. »

L'armée française, réduite au moins de la moitié de sa force primitive, ne comptait plus guère que cent mille hommes

[1] Quelques personnes dignes de foi et qui étaient au quartier-général de Napoléon, ont prétendu que Murat fut la première dupe des démonstrations de Kutusow, et qu'il fut un de ceux qui, par leurs imprudentes suggestions, déterminèrent l'empereur à prolonger son séjour à Moskow.

1812. Russie. dans ses rangs. Elle diminuait d'ailleurs de jour en jour par l'effet de la disette et des maladies. Les plus forts régimens de cavalerie n'avaient pas cent chevaux. L'audace des cosaques augmentait en raison des maux qui accablaient déjà les vainqueurs. Ils avaient attaqué, le 30 septembre, dans un village aux environs de Moskow, les dragons de la garde impériale; ceux-ci, bien qu'en présence de forces décuples des leurs, se défendirent avec la plus grande bravoure, et se couvrirent d'une gloire nouvelle. Leur major, Marthod, criblé de coups de lance, tomba avec une cinquantaine des siens au pouvoir de l'ennemi, et mourut de ses blessures quelques jours après; les cosaques s'emparèrent ensuite d'un convoi d'artillerie venu de Viazma. Un autre convoi arrivant d'Italie, et qui avait été lâchement abandonné par son escorte, fut repris par la cavalerie du général Ornano.

Ces causes réunies décidèrent enfin Napoléon à quitter Moskow pour ramener son armée dans une position plus avantageuse et dans un pays qui pût lui fournir d'autres ressources.

L'ordre du départ fut donné; dans la soirée du 18 octobre tous les corps devaient quitter Moskow et se porter sur la grande route de Kaluga. Le quatrième corps ayant retiré les postes qu'il avait sur la route de Twer et de Dmitrow, alla camper au village de Kolomenskoi à une lieue seulement de la ville.

Le 19 au matin, l'empereur français sortit de Moskow avec la vieille garde et les premier et huitième corps; le quartier-général s'établit à Krasnoi, les troisième et quatrième corps bivouaquèrent à Batutinka, où arrivèrent également la cavalerie légère du général Ornano et la garde royale d'Italie, qui occupait avant Stcharapowo. La jeune garde, sous les ordres du duc de Trévise, avait été laissée à Moskow, afin de couvrir la marche des convois de blessés et de malades, d'ar-

tillerie, de munitions et de tout ce qui avait été évacué, depuis le 15, sur Smolensk, que le mouvement sur Kaluga mettait tout à fait à découvert. Le Kremlin fut miné, les charges furent préparées, et tout fut disposé pour faire sauter cette forteresse au premier signal. Le 21, l'armée française continua son mouvement de flanc par la route de Borrowks. Le prince vice-roi et le cinquième corps se réunirent à Fominskoi, où l'empereur arriva le lendemain avec le reste de l'armée. Ce même jour, Wintzingerode, impatient d'entrer le premier dans Moskow, s'avança par la barrière de Twer avec un régiment de cosaques; il arriva jusqu'au Kremlin à travers quelques petits postes qu'il culbuta, mais il fut bientôt arrêté dans sa marche par un détachement du cinquième de voltigeurs de la garde, commandé par le lieutenant Leleu de Maupertuis. Les cosaques, se voyant en présence d'un corps de troupes réglées, firent demi-tour et abandonnèrent leur chef. Wintzingerode resté seul avec son aide-de-camp Narichzin, et se voyant dans l'impossibilité de rétrograder, imagina de déployer son mouchoir et de se donner pour parlementaire; mais le lieutenant Maupertuis, saisissant aussitôt la bride de son cheval, lui déclara qu'il était son prisonnier. Les journaux russes voulurent dans le temps contester la légitimité de cette prise; mais en accusant de lâcheté et de trahison ceux qui firent prisonniers Wintzingerode et son aide-de-camp, au moins auraient-ils dû prendre soin d'indiquer quelles sont les lois de la guerre qui permettent à un commandant en chef, se disant porteur d'une sommation, d'entamer sa négociation en chargeant au galop sur les avant-postes ennemis. Le 23, le duc de Trévise ayant reçu de nouveaux ordres de l'empereur, fit sauter le Kremlin et se dirigea immédiatement après sur Wereia, par la route de Kaluga. Il laissait dans les hôpitaux quatorze cents blessés russes et sept cents malades ou blessés français. Le général Ilowaiski, qui

1812. Russie.

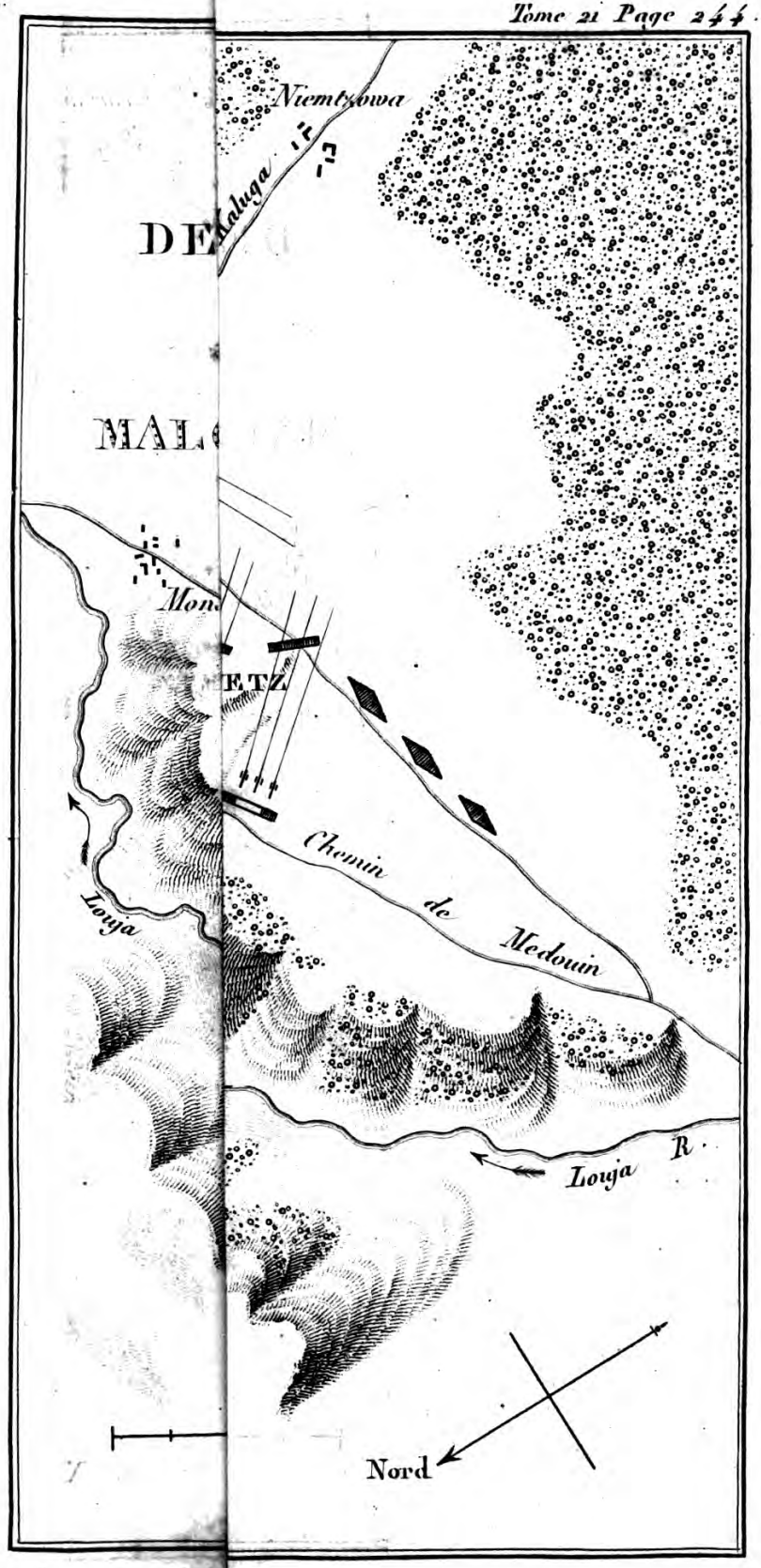
1812. Russie. entra presque aussitôt dans Moskow, fit conduire ces derniers à Twer, sous la garde de quelques paysans, qui les égorgèrent presque au sortir de la ville pour avoir leurs habits. Ce même jour, 23, le général Lauriston, commandant l'arrière-garde laissée derrière le défilé de Winkowo et en avant de Woronowo, suivit, par Fominskoi, le mouvement de l'armée qui était en marche sur Borowsk.

Le maréchal Kutusow avait été prévenu le 19 de la direction que paraissait devoir suivre l'armée française. Craignant qu'elle ne se portât sur la place de Briansk qui défend le passage de Dessna, il avait envoyé sur ce point plusieurs colonnes de cavalerie et d'infanterie et six pièces de canon. Une ligne de postes d'observation avait été établie en face de l'arrière-garde française qui occupait le défilé de Winkowo, et le général Doctorow, avec le sixième corps russe, avait été placé entre Winkowo, Borowsk et Fominskoi.

Napoléon, informé que Doctorow s'approchait de Maloiaroslawetz, donna ordre au prince vice-roi de se porter sur ce point. Le général Delzons, qui marchait avec sa division en tête du quatrième corps, trouva sans défense la ville dont nous parlons, et la fit occuper par deux bataillons, laissant le reste de sa division en bataille dans la plaine à gauche de la Luja, dont il avait fait réparer le pont.

Kutusow supposant que le dessein de l'empereur français était de se porter sur Kaluga par Maloiaroslawetz, leva, dans la nuit du 23 au 24, son camp de Tarutino, et se porta en avant avec toutes ses forces pour soutenir le corps de Doctorow et reprendre la ville occupée.

24 octobre. *Bataille de Maloiaroslawetz.* — Les Français croyaient que la position de Maloiaroslawetz leur était assurée, lorsque le 24 au matin, Doctorow s'avança par le chemin de Lectaskova, attaqua brusquement les deux bataillons de la division Delzons, et les força, vers les quatre heu-


Niemtzowa
Kaluga
DE
MAL
Mon
ETZ
Chemin de Medouin
Louja
Louja R.
Nord

res du matin, à descendre du plateau et à abandonner la ville. Le vice-roi arriva sur ces entrefaites, et jugeant de toute l'importance de la position qu'on venait de perdre, il fit sur-le-champ marcher toute la division Delzons pour la reprendre. Le combat s'engagea et se soutint avec un égal acharnement ; cependant, assaillis par des troupes fraîches que Kutusow, qui venait de déboucher, ne cessait d'envoyer contre eux, les soldats français cédèrent un moment. Le général Delzons s'apercevant de leur fluctuation, se porta pour les ranimer au fort de la mêlée. Dans ce moment, des tirailleurs russes retranchés derrière le mur d'un cimetière, firent feu sur lui : trois balles l'atteignirent en même temps ; et l'une d'elles, le frappant à la tête, le renversa mort. Le général Guilleminot, chef d'état-major du quatrième corps, prit aussitôt le commandement de la division. Le prince vice-roi donna l'ordre à celle du général Broussier, qui arrivait en ce moment sur le terrain, de soutenir les troupes engagées. Les Russes furent alors chassés de la ville. Le combat recommença avec un nouvel acharnement ; Maloiaroslawetz fut pris et repris plusieurs fois ; néanmoins les deux divisions françaises auxquelles cette ville était d'abord demeurée, se virent sur le point de l'abandonner. Affaiblies par les pertes énormes qu'elles avaient essuyées dans les précédentes attaques, et soutenant seules les efforts de l'armée ennemie, elles commençaient à céder. De nouvelles colonnes russes débouchant sans cesse par le chemin de Lectaskova, les forcèrent à se rapprocher du pont de la Luja, qui coule au-dessous du plateau, et les Russes continuèrent d'avancer. Le vice-roi sentit alors l'urgente nécessité d'opposer de nouvelles troupes aux troupes fraîches que l'ennemi ne cessait de mettre en bataille. Alors la division italienne du général Pino reçut l'ordre de passer le pont et d'avancer ; la première brigade se porta à droite dans la ville pour appuyer la division Guilleminot en bataille

1812. Russie.

1812. Russie. devant Maloiarolaswetz ; la seconde brigade marcha par les revers du ravin au-devant des colonnes russes qui avaient repoussé la division Broussier ; la garde royale d'Italie et la cavalerie légère du général Ornano étaient en réserve derrière la rivière à l'entrée du bois. La cavalerie de la garde royale et les équipages du quatrième corps avaient été laissés de l'autre côté du bois près du village de Maloczkina.

La seconde brigade du général Pino qui s'avançait au secours de la division Broussier, marchait le long du ravin qui la séparait du général Guilleminot, sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Dirigée par plusieurs officiers d'état-major du prince, cette troupe accourant au pas de charge, parvint à reprendre le faubourg que la division Broussier avait été forcée d'abandonner, et à couronner les hauteurs dont l'ennemi s'était emparé. Là, attaquée derechef par des forces supérieures, prise de front par les troupes ennemies qui débouchaient par la route de Kaluga, et de flanc par l'aile droite des Russes qui s'était rapprochée du chemin de Czernikowa, et l'écrasait de son artillerie, la division Pino, après avoir opposé la plus vigoureuse résistance, fut ramenée en désordre vers le pont. Les généraux de brigade Levié, Fontana et le général de division Pino, furent blessés à cette attaque ; le premier mourut de ses blessures. Le prince vice-roi ayant alors donné l'ordre au régiment des chasseurs de la garde royale de passer le pont, les débris de la deuxième brigade italienne se réunirent et se rallièrent à ce régiment près d'une église en arrière du faubourg. Le colonel des chasseurs royaux, Peraldi, voyant que les Russes marchaient à lui dans l'intention de s'emparer du pont de la Luja et de couper les troupes qui étaient dans la ville, se décida à les prévenir et à profiter du désordre où les avait jetés la résistance opiniâtre de la division Pino ; il repoussa cette aile droite jusqu'à l'embranchement des deux routes de Marina et de

Czernikowa; soutenu bientôt par un régiment de grenadiers que se hâta de lui envoyer le vice-roi, le colonel Peraldi culbuta les Russes jusqu'au ravin. Là, l'ennemi ayant tout-à-coup démasqué deux batteries à la droite écrasa les chasseurs royaux sous un feu d'artillerie vif et soutenu. Chargés au même instant par des troupes fraîches et par la cavalerie russe, les chasseurs italiens, après avoir perdu beaucoup de monde, furent ramenés jusqu'à la première position qu'ils avaient occupée à la gauche du ravin; mais le colonel Peraldi les ayant reformés, renversa de nouveau l'ennemi, le repoussa jusqu'au ravin, et s'étant appuyé au petit bois qu'il avait un peu à la gauche, il se trouva à l'abri du feu des batteries et des attaques de la cavalerie russe. L'affaire était terminée et le succès décidé en faveur du quatrième corps, lorsque le prince d'Eckmulh déboucha avec le premier par le village de Maloczkina. Il fit aussitôt passer la Luja aux divisions Gerard et Compans. Les Russes, craignant pour leur batterie de droite que menaçait la division Compans, en position à la gauche du pont sur le chemin deCzernikowa, la désarmèrent et se retirèrent vers le centre. Jusqu'à neuf heures du soir les batteries françaises ne cessèrent de faire feu à une distance très-rapprochée de l'ennemi, qui faisait protéger sa retraite par de nombreux tirailleurs. Pendant la nuit, Kutusow, battu par le quatrième corps, et craignant que l'empereur Napoléon ne voulût lui livrer bataille avec la totalité de ses forces, se retira en colonnes par la route de Kaluga. Le 26, au matin, il était à dix lieues en arrière de Jonczarowo, où il se retrancha aussitôt. Une partie de son avant-garde se porta, dans la nuit du 24, sur la route de Medin, afin d'éclairer l'armée russe dans le cas où Napoléon, après avoir forcé le passage de Maloiaroslawetz, eût voulu se diriger sur Smolensk par Ielnia, ou sur Mohilow par Roslawl.

1812 Russie.

La bataille de Maloiaroslawetz doit être considérée comme un des plus brillans faits d'armes de la campagne de 1812 : les troupes du quatrième corps qui donnèrent dans cette journée, formaient environ dix-sept mille hommes ; l'armée russe en eut plus de quatre-vingt mille d'engagés. Pour la première fois depuis l'ouverture de la campagne, Kutusow indiqua assez clairement dans son rapport qu'il n'avait pas été vainqueur.

25 octobre.-7 novembre.

Les Russes y comptèrent huit à dix mille hommes hors de combat, les Français en avaient perdu quatre mille [1].

Marche de l'armée sur Smolensk; combat de Wiazma. — Pendant que l'on se battait à Maloiaroslawetz, sept à huit mille cosaques de Platow fondirent sur le quartier-général de l'empereur, établi à Gorodnia, et enlevèrent six pièces parquées en arrière de ce village; mais le duc d'Istrie y étant accouru au galop avec la cavalerie de la garde, les chargea avec une telle vigueur, qu'il les renversa en désordre et parvint à reprendre l'artillerie qui avait été surprise. Le général Rapp et le major Letort, des dragons de la garde, se firent remarquer dans cette action, où plus de six cents cosaques furent pris et sabrés. Les autres se retirèrent derrière la Protwa. Un de leurs détachemens tomba, en fuyant, sur les équipages du quatrième corps, parqués près de Maloczkina; la cavalerie de la garde royale s'y porta aussitôt, et ne tarda pas à les disperser.

[1] M. Labaume rapporte, dans son ouvrage sur la campagne de Russie, qu'étant à Mantoue au mois d'avril 1814, il a entendu dire à sir Robert Wilson, commissaire anglais auprès de Kutusow, et témoin oculaire de la bataille de Maloiaroslawetz, que le prince Eugène, avec vingt mille hommes, avait, ce jour-là, soutenu le choc de neuf divisions russes, fortes de dix mille hommes chacune. L'empereur, parcourant le lendemain le champ de bataille, marqua quelque étonnement de l'acharnement avec lequel on avait combattu. Après avoir donné de justes éloges à la valeur du quatrième corps, il dit au vice-roi : *L'honneur de cette belle journée vous appartient tout entier.*

Le 25 octobre toute l'armée française étant réunie devant Maloiaroslawetz, le prince d'Eckmulh, avec le premier corps et la division de cavalerie Chastel, passa la Luja et se mit à la poursuite de l'ennemi. 1812. Russie.

Jusque là Napoléon avait espéré que l'ennemi ne pourrait empêcher le mouvement latéral qu'il se proposait de faire pour gagner des quartiers d'hiver par un pays que les fléaux de la guerre n'auraient pas encore atteint. Son attente fut bientôt déçue. Les forces nombreuses dont les Russes pouvaient disposer leur avaient permis, malgré l'échec qu'ils avaient essuyé à Maloiaroslawetz, de déborder l'armée française sur plusieurs points. Dès-lors une retraite paisible lui était interdite ; non-seulement ses colonnes ne pouvaient plus se retirer par Serpeisk, mais la route de Wiazma par Medin et Iuchnow, leur était interdite. Napoléon se trouvait donc réduit à la terrible nécessité de retourner vers Mojaisk pour rejoindre la grande route de Moskow à Smolensk.

Quelque affreuse perspective que présentât une longue retraite à effectuer dans un pays déjà ruiné par le système de défense adopté, et par les troupes qui l'avaient traversé dans tous les sens, la rigueur de la saison et la situation critique de l'armée française ne laissaient plus d'autre choix. Le mouvement rétrograde sur Mojaisk fut donc décidé.

Le 26, l'armée se remit en mouvement vers Borowsk où le quartier-général impérial fut établi. Le 27 il était à Wereia, déjà occupé par le duc de Trévise avec la jeune garde. Le prince d'Eckmulh, après avoir suivi les Russes jusqu'à six lieues de Maloiaroslawetz, était le 27 à Borowsk, formant ainsi l'arrière-garde de l'armée. Le même jour il y eut à la gauche de Wereia, sur la route de Medin, un choc violent entre la cavalerie légère du prince Poniatowski et les cosaques de Platow. Ces derniers furent battus et taillés en

1812. Russie. pièces. Le fils de l'hetman Platow fut tué et le général Tichkewitz fait prisonnier.

Le 29, toute l'armée française se trouva réunie sur la route de Mojaisk à Smolensk, excepté le cinquième corps, qui, parti le 28 de Jegoriewskoi se dirigea sur Gjat. Le prince d'Eckmulh, arrivé le même jour à Mojaisk, était le 31 à Koloskoi. Il y fut attaqué par les cosaques de Platow et les repoussa avec perte, après avoir abandonné quelques fourgons dont les chevaux exténués ne pouvaient plus suivre. Le lendemain, Platow fit une seconde tentative contre le premier corps devant Gjat, que le quartier-général impérial avait quitté la veille; un autre détachement de cosaques attaqua en même temps les équipages du quatrième corps; l'une et l'autre de ces attaques demeurèrent sans succès.

La situation de l'armée française empirait de plus en plus. Déjà à trente lieues de Moskow, tous les fléaux de la famine et les effets non moins terribles d'une saison rigoureuse, menaçaient d'anéantir les malheureux qu'avaient épargnés les chances de la guerre.

Le manque de fourrages qui s'était fait sentir en avant de l'ancienne capitale des czars, avait tellement affaibli les chevaux, que douze ou quinze pouvaient à peine traîner une pièce d'artillerie; le moindre accident dans le terrain devenait pour eux un obstacle insurmontable : nourris d'écorce d'arbre ou de la paille gelée et pourrie qui leur avait servi de litière lors de la marche en avant, leur nombre diminuait chaque jour. Les chevaux des bagages que l'on faisait brûler ou qu'on était forcé d'abandonner, ceux de la cavalerie même remplacèrent pendant quelque temps les chevaux du train; mais cette dernière ressource fut bientôt épuisée; peu après la bataille de Maloiaroslawetz, on commença à faire sauter les caissons, à brûler les fourgons et à briser les pièces qu'on eût été forcé d'abandonner intactes à l'ennemi. Chaque jour ce moyen extrême était employé.

Le matériel de l'armée française disparaissait donc dans une progression effrayante ; les chevaux ne suffisaient plus pour traîner ses équipages d'artillerie. Les hommes n'étaient pas dans une situation plus supportable : la disette s'était déjà vivement fait sentir à Moskow, principalement dans les corps un peu éloignés de la ville. Les vivres que l'on avait pu découvrir au milieu des décombres, les provisions que l'on avait rassemblées par ordre de l'empereur étaient épuisées ; on traversait un pays entièrement ruiné et dans lequel on n'avait jamais combattu qu'à la lueur de l'incendie. La même dévastation existait à plus de six lieues sur les côtés, et déjà les cosaques et les paysans armés se montraient sur les derrières et sur les flancs de l'armée. Incapables de résister à des troupes régulièrement conduites, ils tombaient avec sécurité sur les maraudeurs la plupart désarmés. Cette manière désastreuse de se procurer des vivres était cependant la seule ressource qui restât pour la subsistance de l'armée. Quarante régimens de cosaques, répartis en un grand nombre de détachemens, ramassaient tous les soldats isolés, arrêtaient tous les convois, et interceptaient toute communication avec les dépôts sur lesquels se dirigeait le gros de l'armée. 1812. Russie.

A cette époque ce n'était plus l'or ni les bijoux que l'on cherchait à sauver ; les fourrures et les denrées avaient acquis une valeur inappréciable ; aucun sacrifice ne semblait pénible pour se procurer ces objets de première nécessité.

L'arrière-garde formée par le premier corps avait ordre de brûler tous les équipages abandonnés. A des distances très-rapprochées on entendait l'explosion des caissons qui sautaient, et la nuit on marchait à la lueur des feux qui consumaient les bagages.

Partie au point du jour, l'armée, après une marche longue et pénible, s'arrêtait au milieu de la nuit sur un sol couvert de neige, et attendait que le soleil parût pour se remettre en

1812. Russie.

marche, le plus souvent sans avoir pris la moindre nourriture pour réparer ses forces.

Si ceux qu'avaient épargnés la rigueur du climat, les privations ou les hasards de la guerre, avaient autant à souffrir, combien plus horrible encore était la situation des malheureux blessés, entassés pêle-mêle sur des voitures dont les chevaux succombaient de fatigue et d'inanition; ils se voyaient la plupart du temps abandonnés dans les bivouacs, sur la grande route, et livrés sans secours et sans espoir aux rigueurs d'un climat non moins terrible que l'ennemi qui allait les atteindre. Les compagnons, les amis les plus chers de ces tristes victimes, détournaient les yeux et affectaient de les méconnaître, afin de ne pas partager avec elles les faibles ressources qui leur restaient encore. Toute liaison était rompue, tout sentiment d'amitié éteint; les liens du sang eux-mêmes demeuraient sans force, l'instinct de la conservation dominait seul, et le plus froid égoïsme avait remplacé cette douce fraternité d'armes dont jusque-là le soldat français n'avait pas encore méconnu la voix.

Cependant l'armée continuait de marcher sur Smolensk. Le 2 novembre, l'empereur avait son quartier-général à Semlewo, de l'autre côté de Wiazma. Le duc d'Elchingen, ayant été laissé dans cette dernière ville, prit position sur des hauteurs entre les routes de Smolensk et de Iuchnow. Le prince vice-roi s'établit près du village de Fedorowskoi, avec le quatrième et le cinquième corps; les troupes italiennes occupant la gauche et les Polonais la droite; un peu en avant, entre la route et le village de Baba Sowo, se trouvaient établies les divisions du premier corps qui continuaient de faire l'arrière-garde. Ce fut pour les soutenir que le prince vice-roi s'arrêta à Fedorowskoi, au lieu de s'avancer jusqu'à Wiazma, occupé déjà par le maréchal duc d'Elchingen.

L'avant-garde russe commandée par le général Miloradowitch, qui marchait parallèlement à la route de Moskow, déboucha le soir du 2 vers Glodowo, où elle fut rejointe par les cosaques de Platow. Miloradowitch fit pendant la nuit ses dispositions d'attaque : une bonne partie de ses troupes, après avoir passé l'Ulitza près de Sokolowo, dut se porter entre Wiazma et les premier, quatrième et cinquième corps de l'armée française, tandis que l'autre partie tiendrait en échec le duc d'Elchingen et l'empêcherait de porter du secours aux trois corps attaqués, coupés sur la route de Moskow.

Le 3, vers les six heures du matin, le prince vice-roi se mit en route. Déjà les divisions qui suivaient le cinquième et le premier corps, approchaient de Wiazma, lorsque les cosaques se jetèrent sur quelques voitures parquées près du village de Mesaiedowa ; mais ils n'attendirent pas les colonnes françaises qui continuaient à s'avancer. La première brigade de la division Guilleminot, commandée par le général Nagle, ayant dépassé le bois de Mesaiedowa, fut attaquée sur son flanc gauche par deux régimens ennemis ; en même temps la cavalerie russe parut près de Paszkareka, cherchant à pénétrer dans le court intervalle qui séparait les quatrième et cinquième corps du premier.

Le prince vice-roi, jugeant que les manœuvres de l'ennemi tendaient à lui couper la retraite en s'emparant de Wiazma, vit tout le danger de la position où il se trouvait. En conséquence, il fit sur-le-champ faire halte à ses divisions et mettre ses pièces en batterie.

Le prince Eugène ayant formé ses troupes, reçut non-seulement le choc d'une cavalerie nombreuse, mais encore les efforts réitérés de deux divisions d'infanterie, fortes de près de quinze mille hommes. Pendant ce temps, le prince d'Eckmulh qui avait filé sur les derrières des quatrième et cinquième corps, à droite de la route, vint prendre position sur la

1812. Russie. gauche de cette même route, en avant du bois de Mésaiedowo. Il fit marcher de suite la division Compans en colonne sur Nowaia Istarowa ; les Russes furent culbutés sur ce point et repoussés dans le bois auquel ils s'appuyaient. Les corps français se déployèrent alors devant les Russes, qui présentaient la bataille formés en demi-cercle : leur droite appuyée au bois de Nowaia, leur gauche joignant la route de Syczewka. Le prince Eugène avait ainsi établi sa ligne de bataille : le sixième corps était à la droite de la route devant le bois de Czerno Griatz ; le premier corps était à gauche ; la division Compans, qui formait l'extrême gauche, poussa même un détachement de l'autre côté de l'Ulitza vers Sokolowo. Ce détachement attaqué par un régiment de cavalerie russe qui était à Tiukminowo, fut ramené jusqu'au bois de Sokolowo, où il tint ferme et couvrit de ce côté la gauche des Français.

L'infanterie russe s'étant avancée des deux côtés de la route, le combat s'engagea avec le plus grand acharnement, mais avec une grande supériorité d'artillerie du côté des Russes ; le mauvais état des chevaux de l'artillerie française ne permettant point de la faire manœuvrer avec la rapidité convenable. Malgré cet énorme désavantage, le combat se soutenait, et les bagages et une partie du matériel des corps engagés, traversaient Wiazma dans le plus grand ordre ; lorsque Miloradowitch tenta de faire tourner les deux ailes des Français par sa nombreuse cavalerie ; il ne put y réussir et fut repoussé sur sa gauche par la cavalerie bavaroise et par une division italienne qui marchait avec du canon sur le sommet d'un plateau ; sur sa droite, il fut contenu par les nombreux pelotons de tirailleurs de la division Compans, embusqués dans les bois et dans les broussailles, dont le champ de bataille était couvert.

Le duc d'Elchingen, quoique vivement pressé, put cepen-

dant détacher un de ses régimens, qui traversant Wiazma, se porta par la grande route sur les derrières de l'ennemi. Celui-ci, après cinq heures d'un combat opiniâtre, retira son artillerie; son aile droite fut rejetée au delà de l'Ulitza, du côté de Bosnia; son aile gauche, coupée par le régiment que le maréchal Ney avait mis à cheval sur la grande route, effectua sa retraite par le chemin de Syczewka. 1812. Russie.

Le prince vice-roi demeuré maître du champ de bataille, traversa la ville de Wiazma, passa la rivière de ce même nom, et vint bivouaquer près de Knejinkino et Nowo-Selki.

On ne saurait trop louer la belle conduite et la perspicacité du maréchal Ney dans cette occasion remarquable. La vigueur avec laquelle il défendit la position qu'il occupait sur le flanc de la ville permit aux premier, quatrième et cinquième corps d'effectuer leur retraite, et contribua puissamment à sauver ces trois corps d'armée. Il est difficile en effet de rencontrer une position plus critique que celle du prince vice-roi à Nowaia-Istarowa, puisque après s'être ouvert un chemin sur Wiazma, il se fût trouvé entre deux armées ennemies, forcé de livrer une seconde bataille, ou coupé de nouveau de la grande route de Smolensk, si le maréchal Ney ne se fût pas maintenu avec autant de résolution dans les positions à la gauche de la ville, et n'eût pas eu la présence d'esprit d'envoyer un de ses régimens à travers Wiazma, sur les derrières de l'ennemi.

Le combat de Wiazma, aussi sanglant qu'honorable pour les troupes françaises, leur coûta quatre mille hommes; les Russes en perdirent six mille.

Le maréchal Ney, avec le troisième corps, vint relever le premier corps à l'arrière-garde, et s'établit à la hauteur du village d'Andreiewskaia.

La grande armée de Kutusow était entre Saleiki et Krasnoi.

Après l'affaire de Wiazma, l'armée continua de marcher

1812. Russie. sur Dorogobuj. Platow fit, à Semlewo, sur l'arrière-garde d'Elchingen, un *hourra* qui n'eut, comme à l'ordinaire, d'autre résultat que de répandre l'effroi parmi les isolés, et de faire abandonner quelques voitures chargées de bagages. Une colonne nombreuse d'infanterie et de cavalerie russe avec du canon, rencontra à Ielnia un bataillon du vingt-cinquième régiment de ligne, de la division Baraguay-d'Hilliers. L'ennemi, malgré la supériorité de ses forces, n'osa point attaquer ce faible détachement; il se contenta de l'observer et de le bloquer; au bout de deux jours le bataillon se rendit prisonnier de guerre.

L'armée arriva le 6 à Dorogobuj. A cette époque commencèrent les grands froids : chaque jour la saison devenait plus insupportable. La température qui s'était maintenue à huit ou dix degrés au-dessous de la glace, descendit insensiblement jusqu'à dix-sept et dix-huit degrés; le soleil s'enveloppa tout à coup de vapeurs sombres et rembrunies, un vent violent s'éleva, entraînant une neige épaisse qui couvrit bientôt la terre et les sombres débris dont elle était parsemée. Les fossés, la route, les champs disparurent; le soldat ne connut plus le chemin qu'il devait tenir qu'aux monticules formées dans la neige par les innombrables cadavres de ceux qui l'avaient précédé. Ce fut alors qu'on vit s'augmenter avec la plus effrayante rapidité le nombre immense des isolés qui suivaient l'armée : les uns ayant jeté leurs armes que leurs membres gelés ne leur permettaient pas de supporter, erraient à l'aventure; repoussés des bivouacs et des feux quand ils n'apportaient pas de quoi les alimenter, ils allaient expirer de misère et de froid à quelques pas de leurs camarades, qui ne se rapprochaient d'eux que pour s'emparer de leurs dépouilles, quelquefois avant même que ces infortunés n'eussent rendu le dernier soupir. D'autres se réfugiaient dans les maisons qui existaient encore, y allumaient des feux et

périssaient bientôt dans les flammes, dont ils n'avaient plus la possibilité de s'éloigner [1]. Le sort de ceux qui avaient jusque-là conservé leurs armes, n'était pas moins affreux : forcés pendant toute la journée de se tenir en alerte pour repousser les nuées de cosaques qui se dissipaient au premier coup de fusil, et revenaient l'instant d'après, ils ne pouvaient goûter aucun repos pour se remettre de leurs fatigues. La nuit toute entière était employée à allumer un peu de feu entretenu avec une poignée de bois vert, ou à prendre un exercice forcé et continuel, pour ne pas se laisser surprendre par le froid. Chaque jour voyait augmenter le nombre des isolés ; à chaque instant succombaient des braves qui avaient survécu à tant de combats meurtriers, qui avaient bravé mille genres de mort [2]. Chaque bivouac, chaque maison incendiée était entourée d'un cercle de cadavres à demi-consumés et recouverts de neige. Bientôt arrivaient de nouvelles victimes qui, cherchant quelque soulagement à leurs maux, s'établissaient sur ces cendres fumantes, au milieu de leurs

1812. Russie.

[1] On connaît l'effet que produit la chaleur sur les membres qui ont été exposés au froid. La partie soumise trop brusquement à l'action du feu tombe sur-le-champ en putréfaction.

[2] « ..... Tourmentés par la faim, ils couraient auprès d'un cheval aussitôt qu'il était tombé, et, comme des chiens affamés, ils s'en disputaient les lambeaux : excédés par le sommeil et les longues marches, ils n'apercevaient que de la neige, et, autour d'eux, pas un seul point où il leur fût possible de s'asseoir ou de se reposer ; transis de froid, ils erraient de tous côtés pour avoir du bois : la neige l'avait fait disparaître ; et, s'ils en trouvaient, ils ne savaient sur quel point l'allumer ; à peine le feu commençait-il à prendre, que la violence du vent et l'atmosphère humide détruisaient le fruit de leurs fatigues et leur unique consolation dans ce malheur extrême. Aussi tous les hommes demeuraient serrés comme des bestiaux, se couchaient au pied des bouleaux, des sapins, ou sous des voitures ; il y en avait qui arrachaient des arbres ; d'autres, de vive force, brûlaient les maisons où les officiers étaient logés, et, quoique excédés de lassitude, on les voyait droits, semblables à des spectres, rester immobiles toute la nuit autour de ces immenses bûchers. »

E. Labaume.

1812. Russie. camarades expirés, et partageaient presque aussitôt leur sort. Une foule immense de ces malheureux, perclus et désarmés, tombaient entre les mains des paysans et des cosaques. Prisonniers, leur destinée n'était pas moins horrible : dépouillés de leurs vêtemens, on les contraignait, à force de coups, de marcher jusqu'à ce qu'ils succombassent sous le poids des mauvais traitemens et de la faim.

En peu de jours la cavalerie disparut dans sa presque totalité; une grande partie de l'artillerie et des bagages furent abandonnés sur la route; tous les cavaliers marchèrent à pied et firent nombre avec les hommes isolés, incapables de remplir aucun service.

Dès-lors un grand nombre de régimens se débandèrent. La discipline fut anéantie, les liens établis par l'ordre et la subordination disparurent; la hiérarchie militaire cessa d'avoir lieu : l'officier ne s'occupa plus de ses soldats, les soldats méconnurent la voix de leurs chefs et s'en éloignèrent; chacun marcha pour son compte [1].

Le 7, l'armée française continua sa retraite sur Smolensk. Le prince vice-roi ayant reçu l'ordre de s'avancer vers Witepsk, se dirigea par Dukhowchtchina. Les chevaux épuisés

[1] Nous croyons devoir rapporter ici quelques fragmens du vingt-neuvième bulletin officiel, qui jeta la France dans la consternation et le deuil, en lui faisant connaître l'épouvantable catastrophe de cette armée, dont elle admirait encore les derniers triomphes.

« Jusqu'au 6 novembre le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès. Le froid a commencé le 7; dès ce moment, chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux, qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smolensk, nous avions déjà perdu bien des chevaux et de l'artillerie.....

Le froid, qui avait commencé le 7, s'accrut subitement.....

Les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train, périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne : plus de trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos trans-

1812. Russie.

ne pouvaient plus franchir les ravins qui coupaient la route ; la neige et le verglas rendaient encore la marche plus difficile, et le moindre accident du terrain devenait tout à coup un obstacle insurmontable. Il fallut donc se résoudre à enclouer plusieurs pièces et à abandonner une grande quantité de bagages. Le duc d'Elchingen qui était resté à une lieue en arrière de Zaselie, où s'était arrêté le vice-roi, fut attaqué par Miloradowitch à deux lieues de Dorogobuj. Néanmoins il parvint à gagner la ville et continua sa retraite avec ordre après avoir fait sauter le pont ; le 8, il eut près de Pneva une affaire d'arrière-garde avec le général-major Juskow. La perte continuelle de ses chevaux d'artillerie ne permit au vice-roi d'arriver que le 9 au matin sur les bords du Wop.

ports se trouvaient sans attelage ; il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

« Cette armée, si belle le 6, était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous éclairer à un quart de lieue ; cependant, sans artillerie nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre de pied ferme. Il fallait marcher, pour ne pas être contraints à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer ; il fallait occuper un certain espace pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie qui éclairât et liât les colonnes. Cette difficulté, jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Les hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune, parurent ébranlés, perdirent leur gaîté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes ; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout, conservèrent leur gaîté et leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter.....

« L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter ; il enveloppait toutes les colonnes par ses cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans le désert, les trains et les voitures qui les suivaient.....

.....

« .. ..Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel, c'est le résultat de l'exposé qui vient d'être fait, etc., etc.

1812. Russie. Le pont que le prince avait fait jeter à l'avance sur cette rivière, fortement ébranlé par la crue des eaux survenue pendant la nuit, et par les glaçons énormes que celles-ci entraînaient, venait d'être rompu, et il n'était plus possible de s'en servir ni de le remettre en état. Cependant les cosaques de Platow qu'on avait aperçus la veille, ne tardèrent pas à s'avancer et à repousser la ligne de tirailleurs qui couvrait le passage du Wop ; il n'y avait pas un moment à perdre : le prince vice-roi se décida à traverser le Wop à gué. La garde royale donna l'exemple et passa la première ; deux aides-de-camp du vice-roi se mirent à la tête des grenadiers italiens, s'ouvrirent un passage à travers les glaces accumulées, ayant de l'eau jusqu'à l'estomac, et arrivèrent sur l'autre rive ; l'artillerie suivit ce mouvement : les premières pièces passèrent d'abord assez facilement sur une rampe qu'on avait formée ; mais le terrain fangeux se creusa bientôt en ornières profondes ; les canons restaient dans la boue, et le seul gué praticable fut bientôt encombré d'équipages, de caissons et de pièces d'artillerie. La situation du quatrième corps devenait à chaque instant de plus en plus critique ; le jour finissait, et les cosaques s'avançaient au galop. Le prince vice-roi laissa la division Broussier sur la rive gauche du Wop pour contenir l'ennemi, et fut bivouaquer à une demi-lieue sur la rive droite avec les divisions Guilleminot et Pino, et l'artillerie qui avait passé. Le 10, le général Broussier passa le Wop, abandonnant sur la rive plus de soixante pièces de canon enclouées et un grand nombre de voitures chargées de ce que l'on avait pu emmener de Moskow en vivres et en provisions. Le prince vice-roi s'étant mis en marche sur Dukhowchtchina, Platow le suivit de près et se disposa à tomber sur la gauche de sa colonne, tandis que le corps du général Ilowaiski attaquerait la droite ; mais le général Broussier, qui avait encore douze pièces d'artillerie, arrêta les cosaques, tandis que la

garde royale et la cavalerie bavaroise, qui se trouvaient d'avant-garde, culbutaient et enfonçaient le corps d'Ilowaiski. Le quatrième corps étant entré à Dukhowchtchina, y séjourna le 11, en repartit le 12, toujours escorté par les cosaques, et arriva le 13 à Smolensk, où l'empereur était depuis le 9. 1812. Russie.

Le général Baraguey-d'Hilliers et le général Augereau avaient été envoyés vers Elnia, à la rencontre de l'avant-garde russe sous les ordres d'Orlow-Denisow. Celui-ci attaqua le 9 la brigade du général Augereau, en avant du village de Liachowa. Elle soutint le combat pendant quelque temps; mais écrasé par la supériorité de l'artillerie russe, à laquelle il ne pouvait opposer que quelques pièces, le général Augereau se replia jusque dans le village, où il capitula avec environ deux mille hommes. Le général Baraguey-d'Hilliers, qui se trouvait à deux lieues en arrière, craignant d'être enveloppé à son tour, rétrograda sur Smolensk avec les canons, les caissons et trois mille hommes qui lui restaient.

Bataille de Polotsk; combat de Bononia; retraite des deuxième et sixième corps de l'armée française; combat de Czarzniki; prise de Witepsk par le corps de Wittgenstein. — Nous allons rapporter maintenant ce qui s'était passé à la gauche de l'armée française pendant le séjour de celle-ci à Moskow, et pendant sa retraite sur Smolensk. 14 octobre.-7 novembre.

Après le combat de Garosen, le général Steinheil s'était mis en route par la rive droite de la Dwina, pour joindre le général Wittgenstein. Celui-ci, déjà renforcé par dix sept mille hommes de recrues, et bientôt par cette division de vieilles troupes tirées de la Finlande, se décida à attaquer Polotsk. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, chargé de le contenir, loin d'avoir reçu aucun renfort, voyait le nombre de ses troupes diminuer chaque jour, tant par les combats journaliers qu'il était forcé de soutenir, que par un séjour de quatre mois dans un pays pauvre et dévasté. Le

1812. Russie. deuxième corps était réduit à moins de quatorze mille hommes. Le corps bavarois ne comptait plus dans ses rangs que douze mille combattans. Les fatigues et les privations avaient encore plus affaibli cette dernière troupe que les actions auxquelles elle avait pris part.

Wittgenstein, connaissant le petit nombre de ses adversaires, n'avait plus balancé à prendre l'offensive. Le 17 octobre, son armée occupait les positions suivantes : la droite tenant les routes de Sebej et de Drissa, se liait avec le centre placé dans les environs de Chotiszczi; sa gauche s'étendait un peu au-delà de Iurewiezi.

La maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait prévu qu'il serait attaqué très-prochainement par les deux rives de la Dwina, et ses dispositions étaient prises pour recevoir l'ennemi d'une manière convenable. Le général Corbineau fut envoyé avec deux brigades de cavalerie sur la rive gauche de la Dwina vers Bononia, pour observer le corps de Steinheil, chargé par Wittgenstein d'attaquer Polotsk à revers. La division Verdier, alors commandée par le général Maison, fut placée à la droite, flanquée par quatre escadrons de cavalerie; la division Legrand appuyait sa droite à celle du général Maison, et sa gauche à la Polota; la division Merle et les Bavarois occupaient les faubourgs sur la rive droite de la rivière. Le 18 octobre, à six heures du matin, Wittgenstein déboucha devant Polotsk sur quatre colonnes, déployant ses troupes et profitant de l'énorme supériorité qu'il avait pour prendre de revers et sans aucun risque, la position occupée par le maréchal Saint-Cyr sur la rive gauche de la Polota, en face de celle que les Russes avaient occupée précédemment sur la Drissa. La première tentative de l'ennemi se porta contre une batterie à barbette, établie pour protéger le front de la ville. Cette batterie, non encore achevée, était ouverte partout; deux petits ouvrages qui devaient l'appuyer étaient à peine tracés. Tou-

tefois l'ennemi ne put parvenir à s'en emparer, et fut repoussé par le centre de la division Legrand. Une autre batterie, dite de la Tuilerie, attaquée plus vigoureusement, fut défendue avec une bravoure extraordinaire par les troupes du général Maison. Après avoir été prise et reprise trois fois, elle resta aux Français. Le combat se soutint avec opiniâtreté à la droite du maréchal Saint-Cyr jusque vers quatre heures après midi. A cette époque une colonne ennemie déboucha par les défilés de Ropno, tandis qu'une autre l'échelonnait par la route de Niewel. Ces deux colonnes attaquèrent, avec le plus furieux acharnement, deux redoutes construites sur le flanc gauche de la ville et gardées par de l'infanterie et de l'artillerie bavaroise. L'intention du maréchal était d'abord de laisser les troupes russes s'épuiser à une attaque qui ne pouvait amener aucun résultat avantageux pour elles ; mais les Suisses et le troisième régiment de Croates de la division Merle, contre l'ordre reçu, s'étant précipités au-devant des colonnes ennemies, le combat fut des plus acharnés sur ce point. Les Suisses et les Croates combattirent avec la plus grande valeur ; mais enfin, forcés de céder au nombre, ils furent renversés. Leur défaite, qui mettait les redoutes à découvert, permit à l'ennemi de s'approcher des murs de la place ; il y fut arrêté et contraint de prendre une position hors de portée du canon des ouvrages. 1812. Russie.

Le combat qui avait commencé dès le matin, ne cessa qu'avec la nuit. Le nombre des tués et blessés était considérable de part et d'autre, mais la perte des Russes s'élevait plus haut que celle des Français.

Le 19, à la pointe du jour, Wittgenstein fit prendre les armes à ses troupes, rectifiant sa ligne et formant un demi-cercle autour de celle de leurs adversaires.

Cependant le maréchal Saint-Cyr qui s'était privé la veille

1812. Russie. de la plus grande partie de sa cavalerie pour éclairer ses derrières et observer Steinheil, ne laissait pas que d'être inquiet sur ce qui s'était passé sur la rive gauche de la Dwina. Le général Corbineau avait d'abord fait dire qu'il n'avait devant lui que peu de cavalerie et d'infanterie; par un second rapport il informa le maréchal qu'il avait été obligé de se replier devant l'avant-garde du général Steinheil, forte de cinq mille hommes et de douze escadrons de cavalerie. Dès-lors le maréchal Saint-Cyr, croyant le mouvement de Steinheil décidé, et prévoyant qu'il serait bientôt attaqué de front et de flanc, se disposa à repasser la Dwina. Il s'occupa d'abord d'arrêter Steinheil, supposant avec raison que Wittgenstein n'attendait que l'apparition du corps de Finlande pour attaquer de son côté; et afin de ne pas faire un mouvement trop marqué qui n'eût point échappé à l'ennemi, il retira un régiment de chaque division du deuxième corps, choisissant de préférence ceux qui étaient le moins en vue. Ces troupes, au nombre d'à peu près deux mille hommes, auxquels se joignit le septième de cuirassiers de la division Doumerc, furent confiées au général Amey, et allèrent vers midi renforcer le général Corbineau.

Pendant ce temps le maréchal Saint-Cyr faisait ses dispositions de retraite et donnait l'ordre à ses troupes de se tenir prêtes à passer la Dwina le soir même et dans le plus grand silence. Vers la chute du jour, au moment où l'on commençait à retirer l'artillerie des ouvrages avancés, le feu fut mis par imprudence aux baraques de la division Legrand, et se communiqua dans un moment à toute la ligne. L'ennemi, averti par cet accident que le mouvement de retraite s'effectuait, fit à l'instant feu de toutes ses batteries. Il lança coup sur coup une multitude d'obus et d'autres projectiles incendiaires qui mirent le feu à la ville; il espérait par là empê-

LHERITIER.

Ambroise Tardieu Direxit.

cher le mouvement de l'artillerie et faire sauter les caissons. 1812.

Wittgenstein fit appuyer cette canonnade et ce bombardement par une attaque générale, dirigée simultanément sur les deux rives de la Polota. Le combat fut des plus opiniâtres. Les flammes qui s'élevaient de toutes parts, éclairaient les deux partis et répandaient dans la campagne une lumière si grande qu'on se battait sur toute la ligne comme en plein midi. La fusillade bien nourrie qui partait des palissades et des maisons voisines des remparts que l'on avait crénelées, arrêta les Russes. Au même moment, l'artillerie traversait la ville au milieu des flammes; et à minuit elle était de l'autre côté de la Dwina. Les troupes commencèrent alors leur retraite dans le plus grand ordre, défendant le terrain pied à pied, jusqu'à ce que tous les bagages et cent quarante pièces d'artillerie eussent achevé de repasser le fleuve. Le 20, à trois heures, le pont fut détruit; peu d'instans après le général Sasonow prit possession de la ville, où il ne trouva dans les maisons épargnées par l'incendie qu'un grand nombre de blessés russes ramassés par les Français sur le champ de bataille. Russie.

Arrivé sur la rive gauche de la Dwina, le maréchal Saint-Cyr marcha sans perdre de temps sur le corps de Steinheil qui s'avançait par Uszacz. Les dix-neuvième, trente-septième et cent vingt-quatrième régimens de ligne français, le deuxième régiment suisse, une brigade bavaroise, la brigade de cuirassiers du général Lhéritier et celle de cavalerie légère du général Corbineau, furent mis sous le commandement du général de Wrede. Celui-ci ayant partagé ses troupes en trois colonnes, marcha sans hésiter à l'ennemi. A quatre heures et demie du matin l'avant-garde de Steinheil engagea le feu et chercha à forcer le défilé de Bononia. Le général de Wrede la fit charger par les dix-neuvième et trente-septième régi-

1812. Russie.

mens, sous les ordres du général Grundler; les Russes furent culbutés et chassés du défilé; deux colonels, un major, quinze officiers, dont un capitaine de vaisseau anglais, et dix-huit cents hommes, furent faits prisonniers. Après avoir débouché du bois, le général de Wrede attaqua le corps principal de l'ennemi, placé sur la rive gauche de la rivière d'Uczasz avec une cavalerie et une artillerie nombreuses. Au bout d'une demi-heure l'artillerie bavaroise fit taire celle des Russes. Steinheil, vivement poursuivi par les troupes françaises et bavaroises, se réfugia à Disna.

La perte de ces trois journées fut grande de part et d'autre: les Russes comptèrent sept mille hommes hors de combat. Le maréchal Saint-Cyr, blessé d'une balle au pied, écrivit à l'empereur qu'il était obligé de quitter son commandement. En attendant le retour du duc de Reggio, le deuxième corps fut placé provisoirement sous les ordres du général Legrand, et le sixième sous ceux du général de Wrede [1].

Après les affaires que nous venons de relater, le deuxième corps se dirigea par Uczasz et Secliszezc sur Lepel, où il arriva le 23. Le sixième corps marcha par Babinitchi et Glubokoe sur Dokschitzi.

Cependant Wittgenstein qui suivait les mouvemens du deuxième corps, ayant appris que Steinheil, battu à Bono-

[1] Le maréchal, dans son rapport, rendit justice aux talens et à la bravoure qu'avaient déployés les généraux de Wrede, Legrand, Merle, Laurencez, Aubry, Dode, et les colonels d'Albignac et Guéhéneuc.

Les officiers russes parlent encore avec admiration de la conduite du maréchal Gouvion Saint-Cyr à Polotsk.

Le jour même où l'ennemi entra dans cette ville, tout l'état-major fut réuni dans un grand dîner. Vers la fin du repas, Wittgenstein, après avoir fait l'éloge de la bravoure des soldats français, se leva, et porta la santé du *brave Gouvion Saint-Cyr*. Les officiers russes couvrirent d'acclamations honorables le toast de leur général.

nia, avait été forcé de se retirer à Disna, envoya sur cette ville un détachement de douze mille hommes. Aussitôt l'arrivée de ce renfort, Steinheil se mit en mouvement pour rejoindre Wittgenstein, auquel il se réunit à Ulai, le 25. Informé que le deuxième corps manœuvrait pour faire sa jonction avec le neuvième, qui avait dû quitter Smolensk à l'effet de se porter vers Senno et couvrir Witepsk, Wittgenstein marcha sur Lepel. Il apprit à son arrivée dans cette ville que le général Legrand avait pris position à Smoliani, ayant une avant-garde à Czazniki. Il fit attaquer cette dernière le 31 obtobre, à sept heures du matin, et après un combat qui dura jusqu'à sept heures du soir, il la força à se retirer à Smoliani, et prit lui-même position à Czazniki; quelques jours après il forma le dessein de reprendre Witepsk, et le général-major Laharpe fut détaché de Czazniki à cet effet. Ce dernier s'arrêta d'abord à Beszenkowizi, feignant d'observer les mouvemens du neuvième corps; puis quittant cette ville le 6 novembre, il se présenta brusquement devant Witepsk, le 7 au matin, par la route d'Ostrowno et par celle de Polotsk. Les gardes surprises des deux côtés, mirent le feu au pont et tentèrent d'arrêter les Russes par le feu de deux pièces placées sur la rive gauche de la Dwina. Mais l'ennemi ayant attaqué la garnison avant même qu'elle n'eût pris les armes, en fit une partie prisonnière et força l'autre à fuir par la route de Liozna. Le général Poujet, gouverneur, et le commandant d'armes, Chavardès, furent faits prisonniers; la ville demeura au pouvoir des Russes.

1812. Russie.

Sur ces entrefaites, le sixième corps et une brigade venant de Wilna avait eu quelques engagemens de peu d'importance à Glubokoe, avec le général Wlastow, qui rejoignit Wittgenstein le 15 novembre.

A cette époque le deuxième corps ne comptait plus que neuf mille hommes dans ses rangs.

1812. Russie. 27 octobre.-21 novemb.

Suite des opérations des armées russes de Wolhynie et de Valachie; l'amiral Tchitchagow s'empare de Minsk; attaque et prise de Borisow; le duc de Reggio reprend cette ville; combat de Niemanitza. — Depuis les derniers engagemens qu'il avait eus avec l'armée du prince Schwartzenberg, l'amiral Tchitchagow avait donné quelque repos à ses troupes; mais ayant reçu un renfort de cavalerie de cinq mille hommes, il se prépara à marcher sur Minsk et Borisow pour se mettre ensuite en communication avec Wittgenstein, ainsi que le portaient les instructions données par le maréchal Kutusow. Le 27 octobre l'amiral quitta Brzesc-Litowski avec les corps qu'il destinait à cette expédition. Le 31 il était à Prujany; le 3 novembre à Slonim; et le 11 son avant-garde, sous les ordres du général Lambert, arriva à Niëswij. Le colonel Czernischew, qui avait d'abord été envoyé en reconnaissance avec un régiment de cosaques vers Mosty, où le général autrichien, Mohr, avait fait jeter un pont sur le Niémen, se rabattit ensuite sur Zelwe, et s'avança jusqu'à Wolkowisk; mais ayant rencontré devant cette dernière ville un détachement de cavalerie autrichienne, il revint en toute hâte sur Zelwe, dont il détruisit le pont. Alors Tchitchagow lui donna ordre de se porter par Deretchin sur Nowogrodek pour rejoindre le général Wittgenstein.

Le mouvement rétrograde du prince Schwartzenberg sur le grand-duché de Varsovie, laissait à l'amiral Tchitchagow la faculté de se porter sur Minsk pour détruire les grands magasins de vivres qui se trouvaient dans cette ville [1]. En supposant, comme on devait le faire, que Napoléon, arrivant sur la Bérézina, et forçant le passage de cette rivière, vînt occuper la forte position de la rive droite, les magasins de Minsk suffisaient alors à la subsistance de l'armée française pendant

[1] Napoléon avait donné l'ordre qu'elle fût approvisionnée de six mois de vivres pour une armée de cent mille hommes.

tout l'hiver ; il était donc du devoir du gouverneur de Minsk[1] de ne négliger aucune des mesures qui pouvaient conserver le poste qui lui était confié, puisque le salut de toute l'armée semblait en dépendre, et que ces mesures étaient dans ses mains. Il n'ignorait point d'une part que le duc de Reggio se retirait sur Bobr pour attendre la grande armée ; or, ce maréchal, sachant que le duc de Bellune était vers Czazniki, n'eût pas manqué de prendre poste à Borisow ; d'autre part, il pouvait également prévenir le général Loison qui se trouvait à Wilna avec douze ou quinze mille hommes de troupes fraîches. Ces troupes, en couvrant Minsk, eussent obligé Tchitchagow à morceler ses forces. A l'aide des bataillons de marche qui passaient journellement et qui la plupart tombaient dans les mains de l'ennemi depuis que le duc de Bellune avait quitté Smolensk, on eût pu rassembler au moins douze mille hommes. Ces forces réunies à celles du général Dambrowski, du duc de Reggio et du général Loison, auraient formé alors un total de près de quarante mille hommes ; c'était plus qu'il n'en fallait pour assurer la position de la Bérézina et couvrir Minsk et Borisow. 1812. Russie.

Mais le gouverneur de Minsk se contenta de placer sur la route de Nieswiesz un détachement composé d'un régiment lithuanien, d'un bataillon wurtembergeois, d'un escadron de cavalerie avec deux pièces de canon. Il donna le commandement de ces troupes au général polonais Kochetzki, afin, disait-il, de défendre le passage du Niémen.

Sur ces entrefaites, Czernischew ayant franchi ce fleuve avec ses cosaques à Kolodeszno, traversa les faibles détachemens que le général Kochetzki n'avait pas encore réunis. Arrivé le 14 mai près de Radoszkowiczi, un heureux hasard lui fit délivrer le général Wintzingerode et son aide-de-camp

[1] Ce gouverneur était un seigneur lithuanien, que Napoléon avait élevé au grade de général dans les troupes de cette nation.

1812. Russie. Naritchin, qui marchaient sous l'escorte de quelques gendarmes français. Le 17, il arriva par Lepel dans les environs de Czazniki, où il rejoignit le général Wittgenstein [1].

Le général Kochetzki, attaqué le 13 novembre à Swerjin par l'avant-garde de l'amiral Tchitchagow, fut battu et poursuivi si vivement qu'il ne put détruire le pont du Niémen. Il se retira à Koidanow, où il prit position. Dès ce moment il devenait impossible de sauver le dépôt de Minsk, dont l'amiral n'était plus qu'à douze lieues; mais en réunissant les diverses troupes du général Dambrowski, du duc de Reggio et du général Kochetzki, on pouvait encore conserver la position de Borisow et défendre la tête de pont. Ces troupes, fortes de vingt mille hommes, avec soixante pièces d'artillerie, n'avaient presque point souffert du manque de subsistances. Les magasins de Borisow contenaient deux cent mille rations de vivres; il était donc encore aisé de prévenir les malheurs qui devaient se succéder avec tant de rapidité et achever d'anéantir l'armée française.

Le général Kochetzki, jugeant avec raison que la position de Koidanow n'était pas tenable en présence de troupes aussi supérieures en nombre, sollicita l'autorisation de rentrer à Minsk; le gouverneur lui ordonna de défendre son poste; il obéit.

Le 15, le général Lambert, qui commandait l'avant-garde de Tchitchagow, attaqua de nouveau le général Kochetzki, le battit complétement et lui prit deux pièces de canon; environ quinze cents Lithuaniens mirent bas les armes. Informé de cet échec, qu'il eût été si facile de prévoir, le gouverneur de

[1] Le pompeux rapport publié à cette occasion, a été commenté par un officier russe de la manière suivante: « Cet excellent officier (Czernichew) mérite les plus grands éloges, pour avoir su se tirer d'une mission périlleuse (*à laquelle personne ne s'opposait*), avoir traversé d'immenses contrées (*sans rencontrer d'ennemis*), et passé plusieurs rivières (*qui n'étaient pas défendues*). Il couronna son expédition en délivrant par une victoire le général Wintzingerode et son aide-de-camp (*escortés par deux gendarmes*). »

Minsk en donna avis au major-général prince de Neuchâtel, ajoutant qu'il se faisait fort de conserver la place qui lui était confiée. Il dit aussi au général Dambrowski, qui était venu pour prendre connoissance de l'état des choses, que sa résolution était fermement prise, et qu'il répondait, avec les forces qui lui restaient, de tenir les Russes en échec jusqu'à l'arrivée du duc de Reggio, qu'il se chargeait d'ailleurs de prévenir. Sur cette assurance le général Dambrowski repartit pour mettre sa division en mouvement. Deux heures après le gouverneur de Minsk évacua cette place et se retira sur Borisow avec environ trois mille hommes. Tchitchagow entra dans Minsk le 17. Il trouva cinq mille malades dans les hôpitaux, et dans les magasins la valeur de plus de deux millions en rations de toute espèce, outre une grande quantité de poudre et de munitions. 1812. Russie.

Arrivé à Borisow, le gouverneur de Minsk qui n'avait pas même fait prévenir le duc de Reggio, ainsi qu'il l'avait promis, ne démentit point sa conduite précédente. Au lieu d'occuper les retranchemens, d'établir des batteries, de fortifier l'espèce d'enceinte qui entourait la tête du pont, il se contenta d'y placer une faible brigade et de faire faire quelques patrouilles insignifiantes vers Jodin.

Le général Dambrowski, pour qui les momens étaient précieux, accourut à une heure du matin avec sa division qui ne comptait plus que quatre mille hommes environ et vingt pièces de canon; son étonnement fut extrême de ne point trouver le duc de Reggio déjà arrivé sur la Bérézina; néanmoins il ne laissa pas de prendre position sur la route de Zabin, à la droite de la tête du pont.

Le 19 novembre, Tchitchagow remit son armée en mouvement sur trois colonnes, par les routes de Borisow, Zabin et Antonopolie.

Le 21, à la pointe du jour, la tête du pont de Borisow

1812. Russie. fut attaquée par les Russes. Un bataillon du quatre-vingt-quinzième qui s'y trouvait de garde fut surpris et poussé en désordre jusque dans la ville, où l'ennemi fut sur le point d'entrer; mais il fut repoussé par un bataillon de Wurtemberg, qui parvint à se loger de nouveau dans la flèche qui couvrait le pont. Pendant ce temps, la division Dambrowski avait été attaquée, et n'avait pu soutenir le mouvement du bataillon wurtembergeois; c'était sans doute alors le moment de réunir toutes les troupes disponibles, et de se porter au secours des deux bataillons engagés; mais le gouverneur, qui avait déjà fait filer des troupes sur Staroi-Borisow, ne s'occupa ni de les faire revenir, ni de réunir les détachemens qui se trouvaient là, et par conséquent sous ses ordres.

Le général Dambrowski trouva dans lui seul toutes les ressources qui devaient le tirer d'une position aussi difficile. Il résolut de faire un grand effort par la gauche, et de changer son front de bataille en le prolongeant par le flanc. Cette manœuvre lui réussit, et, tout en soutenant de violentes attaques fréquemment répétées, il parvint à exécuter son mouvement latéral. Trois heures après, il était en communication avec le bataillon de Wurtemberg, et à cheval sur la grande route de Minsk. Cependant le général Lambert, étant parvenu à déborder la droite de la division polonaise, établit une batterie, qui, la prenant en écharpe, menaçait de détruire le pont. Le général Dambrowski lui riposta par une contre-batterie, qui, en attirant le feu sur elle, sauva le pont, et rendit le passage praticable; enfin, à cinq heures du soir, après dix heures d'un combat des plus acharnés, les deux divisions Lambert et Langeron, fortes ensemble de dix-huit mille hommes, s'étant réunies, tentèrent une charge générale, qui décida le général Dambrowski à la retraite. Il repassa donc le pont, et se retira en bon ordre sur les hauteurs de Niemanitza, où il prit position. Les Polonais eu-

rent quinze cents hommes hors de combat; du côté des Russes, la perte fut à peu près égale; le général Lambert était au nombre des blessés. 1812. Russie.

Le duc de Reggio ne connut les divers événemens qui avaient eu lieu à Borisow, que par le retour du général Pamplona, qu'il avait envoyé en découverte sur ce point, et qui lui apprit la perte de la ville et du pont. Il se mit incontinent en route pour tenter de les reprendre, et arriva, dès le lendemain, à Niemanitza, où la division Dambrowski et la garnison de Minsk se réunirent à lui. Le 23, l'avant-garde de Tchitchagow, sous les ordres de Palhen, s'étant inconsidérément avancée, fut culbutée sur les hauteurs de Niemanitza par l'avant-garde du duc de Reggio, qui, de son côté, manœuvrait sur Borisow. Les Russes perdirent dans cette occasion environ quinze cents hommes et tous leurs bagages. L'amiral fit alors couper une partie du pont de son côté, et garnir les hauteurs voisines d'une ligne de batteries qui dominaient la ville, et défendaient le passage de la Bérézina.

Evacuation de Smolensk; premier et deuxième combats de Krasnoi. — La situation de l'armée française devenait de plus en plus fâcheuse. L'expédition de l'avant-garde russe sur Elnia démontrait l'intention qu'avait l'ennemi de séparer la grande armée des corps qui étaient à Senno et Czazniki. Les deuxième et sixième corps avaient été forcés d'abandonner la ligne de la Dwina : tout annonçait qu'il faudrait tenter les hasards d'une bataille pour remettre l'armée en communication avec ses ailes; mais déjà elle était hors d'état d'engager une affaire générale. Outre les pertes énormes qu'elle avait faites en hommes et en chevaux, son matériel se détruisait chaque jour; les routes étaient couvertes de ses immenses débris. Ne pouvant ni s'éclairer, ni se défendre contre un ennemi acclimaté et toujours soutenu par une artillerie formidable, il fallait se hâter de gagner Minsk, ou au moins 13-16 nov.

1812. Russie. la Bérézina, avant que l'ennemi, qui arrivait à revers, ne se fût mis en mesure d'intercepter le passage de la rivière. Les magasins de Minsk étaient d'ailleurs abondamment fournis de vivres ; ceux de Smolensk, livrés en très-grande partie à la première avidité du soldat, n'avaient pu suffire long-temps aux besoins des troupes, et n'offraient plus aucune ressource : la misère était à son comble. L'armée se remit donc en marche. L'empereur partit de Smolensk, le 14, avec sa garde ; les autres corps devaient suivre ce mouvement le 15 et le 16. Le duc d'Elchingen demeura à Smolensk avec son corps d'armée, réduit à deux divisions, que Napoléon renforça d'une autre tirée du premier corps, et commandée par le général Ricard. Le maréchal avait ordre de faire sauter les fortifications, de brûler les magasins, et détruire toute l'artillerie qu'on ne pourrait pas faire suivre [1].

L'armée française, en quittant Smolensk, avait déjà perdu plus de quatre cents canons, une immense quantité d'équipages ; et les bouches à feu qu'elle avait conservées eussent été inutiles, faute de munitions, si l'on n'en eût trouvé dans cette ville.

Cependant le maréchal Kutusow continuait son mouvement ; le 9, il avait son quartier-général à Elnia. Après avoir envoyé deux divisions dans la direction de Mohilow, il suivit l'armée française, qui marchait sur Krasnoi. Le 14, son avant-garde, sous les ordres du général Miloradowitch, attaqua la garde impériale qui arrivait ; mais cette affaire se

[1] Il restait dans Smolensk deux cents pièces d'artillerie abandonnées, trois cents caissons chargés de munitions, et une grande quantité de poudre en magasin. Les généraux Lariboissière (de l'artillerie) et Chasseloup (du génie) avaient été chargés de réunir tous les canons et les caissons près des murs de la citadelle, et d'enfouir toutes les poudres dans des mines qui avaient été pratiquées sous l'épaisse muraille qui entoure Smolensk, de manière à opérer la plus grande destruction possible. Les journées des 14, 15 et 16 novembre furent employées à ces divers travaux.

réduisit à quelques coups de canon échangés. Le général Ojarowski, qui occupait Krasnoi, crut devoir évacuer cette ville, lorsqu'il sut que Napoléon en approchait; il se retira à Putkowa. 1812. Russie.

Le 14, l'avant-garde russe était en position près de Merlino, pour attendre la garde impériale et lui couper le chemin de Krasnoi : Miloradowitch l'attaqua en effet; mais, après un combat des plus sanglans, la garde réussit à gagner Krasnoi dans la soirée. Pendant la nuit, la division Roguet, de la jeune garde, attaqua les troupes russes qui occupaient Putkowa, les battit, et les força à se retirer sur Slukino. Toutefois, les troupes françaises éprouvèrent une perte considérable; plusieurs officiers-généraux furent gravement blessés : le colonel Lenoir, du premier de tirailleurs, eut la jambe emportée, en chargeant bravement à la tête de son régiment.

Le lendemain 15, Kutusow était en position avec toute son armée à Szidowa. Son avant-garde se disposa à attaquer, au passage du ravin de Merlino, le prince vice-roi, qui avait déjà dépassé Korytnia, et marchait sur Krasnoi. Le prince n'avait guère plus de deux heures de marche pour rejoindre l'empereur, lorsque Miloradowitch envoya un de ses aides-de-camp pour sommer le corps franco-italien de mettre bas les armes. Cette proposition fut reçue avec mépris, et le parlementaire renvoyé à l'instant même. Cependant le prince vice-roi ayant réuni ce qu'il avait encore d'hommes armés, les forma en carré des deux côtés de la route, la garde italienne à droite, les divisions Guilleminot et Broussier à la gauche; le général Pino faisait l'arrière-garde; les isolés se mirent à l'abri derrière les carrés. Les Russes se replièrent d'abord, et rétrogradèrent même jusqu'au pied d'un plateau, sur lequel le gros de leurs forces était campé, puis démasquant leurs pièces, qu'ils avaient montées sur des traîneaux pour

1812. Russie.

les faire mouvoir avec plus de facilité, ils commencèrent un feu terrible d'artillerie sur les carrés du quatrième corps, qui n'avaient que quelques pièces à leur opposer. Les divisions du prince vice-roi continuèrent à s'avancer avec tant de résolution, que la réserve des Russes se porta rapidement au secours de leur droite qui perdait du terrain. Les cuirassiers qui formaient cette réserve essayèrent alors d'enfoncer les carrés, mais ils furent constamment repoussés, et la nuit vint sans qu'ils eussent pu entamer le quatrième corps.

Le prince vice-roi, voyant l'opiniâtreté que l'ennemi mettait à lui fermer le passage, sentit l'impossibilité de forcer, avec moins de six mille hommes, un corps de douze mille hommes qu'il avait en face, tandis qu'un autre corps de douze mille hommes et de mille chevaux manœuvrait sur Jorssam. Il ne songea plus qu'à profiter de l'obscurité pour arriver à Krasnoi et rejoindre l'empereur. Ayant donc réuni la division Broussier comme pour continuer le combat sur la gauche, il laissa les Russes concentrer leurs forces sur ce point pour envelopper cette division : pendant ce temps-là, il faisait successivement filer par la droite les troupes qui avaient combattu. La nuit étant tout à fait tombée, la division Broussier prit son rang de bataille; la division Pino, sous les ordres du général Triaire, qui faisait l'arrière-garde, la suivit bientôt dans le plus grand silence, et le quatrième corps, après avoir trompé la vigilance des Russes, rejoignit la grande route près du village de Kensowa, qu'occupait la jeune garde.

Le 16, l'empereur Napoléon et le vice-roi partirent de Krasnoi pour marcher au secours des premier et troisième corps, qui étaient encore en arrière. De son côté, Kutusow dirigea une partie de ses forces, tant infanterie que cavalerie, sur Loginowa et Woskresenia, tandis que, de l'autre, il se porta sur Dobroë, par Zunkowo et Sorokino. Le 17 au matin, le prince d'Eckmulh s'avançait sur la route de Kras-

noi; Miloradowitch se contenta d'abord de faire canonner les colonnes françaises en queue; ce ne fut qu'à Katowa que le maréchal vit déboucher le corps de Galitzin, qui s'avança vers lui, tandis que trois autres corps se présentaient en avant de Woskresenia. La jeune garde, ayant l'empereur à sa tête, se forma en face de ce village; le prince d'Eckmulh prit position à gauche : le combat fut violent, mais court; rien ne put ébranler les troupes françaises, et le maréchal effectua son passage. Les ennemis, découragés par l'inutilité de leurs efforts, se retirèrent vers onze heures du matin. L'empereur, voyant toute l'armée russe réunie sur un seul point, et filer déjà sur ses derrières, se décida à quitter Krasnoi le même jour; il se rendit à Liady avec les corps qu'il avait réunis; le général Barasdin l'y suivit. 1812. Russie.

Kutusow, présumant bien que le duc d'Elchingen, laissé, comme nous l'avons dit, en extrême arrière-garde à Smolensk, ne tarderait pas à suivre le mouvement des premier et quatrième corps, crut pouvoir l'isoler entièrement du reste de l'armée française, et l'écraser avec des forces supérieures à celles qui venaient d'agir contre le prince vice-roi et le prince d'Eckmulh. En conséquence, le général Miloradowitch fut renforcé par un nouveau corps d'infanterie, qui prit position près de Sirokorenie et Czernisz, occupés par de forts détachemens. Une autre division prit poste à Fomina, à la droite de la grande route; Miloradowitch se plaça avec le reste de ses troupes perpendiculairement à la route.

Troisième combat de Krasnoi; beau mouvement rétrograde du maréchal duc d'Elchingen. — Cependant le maréchal duc d'Elchingen avait été averti le 16, vers huit heures du soir, du combat que les quatrième et premier corps avaient eu à soutenir près de Krasnoi, en recevant l'invitation de commencer sans délai son mouvement sur ce point. Cet avis envoyé au général Ricard par le général Simmers, 18-20 novem.

1812. Russie.

de la part du prince d'Eckmulh, fut remis au maréchal par un officier dont le régiment (le trente-troisième), faisant partie de la division Ricard [1], se trouvait placé au ravin de la Jessenaya, à une lieue de Smolensk. Le duc d'Elchingen répondit que tous les cosaques de la Russie ne l'intimidaient point, que ses instructions lui prescrivaient de ne quitter Smolensk qu'à huit heures du matin, le 17, et qu'il ne partirait pas plus tôt.

Toutefois la division Ricard se mit en marche avant le jour, et le troisième corps suivit. Les troupes s'arrêtèrent à la nuit près du village de Koritnia et y bivouaquèrent. Elles se remirent en route le lendemain, 18, la division Ricard marchant toujours en tête et formant l'avant-garde, escortée par une nuée de cosaques qui n'osaient cependant pas s'approcher jusqu'à portée de fusil. Entre deux et trois heures après midi, les Français trouvèrent l'armée russe formée en bataille sur le bord d'un ravin, à trois werstes [2] de Krasnoi, perpendiculairement à la grande route à laquelle sa gauche était appuyée. Le général Ricard fit faire halte à sa division, composée des quinzième léger, trente-troisième et quarante-huitième de ligne. Bientôt après ces régimens se formèrent et se débarrassèrent d'une foule de non combattans et de bagages qui encombraient les rangs et la route. Le duc d'Elchingen arriva sur ces entrefaites et demanda pourquoi on n'attaquait pas. Comme la tête des deux divisions du troisième corps approchait, le général Ricard se jetant au-devant de sa division, s'écria : « Soldats du premier corps, vous laisserez-vous devancer? » Ces braves troupes se précipitèrent aussitôt en trois colonnes pour traverser le ravin et aborder l'ennemi : le quinzième à gauche, le trente-troisième au

[1] Le général Ricard avait remplacé le général Friant dans le commandement de la deuxième division du premier corps.

[2] Quinze cents toises.

centre, et le quarante-huitième, commandé par le colonel Pelet [1], à droite sur la route. Cette attaque impétueuse, qui ne fut soutenue ni par l'artillerie, ni par les divisions du troisième corps, eut d'abord pour résultat de faire ployer et de culbuter jusqu'à trois fois la première ligne ennemie, malgré le feu de mitraille de cinquante pièces de canon placées dans une position avantageuse [2]; mais l'immense supériorité numérique des Russes rendit bientôt inutiles les efforts héroïques de la division française. Le général Ricard, ses deux généraux de brigade Barbanègre et Dufour, furent blessés; le colonel Pelet eut le bras cassé et les deux jambes fracassées par trois biscayens; un nombre considérable d'officiers et la plus grande partie des soldats furent tués ou mis hors de combat [3]. Deux compagnies de mineurs commandées par le colonel Bouvier, et que le duc d'Elchingen fit avancer au soutien de la division Ricard, furent entièrement détruites. Une des divisions du troisième corps qui passa ensuite le

1812. Russie.

[1] Cet officier recommandable, aujourd'hui maréchal-de-camp du corps royal d'état-major, avait été aide-de-camp du maréchal Masséna. Nous avons déjà parlé de lui dans cet ouvrage, sans toutefois le désigner nominativement. Il commandait les cinq cents voltigeurs, qui, le 2 juillet 1809, s'établirent si glorieusement dans l'île du Danube, dite *du Moulin*, vis-à-vis Esling (Voyez tom. XIX, pag. 201). Il avait été blessé, dans cette même campagne, à l'attaque du pont d'Ebesberg, et, quatre ans auparavant, à la bataille de Caldiero, en Italie.

[2] Kutusow, dans son rapport à l'empereur Alexandre, dit en propres termes: « que les Français, loin de se laisser abattre par la cruelle extrémité où ils se voyaient réduits, n'en étaient que plus *enragés* à courir sur les pièces qui les écrasaient. »

[3] Le quarante-huitième, qui, en partant de Smolensk, se composait encore de sept cents hommes, nobles débris d'un des premiers régimens de l'armée, échappés à la famine, aux glaces, à la misère, en perdit plus de six cents dans ce combat célèbre, que le général anglais Wilson a nommé *la bataille des héros*.

Un autre Anglais, Ker-Porter, s'exprime ainsi dans sa relation: « Le maréchal Ney aperçut ses soldats, à deux cents pas de la bouche du canon, tom-

1812. Russie.

ravin, ne put se maintenir contre un feu aussi terrible et des masses aussi profondes. Le maréchal songea alors à rallier ses troupes pendant que les Russes, encore stupéfaits de l'audace et de la vigueur de l'attaque qu'ils venaient de soutenir, n'osaient point franchir le ravin.

Toutefois l'hésitation de l'ennemi ne fut pas de longue durée, ses colonnes s'ébranlèrent, et précédées par une artillerie formidable, elles ne tardèrent pas à repousser le duc d'Elchingen sur la route de Smolensk. La belle contenance que les troupes françaises gardaient encore, et la nuit qui survint, ne permirent pas aux Russes de profiter de cet avantage. Dans une situation aussi éminemment critique, le maréchal cherchait à fixer ses idées sur le parti qu'il devait prendre, quand il s'approcha du colonel Pelet que ses soldats venaient de replacer à cheval. Après s'être informé avec intérêt des graves blessures de cet officier, le duc d'Elchingen se plaignit avec quelque amertume, de l'abandon dans lequel Napoléon laissait ses troupes d'arrière-garde, lorsqu'il ne devait pas ignorer le danger qui les menaçait par la position de l'armée ennemie entre cette même arrière-garde et le gros de l'armée impériale. « Que deviendrons-nous? » disait le maréchal avec l'accent de l'inquiétude. Le colonel Pelet lui répondit avec calme et fermeté : « L'empereur a été forcé de manœuvrer de son côté pour réunir son armée derrière le Dnieper; vous devez également manœuvrer pour le rejoindre; il nous reste encore bien des braves et des moyens d'agir. — Mais, que

bés par rangs entiers; mais ce carnage n'ébranla ni la résolution du chef, ni celle des troupes; le péril ne fit qu'exciter leur courage au plus haut degré : ils coururent sur les batteries avec une impétuosité furieuse; le carnage fut affreux; une pluie de mitraille abattait des centaines de soldats, mais le vide était aussitôt rempli. Les colonnes, se pressant l'une après l'autre de se porter sur les batteries, déployèrent une valeur qui eût été digne de servir la plus noble cause; elles volaient à la gloire ou à la mort, etc. etc. »

faire? — Marcher sur le Dnieper, qui est gelé en ce moment, et dont nous ne sommes éloignés que de deux lieues, le passer sur la glace, et rejoindre l'armée impériale au grand coude du fleuve, à Orscha, où Napoléon nous attend sans doute. » Le maréchal répliqua que son dessein était d'essayer de se jeter sur Mohilow; le colonel combattit ce projet, en lui faisant observer « que, depuis Wiasma, l'armée russe avait sans cesse cotoyé les troupes françaises sur le flanc méridional de la route; qu'il fallait se hâter de mettre le Dnieper entre cette armée et l'arrière-garde, en gagnant quelques heures de marche; que si les Russes continuaient à suivre les troupes du maréchal, ce serait sans artillerie; enfin, qu'en marchant sur Mohilow, l'arrière-garde tomberait au milieu des forces principales de l'ennemi, et de tout ce qui accourait du midi de la Russie contre l'armée française. » Les deux projets furent discutés ensuite sur une feuille de la grande carte de Russie, que le colonel Pelet avait conservée, et le maréchal Ney se rendit à la proposition de cet officier [1]. 1812. Russie.

La colonne française, après avoir rétrogradé pendant une lieue sur la route de Smolensk, s'arrêta à droite près du village de Danikowa. Déjà un major russe, envoyé par le général Miloradowitch, était venu sommer le maréchal de se rendre; deux autres sommations, renouvelées à Danikowa par le même officier, n'eurent pas plus de succès que la première. Le général russe faisait dire au duc d'Elchingen que tous les corps d'armée français qui avaient précédé le troisième étaient écrasés; que celui du maréchal prince d'Eck-

[1] Comme cette opération est une des plus belles qui se soient jamais faites à la guerre, nous eussions manqué à l'obligation que nous impose l'épigraphe *suum quique*, etc., en ne faisant pas connaître toute la part qui revient au colonel Pelet dans la détermination prise par le maréchal duc d'Elchingen.

1812. Russie.

mulh était détruit; que, réduit à ses propres forces, coupé par toute l'armée russe qu'il venait de voir au-delà du ravin, il (le maréchal Ney) ne devait plus songer à se défendre.

On avait remarqué que le major russe cherchait à connaître la position et l'état du troisième corps, et que, chaque fois que cet officier retournait auprès du général Miloradowitch pour porter les réponses du maréchal, il ne s'éloignait qu'avec une extrême lenteur; quelques coups de canon, tirés au moment où il revenait pour la troisième fois, décidèrent le duc d'Elchingen à ne plus le considérer comme parlementaire. Il fut arrêté et mis, les yeux bandés, sous la garde de quelques cavaliers.

Les troupes françaises continuèrent ensuite à marcher, pendant la nuit, à travers le grand bois de Netiuki, vers le Dnieper, et passèrent ce fleuve sur la glace à la hauteur de Gusinoé. Le nombre de ceux qui périrent dans ce passage fut considérable; la glace étant peu épaisse se dérobait sous les pas; beaucoup de traînards aimèrent mieux se résoudre à être pris par l'ennemi, que de courir la chance de la traversée; une partie des chevaux se noya; le maréchal Ney, voyant l'impossibilité de sauver les bagages, fit jeter sa voiture la première dans le fleuve; les pièces de canon qui restaient au corps d'armée eurent le même sort. Après le passage, la colonne française se trouva réduite à six mille hommes environ, dont un tiers d'isolés.

Les cosaques de Platow avaient suivi la rive droite du Dnieper. Vers quatre heures du soir, le maréchal fut attaqué non loin de Gusinoé, et ensuite acculé, en marchant, au fleuve. Entourées de tous les côtés, les troupes françaises réussirent toutefois à se faire jour. Le lendemain 20, elles furent encore harcelées pendant toute la journée, enveloppées dans un bois et criblées de boulets. A la nuit, elles percèrent le cordon qui les entourait, et atteignirent les postes

du prince vice-roi en avant d'Orscha, où les premier et quatrième corps et la garde impériale étaient déjà réunis. 1812. Russie.

Ainsi fut exécuté un des plus beaux et des plus hardis mouvemens qu'un corps d'armée ait pu tenter; ainsi furent sauvés les débris de douze régimens français, l'honneur des armes, un grand nombre de blessés, d'employés, de non combattans, qui étaient restés à la queue de toutes les colonnes venant de Moskow.

Les Russes ont relaté à leur manière les différens combats dont nous venons de rendre compte. La vérité est que, de leur part, les affaires des 15, 16 et 18, se bornent à avoir canonné les troupes qui passaient sur la grande route, et qui, faute d'artillerie, ne pouvaient profiter de la supériorité qu'elles obtenaient réellement à chaque attaque. Au surplus, le parallèle des forces des deux partis fera connaître les droits que le généralissime Kutusow peut avoir acquis, dans ces circonstances, à une grande célébrité militaire. Le 15, le prince vice-roi n'avait guère que six mille hommes lorsqu'il fut attaqué par vingt-quatre mille hommes d'infanterie et six mille chevaux; le 16, le prince d'Eckmulh, avec moins de dix mille, lutte contre quarante-deux mille fantassins et seize mille chevaux; le 18, le duc d'Elchingen marche, avec six mille combattans, sur les masses énormes qui l'attendent sur son passage; ne pouvant les renverser, il se retire devant elles, surprend le passage du Dnieper, se fait jour à travers les nuées de cosaques qui l'entourent, et parvient à rejoindre l'armée dont il a été coupé pendant deux jours.

Kutusow, dans les rapports qu'il adressa à l'empereur Alexandre sur ces différentes affaires, ne balance point à se proclamer vainqueur; mais, pour démontrer tout le ridicule de cette prétention, il suffira de poser ainsi la question: Le résultat des manœuvres de l'armée russe ne devait-il pas être

1812. Russie. d'empêcher les débris de l'armée française d'arriver à Krasnoi? Or, avec cent mille hommes d'infanterie, trente-deux mille chevaux et six cent pièces d'artillerie, le généralissime a-t-il réussi dans le dessein qu'il s'était proposé?

21-24 nov. *Le gros de l'armée française continue sa retraite sur la Bérézina.* — Napoléon quitta Orscha le 21 novembre; son quartier-général, qui était le 22 à Tolotchin, fut porté le 23 à Bobr : le 24, l'armée commença à se rassembler sur les hauteurs qui se trouvent entre Niémanitza et Borisow [1].

[1] Quelque affligeans que soient les détails qu'on va lire, nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de retracer ici le tableau que présentait la plus grande partie de l'armée française à son arrivée sur la Bérézina:

« Généraux, officiers, soldats, tous étaient dans le même accoutrement, et marchaient confondus. L'excès du malheur avait fait disparaître tous les rangs; cavalerie, artillerie, infanterie, tout était pêle mêle.

« La plupart avaient sur leurs épaules une besace remplie de farine, et portaient, pendu à leur côté, un pot attaché avec une corde; d'autres traînaient par la bride des ombres de chevaux, sur lesquels étaient chargés l'attirail de la cuisine et les chétives provisions.

« Ces chevaux étaient eux-mêmes des provisions d'autant plus précieuses, qu'on n'était point obligé de les transporter, et que, lorsqu'ils succombaient, ils servaient de pâture à leurs maîtres. On n'attendait pas qu'ils eussent expiré pour les dépecer; dès qu'ils tombaient, on se jetait dessus, pour en enlever toutes les parties charnues.....

« La plupart des corps de l'armée étant dissous, il s'était formé de leurs débris une multitude de petites corporations, composées de huit ou dix individus, qui s'étaient réunis pour marcher ensemble, et chez lesquels toutes les ressources étaient en commun.

« Plusieurs de ces coteries avaient un cheval pour porter leurs bagages, l'attirail de la cuisine et les provisions, ou chacun des membres était muni d'un bissac destiné à cet usage.

Ces petites communautés, entièrement séparées de la masse générale, avaient un mode d'existence isolé, et repoussaient de leur sein tout ce qui ne faisait pas partie d'elles-mêmes. Tous les individus de la famille marchaient serrés les uns contre les autres, et prenaient le plus grand soin de ne pas se diviser au milieu de la foule; malheur à celui qui avait perdu sa coterie, il ne trouvait en aucun lieu personne qui prît à lui le moindre intérêt, et qui lui donnât le plus léger secours; partout il était maltraité et poursuivi durement; on le chassait sans

A cette époque, la cavalerie se trouvant entièrement démontée, on rassembla tous les officiers de cette arme qui avaient pu conserver leurs chevaux, pour en former quatre 1812. Russie.

pitié de tous les feux auxquels il n'avait pas de droit, et de tous les endroits où il voulait se réfugier; il ne cessait d'être assailli que lorsqu'il était parvenu à rejoindre les siens. Napoléon vit passer devant ses yeux cette masse vraiment incroyable de fugitifs et d'hommes désorganisés.

« ..... Qu'on se figure, s'il est possible, soixante mille infortunés, les épaules chargées d'un bissac, et soutenus par de longs bâtons, couverts des guenilles les plus sales et les plus grotesquement disposées, fourmillant de vermine et livrés à toutes les horreurs de la faim. Qu'à ces accoutremens, indices extérieurs de la plus affreuse misère, on joigne des physionomies affaissées sous le poids de tant de maux; qu'on se représente ces hommes, pâles, couverts de la terre des bivouacs, noircis par la fumée, les yeux caves et éteints, les cheveux en désordre, la barbe longue et dégoûtante, et on n'aura qu'un faible aperçu du tableau que présentait l'armée.

« ..... Nous cheminions péniblement, abandonnés à nous-mêmes, au milieu des neiges, sur des routes à peine tracées, à travers des déserts et d'immenses forêts de sapins.....

« Ici des malheureux, minés depuis long-temps par les maladies et la faim, succombaient sous le poids de leurs maux, et expiraient au milieu des tourmens et en proie au plus violent désespoir; là on se jetait avec fureur sur celui qu'on soupçonnait recéler des provisions, et on les lui arrachait malgré sa résistance opiniâtre et ses affreux juremens.

« D'un côté on entendait le bruit que faisait le broiement des cadavres déjà morcelés, que les chevaux foulaient aux pieds, ou qu'écrasaient les roues des voitures; de l'autre, les cris et les gémissemens des victimes auxquelles les forces avaient manqué, et qui, gisant sur le chemin et luttant avec effort contre la plus effrayante agonie, mouraient dix fois en attendant la mort.

« Plus loin des groupes réunis autour d'un cadavre de cheval, se battaient entre eux pour en disputer les lambeaux; pendant que les uns coupaient les parties charnues extérieures, les autres s'enfonçaient jusqu'à la ceinture dans les entrailles, pour en arracher le cœur et le foie.

« De toutes parts, des figures sinistres, effrayées, mutilées par la congélation; partout, en un mot, la consternation, la douleur, la famine et la mort.....

« Pour surmonter les atteintes de ces affreuses calamités qui pesaient sur nos têtes, il fallait être doué d'une ame pleine d'énergie et d'un courage inébranlable. Il était indispensable que la force morale s'accrût à mesure que les circonstances devenaient plus périlleuses; se laisser affecter par la considération de scènes

1812. Russie. compagnies de cent cinquante hommes chacune, destinées à servir d'escorte à Napoléon. Les généraux Defrance, Saint-Germain, Sébastiani, en furent nommés capitaines; les colonels étaient sous-officiers. Cet escadron *sacré* (ainsi qu'on l'appela) était commandé par le général Grouchi, sous les ordres du roi de Naples.

déplorables dont on était témoin, c'était se condamner soi-même à la mort : on devait donc fermer son cœur à tout sentiment de pitié.....
Ceux qui furent assez heureux pour trouver au-dedans d'eux-mêmes une force de réaction suffisante pour résister à tant de maux, développèrent la plus froide insensibilité et la fermeté la plus imperturbable.

« Au milieu des horreurs dont ils étaient environnés, on les voyait, calmes et intrépides, supporter toutes les vicissitudes, braver tous les dangers, et, à force de voir la mort se présenter à eux sous les formes les plus hideuses, s'accoutumer, pour ainsi dire, à l'envisager sans effroi.

« Sourds aux cris de la douleur, qui de toutes parts retentissaient à leurs oreilles, si quelque infortuné succombait sous leurs yeux, ils les détournaient froidement, et, sans éprouver la moindre émotion, continuaient leur chemin.

« Ainsi ces malheureuses victimes restèrent abandonnées sur les neiges, sans recevoir de qui que ce soit un seul mot de consolation, et sans que personne se mît en devoir de leur porter le plus petit secours.....
Nous marchions constamment et à grands pas tant que le jour durait, et nous ne nous arrêtions qu'à la nuit fermée.

« Excédé de fatigue et de besoin, il fallait encore que chacun de nous s'occupât avec ardeur de trouver sinon un logement, au moins un abri contre l'âpreté de la bise. On se précipitait dans les maisons, les granges, les hangars et tous les bâtimens qu'on rencontrait; en peu de temps, on y était entassé de manière à ne pouvoir plus ni entrer, ni sortir.....
Ceux qui ne pouvaient s'y introduire s'établissaient en dehors derrière les murailles, et à proximité; leurs premiers soins étaient de se procurer du bois et de la paille pour leurs bivouacs; à cet effet, ils escaladaient toutes les maisons environnantes, et enlevaient d'abord les toitures; puis, quand elles ne suffisaient pas, ils arrachaient les solives, les greniers, les cloisons, et finissaient par démolir le bâtiment de toutes pièces, et par le raser entièrement, malgré l'opposition de ceux qui s'y étaient réfugiés, et qui le défendaient de tous leurs moyens.....
Si l'on n'était pas chassé de cette manière des chaumières où on cherchait un asile, on courait risque d'y être dévoré par les flammes.....
Très-souvent quand on ne pouvait entrer dans les maisons, on y mettait le feu

Malgré les maux épouvantables qui accablaient l'armée française, la personne de l'empereur ne cessait d'être considérée comme le *palladium* qu'il fallait sauver à tout prix. Sa présence électrisait les ames abattues, et donnait encore un reste d'énergie aux soldats. A quelque degré de misère que fussent parvenus les guerriers français, la vue de leur

1812. Russie.

pour en faire sortir ceux qui s'y trouvaient ; c'est surtout ce qui arrivait quand des officiers-généraux s'en étaient emparés, après en avoir expulsé les premiers occupans... .....

Il fallait donc se résoudre à se mettre au bivouac ; aussi, au lieu de se loger dans les maisons, on avait pris l'habitude de les démolir de fond en comble, et d'en disperser les matériaux au milieu des champs, pour s'en construire des abris isolés.....

Dès qu'on s'était pourvu, autant que le permettaient les localités, de ce qui était nécessaire pour établir ses bivouacs, on allumait le feu, et chacun des membres de la coterie s'empressait de concourir à la préparation du repas.

« Pendant que les uns s'occupaient de la confection d'une bouillie, les autres pétrissaient des galettes, qu'on faisait cuire sous la cendre. Chacun tirait de son bissac les tranches de viande de cheval qu'il avait conservées, et les jetait sur les charbons pour les faire rôtir.....

La bouillie était la nourriture la plus ordinaire du soldat ; or, voici ce que c'était que cet aliment : comme il était impossible de se procurer de l'eau, parce que la glace couvrait toutes les sources et tous les marais, on faisait fondre dans une marmite une quantité suffisante de neige, pour produire le volume d'eau dont on avait besoin. On délayait ensuite dans cette eau, qui était noire et bourbeuse, une portion de la farine plus ou moins grossière dont on était pourvu, et on faisait épaissir ce mélange jusqu'à consistance de bouillie ; ensuite on l'assaisonnait avec du sel, ou, à son défaut, on y jetait deux ou trois cartouches, qui, en lui donnant le goût de la poudre, lui ôtait son extrême fadeur, et la teignait d'un noir foncé, qui la faisait ressembler beaucoup, pour sa couleur, au brouet noir des Spartiates.

« Pendant qu'on préparait ce potage, on surchargeait les charbons de chair de cheval coupée en filets, qu'on couvrait également de poudre à canon.....

Le repas achevé, chacun se plaçait autour du feu, et s'endormait bientôt, accablé de fatigue et affaissé sous le poids de ses maux, pour recommencer le lendemain le même genre de vie.....

A la pointe du jour, sans qu'aucun instrument militaire donnât le signal du départ, la masse entière levait spontanément son bivouac, et reprenait son mouvement, etc. » (*Relation du sieur René Bourgeois.*)

1812. Russie. chef, de leur souverain, marchant à pied au milieu d'eux, et partageant avec sérénité toutes leurs privations, excitait par moment le même enthousiasme qu'aux jours de victoire.

Les services de l'escadron sacré ne répondirent pas toutefois au zèle de ceux qui le composaient. Isolés, les chevaux avaient bien pu résister jusque-là; mais, réunis et privés des mêmes soins, ils succombèrent en peu de temps. Au bout de quelques jours, cette troupe d'élite était déjà réduite de moitié; elle ne tarda pas à disparaître entièrement.

10-25 nov. *Mouvemens des neuvième et deuxième corps français en Lithuanie.* — Cependant le maréchal duc de Bellune occupait Senno avec le neuvième corps, et attendait que les mouvemens du gros de l'armée française qui revenait de Moskow, décidassent les siens. D'après les ordres de l'empereur, le duc de Reggio [1] s'était mis en mouvement, vers le milieu de novembre, avec le deuxième corps pour gagner la grande route de Moskow et se placer en échelons entre les troupes en retraite et la Bérézina. Le duc de Bellune, ayant également reçu des ordres de l'empereur, s'avança le 14 sur Smoliany, d'où il chassa l'avant-garde du général Wittgenstein, commandée par le général major Jachwill. L'armée russe se présenta alors en bataille derrière la rivière de Lukolm. Le duc de Bellune, dont l'intention n'était pas d'abord d'en venir à un engagement général, manœuvra sur les deux ailes des Russes, tandis qu'il faisait menacer le centre. Bien que Wittgenstein pût opposer quarante-cinq mille hommes aux vingt et quelques mille que commandait le maréchal Victor, il craignit d'être débordé et fit plusieurs mouvemens qui donnèrent beaucoup d'avantage à son adversaire. Le combat dura jusqu'à la nuit; les Russes eurent quatre mille tués ou

[1] Ce maréchal, à peine guéri de ses blessures, s'était empressé de reprendre le commandement de son corps d'armée.

blessés et trois mille prisonniers. La perte des Français n'excéda pas quinze cents hommes. Le duc de Bellune s'établit sur les hauteurs en arrière de Smoliany. Ce ne fut que le 22, à la nouvelle de la marche de l'empereur Napoléon sur Bobr, qu'il se décida à commencer son mouvement rétrograde. Le neuvième corps se dirigea sur Kolopeniczi. Son arrière-garde fut attaquée dans les environs de cette dernière ville par le corps du général Wlastrow, et perdit un régiment hollandais de la division Daendels, qui fut fait prisonnier. Le 25, le duc de Bellune rejoignit l'armée à Ratuliczi, et en forma l'arrière-garde. Le 26, Wittgenstein arriva entre Baran et Chotiuszavo. Kutusow, de son côté, ayant appuyé à gauche de l'armée française, donna à l'empereur Napoléon la facilité de gagner quelques marches sur lui. 1812. Russie.

Opérations du dixième corps de l'armée française en Courlande et devant Riga; les Russes s'emparent de Friedrichstadt, et en sont chassés; combat de Dahlen, etc. — Avant de rendre compte du passage de la Bérézina par le gros de l'armée française, nous devons dire ce qui s'était passé en Courlande et en Lithuanie pendant la marche de Smolensk à Orscha. Le 12 novembre, le nouveau gouverneur de Riga, Paulucci, ayant appris le mouvement de retraite de l'armée française, envoya un fort détachement du corps de Lewis pour s'emparer de Fridrichstadt. La faible garnison de cette ville fut forcée de l'évacuer, après avoir opposé la résistance la plus honorable. Le 15, le maréchal Macdonald fit marcher le général Massenbach à l'effet de reprendre Fridrichstadt. Les Russes, surpris dans cette ville, furent en grande partie faits prisonniers. 12-26 nov.

Cependant le général Lewis, qui s'était réuni en arrière de Dahlenkirchen avec la division Williaminow, crut ne pas pouvoir tenir dans cette position. En conséquence, il se retira à près de deux lieues en face du village de Dahlen. Le

1812. Russie. 16, les corps prussiens, polonais et bavarois qui avaient débouché sur Dalhenkirchen par Olai, Baldonen et Eckau, se trouvèrent en présence des deux divisions des généraux Lewis et Wiliaminow. Dans le courant de cette journée il n'y eut que des affaires d'avant-postes où les Russes eurent un désavantage marqué. Le 17, le combat recommença vers huit heures du matin et dura jusqu'à midi ; à cette heure l'ennemi enfoncé et battu sur tous les points, prit la fuite du côté de Riga. Beaucoup de détachemens ayant voulu traverser la Dwina sur la glace, y périrent. Les Russes perdirent dans ce combat près de trois mille hommes tués ou blessés, et quinze cents prisonniers. Le général Paulucci ayant rallié ses troupes le 20, envoya le général Wiliaminow à Schutz et le général Lewis à Kirchholm, afin d'inquiéter le général Grawert qui s'etait concentré à Dalhenkirchen. Pendant ce temps, et pour couvrir la place de Riga qu'il dégarnissait de troupes, il fit élever des retranchemens à la tête du faubourg de Mittaw. Le 21, les généraux Grawert et Yorck s'étaient mis en marche pour reprendre leurs anciennes positions. Le gouverneur de Riga qui venait de recevoir des nouvelles de la marche de la grande armée française, supposa que le duc de Tarente avait reçu des instructions de l'empereur Napoléon, et commençait déjà son mouvement de retraite, et il mit en conséquence toutes ses forces en mouvement pour le suivre. Wiliaminow marcha par Dalhenkirchen sur Tamojna, et Lewis, après avoir passé la Dwina à Kirchholm, se dirigea sur Klein-Baldonen ; mais les deux généraux russes ne tardèrent pas à rétrograder lorsqu'ils apprirent que les avant-postes du duc de Tarente étaient sur la Misse, près de Dschrun, qu'Eckau était occupé, et la ligne de Baldonen et Grunwald garnie d'infanterie, de cavalerie et de vingt-sept pièces de canon.

1812. Russie. 12-27 nov.

Suite des opérations du corps auxiliaire autrichien et du septième corps de l'armée française ; le général Sacken est battu devant Wolkowisk, etc. — Nous avons dit que le prince Schwartzenberg s'était remis en mouvement pour marcher sur Minsk. Le général Reynier qui le suivait à deux journées de distance avec le septième corps, rencontra dans les environs de Swilotch les coureurs du général Sacken qui cherchait à couper au corps autrichien le chemin de Wolkowisk. Manœuvrant alors pour continuer à couvrir le prince Schwartzenberg, le général Reynier arriva le 13 novembre à Lapenitza. Attaqué par tout le corps réuni de Sacken, après un combat qui dura jusqu'au soir, le septième corps fit sa retraite sur Wolkowisk; et Reynier dépêcha un de ses aides-de-camp à Slonim pour prévenir le prince de Schwartzenberg du mouvement que les forces supérieures qu'il avait devant lui le forçaient à faire. Dans la nuit du 13 au 14 les avant-postes de Wolkowisk s'étant laissé surprendre, le général Reynier faillit d'être fait prisonnier. Le septième corps prit alors position derrière la Rossa, laissant la division Durutte et deux bataillons d'infanterie du grand-duc de Wurtzbourg au pont de Wolkowisk. Le général Durutte soutint glorieusement pendant toute la nuit les attaques réitérées de l'ennemi, fort de vingt mille hommes d'infanterie et huit mille de cavelerie, outre cinq mille cosaquess. Le 15, Sacken ayant déployé toutes ses forces en avant du front de la ville, le combat s'engagea particulièrement à la gauche du septième corps. La cavalerie saxonne fit plusieurs charges brillantes et culbuta les Russes au-delà du pont de la Rossa. Le général Reynier se fortifia dans sa position ; il n'avait guère perdu plus de cinq cents hommes à Wolkowisk, mais il se trouvait coupé et par suite gravement compromis, si le prince Schwartzenberg, prévenu par l'aide-de-camp qui lui avait été envoyé, ne se hâtait de le secourir.

1812. Russie. Le 16, le général Sacken se disposait à renouveler son attaque sur la gauche du septième corps, lorsqu'il fut attaqué lui-même par l'avant-garde autrichienne. Averti par le canon, le général Reynier envoya sur-le-champ des forces sur Wolkowisk. Trois mille hommes que Sacken avait laissés dans cette ville, en furent chassés de prime-abord. Bientôt les Russes forcés à droite par les Autrichiens qui les débordaient, et à gauche par les Saxons, se retirèrent sur Swilotch. La nuit arrêta la poursuite, mais le lendemain la cavalerie autrichienne et celle du septième corps ayant atteint l'ennemi en queue, le chargèrent vigoureusement et le culbutèrent de nouveau. Sacken perdit dans ces deux journées trois mille hommes tués ou blessés, trois mille prisonniers et dix pièces de canon. Les Russes continuèrent leur retraite en toute hâte par Rudnia sur Kobrin, détruisant tous les ponts derrière eux. Le général Schwartzenberg et le général Reynier les poursuivirent vivement, le premier par la grande route de Prujany, le second par le chemin de Reczitza; la tête du corps saxon arriva le 25 au soir à Brzesc-Litowski, où elle fit plus de deux mille prisonniers. L'avant-garde autrichienne arriva le même jour à Balkowa; un corps russe de trois mille hommes qui se trouva coupé par ce mouvement, fut obligé de mettre bas les armes. Alors Sacken, faiblement poursuivi par une division autrichienne, se retira à Linbolm, où il rassembla les débris de son corps. Cette expédition lui coûtait plus de douze mille hommes, dont sept mille huit cents prisonniers, tous ses bagages et presque toute son artillerie.

Il est évident que le septième corps seul suffisait alors pour contenir Sacken; et le prince Schwartzenberg partant le 18 de Wolkowisk, pouvait facilement arriver le 26 à Minsk. Or, si l'armée autrichienne eût occupé cette ville à l'époque du passage de la Berezina, l'amiral Tchitchagow se trouvant entre la grande armée et le corps autrichien, aurait été né-

cessairement forcé d'abandonner le pont de Borisow. Dès-lors le passage de la rivière pouvait s'effectuer avec ordre et avant que Kutusow ne fût arrivé sur l'arrière-garde française. 1812. Russie.

La conduite du prince de Schwartzenberg en cette occasion se trouva en opposition directe avec les instructions qu'il avait reçues du duc de Bassano au nom de l'empereur Napoléon. Il est difficile de ne pas croire que le prince autrichien ne fût dès-lors guidé par des motifs politiques tout à fait contraires aux intérêts de la cause qu'il feignait encore de servir. L'épouvantable désastre que nous allons retracer devait être la conséquence immédiate d'un pareil ordre de choses.

Quoi qu'il en soit, le corps autrichien, parti le 28 novembre de Slonim, n'arriva que le 10 décembre à Nowogrodek, qu'il ne put dépasser, la grande armée française étant déjà à Wilna.

Passage et bataille de la Bérézina. — Cependant Kutusow, parti de Dobroë le 19 novembre, suivait l'armée française appuyant à gauche pour faire passer son armée dans un pays moins ruiné et qui pût encore lui offrir quelques ressources en vivres et en fourrages. Le 23, il était à Lanniki; le 26, il traversa le Dnieper pour se rendre à Staroselie; et le 27 il atteignit Krugloë. 26-28 nov.

Arrivé sur les bords de la Bérézina, Napoléon resta quelque temps indécis sur le point où il passerait cette rivière. La nouvelle de la perte de Minsk et de Borisow redoublait le danger de sa situation. Il n'avait devant lui que trois journées de marche gagnées sur Kutusow. Les momens perdus devenaient irréparables. Il était cependant bien important de connaître les forces que l'ennemi avait sur la rive droite, de savoir si Tchitchagow y était seul; dans le cas où Wittgenstein se fût déjà réuni à l'amiral, les deux points de Borisow et de Weselowo devaient être fortement gardés, et par cela même il devenait presque impossible de les forcer.

1812. Russie. Il restait à la vérité un troisième passage vers Ucholoda; mais outre que ce chemin était de trois jours plus long pour arriver à Wilna, il avait le fâcheux inconvénient de rapprocher l'armée française de celle de Kutusow, qui s'avançait, comme on peut le voir, sur Szewernitzy.

Les derniers débris de la cavalerie française que l'on avait pu rassembler avaient été envoyés en reconnaissance sur la rive gauche de la rivière; mais leurs rapports étaient imparfaits, et l'on ne pouvait arrêter, d'après eux, le plan d'une opération aussi décisive que le passage de la Bérézina. L'empereur apprit du duc de Bellune que Wittgenstein s'était dirigé sur Kolopeniczi, suivant toujours la marche du neuvième corps. Dès-lors il devenait certain que Tchitchagow était seul à la rive droite. L'armée française présentait encore une masse d'environ soixante-dix mille hommes, y compris le neuvième corps; son artillerie était suffisante; et cette même masse qui ne se désorganisa totalement qu'après le passage de la Bérézina, était en état de combattre avec toute l'énergie de la fureur et du désespoir. L'empereur jugea donc qu'il pourrait forcer le passage de Weselowo si Tchitchagow continuait à garder celui de Borisow, et probablement réussir à les emporter tous deux, si l'amiral divisait ses forces pour garder à lui seul toute la rive droite.

Sur ces entrefaites, Kutusow envoya à l'amiral l'ordre de se rapprocher de Pogost, en lui annonçant qu'il avait acquis la certitude que l'armée française voulait rejoindre la route d'Igoumen et de Minsk. Un avis transmis par le général Wittgenstein vint à l'appui de cette première dépêche. Dès-lors Tchitchagow, après avoir laissé quelques détachemens à Zabin, à Stachowa, se crut obligé de s'étendre par la droite. Il ne dégarnit pas toutefois Borisow, et ne se porta qu'avec une division à Zebaszewicze, où il était le 26.

Napoléon avait rassemblé son armée sur les hauteurs de

Borisow ; il affecta de déployer son artillerie devant l'ennemi comme pour l'écraser dans la position qu'il occupait à la tête du pont. En même temps de nombreux détachemens se faisaient voir sur toute la rive ; un grand mouvement avait lieu devant Borisow, et tout annonçait aux Russes que la tentative de passage aurait lieu sur ce point. Des matériaux pour construire un pont furent même rassemblés en plusieurs endroits. L'ennemi, témoin de ces préparatifs, prit complétement le change sur le véritable dessein de son adversaire. 1812. Russie.

Napoléon jugeait le village de Weselowo, comme le point le plus favorable pour exécuter le passage projeté. Une forte gelée qui reprit, sembla seconder son dessein en rendant les marais praticables même pour l'artillerie.

Dans la nuit du 25 au 26 le duc de Reggio se mit en marche avec le deuxième corps. Les autres corps d'armée suivirent successivement. Le duc de Bellune, avec le neuvième, reçut l'ordre de se rendre à Borisow, où il arriva dans la soirée. Le 26, au point du jour, le deuxième corps arriva à Weselowo. Quelques Polonais et quelques voltigeurs passèrent d'abord à la nage et s'engagèrent avec les avant-postes russes. Au même moment l'empereur fit construire deux ponts, l'un pour l'artillerie et la cavalerie, l'autre pour l'infanterie et les chevaux de main. Les sapeurs et les pontonniers, chargés de cette construction, s'en acquittèrent avec un dévouement que la présence de l'empereur pouvait seule exciter. Ils passèrent plusieurs heures dans l'eau glacée, par le froid le plus rigoureux, pour poser les chevalets. Pendant ce temps, une batterie de vingt-cinq pièces de canon avait été placée sur la berge de la Bérézina, et battait la plaine qui est en face de Weselowo, de l'autre côté de la rivière. Vers les quatre heures les ponts étant achevés, Napoléon ordonna au deuxième corps de passer. La division ennemie avec laquelle les tirailleurs français étaient engagés depuis le matin, fut attaquée

1812. Russie. dans le bois que traverse la route de Zabin, et rejetée par-delà Brilowa. Le brave général Dambrowski fut blessé dans ce combat. L'empereur Napoléon passa avec sa garde, et se plaça sur une hauteur près de Zabin; les troisième et cinquième corps suivirent pour soutenir le duc de Reggio, dans le cas où l'amiral Tchitchagow arriverait à Brilowa pour secourir sa division attaquée.

Ce passage dura presque toute la nuit, parce que les ponts construits à la hâte et avec les premiers matériaux qu'on avait pu réunir dans le village, se rompirent plusieurs fois; mais le zèle des intrépides pontonniers parvint à les rétablir.

Le 27, au point du jour, l'armée française continua à passer, mais avec plus de lenteur, à cause des réparations continuelles qu'exigeaient les ponts. Le duc de Bellune, après avoir laissé la division Partouneaux devant Borisow, d'où elle ne devait partir que le soir, arriva avec ses deux autres divisions sur les hauteurs de Weselowo, dans l'après-midi. Lorsque la nuit fut venue, le général Partouneaux se mit en route, ainsi que le portaient ses instructions; mais, dans l'obscurité, il se trompa de direction, appuya trop à droite, et suivit la route de Studentzi. Cette erreur fut la cause de sa perte : ayant marché sur des feux qu'il prit pour ceux de l'armée française, il se trouva tout à coup au milieu des corps de Platow et de Wittgenstein, et fut fait prisonnier avec tout son état-major. Sa division, forte de trois mille hommes d'infanterie, deux faibles régimens de cavalerie et trois canons, fut obligée de mettre bas les armes. Un seul bataillon, formant l'extrême arrière-garde, qui avait appuyé plus à gauche, du côté de Bycze, arriva à Weselowo. Pendant la nuit, les troupes ne cessèrent de défiler sur le pont. Jusque-là le passage s'était effectué avec assez d'ordre; mais le pont réservé pour les chevaux et les voitures s'étant brisé, et n'étant plus susceptible d'être remis en état, les bagages

et l'artillerie cherchèrent à se frayer une route sur l'autre. il s'engagea une lutte affreuse entre les gens de pied, ceux à cheval, et ceux qui conduisaient les voitures, les pièces d'artillerie et les caissons; une foule de malheureux employés, de femmes et d'enfans, qui s'étaient sauvés de Moscow et avaient suivi l'armée jusque-là, se précipitèrent vers ce passage; les isolés, qui s'étaient arrêtés pendant le passage de l'armée, jugeant le dernier moment venu, accoururent en foule sur le même point. Alors le pont fut bientôt encombré de cadavres et de fourgons; il fallait, pour approcher de la rivière, monter sur le corps de ceux qui avaient été écrasés; il y en avait qui, précipités à terre, respirant encore, et rassemblant leurs forces épuisées, cherchaient à se relever, et s'accrochaient aux individus qui n'étaient pas tombés; mais ceux-ci les repoussaient avec violence, les foulaient aux pieds, et s'efforçaient d'avancer, pour aller à leur tour succomber quelques pas plus loin. Pendant qu'on se débattait avec acharnement dans les environs du pont, la multitude toujours croissante se rapprochait de la rivière; les obstacles et les victimes se multipliaient; tous se pressaient, se culbutaient, et voulaient passer à la fois : les hommes à cheval renversaient les piétons; les voitures qui roulaient au milieu de ces scènes d'horreur, se faisaient faire place, en écrasant sous leurs roues tout ce qui se trouvait devant elles : on entendait de toutes parts les cris aigus de la douleur, ou les vociférations de la rage et du désespoir. 1812. Russie.

Le 28, au point du jour, Tchitchagow, qui avait réuni son armée la veille, déboucha de Stachowa, et attaqua le duc de Reggio sur la rive droite. Les troisième et cinquième corps servaient de réserve au deuxième, et étaient en position à la tête du bois de Brilowa. La garde avait été disposée dans les marais de Weselowo, prête à soutenir le duc de Reggio ou le duc de Bellune sur l'une et l'autre rive. Les

1812. Russie. troisième et cinquième corps ne tardèrent pas à prendre part à l'action ; le combat se soutint avec l'acharnement le plus vif : au milieu de l'affaire, le duc de Reggio ayant été blessé, le duc d'Elchingen prit le commandement des deuxième, troisième et cinquième corps, et fit si bien par ses savantes dispositions et son brillant courage, qu'il réussit à contenir Tchitchagow : une charge exécutée par le général Doumerc, à la tête de sa division de cuirassiers, força l'amiral, qui avait engagé jusqu'à sa réserve, à se retirer à la nuit.

Sur la rive gauche de la rivière, le duc de Bellune, ayant pris position, comme nous l'avons dit, avec quinze mille hommes, pour protéger le passage, fut attaqué à dix heures du matin par Wittgenstein, à la tête de quarante-six mille hommes. La position qu'il occupait avec les deux divisions qui lui restaient, n'était pas très-avantageuse ; sa droite était bien appuyée à la rivière, mais sa gauche était en l'air, et son front n'était pas assez étendu pour atteindre un bois qui se trouvait à proximité, et qui aurait pu le couvrir. La brigade de cavalerie du général Fournier, placée à la gauche, répara ce défaut de position ; la droite fut défendue par une batterie de la garde placée sur l'autre rive. Malgré l'énorme disproportion du nombre, le duc de Bellune tint long-temps la victoire indécise : le général Fournier exécuta plusieurs charges brillantes ; mais enfin, après des efforts inouis de courage, après la défense la plus héroïque, le neuvième corps fut obligé d'abandonner sa position, et la poignée de braves qui le composaient se replia vers le pont.

Mais l'affreux désordre du passage de la nuit régnait encore ; des bataillons envoyés à l'avance pour débarrasser le pont, ne purent résister à cette foule de malheureux que le désespoir rendait furieux.

Vainement plusieurs généraux se présentèrent pour arrêter quelques momens la multitude épouvantée, ils ne furent pas

écoutés ; la voix de l'empereur eût été méconnue en cet instant terrible. 1812. Russie.

Chacun se précipitait avec fureur sur le pont ; on ne se connaissait plus, la rage égarait tous les esprits ; on se frayait un passage à coups de sabre, à coups de baïonnette, et en renversant tout ce qu'on rencontrait devant soi. Les voitures, les pièces d'artillerie, heurtées les unes par les autres, étaient culbutées sur les malheureux qui se trouvaient à proximité ; les hommes, les chevaux étaient écrasés impitoyablement ; un grand nombre furent poussés dans la rivière ; plusieurs s'y jetèrent volontairement, dans l'espérance de se sauver à la nage ; peu parvinrent à gagner la rive opposée, les autres périrent au milieu des glaçons. L'artillerie de l'ennemi vint bientôt redoubler l'horreur de ces scènes de destruction : aux cris affreux qui s'élevaient de toutes parts, aux gémissemens des hommes et des chevaux abattus et écrasés, se joignaient le sifflement des boulets, l'explosion des obus, le choc de ces corps sur les voitures de bagages qu'ils brisaient, et dont les éclats, lancés avec violence, multipliaient les effets meurtriers de la mitraille, et produisaient des mutilations effroyables.

Bientôt les Russes, toujours renforcés par des troupes fraîches, arrivèrent en masse, et forcèrent les restes du neuvième corps, qui combattaient encore, à passer la rivière. La division polonaise du général Girard se fit jour à travers tous les obstacles, et, gravissant cette montagne de cadavres qui lui fermait la retraite, elle arriva sur l'autre rive, où l'ennemi l'eût infailliblement suivie, si dans l'instant le feu n'eût été mis au pont.

Les fuyards continuaient à s'entasser dessus et à chercher une issue au milieu des flammes, lorsqu'enfin les principaux appuis étant consumés, ce pont fatal s'abîma avec un craquement épouvantable, et disparut dans le gouffre de la Bérézina.

1812. Russie. Il est impossible d'évaluer avec précision la perte des Français dans cette journée. Plus de six mille hommes furent tués ou blessés ; quinze mille au moins demeurèrent au pouvoir de l'ennemi. Les Russes reconquirent à la Bérézina tous les trophées et toutes les richesses qui avaient été enlevés de Moskow ; une immense quantité d'artillerie et de bagages tomba entre leurs mains, et ils se ressaisirent de ces familles infortunées d'artistes et de négocians français, qui cherchaient à échapper à la vengeance des implacables Moskovites.

Après le passage de la Bérézina, la plupart des corps qui avaient encore conservé quelque apparence d'organisation, se débandèrent complétement ; près de trente mille hommes, démoralisés, perclus, désarmés, marchant en masse comme des troupeaux d'animaux timides, furent faits prisonniers avant d'arriver à Wilna ; c'était à coup sûr bien plus que l'ennemi ne pouvait espérer de la bataille générale qu'il aurait voulu livrer sur les bords de la Bérézina : en peu de jours, l'armée française perdit le peu de défenseurs qui lui restaient ; bientôt on ne distingua plus les corps d'armée qui avaient agi sur la Dwina, de ceux qui venaient de faire la retraite de Moskow ; les soldats quittèrent leur rang, endossèrent le bissac, et se confondirent avec leurs malheureux camarades : la garde impériale elle-même vit éclaircir ses rangs, et ne compta guère plus que trois cents vétérans armés, marchant encore en bon ordre pour la garde de leurs aigles.

1er-16 déc. *Suite de la retraite de l'armée française ; Napoléon remet le commandement au roi de Naples, et part pour le France ; évacuation de Wilna ; les Français repassent le Niémen, etc.* — Dans la nuit du 28, l'armée française se mit en marche vers Zembin ; le 29, elle s'étendit entre ce village et celui de Pleszczenitzi ; l'empereur eut son quartier-général à Kamen. Le même jour, vers midi, le major-gé-

néral Lanskoi, parti de Jurewo à la tête de cent cinquante hussards et environ quatre cents cosaques, parut à Pleszczenitzy, dans l'intention de couper la tête de la colonne de l'armée française. Le duc de Reggio venait d'arriver dans cette ville avec plusieurs généraux blessés comme lui; tous se renfermèrent dans une maison qui fut défendue par dix officiers et huit carabiniers du troisième léger italien. Le partisan russe, après avoir perdu plus de quarante hommes tués ou blessés devant ce poste en bois, devenu pour lui une forteresse imprenable, se retira à l'approche de la tête de colonne de l'armée française. 1812. Russie.

Tchitchagow s'étant mis en mouvement le 29 au matin, eut à Chotawicz un engagement avec l'arrière-garde du neuvième corps qui lui abandonna quatre pièces de canon dont les attelages manquaient entièrement.

Cependant le duc de Bassano qui était à Wilna, envoya au-devant de l'armée française, la division Loison et un détachement de cavalerie napolitaine. Ces troupes devaient occuper la position d'Oschmiana, et empêcher que Kutusow, qui côtoyait l'armée par le chemin de Kholkhli et par celui de Wolojin, n'y arrivât avant elle et ne s'en emparât. Le général Loison arriva à Oschmiana, le 5. Il fut attaqué le soir même par le colonel de partisans, Seslawin. Les cavaliers russes firent d'abord un *hourra* dans la ville et sabrèrent quelques petits postes; mais une partie de la garnison ayant pris les armes, chassa l'ennemi qui fut prendre position sur la hauteur en arrière d'Oschmiana. Là, il tira une centaine de coups de canon sur la ville, et disparut ensuite.

L'armée française arrivée le 2 décembre à Malodeczno, ne quitta cette ville que le 4, afin de donner aux isolés le temps de rejoindre, et aux combattans la possibilité de se réunir. Le 5, le quartier-général était à Smorgoni. Ce fut dans ce village que l'empereur, après avoir réuni en conseil

1812. Russie. le roi de Naples, le prince vice-roi et les principaux généraux, se détermina à partir pour la France, afin de créer de nouvelles ressources. Le roi de Naples qu'il nomma son lieutenant-général, prit le commandement de l'armée.

On a reproché à Napoléon d'avoir abandonné son armée en Russie. Ce ne fut point de son propre mouvement qu'il se décida à prendre cette résolution soudaine; elle lui fut suggérée par les conseils de ses plus fidèles généraux, qui n'ignoraient pas que le prompt retour du monarque pouvait seul décider les nouveaux préparatifs de résistance à opposer à l'ennemi.

Quoi qu'il en soit, l'armée, à la nouvelle du départ de son chef, tomba dans le plus absolu découragement : bien qu'elle eût perdu depuis long-temps son existence militaire, la personne de Napoléon avait toujours été pour elle un point certain de ralliement; elle ne vit plus désormais aucun espoir de salut.

Pendant que les Français arrivaient à Smorgoni, le froid se fit sentir avec une violence inconnue jusqu'alors. Dans les journées des 5, 6, 7 et 8 décembre, le thermomètre descendit jusqu'à 26 et 27 degrés au-dessous de la glace.

Ce froid excessif, auquel il était impossible de résister, étendait de moment en moment ses ravages. Chaque bivouac abandonné offrait l'aspect d'un champ de bataille. La division Loison, forte de dix mille hommes à son arrivée à Wilna, était déjà réduite à moins de trois mille. La plus grande partie des chevaux de l'artillerie, ayant péri gelés debout sous leurs harnais, il fallut abandonner plusieurs pièces qui augmentèrent les trophées si facilement obtenus par l'ennemi. Le 4, l'arrière-garde de l'armée française fut assez vivement attaquée à Malodeczno. Le 8, il y eut un autre engagement à Oschmiana, avec les restes de l'arrière-garde du neuvième corps. Le 9, le général Tchaplitz qui cherchait à devancer

les Français à Wilna, fut arrêté par la division Loison qui le força à prendre position à Miedniki. Le même jour l'armée française entra à Wilna. Elle y fut rejointe par le corps bavarois du général de Wrede qui avait effectué sa retraite par Narocz, Swiranki et Niementchin [1]. 1812. Russie.

[1] Par une conséquence inattendue, quoique dérivant de la marche des événemens, le passage de l'armée dans Wilna fut une des époques les plus désastreuses de la retraite, sans en excepter même la catastrophe de la Bérézina. Un grand nombre d'officiers et de soldats avaient épuisé le reste de leurs forces pour arriver à une ville dont les magasins offraient à leur imagination l'idée de l'abondance, et un dédommagement à leurs longues souffrances. C'était là qu'ils espéraient réacquérir assez de forces pour reprendre les armes qui échappaient à leurs membres engourdis, et arrêter l'insolent triomphe d'un ennemi toujours vaincu sur le champ de bataille, et devant lequel la rigueur d'un climat, supérieur aux forces physiques des peuples policés, les forçait, en frémissant, de se retirer; mais là même leur espérance fut déçue : ils avaient fait le dernier effort, ils y succombèrent. Beaucoup d'entre eux, ne pouvant plus trouver d'asile dans les maisons encombrées par leurs camarades, qui comme eux cherchaient de la nourriture et une température plus supportable, restèrent dans les rues, et y trouvèrent bientôt la fin de leurs maux. Ceux qui avaient rencontré un toit qu'ils croyaient hospitalier, ne furent pas moins malheureux, surtout s'ils étaient désarmés ou isolés. Leur corps épuisé, qui ne se soutenait que par une tension extrême, tomba dans l'abattement et dans la consomption, par l'effet même du soulagement momentané qu'il éprouvait; leurs membres, conservés par l'action du froid qui les avait engourdis, furent frappés d'une corruption rapide, qui bientôt éteignit en eux le principe de l'existence. On les voyait gisant à la place où, pour la première fois depuis long-temps, ils avaient reposé à l'abri des injures de l'air, hors d'état de se mouvoir pour chercher de tardifs secours, et dévoués à la pitié ou à l'inhumanité de ceux qui les entouraient. C'est là où le fanatisme, la barbarie, la cupidité et la trahison, enveloppés dans le manteau du patriotisme, venaient sous l'égide des proclamations adressées au peuple russe, leur porter la mort sous mille formes diverses. Les plus modérés de leurs bourreaux se contentèrent de les jeter dans la rue, où bientôt ils cessaient d'exister; le plus grand nombre les assassinèrent ou les dépouillèrent auparavant. Les Juifs surtout se signalèrent par cette lâche cruauté dont on trouve tant d'exemples dans leurs annales. Le lendemain, des milliers de cadavres, nus ou habillés, qui encombraient toutes les rues, attestèrent à la face du ciel qu'il n'est point d'excès auquel un peuple sauvage ne puisse se porter. Quiconque fut témoin des scènes qui se passèrent alors à Wilna, a perdu le droit de taxer d'exagération les atro-

1812. Russie.

Il n'y avait pas douze heures que l'armée française était réunie dans Wilna, lorsque le canon ennemi se fit entendre. C'était les corps du colonel Seslawin et des généraux-majors Lanskoi et Oruck, qui, après s'être réunis, attaquaient le général Loison; à l'instant les ordres furent donnés pour évacuer la ville, et une foule immense se précipita sur la route de Kowno. La division Loison soutint le combat et completta l'acte de sa destruction, en couvrant la marche d'une colonne composée des Polonais du cinquième corps, d'hommes isolés et désarmés, qui se dirigeait sur Olitta par Troki. Le 10, vers les trois heures du matin, l'armée française avait évacué Wilna, abandonnant dans cette ville plus de quinze mille isolés ou malades, dont un grand nombre d'officiers de tout grade [1].

Après deux heures de la marche la plus pénible, entreprise par une nuit très-sombre, au milieu d'une neige qui ne laissait plus apercevoir la route tracée, l'armée arriva au-

cités qui noircissent tant de feuillets de l'histoire du genre humain. C'est encore ici le lieu de rendre à ces braves patriotes polonais, compagnons fidèles des Français dans tant d'occasions, la justice que méritent la loyauté de leur caractère et la franchise de leur attachement : menacés et souvent victimes du penchant de la populace de Wilna pour les Russes, ils ne purent pas arrêter des assassinats, qui se seraient tournés sur eux-mêmes au moindre signe de pitié; mais dans l'intérieur des maisons, quels soins ne rendaient-ils pas aux Français qui eurent le bonheur de s'y réfugier !

[1] Les généraux Lahoussaie, Guillaume, Lefebvre, Zayonscheck, etc., furent obligés de rester dans Wilna. Le maréchal Kutusow, dans son rapport à l'empereur Alexandre, porte le nombre des prisonniers faits à Wilna à sept généraux, deux cent quarante-deux officiers, neuf mille cinq cent dix-sept sous-officiers ou soldats, et cinq mille cent trente-neuf malades dans les hôpitaux. Il eût été moins glorieux, mais plus judicieux sans doute pour le maréchal russe, de réduire toutes ces subdivisions à un total de quinze mille malades; car il est de fait certain, qu'outre les blessés, les dix-neuf vingtièmes des militaires français qui restèrent à Wilna avaient un membre gelé, et ne pouvaient aller plus loin.

(*Mémoires du général Guillaume de Vaudoncourt.*)

FOURNIER SARLOVÈZE,

Ambroise Tardieu Direxit.

dessous de la montagne de Vaka, qui n'était guère qu'à une lieue de Wilna. Là, le chemin fut trouvé si difficile, en raison de son escarpement et du verglas dont il était couvert, qu'on désespéra de franchir ce nouvel obstacle; le peu de chevaux qui restaient manquant de point d'appui pour tirer, et glissant à chaque pas, ne pouvaient plus conduire les voitures; celles-ci s'accumulèrent bientôt, se culbutèrent les unes sur les autres, et en peu d'instans la route devint impraticable. 1812. Russie

Le roi de Naples et le vice-roi résolurent d'attendre le jour en cet endroit, espérant qu'alors ils auraient la possibilité de tourner la montagne; mais cet espoir fut déçu aux premiers rayons du soleil; il fallut se remettre en route, abandonnant le reste du matériel, des bagages, et plus de cinq millions d'or et d'argent que contenait le trésor impérial.

Ainsi, tout ce dont l'ennemi n'avait pu s'emparer ou que la Bérézina n'avait pas englouti dans ses ondes, devint la proie facile de quelques centaines de cosaques que le hasard conduisit sur ce point.

Cependant une partie du corps de Platow était entrée dans Wilna après le départ de l'armée française; les hussards et les cosaques parcoururent aussitôt les rues, massacrant et dépouillant tous les blessés que les habitans avaient exposés au-dehors des maisons, et que l'avide cruauté des juifs avait épargnés. La place, les rues étaient encombrées de mourans et de cadavres. Tout à coup paraît un piquet de trente hommes, commandé par un officier, et qui placé au pont de la Wilia, y avait été oublié; le faible détachement est aussitôt entouré d'une nuée de cavaliers, deux mille hommes le pressent sur tous les points. Le commandant français, sans se déconcerter, dispose ses soldats en cercle et leur commande tranquillement le feu; il fait ensuite battre la générale et s'avance la baïonnette basse. En un instant tout fuit, et la ville est évacuée. Profitant alors de ce premier moment

1812. Russie. de stupeur, le détachement rejoint l'arrière-garde française au pont de Ponary [1].

Le 10 décembre l'avant-garde de Tchitchagow arriva au faubourg de Wilna. Platow, qui y était entré aussitôt après la retraite des trente braves qui avaient repoussé ses premiers coureurs, suivit alors l'arrière-garde française; il la trouva aux prises à Vaka avec le général Orlow-Denisow. Le 14, cette arrière-garde arriva à Kowno. Le lendemain, Platow parut devant cette ville avec ses cosaques et la fit canonner. Le duc d'Elchingen et le général Gérard s'y trouvaient avec une poignée d'hommes armés; ces faibles débris des premier et troisième corps et de la division Loison, tinrent quelque temps l'hetman en respect. Celui-ci fit alors passer plusieurs régimens de cosaques du Don sur la glace, afin d'attaquer la ville par la rive gauche du Niémen. Le poste placé au pont, effrayé de ce double mouvement, ayant pris la fuite, les cosaques allaient entrer de ce côté, lorsque le duc d'Elchingen qui s'y rendait, ramassa un fusil, marcha à leur rencontre à la tête des officiers de son état-major, et les arrêta jusqu'à ce qu'un détachement qu'il avait fait venir sur ce point, arrivât à son secours. Kowno fut évacué dans la nuit du 15. Le maréchal Ney avait traversé la première fois ce fleuve à la tête d'un corps de quarante mille hommes de superbes troupes, il le repassait alors suivi seulement de ses aides-de-camp. Quelques jours après, le prince Eugène, à force de soins et de persévérance, parvint à réunir environ douze cents éclopés, restes infortunés des cinquante mille combattans qu'il avait amenés d'Italie. Les autres corps n'avaient pas souffert dans une proportion moins effrayante. Il nous suffira de dire que, lors du passage du Niémen, les débris réunis

[1] Le nom de l'intrépide officier qui commandait ce détachement est resté inconnu jusqu'à ce jour; nous regrettons bien vivement de ne pouvoir pas l'inscrire dans ces fastes de la gloire française.

de l'armée française ne présentaient plus qu'une masse de vingt-cinq à trente mille hommes, la plupart ruinés par les privations, affaiblis par les maladies, ou mutilés par le froid. 1812. Russie.

Retraite du prince Schwartzenberg; derniers mouvemens du duc de Tarente; trahison du général prussien York; défection du général Massenbach; le duc de Tarente se retire sur Kœnigsberg; position de l'armée française au 31 décembre. Fin de la campagne. — Le prince Schwartzenberg s'était mis en retraite, du moment qu'il avait acquis la certitude de l'arrivée prochaine de l'armée française à Wilna. Il faut bien croire qu'à cette époque il y eut déjà quelques arrangemens préliminaires de paix entre les Autrichiens et les Russes. En effet, la neutralité tacite qu'ils observaient de part et d'autre, ne dura que jusqu'à la rentrée des troupes du prince Schwartzenberg en Gallicie. Dès le 14 décembre, Tormasow, qui avait été détaché pour observer le corps autrichien, arrêta ses troupes, et les fit cantonner : c'était un véritable état de paix, puisque ces cantonnemens furent étendus de Wilkomir à Oschmiana et Lida. D'un autre côté, on sait quelle part lord Walpole, envoyé secret d'Angleterre à Vienne, avait dans les dépêches que le prince Schwartzenberg recevait du comte de Metternich. Aussi le général autrichien, se conformant avec une exactitude toute particulière aux instructions qu'il avait reçues, se hâta-t-il de profiter de la bataille de Wolkowisk, pour s'isoler de l'armée française, dont il eut soin de ne se rapprocher que lorsque sa ruine eut été entièrement consommée. 12-31 déc.

Le 31 décembre, le corps autrichien vint prendre position entre la Narew et le Bug, occupant Broke, Ostrolenka, avec une avant-garde à Nur.

Le général Reynier, qui jusque-là était resté à Prujany pour observer la Wolhynie, se trouvant à découvert par sa gauche, depuis que le général Mohr avait évacué Rujana,

1812. Russie.

se vit alors décidément forcé de suivre le mouvement des Autrichiens. Il passa le Bug à Drogitchin, et vint prendre position à la droite du prince de Schwartzenberg. Sacken, qui avait suivi sur trois colonnes le mouvement du troisième corps, arriva le 31 décembre à Drogitchin : là il réunit son corps d'armée, et s'établit sur la rive droite du Bug, en face du général Reynier, placé un peu en avant de Wegrow.

Cependant le général Wittgenstein, après avoir passé la Bérézina sur un pont de bateaux, était arrivé le 4 décembre à Kamen; le 10, il était à Swinanka. Comme l'avant-garde de Tchitchagow occupait déjà Wilna quand il y arriva, il crut devoir appuyer à droite, par Wilkomir et Keidany, afin de couper, s'il lui était possible, la retraite au duc de Tarente. Des partis qu'il avait envoyés en avant ayant passé le Niémen, s'emparèrent des villes de Tilsit, Gumbinen et Instersburg, dont ils détruisirent tous les magasins. Wittgenstein se dirigea ensuite sur Rossiena; mais il eut soin de détacher, à marches forcées, deux divisions de son armée sur la route du dixième corps : l'une vers Tilsit, sous les ordres du général-major Loskow; l'autre, sous le commandement du général-major Diebitch, se dirigea vers Koltiniani, à l'effet de couper la communication du duc de Tarente avec le corps prussien en entier. Déjà une négociation avec le général York était entamée, s'il faut en croire le rapport de Wittgenstein lui-même. Ainsi l'armée française allait être lâchement abandonnée par les alliés, sur la foi desquels elle avait cru pouvoir compter, et le malheur donnait le signal à la trahison.

Le duc de Tarente, qui jusque-là avait continué d'occuper la ligne de Fridrichstadt à Mittaw, ne commença son mouvement de retraite que le 19 décembre, et se dirigea sur Tilsit. Il n'avait avec lui que la division Grandjean et le général prussien Massenbach, avec six bataillons, six esca-

drons et douze canons. Le général York, avec le reste du corps prussien, le suivait à une journée de distance. Le 26, la tête de colonne du dixième corps étant arrivée devant Piklupenen, près de Tilsit, se trouva en présence du général Laskow. Chargés par la brigade Bachelu et par la cavalerie prussienne, les Russes furent culbutés et battus; deux de leurs régimens mirent bas les armes; ils perdirent en outre plusieurs canons. Le lendemain, le général Bachelu marcha sur Tilsit, que les Russes abandonnèrent à son approche. Le gouverneur de Riga, après avoir quitté cette ville, aussitôt qu'il fut informé du mouvement de retraite de Macdonald, se présenta le 21 devant Mittaw, où il entra sans difficulté. Arrivé le 27 devant Memel, le commandant qui s'était retiré dans la citadelle, ne se croyant pas assez fort pour résister, se rendit le jour même. Le 29, le duc de Tarente était à Tilsit sur la gauche du Niémen. 1812. Russie.

Mais pendant que le duc de Tarente combattait victorieusement à Piklupenen, le général York négociait avec le général russe Diebitch.

Le 30, la convention suivante fut arrêtée à Tourogen. Les circonstances de cette négociation et les expressions dans lesquelles furent rédigés les articles, portent avec elles le caractère de la plus infâme trahison. York, en notifiant ce traité odieux au maréchal duc de Tarente, termine sa lettre par cette phrase, qui indique suffisamment que le général prussien ne se croyait pas à l'abri de la honte qui rejaillit sur les parjures de son espèce. « Quel que soit le jugement que portera le monde de ma conduite, écrit le général, j'en suis peu inquiet : le devoir envers mes troupes et la réflexion la plus mûre me la dictent; les motifs les plus purs, quelles qu'en soient les apparences, me guident. » Au moins, en avouant qu'il se résolvait à braver le jugement qu'on porterait de sa conduite, le général York aurait-il dû

1812. Russie.

faire connaître ces motifs si purs qui mettaient sa conscience en repos.

Conventions préliminaires entre le général-major Diebitch et le général York.

« Art. 1er. Le corps prussien occupera, dans l'intérieur du territoire prussien, la ligne le long de la frontière depuis Memel et Nimmersat, jusqu'à la route de Wainuty à Tilsit. Depuis Tilsit, la route qui passe par Schilupischken et Melanken jusqu'à Labiau, y compris les villes qu'elle touche, déterminera l'étendue du pays que doit occuper le susdit corps prussien. Ce territoire sera borné de l'autre côté sur le Kurisch-Haff, de manière que toute cette étendue sera considérée comme parfaitement neutre, tant que les troupes prussiennes l'occuperont.

Il est bien entendu que les troupes russes pourront aller et venir sur les grandes routes précitées, mais elles ne pourront prendre leurs quartiers dans les villes de cet arrondissement.

« 2. Les troupes prussiennes resteront en parfaite neutralité dans l'arrondissement désigné article 1er, jusqu'à l'arrivée des ordres de S. M. le roi de Prusse; mais elles s'engagent, dans le cas où Ladite Majesté leur ordonnerait de rejoindre les troupes impériales françaises, de ne pas combattre contre les armées russes, pendant l'espace de deux mois, à dater du présent jour.

« 3. Dans le cas où S. M. le roi de Prusse ou S. M. l'empereur de toutes les Russies, refuseraient de ratifier la présente convention, le corps prussien sera libre de se porter là où les ordres de son roi l'appelleront.

« 4. On rendra au corps prussien tous les traîneurs qu'on trouvera sur la route de Mittaw, et également tout ce qui fait partie du matériel de l'armée. Quant à la branche des

approvisionnemens et du train dudit corps, tout ce qui la compose pourra traverser sans obstacles les armées russes, pour rejoindre de Kœnigsberg ou de plus loin le corps d'armée prussien. 1812. Russie.

« 5. Dans le cas où les ordres du lieutenant-général York pourraient encore atteindre le lieutenant-général Massenbach, les troupes qui se trouvent sous le commandement de ce dernier seront comprises dans la présente convention.

« 6. Tous les prisonniers que pourraient faire les troupes russes, sous les ordres du général-major Diebitch, sur les troupes du général Massenbach, seront également compris dans cette convention.

« 7. Le corps prussien conservera la faculté de concerter tout ce qui est relatif à son approvisionnement avec les régences provinciales de la Russie, le cas non excepté où ces provinces seraient occupées par les troupes russes.

« La convention précitée a été expédiée en double, et munie de la signature et du sceau particulier des soussignés.

« Fait au moulin de Poschernu (près Tourogen), le 30 décembre 1812.

« *Signé* York, *lieutenant-général au service de Prusse*, et Diebitch, *général-major au service de Russie.* »

Le même jour 30 décembre, le général Massenbach ayant reçu les ordres d'York, exécuta la convention conclue; il déserta le poste que lui avait confié le maréchal, et rejoignit le corps prussien.

La lettre qu'il écrivit à cette occasion au duc de Tarente n'est pas moins bizarre que celle de son collègue York; elle prouve combien l'exécution d'une pareille convention répugnait à la délicatesse de ce général.

« Votre Excellence pardonnera (dit-il), que je ne sois venu moi-même l'avertir du procédé; c'était pour m'épargner

1812. Russie. une sensation très-pénible à mon cœur, parce que les sentimens de respect et d'estime pour la personne de V. E., que je conserverai jusqu'à la fin de mes jours, m'auraient empêché de faire mon devoir [1]. »

La défection des Prussiens était le premier résultat des efforts de la société du *Tugend-Bund* [2], qui commençait à prédominer en Allemagne : nous la verrons subséquemment exercer une influence plus générale. Toutefois, le roi de Prusse n'osa point encore lever le masque; il écrivit plusieurs fois au roi de Naples, pour lui témoigner son mécontentement de la conduite du général York; il désavoua tout ce qui avait été fait; il fit même mettre en jugement les deux généraux qui avaient osé signer la convention de Tourogen, et envoya un de ses aides-de-camp à Kœnigsberg pour arrêter le général York, qui dut remettre son commandement au général Kleist. Dans le même temps, il faisait protester, par son ambassadeur à Paris, de son attachement à l'empereur Napoléon, et de son inviolable fidélité aux engagemens qu'il avait contractés avec la France.

Sur ces entrefaites, son aide-de-camp, sous le prétexte de n'avoir pu pénétrer jusqu'à Kœnigsberg, se rendit au quartier-général russe, pour assurer l'empereur Alexandre que le roi de Prusse ne tarderait pas à se réunir à lui.

L'empereur Alexandre était arrivé le 22 décembre à Wilna, et, à cette époque, aucun officier russe ne doutait déjà de la neutralité de l'Autriche et de l'alliance prochaine de la Prusse. Dès le commencement de janvier, le roi Frédéric Guillaume

[1] Cet aveu est positif. Le général Massenbach déclare qu'il suit forcément un système d'obéissance passive. Plus franc que le général York, il ne cherche point à s'étayer de la pureté de ses motifs; il éprouve un sentiment pénible, et sa consience s'élève tellement contre lui, qu'il craint que la seule vue du maréchal Macdonald ne le fasse manquer aux honteuses obligations qui lui sont imposées.

[2] Littéralement *lien de vertu*, c'est-à-dire, société des amis de la vertu.

avait des agens à Kowno pour recevoir soixante mille fusils français provenant des magasins de Kowno et de Wilna ; d'autres agens étaient chargés de racheter les prisonniers que la Russie vendait à ce monarque, pour former le noyau des levées qu'il préparait déjà, et qui combattirent depuis dans les champs de Lutzen et de Bautzen. Toutefois, le cabinet de Berlin n'avoua ouvertement son changement de conduite que lorsque l'armée française fut obligée de repasser l'Oder. 1812. Russie.

Au 31 décembre, les débris des différens corps de l'armée française occupaient Thorn, Marienwerder, Elbing, Marienburg, Varsovie, Plock, Wegrow, Dantzig, Tilsit, Ostrolenka et Brokc; le quartier-général avec la garde était à Kœnigsberg.

La trahison du général York ne permettait point au duc de défendre les bords du Niémen avec la seule division Grandjean qui lui restait. Ce maréchal dut se retirer sur Kœnigsberg et la Vistule; et comme la gauche de l'armée se trouvait alors découverte, le roi de Naples transféra le quartier-général à Posen.

On verra dans le volume suivant les débris de cette armée, dont les élémens seuls avaient triomphé, se retirer successivement du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, de l'Oder sur l'Elbe. Alors une armée nouvelle, jeune et nombreuse, créée par les puissans efforts du patriotisme et du génie, viendra arrêter tout à coup les progrès de l'ennemi. Les champs de Lutzen et de Bautzen offriront le spectacle extraordinaire de vieux soldats aguerris par vingt batailles, reculant devant de jeunes levées, incitées par le souvenir de la gloire de leurs devanciers; et cette fois encore la France pourra espérer que ses frontières ne seront point envahies par l'étranger.

1810-1811. Portugal.

NOTES

SUR LA CAMPAGNE DE PORTUGAL

EN 1810 ET 1811.

N. B. Ces observations authentiques sur la campagne de Portugal ne nous étant parvenues qu'au moment où le XXe volume allait paraître, et où nous ne pouvions faire droit aux justes réclamations de leur auteur, nous avons cru devoir à la mémoire de l'illustre Masséna leur insertion dans ce XXIe volume.

Le lendemain de la bataille de Busaco le maréchal Masséna, déjà abreuvé de dégoûts et de contrariétés, me chargea du soin de venger sa campagne de Portugal de toutes les attaques qu'on lui préparait [1]. Je dus remplir ce pieux devoir; j'ai négligé jusqu'ici de le faire, parce que je n'avais pas jugé nécessaire de relever les erreurs volontaires des écrivains évidemment ennemis de la gloire nationale, ou d'un anonyme étranger [2], auquel on pourrait peut-être reprocher autant d'ingratitude que d'inhabileté; ni de répondre à des officiers très-distingués par leur mérite et leurs bon sentimens (MM. Guingret et de la Grave), mais qui n'étaient pas placés convenablement pour connaître les motifs ou les détails de telles affaires, et pour juger de si grandes renommées. Maintenant je ne saurais permettre que ces erreurs diverses fussent accréditées par mon silence, lorsqu'elles se trouvent consignées dans un recueil qui doit devenir le dépôt de notre gloire militaire, et que l'Europe peut consulter.

[1] J'étais à cette époque premier aide-de-camp du maréchal Masséna. Au mois d'octobre 1805, il me fit l'honneur de me proposer de passer en cette qualité auprès de lui, et j'ai fait avec lui cette campagne d'Italie, celle de Naples en 1806, celles de Pologne, d'Allemagne, en 1809, et de Portugal en 1810 et 1811.

[2] *Aperçu nouveau sur les campagnes des Français en Portugal.*

Mon intention n'est pas de faire ici une critique suivie des historiens de cette campagne, ni de relever toutes les erreurs qu'ils ont commises ; encore moins de donner une relation complète de cette guerre, si mémorable du reste, soit sous les rapports de la théorie militaire, soit par l'influence qu'elle a exercée sur les affaires de l'Europe, soit enfin par la réputation colossale des deux généraux en chef. Je veux seulement constater les faits principaux en présence des contemporains, afin de leur donner force de vérité, afin de réfuter quelques assertions fausses et des reproches sans fondement adressés à mon illustre général [1]. Je le ferai avec

1810-1811. Portugal.

[1] L'historique de cette campagne présente une foule d'erreurs de détail, d'inexactitudes de toute sorte, que, par leur nombre, il était impossible de rectifier et de relever, mais qui, en se contredisant souvent, ont leur remède avec elles. Mes réclamations portent sur les jugemens non-seulement hasardés, mais faux généralement, d'une des premières réputations militaires de l'Europe, qui appartient à toute l'armée française; ensuite sur les motifs qui ont dirigé la conduite du prince d'Essling envers le maréchal Ney; enfin, sur neuf erreurs principales, dont on peut administrer les preuves certaines, et sur lesquelles il sera facile de consulter les correspondances officielles, soit dans les registres des généraux, soit dans les archives.

La première relative aux motifs qui ont déterminé les retards de l'entrée en Portugal après le siége de Ciudad-Rodrigo, les ordres portant expressément de prendre Almeida;

La deuxième sur le service accordé à la garnison d'Almeida, d'après la demande du général portugais ;

La troisième sur l'obstination du prince pour attaquer Busaco, et en général sur toute cette affaire;

La quatrième sur la conduite du prince général en chef et des troupes à Coimbre;

La cinquième sur la marche à Lisbonne, qu'on prétend n'avoir pas été ordonnée, et qu'on blâme;

La sixième sur les retards mis à s'occuper de l'équipage de pont sur le Tage ;

La septième sur les excès commis par nos maraudeurs, qu'on a fait retomber sur toute l'armée;

La huitième sur l'incendie des pontons, qu'on prétend avoir eu lieu plusieurs jours avant la retraite;

La neuvième sur la bataille de Fuente d'Onoro.

1810-1811. Portugal.

décence, avec ce respect que l'on doit à de hautes renommées et surtout à de grandes infortunes, sans me permettre d'inculper les intentions de qui que ce soit : et comment oserais-je le faire, entourés comme nous le sommes des déplorables débris de tant de gloire, et de tout ce qu'il y eut de plus illustre parmi les chefs de cette armée.

En général, il manque aux historiens contemporains de se trouver à cet éloignement où les passions se taisent, et où s'établit le point de vue historique. Ceux qui veulent raconter ce qu'ils ont vu ou fait, et peuvent donner des renseignemens authentiques, devraient seuls se permettre d'écrire des mémoires; mais comment l'officier subalterne parviendra-t-il à connaître les secrets des grandes affaires ou des personnages considérables, lorsqu'il ignore le plus souvent ce qui arrive à portée de canon de son bataillon; lorsque même, avec la plus haute capacité, il manque des plans, cartes et documens nécessaires pour pénétrer dans le fond des affaires? J'ai écrit depuis long-temps les mémoires de cette campagne; mais je n'ai pas cru que le moment fût encore venu de les publier. J'ai été quelquefois d'un autre avis que mon général, il le souffrait par amitié; mais je dois me taire par respect, et suspendre la publication de ces mémoires. Ils ont été rédigés d'après un journal extrêmement détaillé, d'après toutes les pièces du cabinet particulier du prince, qui sont toutes passées par mes mains; d'après la correspondance militaire que j'ai faite en entier dans les occasions importantes. Je serai souvent obligé de parler de moi dans cette notice; mais je n'ai pu me soustraire à cette fâcheuse nécessité, puisque je dois une garantie de ce que j'avance, et que la première de toutes les garanties est dans ce que je déclare avoir vu, entendu ou fait.

Je commence par avouer que j'ai eu une grande part à toutes les opérations de cette campagne, et que j'en accepte

volontiers autant de responsabilité que me le permet la mémoire imposante du maréchal. Je déclare aussi qu'entourés comme nous l'étions de généraux et officiers de tous grades et de toutes armes, qui avaient servi en Portugal, ou qui y étaient nés, nous n'avons eu aucune notion précise sur la topographie de ce pays, et particulièrement sur celui qui environnait Lisbonne à une quinzaine de lieues, quelques soins que nous ayons pris pour découvrir ces renseignemens. J'ai fait le plan de campagne d'après les matériaux que nous avions pu réunir de tous côtés. Je l'ai montré, par ordre du prince, au général Loison qui devait connaître ce pays, et c'est la seule fois qu'il s'est trouvé initié à la direction des affaires [1]. Lorsque j'ai fait franchement ces aveux à un homme qui ne pardonnait pas facilement les fautes militaires [2], pourquoi hésiterais-je maintenant de les renouveler ici ? 1810-1811. Portugal.

La mésintelligence entre le prince d'Essling et le maréchal Ney n'attendit pas pour éclater la fin de la campagne ;elle commença dès l'arrivée du premier, ainsi qu'il est facile de le voir par le ton de leur correspondance. Il ne faut pas aller en chercher d'autres causes que celle qui se présente si naturellement dans le caractère indomptable de deux hommes, dont l'un ne pouvait supporter le commandement, et dont l'autre ne pouvait oublier qu'il l'exerçait depuis tant d'années. Le siége de Ciudad-Rodrigo vit plus d'un exemple de cette mésintelligence : l'accélération du feu ouvert, non sans inconvéniens, vingt-quatre heures avant le moment convenu ; le rapprochement de la batterie de brèche ; le changement de

[1] L'assertion de M. de Montveran à ce sujet (*Situation de l'Angleterre au premier janvier* 1816) est inexacte. Le général Loison faisait une cour assidue au prince ; mais il n'a jamais travaillé avec lui. Par une fatalité inconcevable, nous n'avions auprès de nous aucun des officiers qui auraient pu être si utiles à l'armée : tout le monde comprendra que je désigne de cette manière le général Thiébault et le colonel Vincent.

[2] Napoléon.

1810-1811. Portugal.

commandant du génie [1]; plus tard, l'affaire du 24 juillet engagée sans aucun ordre, où le maréchal avait voulu faire intervenir le huitième corps; enfin, dès le commencement de l'entrée en Portugal, la pointe faite par le sixième corps à Celorico à une marche en avant de toute l'armée, contre l'ordre général envoyé à tous les corps [2]: par la suite, cette brouillerie se manifesta d'une manière plus funeste à Busaco, à Punhete, à Pombal, à Condeixa, à Foz d'Aronce, etc.

Les ordres qu'avait reçus successivement le maréchal Massena, prince d'Essling, portaient d'assiéger Ciudad-Rodrigo et Almeida, et d'en faire ses places d'armes pour la conquête du Portugal; de marcher sur Lisbonne au commencement de septembre, d'abord par les deux rives du Tage : le général Drouet, comte d'Erlon, avec douze mille hommes, lui était annoncé, vers le premier septembre, pour former sa réserve active; et vingt mille hommes de la jeune garde devaient occuper le pays en arrière de nous, tandis qu'une division commandée par le général Serras appuierait notre droite vers Léon et Astorga. Le prince devait de plus observer la rive gauche du Tage, couvrir Madrid, etc.

Après la prise de Ciudad-Rodrigo, que le sixième corps avait vainement insulté à plusieurs reprises avant notre arri-

[1] Ce commandement fut confié par le prince au colonel du génie Valazé, qui fut blessé grièvement d'une pluie de grenades, en attachant le mineur à la contrescarpe.

[2] D'après l'ordre général pour l'entrée en Portugal, l'armée devait se trouver le 16 septembre dans les positions suivantes : le deuxième corps à Guarda, le sixième corps à Alvarès, et son avant-garde à Célorico; le huitième corps à Pinhel ou Povos del Rey, suivant les dispositions de l'ennemi. L'armée ainsi placée pouvait marcher de front sur le Mondégo, ou, de flanc, sur le Zézére, par la route de Belmonte. Ainsi le mouvement général se trouva démasqué vingt-quatre heures plus tôt par la pointe du maréchal Ney sur Célorico, portant son avant-garde à Fornos au-delà de Mondégo. Le maréchal fit séjour à Célorico pour rentrer en ligne, et Wellington eut vingt-quatre heures d'avance pour donner ses derniers ordres, et faire arriver le général Hill à Busaco.

vée, il fallut s'occuper des préparatifs pour le siége d'Alméida, opérations toujours difficiles, et surtout si loin de France. Le hasard nous livra cette place, en faisant sauter ses poudres et ébranlant son enceinte. La garnison portugaise témoigna la plus vive joie dès qu'elle reconnut, du haut des remparts, le marquis d'Alorna entouré d'officiers portugais. Les acclamations redoublèrent après la capitulation; aucun officier ni soldat portugais ne montra la moindre opposition, à l'exception d'un capitaine qui était auprès du gouverneur anglais. Le marquis vint, au nom de cette garnison, demander au prince d'en former un corps au service de France, pour l'opposer à ceux qu'avaient organisés les Anglais, et qu'on disait supporter impatiemment leur joug. Les généraux portugais rappelant au prince ce qui s'était passé en 1807, qu'une partie de leurs troupes étaient déjà dans les rangs de l'armée française, que le reste était au moment de se séparer des Anglais, se rendaient garans de la fidélité de la garnison. Le prince ouvrit son cœur à l'espoir de diminuer ainsi les horreurs de cette guerre, rendue si terrible par les ordres des généraux anglais, de détacher ainsi d'eux une partie de la population, et il accéda à la demande des Portugais. Le marquis d'Alorna organisa ces troupes; elles formèrent la brigade du général Pampelona; et après qu'elles eurent prêté serment de fidélité, le prince leur fit rendre les armes. D'après cet exposé exact, comment peut-on blâmer la politique et la générosité du prince, comment l'anonyme portugais ose-t-il dire qu'il a violé la capitulation d'Alméida?

1810-1811. Portugal.

Le moment était venu d'entrer en Portugal. Nous ignorions complétement l'existence des lignes de Lisbonne; la première nouvelle nous en fut donnée à Leyria. Un officier du génie de l'armée de 1807 m'avait dit que nous trouverions au-delà de Santarem des plateaux à pouvoir manœuvrer avec

1810-1811. Portugal.

toutes armes dans tous les sens, ce qui était assez supposable à l'extrémité de cette chaîne de montagnes, et à trois cents lieues du tronc principal des Pyrénées. Nous connaissions les retranchemens préparés à Ponte-Murcella et sur la route en arrière, dans ce long et difficile défilé entre l'Estrella et le Mondego; la rive droite de ce torrent nous présentait les pays les plus accessibles. Nous savions tout ce que l'armée du duc d'Abrantès avait souffert sans combattre pour traverser le Beyra; dans la saison actuelle, le Mondego ne pouvait former obstacle vers Coimbre; une idée toute simple fut de manœuvrer par la rive droite de ce torrent. Il s'agissait d'arriver devant Coimbre en même temps que le général Hill, qui avait à traverser l'Estrella et le Zézére. Nous y serions arrivés certainement à temps, sans ces faux mouvemens et sans les retards et les réparations de l'artillerie des sixième et huitième corps d'armée. Il fallut s'arrêter quatre jours à Viseu pour ce dernier objet, ainsi Hill put atteindre Busaco.

Les renseignemens pris par moi à Viseu sur la Sierra d'Alcoba, et les chemins de Coimbre, renseignemens dont le général Pamplona [1] eut connaissance, furent aussi inexacts que tous les autres. L'ennemi couronnait la crête de Busaco. Le maréchal Ney écrivit au général Reynier que s'il commandait en chef, il attaquerait et culbuterait les Anglais, mais qu'il fallait attendre les ordres de Masséna, auquel il envoya sa lettre. Celui-ci arriva tout aussitôt sur la ligne; et bien loin d'avoir fait attaquer, contre l'avis des chefs de corps, il accorda la bataille à ceux-ci qui la demandaient à grands cris. Mais ici comme à la bataille de Fuente-d'Onoro,

[1] Ce général n'a cessé de nous fournir, ainsi que le marquis d'Alorna et M. de Chambors, des matériaux de toute espèce en cartes, mémoires, etc., avec bien plus de zèle que de succès : tous ces messieurs, qui entouraient constamment le prince et lui faisaient une cour fort assidue, lui ont prodigué toujours toutes les marques du plus absolu dévouement.

le prince, par excès de délicatesse, fit la faute d'abandonner aux commandans des corps d'armée l'exécution de ses ordres écrits, et de ne pas diriger lui-même, *à son commandement*, tous les détails de ses attaques. Le lendemain on tenait beaucoup de propos; je montrai cette lettre justificative du maréchal Ney à son chef d'état-major le colonel Bechet [1], qui m'en témoigna beaucoup d'étonnement. La position de Busaco était difficile, mais non inattaquable; et, si l'attaque eût été bien menée, Wellington pouvait être forcé. Ce que rapporte l'anonyme des propositions faites le lendemain pour retourner en Espagne, est très-vrai; il paraît que ce n'est pas toujours sans fruit qu'il écoutait aux portes : c'est à ce sujet que le prince me dit ce qui se trouve en tête de cette notice [2]. Il fit reconnaître le pays, à droite et à gauche de la ligne, par le général Sainte-Croix et le capitaine du génie Beaufort d'Hautpoul [3]. Après quoi il opéra son mouvement sur la première direction par Avellans de Cima. On ne conçoit pas comment le général anglais n'empêcha pas ce mouvement de flanc et ne tomba pas sur nos colonnes, qui n'exécutèrent pas cette manœuvre difficile selon l'ordre et au moment fixé. Par la retraite qu'il opérait derrière le Mondégo, le général anglais, supérieur en forces, semblait s'avouer vaincu, ou du moins incapable de tenir campagne devant nous.

1810-1811. Portugal.

Les ordres de l'empereur étaient de marcher sur Lisbonne.

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

[2] « *De venger sa campagne de Portugal de toutes les attaques qu'on lui préparait.* »

[3] Aujourd'hui lieutenant-colonel, secrétaire du comité du génie, le même qui a publié, en avril 1818, dans les *Annales militaires*, une réfutation des erreurs de l'*anonyme portugais*, au sujet de la garnison d'Almeida, et de plusieurs autres faits. Il avait plus de droits qu'un autre à prendre la défense du prince qui l'avait attaché à sa personne, et le traitait avec une excessive distinction.

1810-1811. Portugal. J'ai déjà dit que nous ignorions complétement les mesures de défense prises autour de cette capitale. Qui aurait proposé alors de s'arrêter à Coimbre, à six ou sept marches de Lisbonne, lorsque toute l'armée brûlait du désir de se mesurer avec les Anglais en terrain égal ? Qui alors a douté de la victoire, et qui niera qu'étant vainqueurs et maîtres de Lisbonne, nos blessés auraient été autrement traités ? A-t-on oublié maintenant que l'armée de Portugal devait coopérer à la soumission de l'Espagne et à la sûreté de Madrid ? Que pour cela elle devait, d'après les ordres de l'empereur, se lier avec les armées du centre, du midi, d'Aragon même ? Quel autre conseil aurait pu donner le cabinet britannique pour assurer à son général l'avantage des opérations intérieures et quelque influence sur les affaires d'Espagne ? L'insurrection de ce pays n'était soutenue que par la protection de l'armée anglaise ; sa soumission dépendait de l'éloignement de cette armée [1].

Le maréchal Masséna avait fait donner les ordres les plus sévères pour le maintien de la discipline ; il fit tout ce qu'il put pour sauver Coimbre du pillage. Le général portugais Pamplona, nommé par lui commandant de cette ville, peut rendre compte des mesures prises à cet effet ; mais quel ordre maintenir dans une ville absolument déserte, où personne ne peut invoquer secours et protection, où aucune distribution régulière ne peut être faite ? En partant, le prince fit fortifier et barricader deux couvens à la rive gauche du Mondégo, pour y déposer les blessés avec une petite garnison. Quelques habitans rentrés furent emmenés en ôtage, et c'est le jour même où le prince leur rendit la liberté à Rio-

[1] Il n'y eut aucune proposition faite par le maréchal Ney pour s'arrêter à Coimbre, ni aucune altercation à ce sujet, comme l'avance M. de Moutveran, tom. v, p. 143.

Major, sur la demande du général portugais, qu'on accablait de mauvais traitemens nos malheureux blessés à Coimbre. En apprenant à Leyria, le 7 octobre, que les Anglais se retranchaient depuis un an devant Lisbonne, nous avions pu, à force de questions, nous former une idée des montagnes de Montachique, et prévoir dès-lors la nécessité de tourner nos vues d'un autre côté. Je trouve sur mon journal que, dès le 9, de Rio-Major, MM. le colonel d'artillerie Camas, et le chef de bataillon Nempde[1], furent envoyés à Santarem pour réunir tout ce qui était propre à former un pont sur le Tage, pour établir un arsenal et un dépôt dans cette ville, enfin pour la fortifier. Le général Montbrun fut chargé de ramasser tout ce qui se trouvait dans les petits ports sur les bords du Tage; et, le 14, le général Eblé se rendit à Santarem pour s'occuper de l'équipage de pont. Comment a-t-on pu dire que le prince négligea, dès le commencement, un objet aussi important? A notre arrivée à Sobral, au lieu de *plateaux ondulés et accessibles*, nous trouvâmes des montagnes très-escarpées et des ravins très-profonds, un col large de queiques pas, et au-delà des murailles de rocher, couronnées de tout ce qu'on peut faire en fortifications de campagne et hérissées d'artillerie : alors il nous fut clairement démontré que, pour le moment, nous ne pouvions attaquer les lignes de Montachique avec trente-cinq à trente-six mille hommes dont se composait l'armée; puisque, après avoir forcé les lignes[2], nous n'aurions pas pu occuper Lisbonne avec ce qui serait resté de monde, si les

1810-1811. Portugal.

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

[2] Ce n'est pas ici le cas de faire la description de ces lignes; l'idée sommaire qu'on en a donnée est à peu près exacte, mais le jugement porté sur elles ne l'est pas. On a oublié de dire qu'au moyen d'un système de signaux, Wellington pouvait transmettre rapidement les avis et les ordres. Ses mouvemens derrière ses lignes étaient toujours faciles et assurés. On a critiqué sans raison son système

1810-1811. Portugal. Anglais avaient voulu débarquer à Péniche ou à Sigueira, et recommencer les manœuvres de 1808. Il fallait attendre les renforts annoncés pour forcer les Anglais dans leurs lignes, ou s'établir avec notre armée à cheval sur le Tage, pour opérer méthodiquement l'occupation du Portugal : ainsi, dans ce moment, il n'y avait rien à faire que tenir l'ennemi de plus près possible, et travailler à l'équipage de pont. L'attaque d'Abrantès, qui se trouvait dans un état respectable, eût été une folie : de plus, son occupation ne présentait aucun avantage ; car la position n'est nullement stratégique, et l'ennemi n'aurait pas manqué de brûler ou de détruire son pont de bateaux. Nous n'avions pas d'assez gros calibres pour ouvrir ses murailles, ni des munitions à dépenser inutilement. Abrantès tombait nécessairement après le passage du Tage, où nous tirions de l'Alentejo de quoi l'attaquer.

Les ordres et les instructions de l'empereur étaient conformes au système développé ci-dessus. La jonction du neuvième corps était annoncée pour le premier septembre, et quoiqu'il se fût arrêté en Biscaye, nous l'attendions prochainement, ainsi que la formation du corps de jeune garde à Ciudad-Rodrigo ; mais les Anglais travaillaient sur nos derrières pour empêcher l'arrivée de ces corps. Enfin, par ses lettres des 4 et 22 décembre, le major-général et la correspondance officielle de Paris assuraient que le cinquième corps avait ordre de marcher sur le Tage à Villaflor et Montalvao, pour favoriser nos opérations ; que l'armée de l'intérieur devait faire occuper Coria et Placencia ; qu'après la prise de Tortose, l'armée d'Aragon se rapprocherait du centre

de guerre ; il était à peu près infaillible contre un ennemi inférieur ; mais qui osera *sauver un pays* d'une telle manière ? Quel nom méritent de tels *défenseurs* ? Et qu'est l'incendie du Palatinat, ennemi, par Turenne, en comparaison de la dévastation du Portugal, ami, par Wellington ?

de l'Espagne. Ces lettres portaient aussi l'ordre de passer le Tage, de couvrir les têtes de pont par des fortifications, etc.; elles approuvaient toutes nos opérations pour contenir l'ennemi dans ses positions, et regardaient le temps gagné comme un avantage suffisant dans les circonstances où se trouvait l'Europe. 1810-1811. Portugal.

Tels sont les motifs de notre long séjour dans les positions d'Alenquer et de Santarem, qu'on a trop légèrement attribué à une vaine opiniâtreté du prince, et à des considérations personnelles. On ne peut pas nier, et l'empereur a reconnu en toutes occasions que l'attitude imposante de l'armée française en face des Anglais avait puissamment contribué aux avantages remportés de tous côtés sur les Espagnols, à la lutte vigoureuse de l'opposition dans les affaires de la régence, aux incertitudes sur la conservation du ministère tory, enfin aux décisions des puissances continentales. On espérait à Paris que le prince de Galles retirerait ses troupes du Portugal, ou ferait la paix à son avénement à la régence. Deux grandes affaires occupaient pardessus tout le cabinet des Tuileries, la guerre de Portugal et les négociations de la Turquie [1]. On voit que notre position tenait à de hautes considérations politiques, et qu'elle avait exercé une grande influence sur les affaires générales de l'Europe. En définitive, trente-cinq mille Français, manquant de tout, avaient contenu plus de cent mille alliés, sans toutefois penser à les *bloquer*, comme on l'a écrit.

La difficulté des vivres, l'obligation de les envoyer chercher très-loin, nous forcèrent de quitter au bout d'un mois ces positions de Sobral, où les dispositions audacieuses de l'armée, surtout celles du huitième corps, qu'on n'avait jamais pu rectifier entièrement, insultaient à la supériorité

[1] Lettre du major-général apportée par le général Foy.

1810-1811. Portugal. numérique de l'ennemi. Il fallut prendre une nouvelle ligne derrière le Rio-Major, à quelques lieues en arrière de la précédente. Ce mouvement était prévu depuis long-temps, et les ateliers de construction avaient été, dès le premier octobre, transportés de Santarem à Punhete. Les premiers bateaux furent destinés à établir deux ponts sur le Zézére à Punhete et à Martinchel. On ne pouvait pas entreprendre le passage d'un fleuve comme le Tage en présence de l'ennemi, ni songer à un établissement permanent, sans avoir de quoi former un double pont; et il avait fallu forger les premiers outils, abattre le premier arbre. Le respectable général Eblé fit ce prodige, de créer un superbe équipage de pont sans matériaux et même sans ouvriers; mais tout était fort long à confectionner : ce ne fut que le 12 ou le 13 janvier que nous eûmes quatre-vingt bateaux nécessaires pour les ponts du Tage, indépendamment de ceux du Zézére; il fallut travailler ensuite à la construction de quelques bacs, nacelles, et des haquets pour un premier pont de quarante bateaux.

Cependant l'ennemi, effrayé de ces préparatifs, et persuadé que ce qu'il avait à craindre le plus était ce passage du Tage, puisque ses dispositions et ses avis le rassuraient assez sur l'arrivée de secours suffisans pour l'attaque des lignes, pendant qu'il attendait des renforts de tous côtés; l'ennemi entassait retranchemens sur retranchemens vis-à-vis de Punhete et de l'embouchure du Zézére. Il avait, dès les commencemens, des troupes sur la rive gauche du Tage; il les renforça et les étendit successivement jusqu'audessus de Punhete, par la plus fautive de toutes les dispositions qui pouvaient entraîner sa perte. Son armée se trouvait prolongée sur les deux branches d'un angle droit, longues d'une dixaine de lieues, et dont le sommet, coupé par le Tage, se trouvait à Santarem; excellent point de dé-

fense pour nous, indéfendable pour l'ennemi, et en même temps position de résistance fortifiée avec soin, que Wellington ne pouvait forcer. Notre armée, concentrée dans l'aire de ce triangle, avait toute liberté pour toutes les opérations intérieures, et une grande facilité pour couper en deux cette armée anglaise, peut-être pour trancher ainsi d'un coup toutes les affaires de Portugal et de l'Espagne. Il suffisait pour cela de faire descendre les bateaux en une nuit de Punhete à Santarem, d'établir les deuxième et huitième corps en face de Wellington, et de lancer contre le général Hill le maréchal Ney, qui l'aurait écrasé ou rejeté sur le cinquième corps, pendant que le général Montbrun, avec sa cavalerie, serait allé lancer des obus dans la rade de Lisbonne. Je proposai ce projet au prince, j'en donnai les détails; d'autres projets, que je dressai aussi, consistaient à déboucher du Zézére, pour remonter audessus de Punhete, ou à transporter là nos bateaux sur des haquets, pour effectuer ce même passage. Nous allons voir comment aucun de ces projets ne fut mis à exécution. 1810-1811. Portugal.

Dès qu'on eut reconnu impossible l'entrée de l'armée à Lisbonne, on ne songea plus généralement qu'à revenir, soit en Espagne, soit à Coimbre et Oporto. Beaucoup d'intérêts et d'anciens souvenirs attiraient vers cette dernière ville. Le prince se refusa constamment à en entendre parler. Dès-lors on exagéra les difficultés de notre position, l'impossibilité d'y vivre et d'y tenir, les dangers et l'inutilité d'un passage du Tage, les forces de l'armée ennemie, ses retranchemens et ses batteries vis à vis de Punhete. Les imaginations se frappèrent; les plus braves et les plus instruits s'en épouvantaient. Il faut convenir que l'opération était hasardeuse; mais elle n'en devenait que plus brillante, et paraissait facile à ceux qui venaient de voir les merveilles de l'île de Lobau. Il ne pouvait y avoir d'ailleurs rien de difficile à exécuter

1810-1811. Portugal. avec le maréchal Ney, le général Eblé ; le brave quarante-quatrième bataillon de la flottille, les troupes de l'artillerie, et tout le sixième corps. Cependant le maréchal Ney lui-même n'était pas toujours bien fixé dans son opinion sur cette opération, quoiqu'il finit par approuver complétement celle sur Santarem : le reste de l'armée se montrait tout à fait contraire à ce passage.

Dans un tel état des choses et des esprits, fallait-il risquer une opération difficile, lorsque la coopération annoncée du cinquième corps annulait nécessairement toute résistance, et assurait les moyens de passer sans aucun danger? Les lettres du major-général, arrivées par le colonel Casabianca, le 27 décembre, et par le général Foy, le 5 février, en apportaient l'assurance prochaine : le maréchal Soult écrivait que le 10 janvier il serait devant Badajoz avec un équipage de siége considérable ; mais les renforts directs pour l'armée se bornèrent à une petite division du neuvième corps, forte de moins de six mille hommes de nouvelles troupes, qui ne dépassa jamais Leyria, et qui lutta constamment contre les ordres du prince, parce que les lettres qui mettaient le neuvième corps à sa disposition ne parvinrent qu'après la retraite. Au premier instant, les coureurs avaient annoncé au quartier-général un renfort de vingt-cinq mille hommes : le prince préparait de suite, pour marcher en avant, des dispositions qui durent être bien vîte modifiées.

A cette époque, tout dut dépendre de l'arrivée du cinquième corps : le prince ne se méprit pas un seul instant, et annonça tout d'abord qu'il ne viendrait pas; que l'armée de Portugal, loin d'être aidée par celle d'Andalousie, servirait au contraire à protéger ses opérations; et, en effet pendant que nous l'attendions, elle faisait tranquillement les siéges de Badajoz et de quelques mauvaises places. Nous entendions au loin vers le sud le bruit sourd de son artillerie, qui en-

tretenait d'abord nos espérances [1]. Cependant la promesse du major-général était formelle, ainsi que l'ordre de tenir sur le Tage, et de gagner en position le plus de temps possible. Il fallut se résigner à attendre, et à prolonger les souffrances de cette brave armée. 1810-1811. Portugal.

Dès le commencement, les corps n'avaient pu s'alimenter qu'en envoyant des détachemens chercher des vivres : il fallut s'éloigner successivement, aller fouiller dans les plus profondes retraites. Ces maraudes, organisées et régularisées autant que possible, s'étendirent jusqu'au Mondégo. Quelque soin que l'on prît pour y maintenir l'ordre, les hommes isolés se portèrent souvent à de cruelles extrémités ; ils étaient forcés d'arracher aux malheureux Portugais leurs dernières ressources. On se disputa, le fer à la main, ces alimens qui devaient conserver la vie des uns ou des autres. Des meurtres furent commis des deux côtés par ceux qui se trouvaient les plus forts. Quelques soldats abandonnés à eux-mêmes purent se souiller de crimes; mais comment en accuser toute une armée? Comment des écrivains français ont-ils pu s'oublier à ce point ? S'ils avaient consulté les rapports officiels du général anglais, ils auraient vu qu'il était moins injuste à notre égard. Quant à cet anonyme portugais, s'il faisait partie de l'armée française, pourquoi n'est-il pas venu déférer à son digne chef *ces marchés de femmes à Thomar*, et les horreurs qu'il débite [2]; il était assuré de trouver cons-

[1] Le 8 avril, l'empereur, après m'avoir fait le plus brillant éloge des grands talens du maréchal Soult, ajoutait : *Voyez cette prise de Badojoz, cette bataille de la Gébora;* je lui répondis : *Sire, vous avez pris une ville, mais vous avez perdu un royaume ; la suite nous apprendra qui a eu tort ou raison, et les lettres de votre major-général subsistent.*

[2] Pourquoi ne donnait-il pas alors, quand il en était encore temps, ces précieux conseils dont il est si prodigue maintenant ? Le marquis d'Allorna, qui avait commandé pendant deux ans à Almeida, assura, jusqu'au moment de l'investissement, que cette place avait sept bastions au lieu de six; il en était de même de tous les avis de ces généraux portugais.

1810-1811 Portugal.

tamment auprès de lui et de son état-major tous les cœurs ouverts à l'honneur et à la justice. C'est assez dire que rien de tout cela ne s'est passé auprès du grand quartier-général. Pourquoi cet anonyme n'établit-il pas un rapprochement entre la dévastation de tout un pays, organisée avec soin et par les mesures les plus rigoureuses, ordonnée, sous peine de mort, au nom d'un gouvernement et par son général en chef, avec les excès qu'ont pu commettre des maraudeurs isolés? Pourquoi ne compare-t-il pas les ordres si souvent répétés de notre armée, dont il a dû avoir connaissance, avec ceux des 2 et 4 août et du mois de février. Mais qu'avait-on besoin de *marchés à Thomar* ou ailleurs, quand il y avait assez de captives volontaires, abandonnant le Portugal pour suivre l'armée française?

Cependant les Anglais s'étaient *renforcés de tous côtés*, et commençaient à se mouvoir. Le pays en deçà du Mondego était épuisé, les dernières ressources consommées; les dangers d'une attaque au milieu de la dissémination de nos forces augmentaient tous les jours, et nous présagions de grands désastres : il ne restait dans les trois corps d'armée que vingt-huit mille fantassins en état de combattre [1]. Le canon de Badajoz s'entendait toujours; des reconnaissances envoyées sur Villaflor, et quelques avis assez certains, annonçaient qu'aucune troupe française ne marchait vers le Tage. Le passage de ce fleuve devenait de jour en jour plus difficile. Le prince dut alors songer à se rapprocher de ses magasins et de ses réserves, qui n'arrivaient pas; il fallut renvoyer à un autre temps l'attaque de Lisbonne, et l'établissement en Portugal. Le prince n'a pas tenu de conseil de guerre à Golgao, le 18 février, pour déterminer les mouvemens à faire; mais il

[1] Je tiens ceci du prince lui-même, qui me le dit le 23 février, après avoir reçu des états de situation, qu'il avait demandés tout exprès : « les hommes malades non armés n'étaient pas compris dans ce nombre.

réunit les chefs de corps pour causer avec eux de la situation de l'armée. Voyant que tout le monde soupirait après ce mouvement de retraite, il se décida à l'exécuter, lorsque les provisions actuellement réunies seraient consommées. 1810-1811. Portugal.

Cette marche en retraite des bords de l'Almonda sur Coimbre, parallèlement à la ligne actuelle de bataille, était fort difficile à exécuter. Il fallait opérer d'abord un changement de front perpendiculaire, l'aile gauche en arrière, devant une armée tellement supérieure, qui occupait en force les environs du pivot, ainsi que les débouchés de la ligne principale de retraite sur la route de Leyria, et qui avait à l'autre extrémité de la ligne, un pont tout prêt à Abrantès pour marcher dans la direction d'Ourem et de Thomar. Si Wellington nous prévenait sur Leyria, il fallait livrer une bataille fort douteuse ou renoncer à Coimbre, et se voir rejeter sur la mauvaise route d'Espinhal. Il fallait donc le tromper et le tenir dans une incertitude complète sur le mouvement que nous allions exécuter. Or, nous pouvions vouloir, 1°. nous retirer sur le Mondego et Coimbre; 2°. passer le Tage à Punhete; 3°. nous retirer derrière le Zézére, et plus tard par Castelbranco, 4°. enfin, attirer à nous le corps de Wellington, séparé de Hill, pour le combattre sur l'Almonda. L'ordre de marche en retraite fut établi sur ces quatre hypothèses à la fois, comme il est aisé de le voir par ses détails, et par la lettre du prince au major-général, du 6 mars; et le mouvement ne fut démasqué que le quatrième jour de retraite, le 7 au matin, lorsque les ponts furent brûlés. Lord Wellington resta dans une incertitude complète sur le véritable but de ces mouvemens; car le 7 au matin, il faisait filer de fortes colonnes d'infanterie avec du canon sur la rive gauche du Tage, par Almeyria et Chamusca, vers Punhete; il n'arriva que fort tard, le 10, sur la route de Pombal, et il montra la plus grande hésitation dans ses mouvemens pour

1810-1811. Portugal. suivre nos colonnes en retraite. Le général anglais avait assez de forces pour trancher ce nœud stratégique qu'il ne savait débrouiller. Tout, dans notre manœuvre, tenait aux préparatifs faits ostensiblement à Punhete pour passer le Tage; les bateaux ayant été placés sur les haquets, et toutes les démonstrations de passage simulées. Comment des officiers de cette armée, qui se mêlent d'écrire l'histoire, et qui devraient profiter de cette occasion pour apprendre les hautes parties de la guerre, ont-ils pu ne pas chercher à se rendre compte de cette belle manœuvre de leur général? Comment osent-ils affirmer *que les pontons furent brûlés quelques jours avant le mouvement*, lorsque le dernier soldat d'artillerie ou des brigades Lamothe et Ferey pouvait leur apprendre le contraire; ce que leur indiquaient assez les premières notions du métier? Comment osent-ils si légèrement imputer des fautes à un illustre guerrier? que n'auraient-ils pas dû dire de lord Welligton, s'il eût laissé manœuvrer ainsi l'armée française devant lui, plusieurs jours après l'incendie de ses bateaux!

Peut-être qu'à cette époque, il eût encore mieux valu passer le Tage, et se lier bon gré mal gré avec le cinquième corps. J'ai toujours tenu pour cette opération; mais je ne juge ni ne blâme le parti contraire. La retraite s'exécuta comme on le sait, et il serait trop long d'en indiquer les détails. L'intention du prince était de s'arrêter quelques jours seulement sur le Mondego. Le 9, le maréchal vint lui demander devant moi de rester en position en avant de Pombal; et le 11, ayant reçu l'ordre de faire son mouvement de retraite à une heure après minuit, il ne le commença qu'à cinq heures. Ce n'est donc pas au prince qu'on peut reprocher ce séjour à Pombal.

A Redinha, les deux divisions du sixième corps furent attaquées très-tard; selon l'usage du général anglais qui évitait toujours de se compromettre, il y développa trente mille

hommes. Notre seule batterie ayant été un instant en danger, le maréchal ordonna cette belle charge des vingt-septième et cinquantième de ligne et du troisième régiment de hussards. Ce combat, quoiqu'un peu exagéré, fut glorieux pour le sixième corps, ainsi que tous les mouvemens de détail que le maréchal Ney exécutait dans son système particulier, avec un ordre, une précision admirables [1]. Il n'en était pas de même pour les grandes dispositions. 1810-1811. Portugal.

Le combat de Redinha déterminait nos opérations ultérieures. Wellington ayant montré et mis en action des forces considérables; le Mondego qui n'était qu'un filet d'eau en été, se trouvant un gros fleuve dans cette saison, et nullement *guéable*; le pont de Coimbre étant coupé de manière à exiger un passage de bateaux, et à rendre presque impossible une attaque de vive force; tous les moyens de passage manquant à la fois, il fallut renoncer à passer cette rivière, lorsqu'on avait l'armée anglaise sur les bras; il fallut songer à faire un nouveau changement de direction perpendiculaire sur notre ligne de retraite, pour gagner le chemin de Murcella, mouvement moins difficile que le premier, parce que le pivot de la gauche était fortement assuré aux montagnes, et appuyé par le général Reynier, mais que les bagages et l'artillerie embarrassaient beaucoup. Il était honorable pour l'armée de n'abandonner ni les uns ni les autres, afin de prouver la régularité de sa retraite. Pour cela, il fallait contenir l'ennemi sur la route de Coimbre, et gagner le temps nécessaire pour que toute cette colonne eût pris sa nouvelle direction. Sur ma demande, le maréchal Ney se chargea de cette belle tâche; il visita les terrains avec moi, le 12 au soir.

[1] Il était impossible de voir rien de plus beau et de plus imposant que le sixième corps manœuvrant sous les ordres du maréchal Ney. Un seul mot peint ce grand capitaine. Il me disait à Condeixa : *Je ne crains l'ennemi que quand je ne le vois pas.*

1810-1811. Portugal. Après avoir reconnu les positions pour ses deux divisions, il *me promit quarante-huit heures pour évacuer Condeixa*, vingt-quatre heures passées sur les premières positions en arrière de Redinha, vingt-quatre sur celles en avant et au sud de Condeixa. Cependant le 13 au soir, moins de vingt-quatre heures après la parole donnée, le maréchal, avec le sixième corps, se trouva à Casal Novo, à deux ou trois lieues est de Condeixa, sur la route de Murcella. D'après ce qui avait été convenu, le prince s'était porté à une lieue en avant de cette route, à *Fuente-Cuberta*, avec les divisions Loison et Clausel, pour assurer le pivot du mouvement, et la gauche du sixième corps, pour couvrir la marche de l'armée. La cavalerie anglaise arrivée par les derrières dans son quartier-général, lui annonça que les positions du sixième corps, Condeixa et l'embranchement du chemin de *Fuente-Cuberta* étaient abandonnées. Il fit son mouvement pendant la nuit, poussa les postes de l'ennemi sur l'embranchement des routes, et se rendit à Miranda de Corvo. Vers minuit, j'allai à travers champs auprès du maréchal Ney; il n'est pas exact qu'il ait *refusé net d'obéir*, comme le dit l'anonyme, à un ordre du prince.

Il eût été convenable de s'assurer d'abord du pont de Coimbre, et avantageux de s'arrêter quelques jours derrière le Mondégo. Le prince avait résolu de charger le neuvième corps de l'occupation de Coimbre; un régiment avait été demandé le 2 ou 3 mars, il fut refusé; il n'y eut plus moyen de retenir le général Drouet, qui disait avoir des ordres particuliers, et devoir se rendre dans son commandement territorial; le maréchal Ney avait ordre, dès le 10 mars, de faire marcher dans cette direction la brigade Marcognet, qui se trouva retardée; enfin, le général Montbrun, au lieu de se porter sur Coimbre, envoya des officiers, dont le rapport fut qu'avec quelque infanterie, on aurait pu s'emparer du

pont [1]. Tous les raisonnemens contraires à ces faits manquent de fondement. Wellington n'a fait ni pu faire de mouvement par sa droite, lorsque l'armée française était en ligne à Condeixa, Fuente-Cuberta, et sur la route d'Espinhal. 1810-1811. Portugal.

Les premières altercations un peu vives entre le prince et le maréchal eurent lieu à Miranda-de-Corvo, pendant le petit combat du 14 mars. Le lendemain 15, à neuf heures du matin, les deuxième et huitième corps ayant pris position, ainsi que la division Loison, sur la rive droite de l'Aronce, je portai l'ordre au maréchal Ney de faire passer son corps d'armée, en laissant seulement un détachement sur les hauteurs de Foz d'Aronce, pour couvrir le passage de quelque artillerie et équipages de tous les corps, et de faire ensuite sauter le pont. Le maréchal s'obstina à rester avec ses deux divisions sur la rive gauche, et, malgré un ordre formel, risqua un combat qui pouvait avoir des suites funestes. Le 16, l'ordre était donné aux sixième et huitième corps de couronner les hauteurs de la rive gauche de l'Alva, pendant qu'on travaillait à réparer le pont, le deuxième corps étant à Arganil. Malgré ces dispositions écrites, le maréchal voulut rester, avec la seule division Marchand, en pointe et à trois lieues du reste de l'armée, sur la rive droite de l'Aronce, position forte, mais trop étendue. Le prince m'envoya auprès du maréchal, non pour connaître la vérité sur l'affaire de Foz d'Aronce, mais pour savoir du maréchal les motifs de son retard, et pour faire échelonner cette division trop aventurée. Il y avait dans cette position du maréchal quelque chose de dévoué et de chevaleresque,

[1] J'ai ces rapports qui me furent adressés : le général Montbrun ne trouva à Condeixa et sur la route de Coimbre que quelques hommes de mauvaises troupes en cavalerie et infanterie; il n'en parut qu'une cinquantaine en tout depuis Condeixa jusqu'à Coimbre.

1810-1811. Portugal.

extrêmement touchant, si ce n'était pas fort régulier, mais qui devait enthousiasmer ceux qui ne connaissaient pas le fond des affaires. Je ne relève pas ici les assertions de M. Guingret au sujet de la mésintelligence survenue alors entre ces deux grands personnages. La cause première et l'époque en ont été indiquées; elle a pu être envenimée par quelques personnes, et, en cela, M. de Montveran a montré plus de tact et de justice, en désignant comme instigateur celui qui avait le plus d'intérêt dans ces brouilleries. Je proteste qu'autour du prince tout a été fait constamment pour maintenir cette harmonie si nécessaire dans l'intérêt général. Du reste, deux caractères semblables n'avaient besoin d'aucun excitatif dans ces querelles suscitées par les jalousies de commandement : nous voici arrivés à leur dénouement.

Parvenus au terme de notre retraite, devions-nous établir l'armée entre Almeida et Ciudad-Rodrigo, pays épuisé par deux siéges et par le séjour de l'armée pendant cinq mois, ou nous placer au sud de ces places, sur les deux rives du Tage, entre l'Elia et l'Alagon, dans un pays qui avait moins souffert? Le premier parti présentait beaucoup d'inconvéniens, le second beaucoup d'avantages; mais ce n'est pas ici le moment de détailler les uns et les autres, ils sont consignés dans un mémoire que l'empereur me demanda le 6 avril, et qué je lui remis le surlendemain. Il suffit d'indiquer que, par la deuxième position, bien plus conforme aux règles de la stratégie, nous nous liions avec le cinquième corps, avec l'armée de l'intérieur et le centre général des opérations à Madrid, nous ramenions lord Wellington dans les positions qu'il avait quittées, nous conservions les avantages qu'on venait d'obtenir et qu'on perdit si vite dans l'Estramadure espagnole, comme les moyens de menacer de nouveau le centre du Portugal et les lignes de Lisbonne. Ce double projet fut

mûri et étudié pendant quelques jours, depuis qu'une sorte de rupture parmi les chefs faisait perdre tout espoir de rétablir les affaires par une action de vigueur, lorsque nous avions repris nos véritables directions de retraite. Le prince penchait fort pour le second projet : je fus chargé par lui de le communiquer, le 21, à Gouvea, au général Reynier, homme fort habile dans la partie spéculative de la guerre, qui connaissait parfaitement l'Estramadure, et qui fut entièrement de notre avis ; ce qu'il confirma le lendemain, en envoyant des renseignemens écrits sur ce pays. Alors le prince se décida à reporter, par une marche savante, le théâtre des opérations sur le Tage. Le 22 mars au matin, l'ordre général fut donné de rester en position pendant deux jours dans les environs de Célorico, pour y ramasser des vivres qu'on y trouvait encore, pour envoyer dans les places les blessés et les malades, avec l'intention de diriger de ces places vers Coria les dépôts, effets, etc., qui y étaient arrivés depuis notre départ. Le maréchal Ney avait écrit à l'avance contre ces dispositions, parvenues, je ne sais comment, à sa connaissance. Les hommes de l'art jugeront un jour comment il combattait le projet arrêté. Aussitôt qu'il eut reçu l'ordre général, il écrivit non-seulement qu'il refusait d'obéir, mais que le lendemain il ferait exécuter un mouvement contraire. A une lettre paternelle du prince pour le ramener, il répondit sur-le-champ par un nouveau refus d'obéissance. C'est alors, c'est pour ce seul motif que le prince lui retira son commandement, et le transféra au général Loison (qui était éloigné de Célorico), comme au plus ancien général de division. Le lendemain matin le maréchal cherchait à revenir sur ce qui s'était passé la veille : le prince crut devoir persister dans sa résolution. Tel fut le maréchal Ney : grand et intrépide par dessus tous dans l'exécution, faible hors du champ de bataille : tel il fut sans doute dans une occasion fatale, où une

1810-1811. Portugal.

1810-1811. Portugal.

vie si brillante et les services les plus éclatans devaient faire pardonner un instant de faiblesse et d'erreur.

Cette correspondance existe, j'en ai encore des extraits sommaires. Je fus envoyé auprès de l'empereur pour lui en donner connaissance, ainsi que de tout ce qui avait pu influer sur la conduite de nos opérations en Portugal. Cette conduite fut approuvée par lui, quoiqu'il fût alors livré à d'injustes préventions, contre moi personnellement. Après avoir soutenu deux rudes assauts de plusieurs heures, j'obtins, le 8 avril, par le grade de colonel, la preuve la plus complète de sa satisfaction.

En mon absence, tout le contraire de ce que j'avais annoncé à Paris était arrivé. Je retrouvai les armées en présence, et je soutins d'abord qu'il était impossible que lord Wellington fût dans cette position où je le vis le lendemain, et que j'avais reconnue huit mois auparavant avec M. Cavailler, aide-de-camp du prince. Je doute qu'il soit possible de justifier jamais une telle disposition du général ennemi, quoique l'aveugle fortune se soit empressée de le sauver de là, comme de tant d'autres occasions. Son front était fort, mais sa droite entièrement en l'air ; derrière lui, les précipices de la Coa, vallée infranchissable, s'étendant bien au-delà de sa gauche, où se trouvait une place qui nous appartenait. Refoulée par sa droite dans le cul-de-sac de la Coa et du Duero, également infranchissable, cette armée n'avait pas de retraite et était fort compromise.

Il fallait forcer Wellington à lever le siége d'Almeida, ou ravitailler cette place qui manquait de vivres. L'armée se porta en avant ; mais ce n'était pas sans beaucoup de temps et de peine que le prince avait pu réorganiser les corps et surtout son artillerie. Le 3 mai, l'armée se trouvait en ligne. Vers le soir, le général Loison attaqua sans ordre, malgré mes représentations, le village de Fuente d'Onoro, et fixa

mal à propos l'attention de l'ennemi sur ce point si important. Le prince accourut de la droite, et trouva trois brigades du sixième corps engagées. La nuit fit bientôt cesser le combat, et nous bivouaquâmes aux avant-postes. Le lendemain 4, je reconnus la ligne, et constatai la possibilité de porter notre armée en potence sur la droite de l'ennemi, très-accessible au milieu d'un plateau large et dégarni d'obstacles; l'attaque y devenait très-facile, et, selon les principes de la tactique, faisant effort par notre gauche avec nos meilleures troupes, et contenant l'ennemi par notre droite un peu refusée. Le prince vint voir le terrain, et, d'après ses dispositions, je fis l'ordre de bataille. Le mouvement par le flanc gauche, qui devait être exécuté avant la pointe du jour, fut retardé de deux ou trois heures, et Wellington, voyant les progrès de son exécution, eut le temps et les moyens d'y remédier. Le général Montbrun perdit des momens précieux contre D. Julian, qui était vers Nava de Avel; mais il fit des merveilles contre la cavalerie anglaise, placée en entier à l'aile droite au milieu du plateau, et qu'il culbuta complètement. Le général Fournier, à la tête du septième et du treizième de chasseurs à cheval, sabra trois bataillons de gardes anglaises, qui appuyaient cette cavalerie et formaient la droite de l'infanterie anglaise; celle-ci se trouvait ainsi entamée : ces bataillons mirent bas les armes; M. Dulimbert, adjudant-major du treizième de chasseurs, s'était emparé du général anglais; la plus éclatante victoire était ainsi préparée; Wellington et tous les Anglais durent se croire perdus. Ces trois bataillons se trouvaient placés sur un étranglement du plateau formé par la rencontre des ravins de Fuente d'Onoro et Villa Fermosa, présentant une sorte de défilé à la hauteur de Fuente d'Onoro; ce défilé forcé, tout était terminé. Wellington fit jouer la mitraille sur les siens comme sur les nôtres; ces braves chasseurs furent criblés, le gé-

1810-1811. Portugal.

1810-1811. Portugal.

néral Fournier démonté, les colonels blessés : l'intrépide général Montbrun ne fut pas soutenu ; un millier de cavaliers de la garde se trouvèrent trop éloignés du champ de bataille, et le général qui les commandait refusa d'obéir à l'ordre qui lui fut apporté par le capitaine Oudinot [1] pour se rapprocher. Le sixième corps devait marcher à hauteur de la droite du général Montbrun, entre lui et le bois de Fuente d'Onoro, dans la direction de ce defilé : il emporta d'abord très-bravement le bois et le village de Posobello, mais se jeta trop à droite dans les bois. Le neuvième corps se porta aussi sur la droite, et n'enleva pas assez vivement le village de Fuente d'Onoro, qui devait être tourné et dépassé par le sixième corps. Alors Wellington eut tout le temps de barrer ce funesté défilé, en entassant des corps que depuis la pointe du jour il retirait de sa gauche, et en formant plusieurs lignes en potence, avec une grande quantité d'artillerie, sur le centre de sa ligne primitive. Ce moment précieux, ce fugitif instant de crise, qui, dans toutes les affaires et à la guerre surtout, décide de tout, fut perdu pour le commandant du sixième corps, et utilement employé par l'ennemi, que l'accident du terrain favorisait à son insu [2]. Le prince ne se trouva pas là dans ce moment ; mais sa ligne était fort

[1] Aide-de-camp du prince, maintenant colonel du quatrième régiment de hussards.

[2] Lord Wellington aurait dû y appuyer la droite de son armée, y faire des dispositions le long des ravins, d'autant mieux qu'il était averti par l'attaque du 3 et les mouvemens de toute la matinée du 5. Si ensuite Wellington avait connu l'art des batailles, il aurait rétabli parfaitement celle-ci, en débouchant sur notre centre, ou, encore mieux, en envoyant sa cavalerie battue prendre sa revanche contre le général Reynier. A la première nouvelle d'une attaque contre celui-ci, il fallait songer sérieusement à notre ligne de retraite sur Ciudad-Rodrigo. L'excessive supériorité du général anglais lui donnait le moyen de tout entreprendre. Il s'est montré, dans cette campagne et même ailleurs, fort étranger à la stratégie comme à la tactique.

étendue, et un commandant en chef ne peut pas se trouver partout; d'ailleurs son ordre d'attaque écrit était très-précis. Il arriva lorsque ce défilé devenait presque inattaquable; la *tiraillerie* y était déjà établie : le prince se jette au milieu des tirailleurs; il est forcé de mettre pied à terre et, seul avec moi, il parcourt plusieurs fois la ligne, pour chercher le point par où il pourra encore pénétrer. Alors tout s'y montre également fort; le feu violent de l'ennemi sur Fuente d'Onoro et ses renforts y ont attiré la plupart des divisions françaises : tout se trouve réduit à cette affaire de poste, à forcer le débouché du village et le ravin où il est adossé; là tout l'avantage du terrain est en faveur des Anglais. La journée s'écoule en vaines attaques, qui, par leur nature, doivent rester sans résultat; le prince les fait suspendre. Dans l'après-midi, il croit trouver un moment propice; il veut tenter un dernier effort sur ce défilé du plateau avec une division qui n'avait pas donné. Junot objecte que cette division est éloignée, qu'il est bien tard, que les cartouches manquent; il faut renoncer à ce dernier espoir, et renvoyer l'attaque au lendemain matin, ce qui était l'ajourner indéfiniment. Le rapport du respectable général Eblé sur l'état de son artillerie rendit tout espoir impossible [1]. Le fait est que chacun des généraux était devenu étranger à l'armée de Portugal : Loison savait qu'il était remplacé par le maréchal Marmont; le neuvième corps allait quitter l'armée pour passer le Tage, et son général l'avait ménagé; Reynier espérait et demandait un commandement séparé; il ne fit ni le moindre mouvement d'attaque, ni même aucune dé-

1810-1811. Portugal.

[1] Cette artillerie avait été conduite près du champ de bataille par des bœufs, pour ménager les chevaux qui étaient en très-mauvais état : les approvisionnemens manquaient, les chargemens avaient été mal combinés à Salamanque; enfin, en comptant les caissons de réserve, il ne nous restait pas en tout trente cartouches par homme.

1810-1811. Portugal.

monstration contre la gauche de l'ennemi ; Junot retournait à Paris ; la plupart des généraux de division n'étaient pas mentionnés dans la nouvelle organisation de l'armée.

Cette bataille de Fuente d'Onoro fut fort glorieuse pour l'armée française, et aussi peu pour la vigueur de l'armée anglaise que pour le talent de son général. Il est certain que nous avons pris et conservé une partie du champ de bataille, et que plus d'une victoire de l'ancien temps n'a pas eu de plus heureux résultats.

Pendant la nuit, lord Wellington fit retrancher très-fortement cette sorte de défilé du plateau, ainsi que les ravins qui descendaient sur Fuente d'Onoro et sur Villa-Fermosa. On vit avec le dernier étonnement une armée, plus forte des deux cinquièmes, se couvrir d'ouvrages, et rester quatre jours derrière ces lignes, sans oser faire le moindre mouvement devant une armée inférieure, qui, par sa position de bataille, s'était mise en prise sur sa gauche. Le général Reynier n'avait pas quitté Alameda ; il se tenait tout à fait isolé de cette gauche : Vellington se trouvait ainsi au milieu de notre armée, et aussi rapproché que nous de Ciudad-Rodrigo. La moindre menace sur cette ligne de communication nous forçait à quitter la position.

On ne pouvait plus songer à attaquer l'armée anglaise ainsi retranchée. Depuis un mois, des travaux avaient été ordonnés pour faire sauter Almeida ; l'empereur avait autorisé le démantellement de cette place, ou de Ciudad-Rodrigo, comme trop rapprochées, et inutiles l'une ou l'autre. Le prince se décida à envoyer l'ordre au général Brénier de faire sauter les remparts et de détruire l'artillerie de la place. Trois émissaires partirent par divers chemins, le 6, à neuf ou dix heures du soir : le 7 à minuit, nous entendîmes le signal de trois salves, indiqué au général Brénier pour annoncer l'arrivée des ordres et leur exécution. Par sa position

et ses démonstrations continuelles sur le flanc droit de l'ennemi, entre la Coa et Villa-Fermosa, Masséna contint Wellington, attira toute son attention, et concentra toutes ses forces sur cette droite, jusqu'au jour indiqué pour évacuer la place. L'opération du général Brénier fut brillante et heureuse ; il fut parfaitement secondé par M. Morlet [1], qui commandait le génie à Almeida, et par M. Truilhier, chef de bataillon de la même arme, qui s'était jeté volontairement dans cette place, et qui depuis a été glorieusement tué à la défense de Badajoz. Forcée par le manque de vivres, l'armée dut exécuter son mouvement de retraite sur l'Agueda, en même temps que celui de la garnison d'Almeida sur San-Felices. 1810-1811. Portugal.

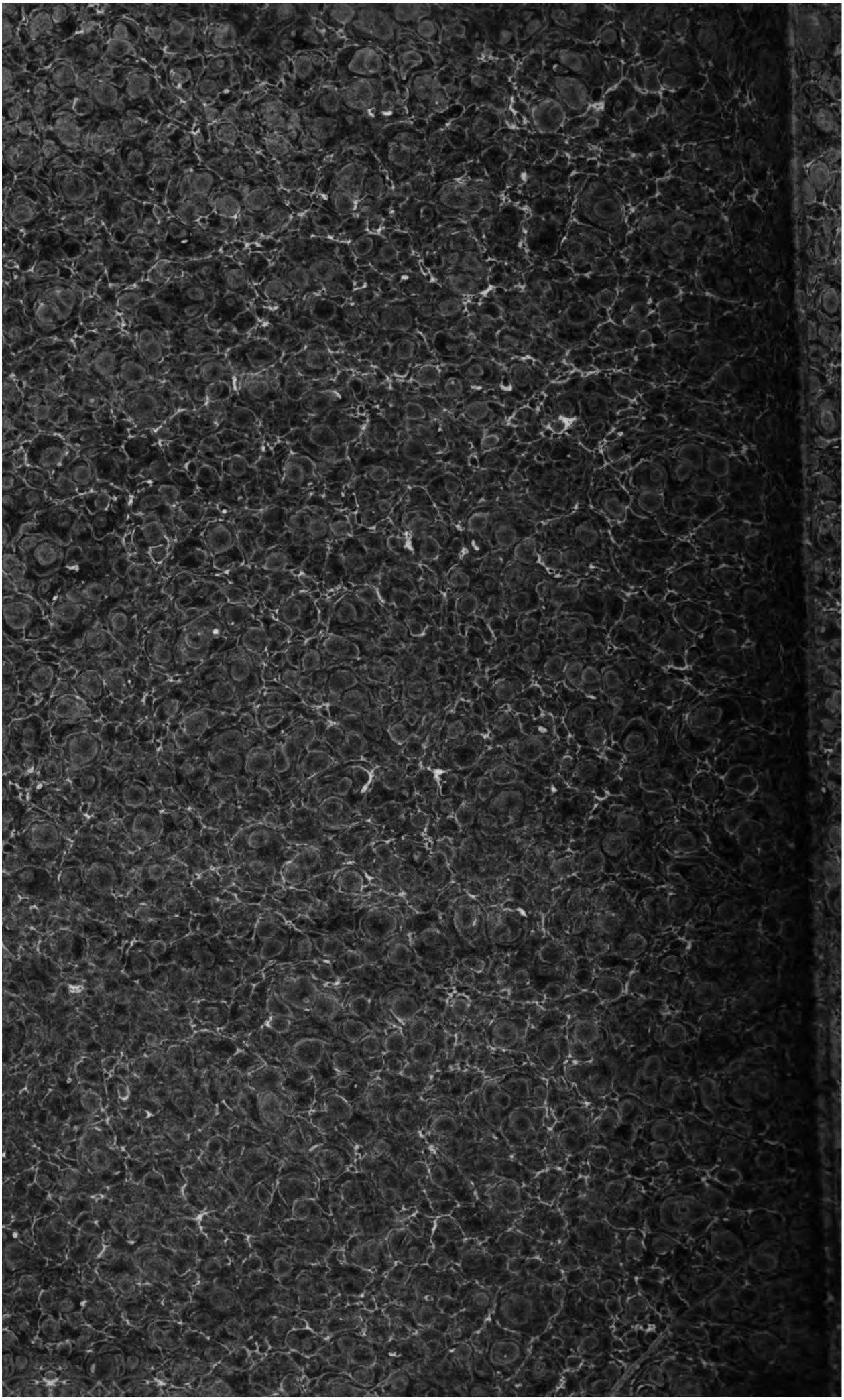
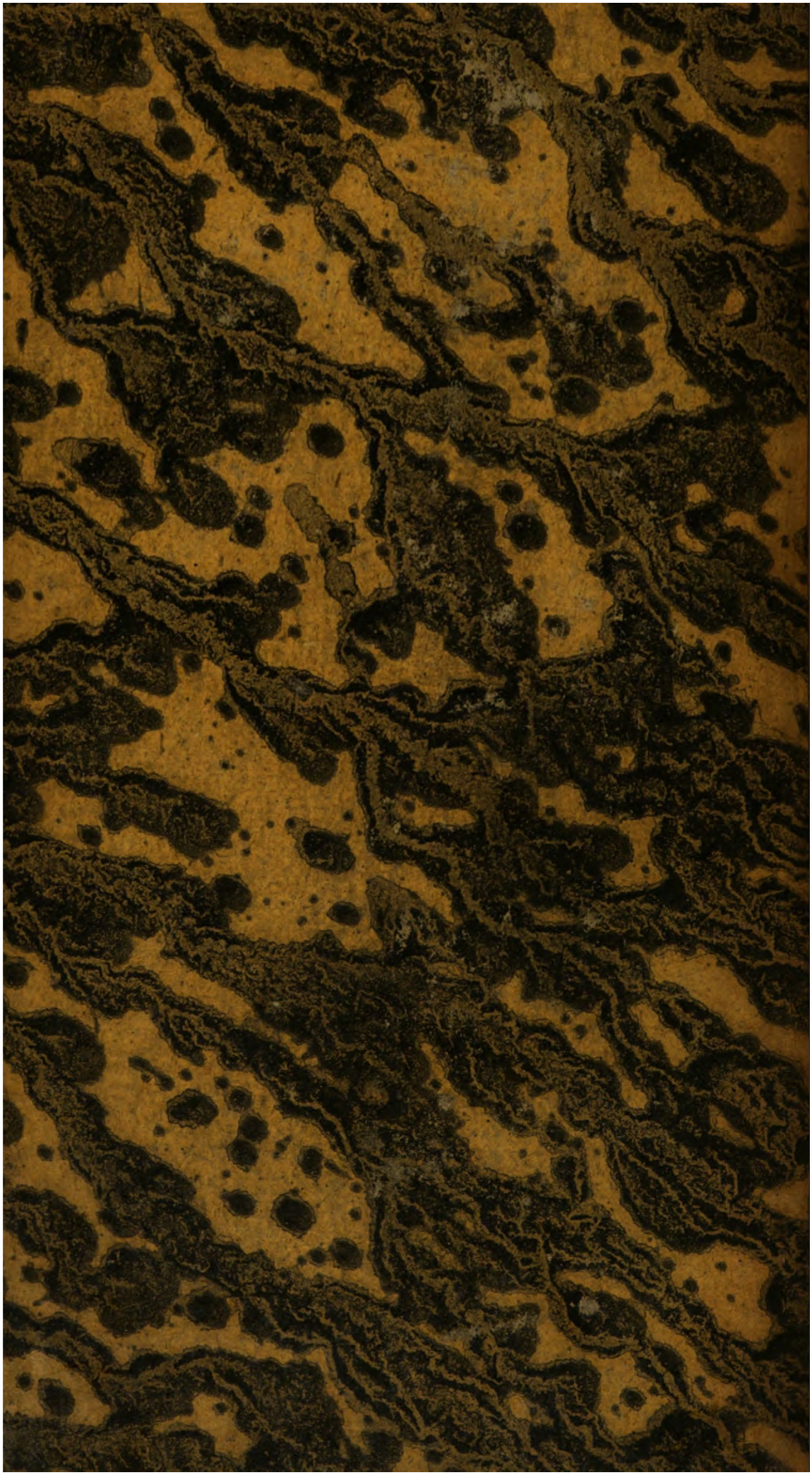
Ce fut à Ciudad-Rodrigo et dans la soirée du 10, que le prince reçut l'avis de son rappel : ainsi cette circonstance ne put influer en rien sur sa conduite à Fuente d'Onoro ; il est très-probable que le maréchal Marmont ignorait lui-même, à son départ de Paris, qu'il dût remplacer le prince ; que cette détermination fut prise plus tard ; et que la lettre de rappel, confiée au maréchal duc d'Istrie, n'eût peut-être pas été remise, si la bataille de Fuente d'Onoro avait eu tout le succès qu'elle devait avoir. La lettre de rappel contenait pour moi personnellement l'ordre de rester à l'état-major de l'armée ; je ne pus me décider à demeurer auprès de celui qui remplaçait mon ancien général, lequel, pendant cette campagne, n'avait cessé de me traiter comme son ami et comme son *fils d'armes*, si j'ose hasarder un si précieux nom, qui se trouve consigné dans une de ses lettres. Je partis avant lui pour la France.

En arrivant à Paris, le prince eut une explication très-vive avec l'empereur ; il maintint l'honneur de sa campagne,

[1] Aujourd'hui lieutenant-colonel.

1810-1811. Portugal. lui déclara qu'il n'avait jamais mieux servi, et qu'il était impossible de faire mieux.

Dans cette campagne, Wellington avait à conserver le Portugal et à secourir les Espagnols. Comment a-t-il secondé ceux-ci ? en s'éloignant jusqu'au cap de Cintra. Comment a-t-il défendu le Portugal ? en ravageant et détruisant tout, et réduisant ce royaume et sa population à un seul point, lorsqu'il avait des forces tellement supérieures, des moyens immenses, et tous les habitans sous les armes. Masséna avait dû envahir le Portugal avec une armée qui ne s'est jamais élevée à quarante mille hommes. Avec de si faibles moyens et manquant de tout, il a conquis tout ce qu'il a voulu de ce pays, à l'exception d'un seul point : nul doute qu'il n'eût enlevé celui-ci, et qu'il ne se fût maintenu dans sa conquête, s'il avait eu quelques milliers d'hommes de plus. Il lui a fallu, pour oser pénétrer au fond du Portugal, cette audace et cette confiance personnelle, qui sont les plus brillantes qualités d'un général, et, pour y tenir pendant six mois, cette opiniâtreté et cette force d'ame qui accomplissaient un si beau caractère. La postérité jugera entre Masséna et Wellington, d'après les actions et non d'après les résultats; mais le plus bel éloge du premier se trouve dans sa correspondance avec son heureux rival : personne ne parle de notre illustre guerrier avec plus d'égards et de respect, du moins pendant que les armées étaient en présence : tous les officiers anglais ont toujours manifesté les mêmes sentimens.

Le général Pelet, *commandant en* 1813 *et* 1814 *une brigade dans la vieille garde, aujourd'hui maréchal-de-camp du corps royal d'état-major.*

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.